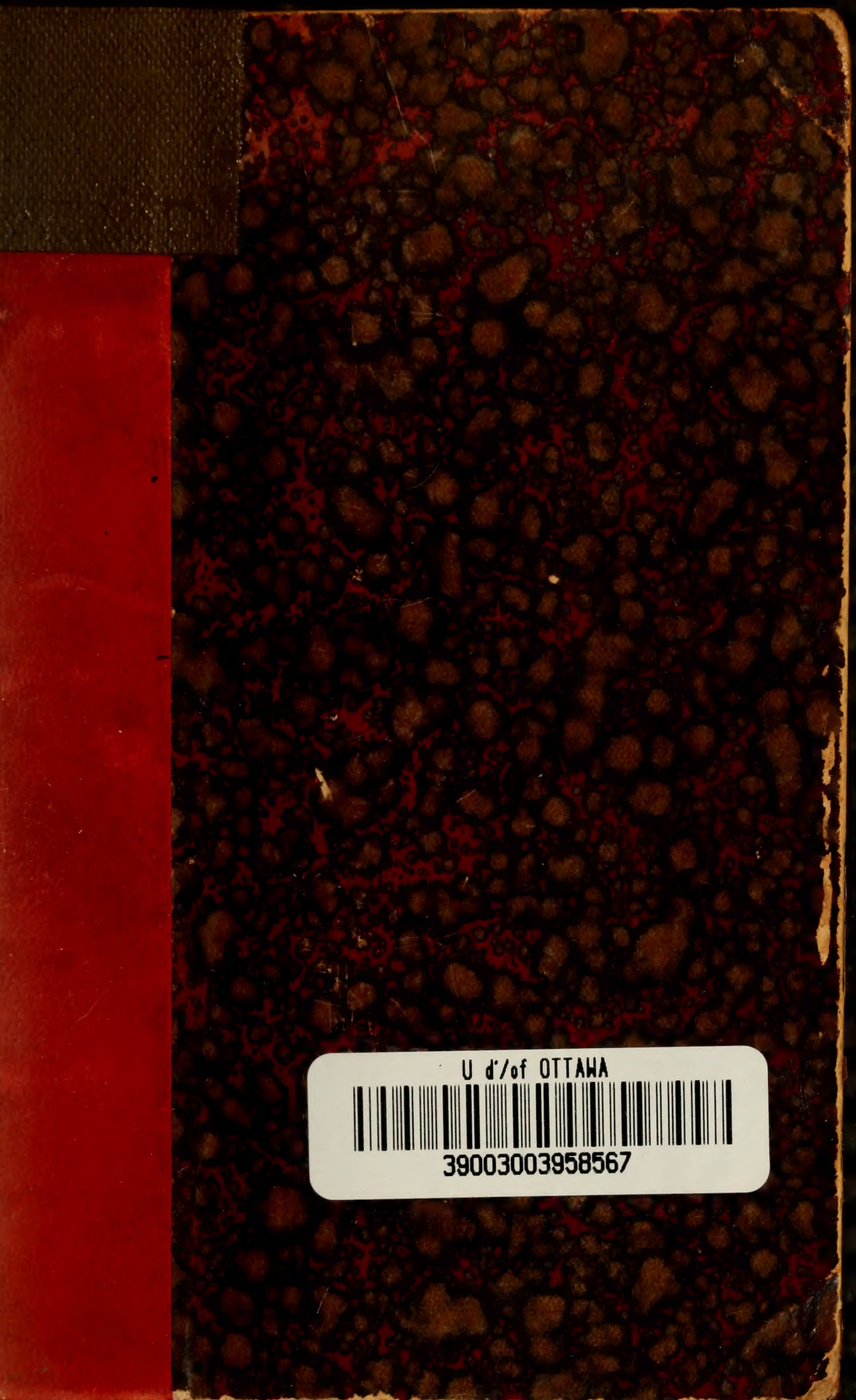
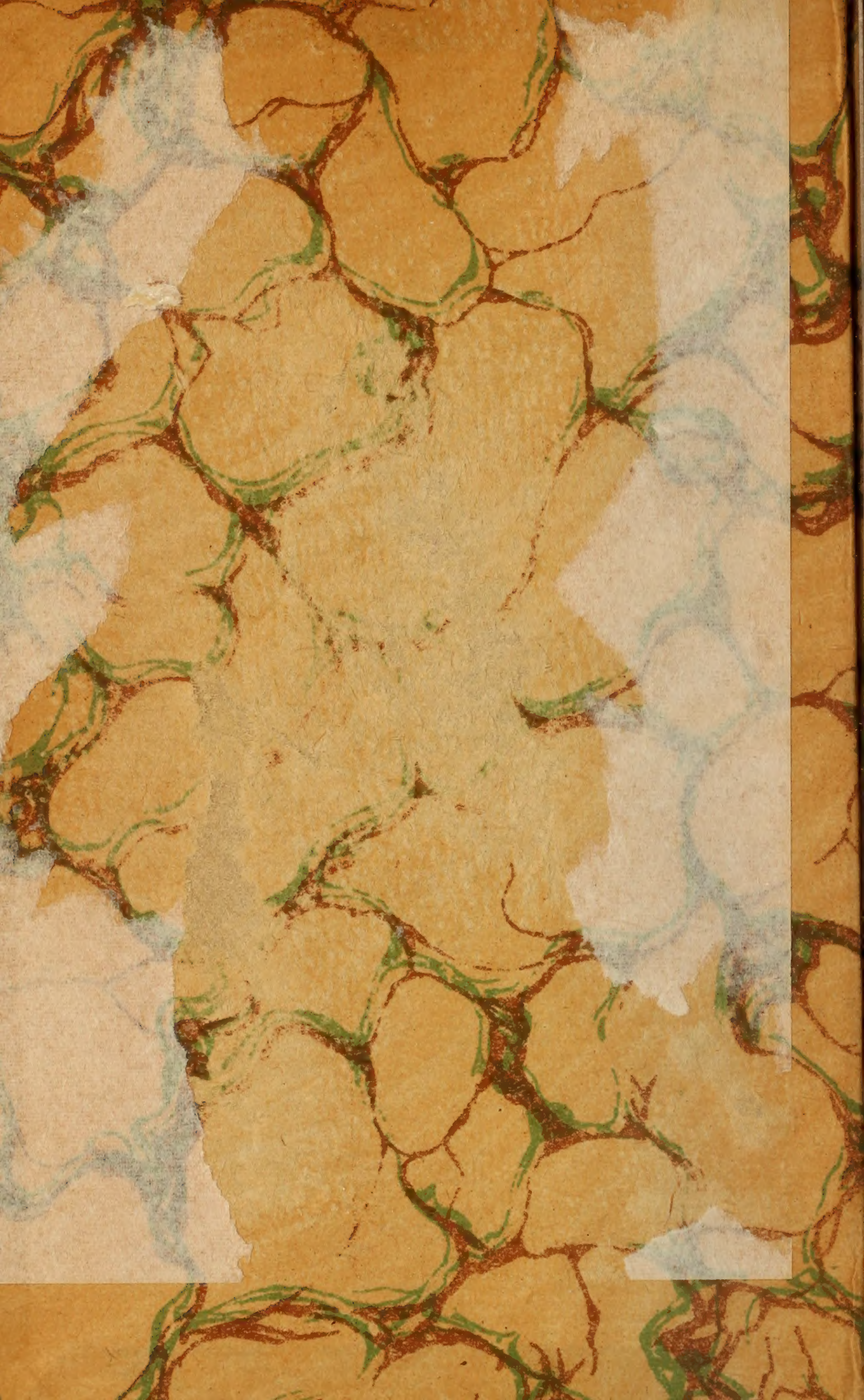
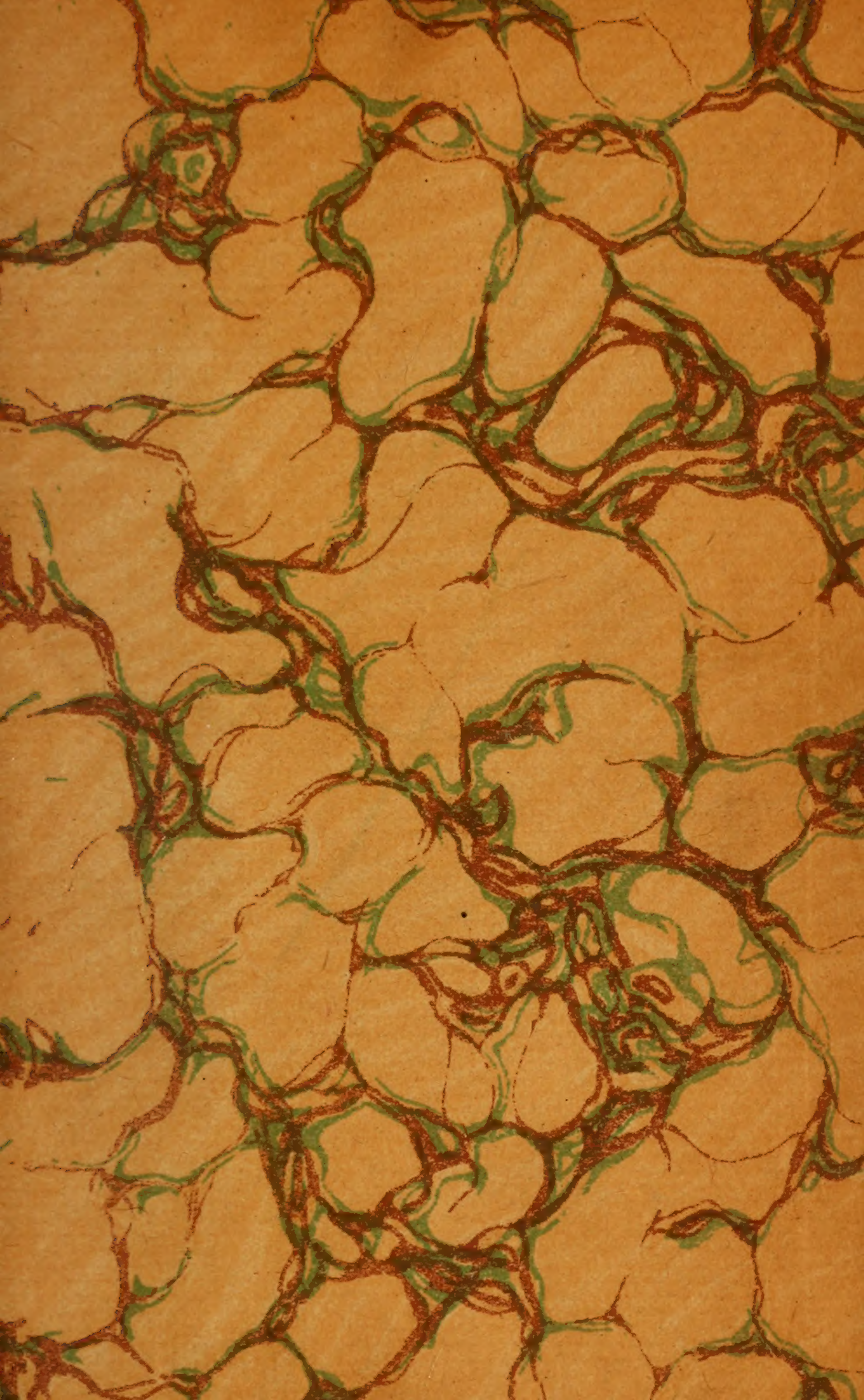

U d'/of OTTAWA
39003003958567







Pages choisies

des

Auteurs contemporains

André Theuriet

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pages choisies des Grands Écrivains

Thiers (G. ROBERTET). | *Mignet* (G. WEILL).
Jean-Jacques Rousseau (S. ROCHEBLAVE).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, **3** fr.; relié toile, **3** fr. **50**.

Homère (M. CROISET).
Cicéron (P. MONCEAUX).
Virgile (A. WALTZ).
Rabelais (Ed. HUGUET).
Shakespeare (E. LEGOUIS).
Mme de Sévigné (R. DOUMIC et L. LEVRAULT).
Diderot (G. PELLISSIER).
Beaumarchais (P. BONNEFON).
Lesage (P. MORILLOT).
Gœthe (P. LASSERRE et P. BARET).
J. de Maistre (H. POTEZ).
Mme de Staël (S. ROCHEBLAVE).
Chateaubriand (S. ROCHEBLAVE).
Stendhal (H. PARIGOT).
Balzac (G. LANSON).
Guizot (Mme GUIZOT DE WITT).
Henri Heine (L. ROUSTAN).
V. Cousin (T. de WYZEWA).
Sainte-Beuve (H. BERNÈS).
R. P. Gratry (M. PICHOT).
A. de Musset (P. SIRVEN).
P. Mérimée (H. LION).
Alex. Dumas (H. PARIGOT).
Th. Gautier (P. SIRVEN).
George Sand (S. ROCHEBLAVE).
G. Flaubert (G. LANSON).
Ernest Renan.
J.-M. Guyau (A. FOUILLÉE).
Tourgueneff (R. CANDIANI).
Alphonse Daudet (G. TOUDOUZE).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, **3** fr. **50**; relié toile, **4** fr.

J. Michelet (Ch. SEIGNOBOS, sous la direction de Mme MICHELET).

Un vol. in-18 jésus, broché, **4** fr.; relié toile, **4** fr. **50**.

Pages choisies des Auteurs Contemporains

Paul Bourget (G. TOUDOUZE).
Jules Claretie (BONNEMAIN).
Anatole France (G. LANSON).
Pierre Loti (BONNEMAIN).
Hector Malot (G. MEUNIER).
André Theuriet (BONNEMAIN).
Tolstoï (R. CANDIANI).
Émile Zola (G. MEUNIER).
E. et *J. de Goncourt* (G. TOUDOUZE).

Chaque vol. in-18 jésus, broché, **3** fr. **50**; relié toile, **4** fr.

1268-02. — Coulommiers. Imprimerie PAUL BRODARD. — 12-02.

Pages choisies

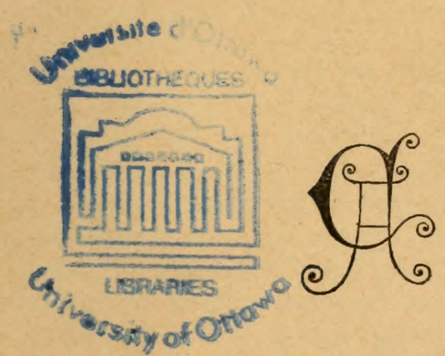
des

Auteurs contemporains

André Theuriet

Avec Notices par M. BONNEMAIN

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5
1903

PRÉFACE

I

André Theuriet est né, par hasard, comme il l'a dit lui-même dans les *Années de Printemps*, à Marly-le-Roi, d'un père bourguignon et d'une mère lorraine, et l'influence de son origine s'exerça sur son esprit et sur son caractère d'écrivain. Il a, de la Bourgogne aux vignes plantureuses, aux vins pourprés, la force pénétrante et la chaleur; du rude pays meusien, le courage de l'effort et la volonté. Par un hasard merveilleux, les premières impressions qu'ont retenues son œil et son oreille, sont des impressions de nature. Il ne voit plus les visages, mais il entend encore « le bruit mat des châtaignes tombant sur la mousse ». Mieux que les autres, son âme délicate d'enfant et de poète prenait contact avec les choses extérieures et son esprit subissait les impressions les plus fugitives et les plus légères qu'une précoce réflexion analysait. Son départ pour Bar-le-Duc, où se rendaient ses parents, se rappelle à lui par la vue « d'une jatte de fraises en pyramide portée par une femme dans une rue de Paris, de la furtive silhouette des arbres de la route, par l'étrange sautillement de la mèche du fouet du conducteur sur la croupe des chevaux ». Il a gardé, gravée en lui, l'image de la vieille cité ducale avec ses coteaux couverts de vignes, les vestiges de son château, la tour de l'Horloge, le pâquis, le jardin et les paisibles hôtels dont *la Maison des Deux Barbeaux* ou *la Chanoinesse* donnent l'idée; l'évocation d'un monde disparu, à

laquelle son imagination se plaisait, lui apprenait le culte et la poésie des souvenirs.

Son aïeule maternelle se chargea de son instruction; il lut d'abord un livre de mythologie qui l'intéressa vivement; il eut ainsi, tout jeune, la crédulité et la fraîcheur de sentiments familières aux Grecs. Ils admiraient les forces et les beautés de la nature qu'ils divinisaient. André Theuriet l'a chérie et connue, lui aussi, mieux qu'aucun écrivain et son amour de la forêt n'est-il pas une des transformations de leur panthéisme? — Il commençait sa carrière de poète rustique dans le bois du grand-père où le monde des animaux et des fleurs se révélait à lui; sa vocation apparut après la représentation d'une féerie à laquelle il avait assisté et qui lui fit manifester des velléités de carrière artistique, au désespoir de ses parents. La tante Thérèse prédit qu'il serait auteur; le mal n'était pas moins grand, pensait-on autour de lui; mais, dès ce moment, sa vie eut un horizon plus précis et des espérances nouvelles. Jusque-là, il avait été un peu livré à lui-même; comme à une tige frêle, il lui avait manqué un tuteur pour le soutenir et le diriger. La tante, à laquelle le poète a consacré un souvenir reconnaissant et attendri, aima, de toute la délicatesse de son cœur, ce neveu dont la curiosité et l'intelligence l'intéressaient.

Les études de botanique, commencées au hasard des promenades, se poursuivirent dans des leçons sérieuses et régulières. Des vers de Millevoye, transcrits par la main paternelle, apprirent à l'enfant ce qu'était le rythme, et il les entendit avec un étonnement émerveillé, comme jadis un des écrivains qu'il a le mieux goûtés et pratiqués, La Fontaine, écouta une ode de Malherbe; son temps s'écoulait entre les travaux de la classe et les lectures nombreuses. Il dévora *Notre-Dame de Paris*, *le Fils du Diable*, commença même en quatrième un roman, « *le Château de Rosenstein* », qui remplaçait la tragédie obligatoire, peut-être déjà tombée en désuétude. Il se lia d'amitié avec Edmond Laguerre, mort membre de l'Institut. Leurs fréquentes discussions d'art donnèrent à l'écrivain sa netteté de conception, son amour de la clarté et de la méthode. Il lisait Lamartine, Hugo, les poésies de Sainte-Beuve, G. Sand, qui d'abord le déçut, Mérimée, de Vigny, Balzac, dont il admirait l'observation aiguë; Musset, qui l'enthousiasma;

puis Gautier, Brizeux, de Laprade, Pierre Dupont, Banville Baudelaire, et un éclectisme intelligent lui faisait aimer Henri Heine et Gœthe.

Il débuta dans un journal local et une pièce de vers, *les Myosotis*, lui valut ses premiers déboires. Il s'en consola, en relisant, dit-il avec esprit, la fable « *Contre ceux qui ont le goût difficile* ». — Reçu bachelier, après un séjour dans le Poitou où résidait son père, il revint à Bar et entra dans l'administration. Il vécut alors dans le commerce des écrivains du XVIe siècle qui lui enseignèrent les mots savoureux, les expressions imagées et originales de notre langue.

Le sujet proposé par l'Académie, pour le prix de poésie, en 1853, *l'Acropole d'Athènes*, lui ouvrit comme une voie nouvelle, mais la parenté des vieux auteurs avec les classiques grecs n'était pas faite pour le déconcerter. Il se retrouvait en pays de connaissance. Son esprit mûrissant sentait davantage la fraîcheur, la pureté et la vigueur de cette littérature qu'une mythologie enfantine lui avait découverte. Il sentait son fonds de paganisme se réveiller et s'accroître chaque jour. La puissance des tragiques, les envolées lyriques d'Aristophane, les Idylles de Théocrite le troublaient et l'enchantaient tour à tour. Il regardait ce monde aux fictions saisissantes ou aimables, peuplé de figures pleines de grâce et de jeunesse, où ses goûts l'avaient introduit avec la même surprise qu'eut le prince des contes de Perrault, à l'entrée du palais enchanté; il s'imprégnait de cette poésie dont le charme échappe au vulgaire et qui gardait pour lui une odeur aussi pénétrante que celle

De la terre attiédie et des foins mûrissants.

L'écrivain a retracé cette phase unique de sa vie dans *le Filleul d'un marquis*, où le héros, Laurent, passe par les mêmes émotions et les mêmes jouissances, et son enthousiasme montre assez quelle influence avait eue l'hellénisme sur André Theuriet.

Le succès ne répondit pas à l'effort. L'Académie ne décerna pas de prix; toutefois, le poème du débutant n'était pas sans mérite; on y découvrait une imitation féconde des grands modèles, un sincère amour de l'antiquité, des qualités de pureté et de grâce, à côté des imperfections inhérentes à toute œuvre de jeunesse.

L'utilité de l'étude du droit se concilia avec son ardent

désir de quitter la province qu'il dut regagner bientôt, en qualité de surnuméraire à Montmédy. Un retour le conduisit chez Louis Ulbach, directeur de la *Revue de Paris*, qui ne lui ménagea, ni les conseils, ni les encouragements; il termina son stage à Bar; de temps à autre, la publication d'une de ses pièces de vers le consolait de son exil forcé. Puis, la réflexion aidant, il songeait à tirer parti des hasards de la vie. Au contact des paysans dont les discussions d'intérêt mettaient à nu la rapacité et l'avarice, son talent s'enrichissait d'une foule d'observations précieuses. En octobre 1858, il fut nommé receveur des domaines à Auberive, dans la Haute-Marne; sa réclusion dans ce village se partageait entre les occupations administratives, la lecture des Pères de l'Église, les traductions en vers de Gœthe et de Théocrite, les promenades avec un ami, dont l'originale figure a maintes fois traversé ses romans.

Ce fut ainsi qu'il élabora lentement et dans la solitude, ses œuvres, semblables aux moissons dont la germination a demandé « la fuite utile des jours ». Une culture forte et sans cesse complétée le préparait à sa vie de travail et à son acheminement continuel vers le mieux. La licence fut passée. Des vers jetés timidement dans la boîte aux lettres de la *Revue des Deux Mondes* (1857) parurent, et l'accueil du public lettré triompha des hésitations paternelles. Le poète passa quelques années en Touraine, où se confirmèrent ses tendances, et fut appelé à Paris au ministère des finances : sa carrière se continua à l'abri de ces dossiers poudreux et de ces cartonniers verts dont *l'Affaire Froideville* nous a révélé les secrets. Il y rencontra des hommes comme Gondinet, dont l'affection et le succès étaient pour lui une cause d'émulation. Chaque année presque apporta une pierre à l'œuvre entreprise et si considérable aujourd'hui. En 1873, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur, officier en 1895. En 1880, il quitta l'Administration, et l'Académie, la même année, lui donna le prix Vitet, en attendant qu'elle lui ouvrît toutes grandes ses portes pour succéder à A. Dumas fils. Cette consécration ne l'a pas empêché de se remettre au travail, et ce n'est pas chose commune en tous temps, que le spectacle d'un écrivain, modeste, probe, amoureux de son art, soucieux de sa dignité, dont la vie entière vouée au culte des lettres est un enseignement et une leçon.

II

Un jour de l'année 1867, M. Pierre Lebrun apporta à Sainte-Beuve un volume de vers, *le Chemin des Bois*, dont il s'était enthousiasmé. L'auteur n'était pas tout à fait un débutant; il avait déjà publié une série de pièces remarquées, sous le titre général *In Memoriam*, dans la *Revue des Deux Mondes*. Sainte-Beuve prit le livre, le lut et son jugement se résuma dans ces mots : « Cela sent bon ».

Oui, cela sentait les odeurs salubres et fortifiantes de la forêt et ce premier volume affirmait l'originalité du poète. Loin d'imiter ses amis, qui se complaisaient aux sujets épiques ou merveilleux, il choisit les bois dont il devint l'hôte assidu. Il avait l'inspiration. Avec les Parnassiens, il acquérait la pratique exercée des rythmes. — Avant lui, d'autres s'étaient consacrés à l'étude de la nature, mais leur inexpérience les avait trahis ou leurs goûts mondains s'étaient mal accommodés de la sincérité nécessaire à de pareils sujets. André Theuriet évita ce double écueil. Les promenades enfantines, presque des fugues, lui avaient fait connaître et aimer la forêt, comme on chérit doublement les êtres trop rarement entrevus. Cette affection s'augmenta plus tard des souvenirs de sa studieuse jeunesse. Il se rappelait les heures passées dans la compagnie des génies antiques, à l'exemple du vieux poète Ronsard qui, lui aussi, avait eu pour guides

> Aristote et Platon et le docte Euripide.

Le monde lui semblait plus vivant avec les anciens mythes et l'apparition de son peuple divin.

L'Académie couronna *le Chemin des Bois* et le public goûta, à côté du souci de la facture, du choix des comparaisons, la sobriété et la vérité des descriptions, un amour ardent et exclusif de la nature, un sentiment vif et tout nouveau de ses beautés.

Le Bleu et le Noir (1873), *le Livre de la Payse* (1883), *le Jardin d'automne* (1895) continuèrent à montrer le peintre rustique et l'observateur. Les vers traduisaient exactement la justesse de ses impressions.

Les landes bretonnes lui rappelaient les vignobles lor-

rains. La communauté d'origine et de sentiments est un des liens les plus chers qui l'unissent à la *Payse*, car c'est dans ses yeux qu'il revoit la forêt, la friche, les prés traversés par la rivière; et ses affections et ses regrets sont ainsi faits de souvenirs de nature. C'est la nature qu'il retrouve toujours et partout, c'est la glorification de son éternelle jeunesse qu'il poursuit dans ses vers, et elle s'y continue, ainsi qu'une mélodie renaît sans cesse, au milieu des motifs de l'œuvre musicale.

Le poète ne s'en tient jamais à des généralités. Les moindres détails de la vie intime de la forêt lui sont familiers. Il s'est engagé sous les hautes futaies, dans les sentiers déserts et les taillis où la sève gonfle les bourgeons avant le printemps ; il a respiré l'odeur des mousses humides ou la pénétrante senteur des feuilles mouillées, cueilli les véroniques et les muguets, écouté le susurrement des sources; il a connu succesivement l'abondance luxuriante de l'été, la mélancolie des soirs d'automne et des floraisons tardives, et il doit à ce contact intime et incessant de la nature son charme communicatif et sa fraîcheur d'impressions. Chemin faisant, il entendait les trilles ou les roulades des oiseaux chanteurs. Toute une partie de son œuvre est consacrée aux oiseaux, qui vivent dans des pièces rapides comme leurs coups d'ailes, et exquises comme les fruits sauvages. Il surprend leur physionomie particulière, leurs mœurs, et l'ingéniosité de son talent ne connaît ni la monotonie ni la sécheresse.

On parle de La Fontaine, peignant d'un seul trait un animal, et les exemples de « la belette au long corsage, du héron au long bec emmanché d'un long cou » sont classiques. André Theuriet a gardé quelque chose de la lecture assidue du *Bonhomme* et continué sa tradition. Le choix des mots expressifs, des rythmes harmonieux, le rapproche de son devancier. Tous deux ont à un rare degré le sentiment de la nature, développé par l'observation intérieure et la solitude, à un moment où elle n'était pas à la mode. — Notre poète a d'originales trouvailles; il pense, lui aussi, que

Tout parle dans l'univers,

et il a peint la gueuserie joyeuse des moineaux, la sagesse

du pic-épeiche, la maternelle tendresse de la mésange, la bohème insouciance des cailles.

Ce sont la finesse et la perfection de ces portraits qui servent à marquer, au moins autant que de longues citations, la tendance et les goûts caractéristiques de l'écrivain.

On ne pourrait distinguer dans l'œuvre les pièces d'impression et les pièces de sentiment, car André Theuriet a su mêler leurs éléments. Il se plaît à élargir un cadre d'apparence étroite. La vue de la Loire n'éveille pas seulement en lui les images ordinaires, elle lui rend la physionomie d'une province et l'évocation d'une époque. Un tableau de chrysanthèmes le fait songer à sa ville natale; et tout un monde d'idées, de regrets et de vœux naît en lui, à l'apparition de l'Indre et à la vision d'une mère et de ses deux enfants; de même que le reposoir de la Fête-Dieu lui rappelle cette chapelle intérieure que dresse à l'amour la timidité des adolescents. L'observation à tirer de ces exemples, c'est que l'impression de nature trouve sa place invariablement, au début ou à la fin de chaque pièce de vers, et qu'elle l'inspire presque toujours.

Peu à peu, une philosophie se dégage de l'œuvre. Elle ne s'affiche jamais dans des digressions ou des déclamations stériles; mais on la voit se développer, ainsi que ces ruisseaux dont l'œil retrouve le cours, malgré les sinuosités du paysage et l'opacité des frondaisons. Elle a la douceur attendrie de la bonté. Elle s'attache au passé par les moindres détails et trouve, dans le renouvellement continuel de la vie, un charme consolant et réel.

> C'est quand l'enchantement d'avril est déjà loin
> Que son ressouvenir nous suit et nous embaume,

dit le poète. Et cette poésie n'est ni résignée, ni passive. Elle affirme la nécessité du devoir avec toutes ses conséquences et ses sacrifices, elle appelle l'enthousiasme, l'effort incessant, le triomphe de la volonté et montre aux indifférents et aux lâches,

> Le groupe fier de ceux qui marchent dans la vie.

En 1871, André Theuriet donna à l'Odéon un acte en vers, *Jean-Marie*, dont le succès s'est toujours maintenu. L'histoire est touchante et simple des amours du marin et

de Thérèse que la brutalité du sort a séparés. L'auteur y avait mis une mélancolie touchante et son goût l'avait heureusement servi dans l'agencement des scènes et le souci de la couleur locale. Cette lutte entre le devoir et la passion, rajeunie et renouvelée, se concentre entre des personnages sympathiques dont les sentiments pénètrent parce qu'ils sont humains. André Theuriet, du reste, dans plusieurs pièces de vers, avait montré cette émotion contenue, cette sobriété des moyens, nécessaire et saisissante au théâtre, et *la Veillée*, *la Ferme*, *la Fille du Garde*, sont autant de petits drames en raccourci auxquels rien ne manque des éléments essentiels.

En 1875, l'Odéon représenta *la Maison des Deux Barbeaux*, pièce en prose tirée par l'écrivain de son roman, en collaboration avec M. Lion, et la Comédie-Française, en 1887, *Raymonde*, à laquelle travailla M. Morand.

III

L'œuvre du prosateur est considérable. Elle comprend plus de 40 volumes de romans et de nouvelles. Elle n'est que le développement et la continuation de l'œuvre poétique. L'écrivain, retenu par la barrière du vers, se donne un libre cours, et ses goûts et ses qualités s'y montrent plus saillants. La caractéristique de ce roman bien français est, non pas le sentiment qui s'attache à la compréhension de certains paysages et en exclut certains autres, mais une intelligence complète de la nature. Dans ce siècle, bien des écrivains ont cherché l'originalité dans la description des provinces. F. Fabre a choisi les Cévennes, E. Pouvillon, la vallée de la Garonne, etc., et, fatalement, ils ont ainsi rétréci leur horizon.

La variété et le renouvellement de ses impressions ont préservé André Theuriet de cette monotonie. Qui, mieux que lui, a connu le pays meusien ou langrois, le Poitou, la Touraine, la Savoie et le Midi avec Nice? Il suffit de feuilleter ses romans pour voir avec quelle facilité il a saisi la physionomie générale ou détaillée de ces régions si différentes. Le choix des descriptions ne peut se porter que sur des ouvrages-types, tant il est grand. *Le Mariage*

de Gérard, *la Maison des Deux Barbeaux*, *Madame Heurteloup*, *la Chanoinesse*, aussi bien que *Boisfleury*, montrent le Barrois aux vignobles, aux bois verdoyants, au sol rude et pierreux, aux friches grises. Dans *Raymonde* ou *Sauvageonne*, apparaît la Haute-Marne. C'est Auberive, entouré de forêts aux balsamiques odeurs, avec leurs combes fraîches, leurs sources d'eaux vives, leurs pâtis semés de genévriers, toute la nature « naturante » dont l'abondance et la fécondité font songer aux *Thalysies* de Théocrite. La Touraine et le Poitou trouvent leur place dans *l'Abbé Daniel*, *Lucile Desenclos* et *Michel Verneuil*; les paysages de la Loire s'y succèdent, joyeux et riants, donnant l'impression d'une vie facile et voluptueuse : on y voit le fleuve et les îles de peupliers dans les sinuosités de son cours, la douceur du climat, les champs de blé et de maïs, les *borderies* auprès des châtaigneraies et des brandes couvertes d'ajoncs et de bruyères. — La Bretagne avait trop frappé le poète pour rester étrangère au prosateur. *Les Œillets de Kerlaz* et des relations de voyage sur Saint-Enogat et Douarnenez attestent la force des souvenirs et le goût d'André Theuriet pour le caractère de ce pays, rude comme l'âme celtique, peuplé de légendes merveilleuses. Un chef-d'œuvre, *Amour d'automne*, *Deux Sœurs*, *Cœurs meurtris*, révélèrent la Savoie et le charme d'un petit village, Talloires, sur les rives du lac d'Annecy, les bois ombreux de sapins où fleurit le cyclamen, les cimes neigeuses et colorées des Alpes, dont les chalézans habitent les flancs; les cascades, les glaciers, la verdure abondante des pâturages. *Charme dangereux*, *Fleur de Nice* montrèrent l'ensoleillement de cette ville méditerranéenne, le bleu de son ciel, son air parfumé, ses collines lumineuses, sa végétation luxuriante et printanière, toute la molle caresse et l'enchantement de son climat. — Une sobriété sans sécheresse, la justesse de l'expression ont fait valoir ce sentiment de la nature. Ces descriptions frappent par leur précision et leur plénitude; l'écrivain ignore les longueurs et c'est la perfection de l'art de donner une sensation complète avec peu d'éléments. — A côté des sous-bois lorrains ou langrois et des cieux éblouissants du Midi, on trouve dans *Toute Seule* et *la Fortune d'Angèle*, des tableaux animés et pittoresques de Paris, dont l'écrivain a exprimé la poésie méconnue par beaucoup ou soupçonnée à peine. Il a fixé la physionomie si variée des

rues demeurées provinciales et des voies populeuses et bruyantes de l'une ou l'autre des deux rives.

La description, ainsi comprise, passe au premier plan; elle fait partie intégrante du sujet; elle prépare et justifie les événements, elle explique le jeu des passions; et l'influence de la nature physique, si elle se manifeste lentement, ne s'exerce pas moins sur l'individu dont les actes sont des résultantes.

Pour l'intrigue, le goût de l'écrivain l'a guidé. Il ne cherche ni à l'amoindrir ni à en exagérer l'importance; il la choisit simple, laissant ainsi au talent un champ de développement que d'autres n'accordaient qu'aux événements. Tous les romans d'André Theuriet peuvent se résumer en quelques mots, et cependant leur action est attachante, leur composition serrée et le plan se développe sûrement jusque dans les épisodes.

Imaginez l'existence d'une femme, privée successivement de toutes les affections humaines, presque orpheline, presque veuve, et vous aurez l'histoire navrante de *Mademoiselle Guignon*. *La Fortune d'Angèle* révèle la vanité et les éternelles illusions du théâtre. La rivalité de deux familles et l'amour de leurs enfants, c'est *le Fils Maugars*. La lutte héroïque contre l'abandon et le dénuement, l'âpreté de la vengeance, la débâcle d'une vie fertile en promesses, la douleur du sacrifice, l'acharnement au dévouement, les mœurs d'employés remplissent *Toute seule*, *Madame Heurteloup*, *Michel Verneuil*, *le Secret de Gertrude*, *Tante Aurélie*, *l'Affaire Froideville*. Avec les derniers volumes, l'écrivain s'élève encore; une évolution s'accuse nettement dans son talent; il réduit l'intrigue à l'absolu nécessaire et s'attache davantage à la psychologie des individus : son analyse n'est ni maladive ni quintessenciée, mais franche et sincère; l'action est intime, concentrée dans le cœur des personnages et on ne trouve dans *Amour d'automne*, *Fleur de Nice*, *Cœurs meurtris* ni événements nombreux, ni complications dramatiques. Leur sujet est l'étude d'un amour tardif et mélancolique ou d'affections dévoyées; l'auteur approche de la perfection par la simplicité.

Il a trouvé ses acteurs dans les milieux les plus divers et les plus opposés, et la galerie de portraits qu'il a tracés est nombreuse et vivante; il s'est fait le peintre de la pro-

vince surtout, qui lui a fourni des types vrais et curieux; il a pénétré cette vie étroite et casanière, qui s'écoule dans l'enceinte des remparts, roule continuellement dans le même cercle d'idées, d'ambitions, de curiosités, « comme l'écureuil dans la roue de sa cage », dit l'écrivain. Il est entré dans l'intérieur des pharmacies et des presbytères, dans les boutiques, dans les études de notaire et les salons de petite ville; aucun des travaux champêtres ne lui est inconnu; il a pour amis les charbonniers, les chercheuses de faînes, les brioleurs et les coupeurs de bois; il assiste aux assemblées, aux *ballades* poitevines; d'autre part, il n'ignore rien du cosmopolitisme des stations hivernales et les apparences ne l'abusent pas; de lui-même, il découvre le clinquant, la frivolité de leur population exotique et surprend dans la coulisse les moindres mystères de la comédie donnée au public naïf et par lui applaudie.

Ses personnages ne sont ni des êtres d'exception ni des êtres de convention. Ils sont sympathiques, c'est-à-dire humains; leurs sentiments et leurs passions sont les nôtres et ils ont plus ou moins pour nous des figures de connaissance; de là, l'intérêt que le lecteur leur porte. Même parmi les personnages d'arrière-plan, on rencontre de curieuses silhouettes, de sobres ébauches de caractères. Ces romans mêlent, dans un intéressant désordre, des médecins : le docteur Grodard, à côté du fringant Amable Desrônis; de braves ecclésiastiques : l'abbé Volland, l'abbé Micault, l'abbé Prestoz; des originaux : Noël Heurtevent, Tristan, Eusèbe Lombard; de vrais paysans : les Mauclerc et Fanfan; des hommes de loi : M. Bouillard, M. Dumesnil; des brasseurs d'affaires : La Genevraie et Scipion Mouginot; des types ridicules : Natalis de la Jonchère, La Guépière, Deshorties, Evariste Cornevin, etc. Du côté féminin, même variété. Après l'inoubliable Mme Heurteloup, des vieilles filles ou des servantes dévouées : la tante Lénette, la tante Aurélie, Modeste et Naniche; des physionomies étranges : Mira Strany, Maria Liebling, Violette Castellar se révèlent près des provinciales figures de Mme la Présidente de Sourdeval ou des dames du Coudray.

Mais l'écrivain a mis son charme et sa délicatesse à éclairer ces types exquis de jeunes filles qu'avant lui, Dickens, un peintre des petites gens aussi, avait su comprendre et fixer. Elles sont légion, ces héroïnes franches

et loyales, sans pudibonderie hypocrite, qui aiment de toute la confiance de leur cœur et le prouvent au besoin; telle Aimée Finoël : — parmi elles, Hélène Leheyrard, Raymonde la Tremblaie, Thérèse Desroches, Thérèse Sombernon, Reine Vincart, Germaine Roche, Simone de Frangy.

Il n'y a dans cette peinture de l'existence, ni optimisme trompeur, ni pessimisme exagéré. André Theuriet l'a vue sainement et clairement : « La vie, dit la mère d'un de ses héros, n'est ni bonne ni mauvaise, elle est ce que nous la faisons. Il y a toujours une heure où nous tenons un peu de bonheur dans notre main, et si nous la laissons fuir, cette heure-là ne revient jamais. » C'est bien l'idée antique qui accepte, avec la même sagesse, les joies et les douleurs, et ne songe qu'à l'œuvre de l'heure présente pour la remplir aussi complètement que possible. Elle est pleine de foi comme aussi de résignation généreuse.

Au milieu de l'abondance des productions contemporaines, l'œuvre d'André Theuriet a sa place bien à elle. L'écrivain aurait le droit de lui donner pour épigramme ces vers qu'il a écrits à la mémoire de Marie Bashkirtseff :

Et tu créas ton œuvre, humaine, simple et vraie,
Ayant ce naturel qui seul peut nous toucher,
Belle de la beauté des roses de la haie
Et de la source vive au sortir du rocher.

Ce sont ces qualités qui l'ont mise en lumière. Elle durera autant que ces deux choses dont elle est toute imprégnée : — la grandeur chaste de l'amour et le charme de la jeunesse.

RAOUL GUILLARD.

PAGES CHOISIES
D'ANDRÉ THEURIET

PREMIÈRE PARTIE

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Lorsqu'on a passé la cinquantaine et que, sur le revers de la colline de la vie, « la nuit douteuse » fait, comme l'a dit Victor Hugo,

... Parler le soir la vieillesse conteuse,

on cède volontiers à la tentation très douce d'évoquer tout haut les souvenirs de sa première jeunesse. Remercions André Theuriet de n'avoir pas su y résister. Ses *Années de printemps* sont un livre exquis, où les curieux de psychologie littéraire apprendront quelles circonstances ont poussé vers la littérature un garçon élevé dans un milieu provincial, et jusqu'à trente ans attaché, loin de Paris, à des fonctions administratives qui auraient dû le dégoûter à jamais de la manie d'écrire.

I

Enfance. — Influence des milieux. Portraits d'ancêtres.

... Je suis né par hasard à Marly-le-Roy. Mon père était Bourguignon, ma mère Lorraine, et ils n'habi-

taient Marly que depuis un an, quand cet événement eut lieu. Je vins au monde, non loin de la forêt, dans une petite maison de la rue des Vaux, voisine de la propriété qui appartient aujourd'hui à Victorien Sardou. Je ne me rappelle aucunement ce premier gîte, car un an après, nous allâmes occuper dans la Grand' Rue une maison bâtie en équerre sur cour et jardin, dont la massive porte cochère forme une encoignure en retrait. C'est de là que datent mes premières souvenances, assez confuses. Devant le spectacle qui se montrait à mes yeux écarquillés d'enfant, les choses m'impressionnaient plus que les personnes. Les figures des gens qui m'entouraient demeurent pour moi dans un brouillard, tandis que je vois encore très distinctement les châtaigneraies de la forêt, et que j'ai encore dans l'oreille le bruit mat des châtaignes tombant sur la mousse. Cette récolte des châtaignes en automne a été une de mes vives sensations de ce temps-là. — Plus tard, à l'époque de ma vingtième année, après être resté dix-sept ans dans un pays où le châtaignier ne croît pas, un matin d'octobre j'errais dans la campagne poitevine; j'entendis tout à coup le bruit sourd des châtaignes sur la mousse, et je m'agenouillai dans la bruyère humide pour ramasser avec un attendrissement fraternel ces fruits à l'écorce vernissée qui réveillaient en moi les sensations de ma petite enfance. — Au fond, notre personnalité est bien moins indépendante du *non-moi* que nous ne l'imaginons. Le monde extérieur nous pénètre constamment, et constamment nous lui laissons une parcelle de nous-mêmes. Quand nous y regardons attentivement, nous sommes obligés de reconnaître qu'entre nous et lui il y a une sympathique parenté dont les liens ne se rompent même pas à la mort.

C'est dans cette maison de la Grand'Rue que je reçus ma première impression morale. Ma mère, qui était très pieuse, m'y parlait déjà du paradis et de l'enfer Un après-midi que je musais, désœuvré, par la cour

j'aperçus au fond de la niche à chien quatre nouveau-nés qui, en l'absence de leur mère, s'étaient blottis en boule dans la paille. Une perverse curiosité me poussa à m'emparer des petits chiens et à les porter, « pour voir », dans le bassin du jardin; mais quand je les vis nager misérablement au milieu de l'eau verdâtre, j'eus la conscience de ma scélératesse, ma sensibilité s'éveilla et je voulus repêcher les naufragés; malheureusement ils se tenaient trop loin du bord et le bassin me paraissait grand comme un lac. Je m'enfuis plein de terreur en songeant en mon âme de quatre ans que, bien certainement, l'enfer était destiné à punir de pareils méfaits. Je ne sais plus si on réussit à opérer le sauvetage des petits chiens, mais je me souviens d'avoir entendu le lendemain la locataire du rez-de-chaussée proclamer que « cet enfant était possédé et qu'il finirait mal ». — Ce fut ainsi que s'éveilla mon premier remords.

Ma mère s'ennuyait à Marly, où mon père était receveur des domaines; elle avait la nostalgie de son pays lorrain; elle harcelait mon père pour qu'il sollicitât sa nomination dans le Barrois, et elle finit par y réussir. — Si, aux termes du Code, « la femme doit suivre son mari », en fait, c'est le mari qui suit sa femme. Sur cent fonctionnaires mariés, il y en a bien quatre-vingt qui finissent leur carrière dans le pays de leur femme.

— Mon père, encore qu'il aimât les environs de Paris, obéit à cette loi quasi générale et, vers le printemps de 1838, nous quittâmes Marly pour Bar-le-Duc. De ce fatigant voyage de vingt-quatre heures par la diligence Lafitte et Caillard, je n'ai retenu que deux ou trois menus incidents : une jatte de fraises en pyramide portée par une femme dans une rue de Paris; la furtive silhouette des arbres de la route qui semblaient fuir de chaque côté de la voiture; l'étrange sautillement de la mèche du fouet du conducteur sur la croupe des chevaux; puis la vue de mon grand-

père nous attendant par une pluie battante dans la rue où s'arrêtaient les diligences.

C'est à Bar-le-Duc, où je suis resté jusqu'à ma dix-huitième année, que j'ai goûté les émotions, les joies et les émerveillements de l'enfance; c'est là que mes désirs d'écolier se sont éveillés, que mon cœur d'adolescent a battu; là, que chaque arbre, chaque ligne d'horizon, chaque coin de rue me racontent encore aujourd'hui des histoires familières. La ville avait alors une physionomie originale que la création du chemin de fer et les constructions militaires faites depuis 1870 ont altérée en grande partie. La ville haute, ancienne résidence des ducs de Bar, avec les vestiges de son château, sa massive tour de l'Horloge coiffée en éteignoir, ses vieux hôtels des conseillers à la chambre des comptes, son pâquis aux ormes centenaires, ses jardins en terrasses dévalant jusqu'aux quartiers bas, arrosés par un canal de dérivation, a seule conservé du caractère. Mais à l'époque de mon enfance, la rue du Bourg, que nous habitions, offrait de quoi réjouir un poète ou un artiste, avec sa double rangée de curieuses maisons bâties au xvie siècle, accostées presque toutes d'un perron en pierre garni d'une rampe en fer forgé. Les façades de ces logis étaient décorées et sculptées dans le goût de la Renaissance et, le long des chéneaux du toit, de fantastiques gargouilles dégorgeaient les eaux pluviales sur la tête des passants. A l'intérieur, les pièces tendues de verdures, les cours enguirlandées d'aristoloches, les vastes greniers encombrés d'antiquailles, étaient prodigieusement suggestifs pour une imagination d'enfant. Et les hôtes de ces pittoresques demeures; — gentilshommes revenus de l'émigration, chevaliers de Saint-Louis, respectables chanoinesses minces et décolorées comme des fleurs sèches, vieux officiers de l'Empire, anciens députés à la Convention, — toutes ces figures depuis longtemps disparues, s'harmonisaient à souhait avec le cadre antique et charmant qui les faisait valoir.

Ma grand'mère maternelle fut chargée de m'inculquer les premiers principes de la lecture. C'était une petite femme au nez camard, aux yeux bleus très vifs, au teint bilieux; alerte, remuante, économe, excellente ménagère, mais terriblement despote. Elle me tenait pendant des heures le nez sur mon abécédaire, dans une pièce tapissée d'un papier où étaient reproduits en grisaille des épisodes de la retraite de Russie. Les images des grognards bivouaquant dans la neige détournaient souvent mon attention, et chaque fois, une aiguille à tricoter, cinglant mes doigts, se chargeait de me rappeler à l'ordre. Je ne sais si ce fut à cette méthode démonstrative que je dus mes progrès, mais j'appris à lire très vite et le premier usage que je fis de ma science fut de dévorer un livre de mythologie qui me tomba sous la main. Les étonnantes aventures que contait ce volume orné d'estampes représentant les dieux et les demi-dieux, me passionnèrent. La voracité de Saturne, la jalousie de Junon, les métamorphoses de Jupiter, les amours malheureuses d'Apollon Délien, les exploits de Bacchus et d'Hercule, Hébé, Pan, les Nymphes, toutes ces légendes si éclatantes de jeunesse et de beauté, m'enchantaient et j'y croyais absolument. Les enfants ont l'âme candide des peuples primitifs, et tout ce que je lisais était pour moi article de foi. Lorsque ma famille, scandalisée, voulut me faire revenir de mon erreur et me démontrer, à grand renfort de catéchisme et d'histoire sainte, que les récits de la mythologie étaient de pures fables, je sentis un froid subit me tomber sur l'imagination. Le ciel des chrétiens me parut ennuyeux et gris à côté du radieux Olympe des dieux grecs. En dépit du mal qu'on se donna pour m'expliquer la supériorité du spiritualisme chrétien sur les fictions du vieux polythéisme, je ne fus jamais qu'à demi convaincu.

Une autre influence vint me pousser sur cette pente naturaliste. Mon grand-père était un ancien forestier.

Après avoir servi sous l'Empire et s'être élevé jusqu'au grade de capitaine de dragons, il avait quitté l'armée à la Restauration et, grâce à la protection de son compatriote le maréchal Oudinot, il avait été bombardé sous-inspecteur des forêts à Angoulême. Mis à la retraite en 1830, il était revenu manger sa pension dans son pays natal; mais il conservait l'amour de la vie forestière et il avait acheté aux environs de Bar un petit bois où il passait dans la belle saison une bonne partie de ses journées. Il se plaisait d'autant mieux dans cette solitude qu'il échappait ainsi aux aigres remontrances et au despotisme de ma grondeuse grand'mère. Le brave homme était tout l'opposé de sa femme : — d'humeur débonnaire, aimant à bien vivre, très gourmand, il avait le cœur sur la main, et la main toujours prête à dénouer les cordons de sa bourse. Il me gâtait et je l'adorais. Dès que le printemps pointait, je guettais anxieusement les jours de beau temps qui coïncidaient avec mes jours de congé. Je ne me tenais pas de joie quand mon grand'père me criait au saut du lit :

« Allons, drôle, chausse tes gros souliers, le temps est beau et nous irons au bois cet après-midi !... »

Nous gravissions lentement la côte de la Chalaide, encaissée entre deux talus de vignes. En avant, sur le sol argileux de la montée, se détachait la droite et haute silhouette du grand-père, coiffée d'une casquette de cuir à oreillettes, le carnier en sautoir sur sa blouse, les jambes maigres et nerveuses protégées par des houseaux de toile bleue. En moins d'une demi-heure, nous atteignions les taillis du Petit-Juré, dont les lisières bordaient tout un côté d'une plaine mamelonnée et nue. Le bois de mon grand-père, contenant à peine trois arpents, me semblait immense. Au milieu se trouvaient deux carrés de jardin, une maisonnette de pierre couverte en planches et un *chambret* de charmille où l'on dînait. Dès en arrivant, mon grand-père allumait sa pipe, puis se mettait à

greffer des sauvageons ou à sarcler les allées. Moi, j'avais la bride sur le cou. J'en profitais pour m'enfoncer dans le fourré et pousser des pointes jusqu'aux friches du voisinage, — guettant les oiseaux, observant le va-et-vient des fourmis dans les sentiers, pourchassant les papillons, me familiarisant avec les bêtes et les plantes des bois. J'allumais des feux de branches sèches au revers d'un fossé, je grimpais aux arbres, je bourrais indistinctement mes poches et mon estomac de tous les fruits sauvages : noisettes, faînes, alises et glands. Je me vautrais dans l'herbe et je me grisais de verdure. Je communiais avec la terre, et lentement la nature forestière se révélait à moi. Parfois étendu sur le sol, bercé par le frémissement des feuilles, regardant à travers les ramures la blanche fuite des nuages sur le ciel, toute ma mythologie me revenait en tête et je croyais sentir passer comme un frisson le souffle des Hamadryades, ou entendre au loin la flûte du dieu Pan...

De loin en loin, nous allions voisiner chez un vieil original, propriétaire du taillis contigu. Celui-ci était, encore plus que mon grand-père, fanatique de la vie sylvestre. Il s'était fait bâtir en plein bois une maison assez vaste, où il habitait seul tout l'été comme en un campement. Il avait servi dans l'artillerie et avait eu l'avant-bras gauche emporté à Waterloo. Je ne contemplais jamais son moignon arrondi et rougeâtre, qui dépassait la chemise, sans une secrète terreur. Il se nommait Curt et avait épousé une demoiselle Huot de Goncourt — la propre tante, je crois, de Jules et Edmond de Goncourt. — Les caractères des deux époux ne sympathisaient guère. Aussi le père Curt préférait-il au domicile conjugal la solitude de sa maison des bois où il vivait à sa guise. Il faisait son lit, cuisinait ses repas, raccommodait lui-même ses habits et ne frayait guère qu'avec des chasseurs ou avec quelques anciens compagnons d'armes. Dès que mon grand-père apparaissait au détour de l'avenue

où des sapins alternaient avec des rosiers, le bonhomme Curt allait quérir des cruchons de bière au fond de sa cave; on allumait les pipes et, au pied d'un hêtre dont les branches chargées de faînes rousses retombaient au-dessus de nos têtes, les deux vieux reparlaient du temps passé. — C'étaient des discussions sans fin sur les mérites comparés de Gérard, d'Oudinot et d'Exelmans — trois illustrations militaires meusiennes, — puis des souvenirs de garnison dans les petites villes allemandes; le tout entremêlé de paroles d'exécration contre les Prussiens dont la mitraille avait mutilé le bras du « canonnier ». Il agitait furieusement son moignon; il jurait que tout n'était pas fini, que nous remanierions encore la carte de l'Europe et que nous reprendrions l'autre rive du Rhin.... Hélas!

Ce fut cependant à ce sauvage canonnier Curt que je dus mes premières émotions théâtrales. Il était propriétaire de la salle de spectacle; quand des troupes de passage venaient en représentation à Bar-le-Duc, il avait droit à un certain nombre de billets dont il gratifiait ses amis et entre autres mon grand-père. Vers le temps où j'entrais dans ma huitième année, la troupe départementale donna *la Fille de l'air*, une sorte de comédie-féerie alors très en vogue. Depuis quelques mois les contes de fées étaient devenus ma lecture favorite et me passionnaient à l'égal de la mythologie. Je cajolai si bien mon grand-père qu'il se décida, malgré l'opposition de ma grand'mère, à m'emmener au spectacle. Nous pénétrâmes dans l'étroite salle peinte en vert d'eau, au moment où les amateurs qui composaient l'orchestre accordaient leurs instruments. J'attendais avec une fiévreuse impatience la minute où se lèverait le mystérieux rideau rouge qui masquait la scène. Enfin l'orchestre joua une ouverture, trois coups partis je ne savais d'où me remuèrent le cœur et je tombai en extase quand, le rideau remontant enfin jusqu'aux frises, je

vis les Esprits de l'air agiter leurs ailes et se balancer dans les nuages. Il s'agissait, autant que je m'en souviens, d'une Elfe très jolie qui perdait ses ailes pour s'être amourachée d'un habitant de la terre. Il y avait dans la pièce un mélange de réalité et de fantaisie qui me charmait. Le vol des filles de l'air aux jupes de gaze et aux ailes de papillon, les décors, les trucs, le jeu des acteurs, je prenais tout au sérieux. Je fus surtout stupéfié par un génie qui n'avait qu'à souffler sur les portes pour les faire s'ouvrir à deux battants. Je m'indignais contre la longueur des entr'actes qui coupaient la pièce, et quand le rideau tomba pour la dernière fois, j'eus une grande tristesse, comme si je me séparais pour jamais de mes meilleurs amis. L'enchantement produit par cette représentation se prolongea pendant des semaines. J'en étais comme affolé; je passais des heures à me costumer en génie, avec des ailes en papier épinglées à mes épaules, et je débitais à haute voix les fragments de dialogue que j'avais retenus. Ma mère, effrayée de cette surexcitation causée par le théâtre, s'en désolait devant une sœur de ma grand'mère que nous appelions la tante Thérèse : — « Cet enfant, disait-elle, ne rêve plus que de comédies... Pourvu que plus tard il ne lui prenne pas la fantaisie de se faire acteur! — Non, non, répondait indulgemment ma grand'tante, mais il a de l'imagination et il pourrait bien devenir un auteur. — Qu'est-ce que c'est qu'un auteur? demandais-je intrigué. — Un auteur, reprenait ma grand'tante, est un homme qui écrit des pièces comme celle que tu as vue; quand elles réussissent, toute la salle l'applaudit, on le couronne sur la scène, il devient célèbre... — Et il meurt à l'hôpital », achevait prosaïquement ma mère, qui tenait le métier d'auteur aussi dangereux que celui de comédien.

Chère grand'tante Thérèse! Je n'ai pas encore parlé d'elle, et cependant c'est à elle que je dois ma vocation littéraire. — Elle était restée vieille fille, non par

sécheresse de cœur, mais, je crois bien, à la suite d'une inclination contrariée. Elle vivait seule au fond d'une étroite maison datant du siècle dernier, bâtie entre une *foulerie* encombrée de cuves et de tonneaux et un jardin qui se prolongeait jusqu'à la rivière. Sa figure demeure singulièrement précise au fond de ma mémoire, elle m'apparaît si vivante encore dans l'encadrement de son jardin plein de fleurs et de fruits! — Grande, solidement charpentée, avec de gros os, un long nez fortement aquilin et des allures viriles, elle avait une voix très juste, très musicale, et de magnifiques yeux bleus ombrés d'épais sourcils. Née à la fin du XVIIIe siècle, ayant eu ses vingt ans en pleine tourmente révolutionnaire, elle était demeurée, bien qu'ardente royaliste, très indépendante d'esprit et fort libre penseuse. Elle avait la mémoire meublée des opéras de Gluck, de Rameau et de Grétry, ainsi que de beaucoup de tragédies de Voltaire. Je la vois toujours, coiffée du bonnet lorrain tuyauté et d'un tour de faux cheveux, se promenant au long de ses framboisiers, un sécateur à la main, et s'interrompant de sa besogne pour me chanter :

Puis il me prend la main, il me la presse,
Avec tant et tant de tendresse...

ou pour déclamer :

Mon Dieu, j'ai soixante ans combattu pour ta gloire...

Elle possédait des clartés de tout, et dans les allées de son jardin elle me donnait mes premières leçons de botanique. — Modifié depuis et modernisé, ce jardin a perdu aujourd'hui de la physionomie qu'il avait du vivant de la tante Thérèse. En ce temps-là il commençait en parterre, se continuait en potager, et se terminait par un massif d'arbres plantés sous Louis XV, — frênes, sycomores, hêtres et tilleuls, qui allongeaient leurs branches au-dessus de la rivière

d'Ornain. On trouvait de tout dans cet enclos un peu fouillis : des pieds d'angélique qui aromatisaient l'air, d'énormes buis en boule, des résédas qui envahissaient les allées, des oreilles d'ours en bordure, de sveltes roses trémières, des lis à foison, puis de vénérables pruniers de reine-claude aux fruits juteux et parfumés. Arbres et plantes dataient de l'enfance de la grand' tante, les fleurs repoussaient chaque année aux mêmes places; il s'en dégageait une odeur, cordiale et pénétrante, qui semblait une émanation de l'esprit de la tante Thérèse. Bien souvent, après la disparition de cette excellente fille, qui mourut quand j'avais onze ans, je suis venu me réfugier dans son jardin pour lire à mon aise, loin des fâcheux. Je m'asseyais sous les framboisiers avec mon livre, *Don Quichotte*, *Robinson suisse*, et plus tard Hugo et Musset. Je me grisais de prose ou de vers pendant des heures, jusqu'à la tombée du jour. Quand je ne pouvais plus distinguer les lignes, je fermais le livre et je donnais l'essor à mes imaginations d'écolier. J'écoutais distraitement les familières rumeurs du crépuscule : les derniers pépiements des oiseaux, les sonneries de l'église, les voix des servantes allant remplir leur cruche à la pompe; je regardais vaguement les fines silhouettes des plantes autour desquelle bourdonnaient les papillons de nuit; — à force de rèver, dans le vaporeux enténèbrement du jardin, je me figurais voir se glisser la forme confuse de ma grand'tante, et je l'entendais me chuchoter à l'oreille : « Tu seras auteur... »

II

Le vieux collège. — Edmond Laguerre.

André Theuriet nous donne ensuite de curieux détails sur la vie étroitement et prosaïquement casanière que menait sa famille. Il nous parle de sa mère, modèle de la femme d'in-

térieur, esprit calme et sensé, qui rêvait de voir son fils à l'École polytechnique; de son père, agréable causeur, esprit cultivé, qui lui fit pour la première fois sentir la musique et l'enchantement du rythme poétique.

A la suite d'une peccadille jugée un cas pendable, le petit André fut sermonné d'importance par sa mère, qui, ne le trouvant pas assez surveillé à l'école primaire, décida qu'il entrerait au collège.

J'entrai au collège par une brumeuse matinée du mois d'octobre 1843. J'avais dans mon sac un cahier bleu et dans ma poche une toute petite bouteille d'encre fermée d'un bouchon de papier. En route, ce bouchon improvisé tomba et je revins à la maison avec un pantalon marbré de taches d'encre. Ce fut le seul incident mémorable de ma première journée scolaire. A cette époque, Bar-le-Duc ne possédait qu'un simple collège communal; mais ce collège, célèbre dans les annales du Barrois, avait de respectables quartiers de noblesse. — Fondé en 1581 par Gilles de Trèves, ami d'Antoine le Bon, duc de Lorraine, il était d'une architecture originale. Aujourd'hui encore, malgré son état de délabrement, il conserve une pittoresque et imposante physionomie. Dans ce sombre bâtiment percé de fenêtres nues à petits carreaux verdâtres, toute mon enfance et mon adolescence ont tenu. C'est là que j'ai fait toutes mes classes en qualité d'externe. J'y ai eu des émotions, des transes, des chairs de poule et des souleurs dont la vivacité m'effraye encore aujourd'hui. Parfois il m'arrive de rêver que je suis de nouveau écolier, que je traverse la cour carrée, que j'entre dans la classe de mathémathiques et qu'on me fait aller au tableau pour démontrer les propriétés des angles alternes-internes — et je me réveille baigné de sueur. — Si on avait souvent la vie dure au vieux collège, si les antiques poêles de fonte chauffaient mal, si les classes adossées à un petit bois en pente ressemblaient à des glacières en hiver, et en été à des caves humides où les ronces

et les lierres du jardin poussaient des brindilles vertes entre les murs lézardés, on y passait aussi de bonnes heures; j'y ai contracté de fidèles amitiés et, en somme, les études y étaient aussi fortes que dans bien des lycées. Les classes se composaient d'un petit nombre d'élèves, une douzaine au plus; les professeurs, pour la plupart nés et établis dans le pays, étaient de braves gens à l'écorce un peu rude, aux façons un peu rustiques, mais sachant beaucoup et s'occupant avec un soin consciencieux de leur petit troupeau d'écoliers. On mène en ce moment grand bruit à propos de la surcharge du programme des études classiques. Je crois, en effet, que les lycéens d'aujourd'hui apprennent beaucoup plus de choses, — un peu superficiellement; — mais je doute qu'ils soient soumis à un régime plus austère et plus laborieux que ne l'était le nôtre.

Voici, par exemple, le menu de mes journées d'externe *surveillé*, lorsque je suivais les cours de cinquième. — Je me levais, hiver comme été, neige ou soleil, à l'angelus de six heures, et je me rendais à travers les rues endormies à l'étude des externes, où nous préparions nos leçons jusqu'à sept heures et demie. Je déjeunais d'un petit pain, acheté chez le père d'un de mes camarades, un boulanger qui demeurait au bas de la côte du Collège et qui me permettait de croquer ma *flûte* aux clartés de son four. A huit heures, classe jusqu'à dix, puis étude jusqu'à midi, heure à laquelle je courais avaler mon dîner à la maison pour retourner ensuite dare-dare prendre une leçon de dessin d'une demi-heure. L'étude et la classe me ressaisissaient jusqu'à quatre heures, et, après une trop courte récréation, nous retournions à l'étude du soir jusqu'à sept heures un quart. Alors seulement nous avions droit d'aller souper chez nous et d'y dormir à poings fermés, en attendant l'angelus du lendemain.

Si rigoureux que fût ce régime, je n'en ai pas moins conservé une tendre affection pour mon vénérable

collège où des touffes de giroflées sauvages poussant dans les fentes des murs nous annonçaient gaiement l'approche du printemps et des vacances de Pâques. A chacun de mes voyages à Bar, je vais faire un pèlerinage pieux au cloître délabré de Gilles de Trèves et, dans la paix qui enveloppe la grande cour devenue silencieuse, je songe aux années d'autrefois, aux anciens maîtres, morts de vieillesse, aux amis fauchés prématurément. Je me dis avec mélancolie : « Derrière chacune de ces portes closes dort un peu de mon passé; j'y ai conçu de grandes espérances, j'y ai rêvé de beaux rèves à une époque où on n'a pas encore de désillusion. Là, dans cette classe aux murs verdis, j'ai eu mon premier éblouissement à la lecture de *Notre-Dame de Paris*; sous les poutres de cette salle basse, après avoir dévoré en cachette le *Fils du Diable*, j'ai ébauché les premiers chapitres d'un roman en quatre parties : — *le Château de Rosenstein*, où on se tuait à chaque page; — sous ce porche, j'ai lié connaissance avec mon pauvre camarade Edmond Laguerre!... »

C'était à la rentrée d'octobre 1844. Je fus abordé dans la rue par un gamin de mon âge, vètu d'une blouse bleue. Il avait une longue figure, éclairée par deux yeux observateurs; un front bombé et volontaire, surmonté de cheveux blonds aux mèches rebelles. Sur ce front de dix ans où la réflexion creusait parfois des plis verticaux, on aurait pu deviner déjà cet esprit scientifique et imaginatif qui devait faire de Laguerre l'un de nos plus remarquables géomètres et le mener à l'Institut. « Tu entres en sixième, n'est-ce pas? me dit-il. — Oui. — Moi aussi; si tu veux nous serons camarades. » Il avait l'air d'un gaillard autrement intelligent que le reste de mes condisciples, et je fus flatté de cette ouverture. Nous ne fûmes pas seulement camarades, nous devînmes deux rivaux. Jusque-là j'avais tenu facilement la tête de ma classe, n'ayant eu pour concurrents que des élèves faibles; mais, avec Laguerre, je m'aperçus bien vite que j'allais avoir

affaire à forte partie. Nous nous disputions la première place avec acharnement, et celui de nous qui arrivait second, rentrait chez lui l'oreille basse, car nos parents à tous deux accueillaient peu agréablement le vaincu. Laguerre était le cadet d'une famille de six enfants, et son père, comme le mien, prétendait qu'il n'y avait qu'une bonne place : la première. Tout en bataillant l'un contre l'autre chaque semaine, nous n'en étions pas moins bons amis, et nous ne nous quittions guère. Il était comme moi grand amateur de lecture, et nous dévorions ensemble tous les livres qui nous tombaient sous la main, bons ou mauvais : *Jean-Paul Choppart* et *le Juif errant* d'Eugène Sue, *le Chevalier d'Hermental* et *Gulliver*. Toute cette littérature nous monta au cerveau et, vers la fin de l'année, nous résolûmes de fonder un journal. Laguerre s'était procuré des caractères d'imprimerie; mais, malgré tous nos efforts, nous n'arrivâmes qu'à composer le titre : *La Renommée*; le reste du journal fut écrit à la main. Il contenait un article politique où nous disions son fait à M. Guizot, à propos de l'affaire Pritchard, des nouvelles locales et un roman-feuilleton de mon camarade, intitulé : *les Mystères d'une famille pauvre*. Je devais aussi écrire un roman moyen âge, dont je n'avais encore que le titre: *Arthur de Provence*. Je n'eus pas la peine de trouver autre chose, car la *Renommée* fut saisie par notre professeur dès le second numéro, et nous renonçâmes à en publier un troisième.

Pendant les deux dernières années qui suivirent, Laguerre alla continuer ses études à Stanislas; la révolution de 1848 le ramena au vieux collège et notre camaraderie reprit de plus belle. Nous étions plus que jamais amateurs de romans, mais nous avions épuisé notre stock de livres et, comme nos *semaines* très modestes ne nous permettaient pas de nous abonner à un cabinet de lecture, nous nous trouvions fort dépourvus, quand un de nos camarades nous conduisit chez un singulier personnage qui possédait,

au fond de son grenier, une bibliothèque abondamment meublée. — C'était un célibataire d'une quarantaine d'années, qu'on nommait « le philosophe Moat », — un grand gaillard robuste, haut en couleur et bizarrement accoutré. Il habitait dans le faubourg de Couchot, une vieille maison de vigneron dont les greniers étaient pleins de livres. Ayant eu une éducation première assez négligée, mais pris sur le tard de la manie du bouquin, il avait mis le nez dans les œuvres des philosophes de l'antiquité et du XVIIIe siècle. Il s'était tellement bourré de morale et de métaphysique que cette nourriture indigeste lui avait faussé l'esprit et brouillé le cerveau. De même que don Quichotte, après avoir lu trop de romans de chevalerie, s'était avisé de se faire chevalier errant, Moat s'était imaginé de devenir un philosophe à la façon de Diogène et de Socrate, et de conformer son genre de vie à ses doctrines. A vrai dire, il y avait en lui plus de Diogène que de Socrate; il professait des théories épicuriennes avec un cynisme et une liberté de langage qui n'étaient pas sans danger pour les collégiens admis dans son grenier. Il avait placé sa petite fortune en viager et, libre de tout souci, il vivait fort égoïstement, dépensant les trois quarts de ses revenus en achats de livres et prêchant sur les routes le détachement de toutes les obligations sociales, qui faisait le fonds de sa philosophie. Mais les fous de mon pays barrois — pays de gens prosaïques et positifs — gardent, même dans leurs plus bizarres folies, un reste d'esprit pratique, et notre « philosophe » nous en donna un exemple. Il avait pour débiteur un marchand de costumes de carnaval; ce costumier étant devenu insolvable, Moat se paya de sa dette en nature et fit main basse sur toute la friperie carnavalesque; puis, n'ayant pu en tirer sou ni maille, il se demanda pourquoi, au lieu de donner de l'argent à un tailleur, il n'utiliserait pas tous ces oripeaux pour se vêtir. Diogène à son sens n'eût pas hésité; lui-même n'hésita

pas une minute, et pendant plus d'un an nous le vîmes cheminant par les rues et les routes, tantôt costumé en Turc, tantôt travesti en seigneur vénitien. La mascarade ne cessa que lorsque les défroques du fripier tombèrent en lambeaux.

Ce fut chez cet original qu'on nous introduisit un beau jeudi. Nous y passions nos jours de congé quand il pleuvait, et, tandis que les grands de spéciales et de rhétorique jouaient au piquet avec le « philosophe », Laguerre et moi nous furetions dans la bibliothèque et nous y lisions au petit bonheur quelques bons ouvrages et beaucoup de mauvais livres. C'est là que je fis connaissance avec les *Nouvelles* d'Alfred de Vigny et aussi, hélas! avec la *Guerre des dieux*.

Dès que le printemps revenait, nous abandonnions le grenier de Moat pour pousser de lointaines reconnaissances sur les friches des environs. La vallée de l'Ornain est bordée de coteaux de vignes et couronnée par des lisières de forêts. Entre les vignobles et les bois, sur les plateaux, règnent de longs espaces de terrains incultes, couverts d'un gazon sec et ras où ne poussent guère çà et là que des prunelliers et des genévriers. Du haut de ces friches le regard plonge dans la vallée, où l'Ornain serpente à travers des prairies plantées de saules et de peupliers. C'était sur ces pelouses solitaires que nous aimions à flâner aux jours de vacances. Au printemps, l'herbe y était fleurie de belles anémones violettes, et nous nous délections à y écouter la musique des alouettes; — en automne, nous allumions des feux de branches sèches et nous faisions cuire des pommes de terre. Que de discussions littéraires, que de rêveries béates, que de fantastiques projets nous semions à travers les friches de Savonnières et de Massonge, tandis que le vent et le soleil promenaient les ombres des nuages sur les pentes des vignes et le fond de la vallée!... Laguerre avait une imagination sans cesse en mouvement, mais une imagination scientifique dont les

spéculations visaient toujours une invention pratique.

Nous avions lu dans le *Robinson suisse* la description d'un certain rôti de *pécari à la caraïbe*, préparé sous la terre, dans un four chauffé à l'aide d'un grand feu de bois. Cette originale cuisine nous avait fait venir l'eau à la bouche et, pendant toute une semaine, nous n'avions plus songé qu'aux moyens de confectionner un *pécari* de notre invention. Nous nous donnâmes rendez-vous, un jeudi, sur les friches de Savonnières. Nous avions apporté un filet de porc, avec lard, poivre et sel comme assaisonnements, et nous discutâmes gravement la question de la cuisson.

« Un instant! dit Laguerre, il faut d'abord construire un four dans de bonnes conditions. »

Le four fut creusé dans le sol de la friche; on garnit le fond et les bords de l'excavation de cailloux plats, sur lesquels on alluma un beau feu. Tandis que la flamme pétillait, je couchai le filet de porc dans un lit de serpolet, je le bardai de lard, je l'enveloppai de feuilles de vigne...

« Le four est chauffé à point! » me cria mon ami. Alors nous disposâmes notre filet sur les pierres brûlantes; le tout fut couvert d'un toit de cailloux très chauds, sur lesquels j'entretins un brasier ardent. Puis, pendant que la fumée bleuâtre montait en spirales, nous attendîmes, le cœur palpitant.

Au bout d'une heure :

« Je crois que c'est cuit! annonça Laguerre; sens-tu cette bonne odeur de rôti?... »

En réalité, nous ne percevions rien qu'un vague parfum d'herbes grillées; mais en imagination nous avions déjà les sensations d'un savoureux fumet aromatique.

Nous déterrâmes notre rôti avec mille précautions, en nous léchant d'avance les lèvres. — O déception! le filet *à la caraïbe* était à peu près cru. — Nous n'en voulûmes point démordre néanmoins, nous le déchi-

râmes à belles dents, et, d'un commun accord, il fut déclaré délicieux.

Vers la fin de 1848, la politique prit la place de la littérature dans nos préoccupations. Nous étions ardemment républicains et républicains d'extrême gauche. Nous ne lisions plus que de l'histoire, de l'économie sociale et des journaux; — les *Montagnards* d'Esquiros, l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc, les *Voix de prison* et les *Paroles d'un croyant* de Lamennais étaient nos livres de chevet. Nous ne nous permettions d'autres romans que ceux de George Sand. En 1849, Laguerre fonda une société secrète sur le modèle de la société des *Saisons*. Chaque compagnon donnait un sou par semaine à la caisse sociale; on se réunissait dans les bois, au fond d'une maisonnette abandonnée, où l'on cachait de la poudre!... Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que le parquet réactionnaire d'alors eut la naïveté de s'émouvoir de ces gamineries et de nous faire surveiller. Notre humeur révolutionnaire se calma en 1850. Laguerre se préparait déjà à l'École polytechnique; moi, je piochais mon baccalauréat et, de plus, j'étais amoureux. Je m'en revins tout doucement à la poésie, tandis que mon ami allait à Metz, puis à Paris, suivre un cours de mathématiques spéciales. Il entra à l'École en 1853 avec le n° 3, et, depuis, nous ne nous revîmes plus qu'à l'époque des vacances. Mais nous entretenions une correspondance suivie et nous continuions de loin nos discussions littéraires et philosophiques. Laguerre me gourmandait à propos de mon romantisme et critiquait ferme mes premiers vers. Son esprit net avait la haine des phrases creuses et du lyrisme faussement sentimental; son goût le portait vers la langue sobre, claire et naturelle des écrivains de la première moitié du XVIIIe siècle. — Je viens de relire ces lettres de jeunesse à l'écriture serrée, au style alerte et mordant, et j'ai eu, plus vivement que jamais, la sensation de la fluidité avec laquelle se dissout et s'efface notre pauvre petite vie humaine. Les

feuilles de papier jauni où courait la main nerveuse de mon ami Laguerre sont restées intactes; mais les doigts qui traçaient ces caractères mêmes, mais l'esprit qui jetait sur le papier ces réflexions pleines d'humour et de mélancolie railleuse, où sont-ils maintenant?... Voici un fragment de lettre daté du 4 mai 1852, tout imprégné du scepticisme découragé qui s'était emparé de tant d'âmes après le coup d'État de décembre : « Amour, liberté, gloire, tout cela n'est que fumée et cela ne vaut pas celle de ma pipe... En ce moment, la France prête serment... Qu'en dis-tu? Moi, je ne songe ni à m'indigner, ni à pleurer. Le peuple imite les anciens gladiateurs; frappé au cœur, il se retourne pour saluer l'empereur... *Morituri te salutant, Cæsar!*... Va, la liberté n'est qu'une femme!... Je te recommande de lire Musset. Adonne-toi aussi à Balzac; je te conseille de lire de lui *les Parents pauvres*, *le Père Goriot, Un grand homme de province.* »

En voici une autre intitulée *Voix de prison* et datée de l'École polytechnique où il était consigné :

« Heureux celui qui n'a jamais lu de poésies ou de romans et n'a jamais quitté la maison paternelle, qui cultive les choux de son jardin, qui ne cherche pas à deviner les mystères de la nature, croit humblement à ce que son curé lui a dit, se marie à vingt ans avec une grosse paysanne joufflue, a beaucoup d'enfants et meurt tranquille, sans se douter qu'il y a au monde une École polytechnique!

« J'ai encore seize mois à faire, total seize mois d'ennui. Le mieux que je puisse espérer, c'est de sortir dans les ponts ou dans les mines; or j'ai autant envie de commettre un pont ou un chemin de fer que de me jeter à l'eau!

« O mes rêves de seize ans, où êtes-vous? »... — Un peu plus loin je trouve une amusante drôlerie — la ballade du polytechnicien :

« Heureux le polytechnicien!... Le ministre de la guerre aux pieds légers et ses officiers aux belles

bottines lui créent sans cesse de nouveaux plaisirs, l'abreuvent de délices et de voluptés; il passe sans cesse d'inspections en inspections, de revues en revues, d'appels en appels... Heureux le polytechnicien!... L'Opéra n'a été créé que pour lui; Alboni ne chante que pour lui; pour lui chantent Gueymard et Mario Il a le droit, deux fois par semaine, d'aller entendre les deux premiers actes des *Huguenots*, puis de rentrer à l'École à dix heures. Le gouvernement toujours paternel lui a préparé une couche molle de peaux de brebis, et là il a le droit de se figurer qu'il entend les trois derniers actes des *Huguenots*. Heureux le polytechnicien!... »

Une dernière lettre, écrite sur un carré de papier écolier, est datée de l'École d'application de Metz : — « Tu ne te figures pas où je suis en ce moment; je te le donne en cent. Si tu pouvais m'apercevoir, tu me verrais planté à califourchon sur le faîte du toit de la caserne de cavalerie, dont je suis censé prendre le plan... Du reste, ma demeure est charmante; je suis abrité du soleil; la lucarne d'un grenier me sert de table et la corniche, de promenade. J'ai là du tabac, du rhum et des livres; joins à cela une vue magnifique sur tout Metz et sur la vallée, un air pur et rien à faire! — J'ai avec moi un soldat du génie qui est censé m'aider à prendre des mesures. Je lui fais faire sentinelle quand je veux dormir. C'est un pauvre diable de recrue, ayant à peine trois mois de service; Alsacien, gras, rouge, sans barbe, blond filasse, au demeurant très doux, très bon. Je fais des études de mœurs sur ce sapeur; je lui ai appris à fumer, ce qui n'a pas été sans danger. J'ai été sur le point de devenir son garde-malade. — Je lui fais boire du rhum, ce dont il s'acquitte mieux, et je le fais jaser... Le pauvre garçon était cultivateur avant d'être au service; il tripotait doucement une existence mêlée de fumier et de pommes de terre, allait épouser une grosse Alsacienne aux pommettes rouges quand la conscription est venue

le prendre. Dans quinze jours il part pour la Crimée avec son bâton de maréchal dans sa giberne. En avant, marche!... A la gloire, à la victoire! — Et Trüdchen, avec ses balais, épousera pendant ce temps-là un autre Alsacien aussi blond et aussi épais. — Allons, sapeur, ne pleurez pas... Quand on est soldat, morbleu!... (prenez plutôt ce verre de kirsch) quand on tient l'épée de la France, sacrebleu!... Ouf! quelle chaleur!... Je vais me coucher à l'ombre et dormir. Adieu *dear friend*, j'attends une lettre de toi d'ici deux jours... Sapeur! — Lieutenant? — Faites la ronde et réveillez-moi, si le capitaine vient!... »

Vers 1857, la correspondance cessa. Laguerre fut attaché à la manufacture d'armes de Mützig; la vie avec toutes ses menues complications nous entraîna loin l'un de l'autre. Nous ne nous retrouvâmes plus que, dix ans après, à Paris. Il avait été nommé répétiteur à l'École polytechnique, et il pouvait plus aisément s'y abandonner à la spéculation pure. En 1874, il devint examinateur d'entrée à cette même école dont il avait maudit la discipline et où il avait composé « la ballade du Polytechnicien ». En 1885, il fut appelé à la suppléance de la chaire de physique mathématique au Collège de France, et, la même année, il entra à l'Institut. Marié à une femme éminemment distinguée, père de charmants enfants à l'éducation desquels il consacrait tous ses loisirs, il pouvait se dire alors qu'il avait enfin réalisé son rêve; mais nos rêves sont des bulles de savon qui crèvent dès que nous les touchons du doigt. En plein bonheur, il fut terrassé par la maladie. Sa forte constitution avait été épuisée par un travail trop écrasant. On le ramena déjà cruellement atteint à Bar-le-Duc, où il espérait que l'air natal le rétablirait. Un moment il crut y retrouver un regain de santé. Il reprenait assez de forces pour faire des promenades sur les plateaux où nous avions si souvent flâné pendant nos années de collège. Un après-midi de la fin de juillet, il voulut, en souvenir

du vieux temps, qu'on lui cuisinât une grillade de jambon à un feu de broussailles, en pleine friche. Il assurait que cela lui redonnerait de l'appétit. — Peu de jours après, aux approches de septembre, mon pauvre ami Laguerre s'alita et son reste de vie s'exhala doucement, comme la fumée bleue de ces feux de branches sèches que nous avions allumés jadis pour cuire le fameux *pécari à la caraïbe*!

(*Années de printemps*. P. Ollendorff, éditeur.)

III

Premières griseries et premiers déboires littéraires.

Vers la fin de 1849, tandis que je me préparais à entrer en rhétorique, mon père prit une détermination qui modifia notablement notre genre de vie. Il avait compris qu'en s'obstinant à rester à Bar-le-Duc, il entravait sa carrière administrative. Il se décida donc à demander son avancement n'importe où, et on le nomma conservateur des hypothèques dans une petite ville du Poitou, en lui promettant de le rappeler dans la Meuse dès qu'un emploi de même nature y serait vacant. Ma mère tenait à son pays natal; elle espérait, d'ailleurs, que ce séjour en Poitou ne durerait pas longtemps, et mon père partit seul, pendant que j'achevais mes humanités à Bar-le-Duc. — Cet événement me donnait, à dix-sept ans, une indépendance relative que je me hâtai de faire tourner au profit de la littérature. La surveillance de ma mère sur l'emploi de mon temps et sur mes lectures était, en effet, purement nominale. Je n'allais plus à l'*étude des externes*; en dehors des heures de classe, j'étais libre de disposer à mon gré de mes loisirs et je travaillais chez

moi. Nous avions quitté la rue du Bourg et nous habitions une maison que mes parents avaient fait bâtir sur l'emplacement de la vieille demeure de feu ma grand'tante. De la fenêtre de ma chambre perchée au deuxième étage, je voyais la ville haute, en amphithéâtre, détachant ses toits aigus et ses flèches d'églises sur les molles ondulations de nos coteaux de vigne. Là, devant une petite table, je brochais mes devoirs et je dévorais surtout les poètes de l'école romantique. Le premier usage que je fis de ma liberté fut de prendre un abonnement à la bibliothèque municipale, qui était abondamment pourvue d'ouvrages modernes.

Je lus ainsi *les Méditations*, *Jocelyn*, *les Orientales*, *les Feuilles d'automne*, le théâtre d'Hugo, les *Poésies* de Sainte-Beuve. Les après-midi de dimanche, pendant la belle saison, j'allais m'installer avec de vieux tomes de la *Revue des Deux Mondes* sous les pruniers de ma grand'tante et j'y restais jusqu'au soir. Ces lectures assidues me donnèrent d'abord comme un éblouissement. Tout le fécond et merveilleux mouvement littéraire de 1830 à 1840 m'était soudain révélé. L'éclosion de cette riche floraison de poètes, de romanciers et de critiques se produisait simultanément pour moi; ivre de parfums et de couleurs, je ne savais où me prendre. Peu à peu, je recouvrai mon sang-froid et je commençai à analyser mes sensations. — Dans ce nouveau monde de l'esprit où je pénétrais avec une admiration respectueuse, tout ne m'enthousiasmait pas au même degré. Ainsi George Sand me fit d'abord éprouver une déception. J'avais débuté par *Lélia*, *Spiridion* et *les Sept cordes de la lyre*. — Mérimée, de Vigny, me donnèrent, pour la première fois, la joie exquise qu'on éprouve devant une œuvre exécutée par un maître artiste. Je pleurai en lisant *la Grenadière* de Balzac. Mais celui qui m'enchanta et me passionna entre tous, ce fut Musset. Ses *Nouvelles* me parurent inimitables, ses *Proverbes* m'emportèrent dans un pays

étrange où la fantaisie et la réalité se fondaient si harmonieusement que tout y semblait plus vivant, plus vrai, plus puissamment intéressant que la vie elle-même.

La lecture de ces œuvres si variées de ton, de couleur et de saveur, m'enlevait de terre. J'étais pris d'une fièvre intellectuelle qui se traduisit bientôt par un désir d'aligner sur le papier les vers qui commençaient à me bourdonner dans la tête. — J'ai retrouvé le cahier où je transcrivais ces premières rimes. C'était un gros volume relié, recouvert de toile, réglé à la mécanique, rempli aux trois quarts de rédactions géométriques, et que j'avais choisi précisément pour dérouter les curieux. Derrière ce rempart de théorèmes, mes vers fleurissaient à l'aise et en sûreté, comme des violettes à l'abri d'une haie d'épines. Je viens de les relire : ils m'ont paru enfantins et plats; mais, à cette époque, je les pourléchais avec la même admirative sollicitude qu'une chatte qui mignotte ses petits.

Si médiocres que fussent ces vers de la dix-septième année, ils me semblaient très réussis, et j'étais hanté du désir de les voir imprimés. Quelques mois après, j'eus la joie de réaliser mon rêve, grâce à la complicité de mon professeur de rhétorique. — Ce nouveau maître se nommait Édouard Mennehand. Presque aussi jeune que ses élèves, il ne sentait en rien le cuistre et le régent de collège. Sa nature fine et élégante tranchait vivement parmi les personnalités un peu lourdes et maussades de ses collègues. J'avais confiance en lui, et il avait flairé en moi un apprenti rimeur; il m'encouragea à lui lire mes vers, me donna d'utiles conseils; puis un beau jour, en pleine classe, il m'apprit qu'il avait porté un de mes manuscrits au *Journal de la Meuse*, et, grâce à lui, je goûtai pour la première fois le plaisir de me voir imprimé. Quand je sortis du bureau du journal où je venais de corriger mes épreuves, je me crus grandi de dix coudées et je

baissai la tête de peur de heurter du front le réverbère suspendu au-dessus du porche...

Ce début m'avait mis l'eau à la bouche. — A quelque temps de là, le bruit se répandit qu'un poète était débarqué à Bar-le-Duc. Cela me donna une secousse. Dans ma ville natale, un homme ayant pour unique profession d'écrire des vers était un oiseau aussi rare et aussi inconnu qu'un ibis ou un ornithorynque.

Sauf mon propre reflet dans un miroir, je n'avais jusque-là jamais vu un poète en chair et en os. Celui qui venait d'échouer parmi nous se nommait Arsène Barberot; il rédigeait une petite feuille intitulée *le Souvenir littéraire*, dont j'achetai immédiatement le premier numéro. Les vers de Barberot étaient sombres et désespérés; il s'y posait funèbrement en frère de Gilbert et d'Hégésippe Moreau. — Un soir, j'aperçus enfin Arsène au théâtre, car maintenant que j'avais la bride sur le cou, je ne manquais pas une représentation. Le poète était un petit homme grêle, d'une trentaine d'années, à la figure déjà vieillie et fanée, aux yeux d'un bleu pâle, aux cheveux blonds clairsemés; il portait un habit noir lamentablement râpé et un chapeau de soie infiniment plus fatigué que son visage. A côté de lui était sa femme, toute jeunette, vingt ans à peine, étriquée dans une pauvre petite robe noire élimée; — mais charmante avec sa peau blanche, ses yeux noirs, ses bandeaux plats et sa maigre poitrine qui la faisait ressembler à une vierge de l'école préraphaélite. — J'avoue qu'Arsène Barberot ne réalisait pas pour moi l'idéal du poète romantique; je trouvais qu'il manquait d'ampleur et que sa figure n'avait rien d'olympien. En revanche, son aspect paraissait réjouir les bourgeois qui remplissaient les loges de leur rotondité de notables commerçants et qui semblaient dire à leur fils : « Voilà à quel degré de maigreur et d'aplatissement conduit le détestable métier d'enfileur de rimes... Que cela vous serve d'exemple! »

En dépit de cette légère désillusion, je fus mordu par le désir de lier connaissance avec Arsène et de voir mes œuvres manuscrites publiées dans son journal. Un dimanche, n'y tenant plus, je mis en poche une copie de mes deux meilleures élégies et je grimpai chez le rédacteur du *Souvenir littéraire*. Il demeurait au deuxième étage d'une maison meublée d'assez piètre apparence. — Arrivé très essoufflé au sommet de l'escalier, je lus sur une carte collée à la porte : « Arsène Barberot ». Je frappai timidement, on me cria d'entrer, j'obéis et m'arrêtai un peu décontenancé à la vue de l'intérieur des « bureaux du journal ». — Dans une chambre pauvrement meublée, où le soleil de juin entrait à flots par la fenêtre sans persiennes, le poète, en bras de chemise, griffonnait au coin d'une table, tandis qu'à l'autre coin, sa femme, en grand négligé, écossait des pois dans une vieille boîte à sardines. Devant la cheminée, les reliefs d'un ragoût de mouton refroidissaient dans un poêlon de terre, et en travers d'un lit sans rideaux, un enfant d'un an dormait couché sur le ventre. Le poète me dévisageait, et sa femme, sans souci de sa robe mal agrafée, souriait de mon air ébahi. Elle était si jolie quand elle riait que cela m'enhardit, et j'expliquai nettement l'objet de ma visite. Barberot prit la mine d'un maître qui accueille un débutant, lut mes vers à voix haute, y releva deux ou trois rimes indigentes, ce qui me couvrit de honte, et finalement promit de les publier dans le prochain numéro du journal.

Le dimanche suivant, mes vers parurent dans *le Souvenir*, précédés d'une note où Barberot semblait solliciter l'indulgence des lecteurs « pour une jeune muse encore inexpérimentée ». Cette introduction n'était guère de mon goût, mais je me consolai en respirant avec délices le parfum de ma poésie imprimée. Quelques jours après, tandis qu'au fond du jardin de la grand'tante, je relisais mon œuvre pour la trentième fois, on sonna à notre porte; j'allai ouvrir

et me trouvai en face d'Arsène. — « Je venais, dit-il, vous rendre votre visite... Avez-vous été content du journal? » — Je balbutiai un vague remerciement et l'emmenai dans le jardin. Il y fit deux tours en s'extasiant sur le parfum des roses, puis brusquement : — « A propos, ajouta-t-il, j'ai une petite traite à payer... Il me manque dix francs, et ma femme a pensé que vous auriez peut-être l'obligeance de nous les avancer? » — C'était un coup droit et il n'y avait pas moyen de reculer. Heureusement je les avais, les dix francs, dans ma bourse de collégien, car je n'aurais jamais osé les demander à ma mère pour un pareil motif. La présentation de cette carte à payer l'eût jetée hors des gonds. — Je m'exécutai galamment. Barberot empocha mes deux pièces de cent sous, promit de me les renvoyer dans la huitaine, pirouetta sur ses talons et me laissa un peu refroidi, j'en conviens.

A partir de ce jour-là, quand je rencontrai mon poète, il n'eut pas l'air de me reconnaître et j'eus la naïveté de m'en étonner. — Je comprends, me disais-je, qu'il ne me rende pas mes dix francs, mais pourquoi diable m'évite-t-il? — Un soir, comme je traversais une brasserie installée dans un jardin et fréquentée par la jeunesse tapageuse de l'endroit, il me sembla apercevoir Arsène Barberot au milieu d'un groupe de jeunes gens attablés autour de plusieurs cruchons de bière. Le poète, toujours en habit noir, était en train de tremper sa poésie dans les chopes mousseuses et déclamait des vers à la lune, qui montrait justement son croissant au-dessus des charmilles. — Hé! hé! pensais-je, il se la coule douce, le frère de Gilbert et d'Hégésippe Moreau!... Peu après, *le Souvenir littéraire* disparut et le poète imita sans doute son journal, car je n'entendis plus jamais parler de lui.

En octobre 1850, je quittai à regret la classe de rhétorique pour suivre le cours de philosophie. Mon professeur, M. D..., était l'incarnation de la philosophie spiritualiste, officielle et universitaire. — Froid, hon-

nète, correct, scrupuleux, il ne connaissait que la raison pure et détestait la fantaisie ; Jouffroy et Cousin étaient ses dieux, et il avait un profond mépris pour la littérature romantique. Sa figure glaciale, coupée par de rigides favoris, ne souriait jamais. Il montait en chaire à huit heures, faisait son cours jusqu'à dix, sans une digression reposante, sans une lueur, sans une saillie. — Cette année de philosophie et de préparation au baccalauréat, qui s'annonçait d'une façon si austère, n'évoque cependant en moi qu'une succession d'images joyeuses et de frais souvenirs. Elle me rappelle l'éclosion de ma première jeunesse et tous les éblouissements, tous les enivrements qui accompagnent l'avril de la vie. J'entends encore résonner à mes oreilles cette ouverture de la dix-huitième année, dont la musique était semblable à ces chœurs harmonieux d'oiseaux qui exécutent dans la forêt l'ouverture du printemps.

Le rossignol chante et je rêve,
Grisé par son chant, que je bois
Un philtre fait avec la sève
Et les vertes senteurs des bois.
Sa voix monte, monte... J'écoute...
Et je crois retrouver la route
Des beaux jours perdus d'autrefois.

En ce temps-là, mes camarades et moi, nous jetions déjà, par-dessus les murs du collège, des regards de convoitise sur nos aînés qui commençaient à fréquenter les bals de la préfecture, et nous rêvions de faire notre partie dans les sauteries qui s'organisaient chaque hiver. Pour cela, il fallait d'abord savoir danser. Un de nos condisciples, fils d'un gros fabricant de toiles de coton, nous offrit de nous réunir chez lui. Il avait une sœur et plusieurs cousines qui devaient prendre des leçons en même temps que nous, ce qui constituait un attrait de plus. Trois jours par semaine, notre maître à danser nous initiait aux mystères des *ballonnés*, des *jetés* et des *glissés*. C'était un

petit homme grêle, orné d'une perruque bouclée, tiré à quatre épingles et marchant sur les pavés comme sur des œufs. Il avait l'air de sortir d'une boîte. A peine arrivé, il accordait sa pochette aux sons aigres et pendant une heure nous faisait saluer, balancer et tourner en cadence. Cela nous mit en goût. Le dimanche soir, on invitait les amies de la sœur et des cousines; nous faisions venir un orgue de Barbarie; l'homme en veste de velours tournait sa manivelle, et nous dansions jusqu'à minuit des quadrilles et des valses, tandis que les mamans et les tantes jouaient au boston dans la salle voisine. Bientôt nous eûmes l'idée de joindre au bal le divertissement de la comédie; je dois même avouer que ce fut moi qui suggérai cette idée. Je venais de voir représenter la *Ciguë* d'Augier, *Claudie* de George Sand, et je ne rêvais plus que de monter sur les planches. Je communiquai un peu de mon feu sacré à mes camarades, et il fut décidé que nous édifierions un théâtre dans l'un des greniers du fabricant de cotonnades.

Ce grenier avait été coupé en deux dans sa largeur par une cloison de toile; d'un côté était « le foyer des acteurs »; de l'autre s'étendait, au fond, la scène, et, en avant, la place réservée aux spectateurs. L'installation était primitive et rudimentaire, mais nous avions deux décors et notre rideau tombait avec une lenteur presque aussi majestueuse qu'au Théâtre-Français. Au-dessus de la salle, sombre et nue, les poutres enchevêtraient leur charpente touffue, et dans les encoignures, les araignées, au bruit de nos coups de marteau, interrompaient, effarées, l'ourdissage de leur toile. Le théâtre construit, on discuta sur le choix des pièces et on se heurta dès le début à une pierre d'achoppement : l'absence d'actrices. Les sœurs et les cousines refusaient énergiquement de paraître sur la scène, et nous autres garçons, bien que complètement imberbes, nous manquions du charme et de la souplesse nécessaires pour jouer des rôles de femme.

Après de tumultueux débats, je proposai comme lever de rideau *Passé minuit*, où il n'y a que deux personnages masculins, et le quatrième acte de *Ruy Blas*, où il n'existe qu'un rôle de femme, la duègne,

Affreuse compagnonne
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

Or, ce rôle-là devait être admirablement tenu par un de nos camarades, dont la barbe naissante et la bourgeonnante figure faisaient une duègne accomplie. — Ce programme une fois arrêté, les répétitions commencèrent.

Le fils de notre hôte avait une cousine de dix-huit ans, très jolie, et cette jeune personne, tout en refusant pudiquement d'être actrice, avait néanmoins offert ses services comme souffleuse. Delphine, c'était son prénom, venait à chaque répétition s'asseoir dans la coulisse, avec la brochure sur ses genoux, et son espiègle profil au nez retroussé s'enlevait en silhouette sur le jour froid des fenêtres. Elle était déjà très formée, svelte avec de mignonnes épaules, une figure rose où luisaient des yeux couleur noisette et qu'encadraient de jolis cheveux châtains. Je ne me lassais pas de la regarder, j'en devins passionnément amoureux, et je ne fus pas le seul de la troupe. Comme dit un vieux proverbe latin : *Ubi Helena, ibi Troja.* « Là où il y a une Hélène, naît une guerre de Troie ». L'acteur qui jouait *don Guritan* et celui qui faisait *la duègne* se disputaient avec moi ses bonnes grâces, et comme Delphine était coquette, la rivalité de ces deux jeunes coqs menaçait à chaque instant de troubler le bon ordre.

Cependant les rôles étaient sus, la pièce se trouvait au point et on résolut de procéder à une répétition générale en costumes, à laquelle on convia les parents et amis. On avait frappé les trois coups ; le rideau se leva solennellement devant une trentaine de specta-

teurs. Ruy Blas était en scène et débitait son monologue; moi, je m'étais blotti au fond, derrière la cheminée d'où je devais dégringoler, quand, au moment où Ruy Blas disait d'une voix creuse :

Le sort trouble nos têtes
Dans la rapidité des choses si tôt faites,

un tumulte s'éleva dans la coulisse, suivi d'un échange de gros mots et du claquement d'un soufflet vigoureusement appliqué. C'était *don Guritan* qui avait surpris *la duègne* en train de baiser la main de la souffleuse, et qui giflait violemment son rival. En un clin d'œil les parents et amis eurent envahi la scène : scandale, cris de réprobation, expulsion de don Guritan et de la duègne, fuite de la jolie Delphine, tout cela fut l'affaire d'une minute, et la représentation s'en alla à vau-l'eau.

Mais l'effondrement de notre théâtre d'amateurs n'empêcha ni les sauteries de recommencer, ni mon amour pour Delphine de flamber. J'avais la tête bourrée de rimes audacieuses que je m'empressais de coucher sur le papier dès que j'étais rentré dans ma chambre haut perchée. Entre deux rédactions de psychologie, je célébrais la beauté de ma danseuse aux yeux couleur de noisette; les élégies et les sonnets emplissaient ma cellule du son mélodieux de leurs rimes croisées, et comme je ne pouvais plus voir aussi fréquemment Delphine, je me servais de ma poésie comme d'un mode de correspondance amoureuse. Dès qu'une pièce était achevée, je l'envoyais au journal qui avait accueilli mes premiers vers et qui était lu chez la plupart des familles bourgeoises de la ville. De cette façon j'étais sûr que mes galanteries arrivaient à leur adresse. Malheureusement, la presse venait d'être soumise aux rigueurs de la loi Tinguy, qui exigeait que chaque article fût signé; le gérant eut un jour des scrupules, le journal était mal noté à la préfecture, on craignait un procès et on m'obligea de me conformer à la loi.

J'en passai par tout ce qu'on voulut, et, le soir même, mes vers parurent en troisième page avec mon nom imprimé tout vif. C'étaient, je me le rappelle, des stances sur un bouquet de myosotis donné à Delphine; je m'inquiétais du sort de mes fleurs... Qu'en avait-elle fait?... Et les suppositions s'égrenaient plus ou moins ingénieuses, plus ou moins hardies :

Quelques-unes peut-être encor plus fortunées
Ont trouvé le chemin de votre blanc peignoir,
Et lorsque s'est flétri le bouquet, un tiroir
A doucement reçu les fleurettes fanées
Dans un secret recoin du meuble de bois noir...

Puis venait une invocation aux fleurs sèches; chaque fois que Delphine ouvrirait le tiroir, les myosotis devaient réveiller dans son cœur les souvenirs du dernier bal :

Qu'elle repense alors à nos fêtes bruyantes,
Et se rappelle tout jusqu'aux moindres détails,
Les bouquets effeuillés dans les valses ardentes
Et les rires voilés par les grands éventails...

Entre nous, « les valses ardentes » n'étaient là que pour la forme, car je valsais fort mal; mais n'importe, je n'étais pas trop mécontent de ce petit morceau.

Le lendemain, j'entrai dans la classe de philosophie avec une certaine inquiétude. M. D..., grave et froid comme toujours, examina nos cahiers et commença une leçon « sur le libre arbitre ». Je reprenais un peu d'assurance, quand, vers neuf heures et demie, il tira de sa serviette un numéro de journal dont le seul aspect me fit monter le rouge au front.

« Messieurs, dit-il, je ne lis pas souvent les gazettes, mais hier au soir je suis tombé par hasard sur celle-ci et j'y ai lu des vers signés par l'un de vous. »

L'un de nous?... C'était clair, car on connaissait ma manie! Je baissais le nez, je ne bougeais plus, j'aurais voulu entrer dans le mur.

« Ces vers sont détestables, continua le professeur,

détestables, au fond et dans la forme!... Je vais vous les lire, néanmoins, afin de montrer à cet élève la voie déplorable où il s'engage... Cela s'appelle *les Myosotis* », poursuivit-il froidement ironique.

Il éplucha vers par vers mes malheureuses stances, ergotant sur chaque image, épiloguant sur chaque rime, s'indignant aux moindres licences, se scandalisant aux mots un peu vifs. Il piétina sur mes pauvres fleurettes poétiques et n'en laissa pas une sur tige, au grand ébaudissement de mes condisciples, qui jouissaient de ma mine piteuse et faisaient écho aux sauvages plaisanteries de mon tourmenteur. — Blême, étouffant de douleur et de dépit, j'assistais, sans pouvoir articuler un mot, à ce massacre de mes vers les plus tendrement tournés, à la profanation de mes effusions amoureuses, livrées aux ricanements de cette bande de collégiens sans pitié.

La cloche de dix heures mit heureusement fin à mes tortures. Je m'enfuis du collège, les larmes aux yeux, la rage au cœur, et je me réfugiai au fond du jardin de la grand'tante. J'essayais de relire mes vers imprimés, mais, dès les premières strophes, je fus dégoûté de mon œuvre. Le charme était rompu : la coupante ironie de mon professenr avait desséché sur pied toutes ces belles choses, que j'admirais si paternellement la veille. Mes vers m'apparaissaient brisés, disloqués, dédorés, défraîchis, comme des papillons qui ont perdu le lustre et la poussière colorée de leurs ailes meurtries.

Pour me rasséréner, je me remis à étudier La Fontaine, qui était devenu, depuis quelques mois, mon poète favori ; je me vengeai des critiques de mon professeur en relisant la fable qui a pour titre : *Contre ceux qui ont le goût difficile.* — Peu à peu, la spirituelle philosophie du Bonhomme me détendit les nerfs et ce fut elle qui me consola le mieux de mon premier déboire littéraire.

(*Années de printemps.*)

IV

Premiers voyages.

A la fin de juillet 1851, il fut décidé que j'irais, avec plusieurs de mes camarades, subir l'épreuve du baccalauréat à Paris. Ma mère devait m'accompagner et me conduire ensuite près de mon père. Jusque-là je n'avais jamais quitté ma petite ville que pour quelques excursions aux environs. Ce voyage était donc une grosse affaire; tout y avait pour moi l'attrait de la nouveauté : le chemin de fer récemment inauguré entre Bar-le-Duc et Châlons; et surtout Paris, la capitale lettrée et artiste où je rêvais déjà de conquérir la Toison d'or. — Bien que ma tête fût farcie de chimères et de visées ambitieuses, j'étais alors le plus gauche et le plus novice des jouvenceaux. Je me vois encore : maigre et quasi imberbe, sauf un soupçon de moustaches au coin des lèvres; — habillé d'un pantalon de lasting et d'une lévite marron, coupée par le tailleur de la famille dans l'ampleur d'un manteau de mon grand-père. Le lasting luisait sur les genoux; la lévite, trop courte de taille et trop longue de jupe, m'engonçait et me donnait, vu de dos, des airs d'ancêtre. Avec cela, j'avais un ton tranchant, une présomption insupportable et un enthousiasme sentimental pour les moindres coins de paysages entrevus par la portière du wagon. Je ressemblais à ce rat « de peu de cervelle » portraituré par La Fontaine :

> La moindre taupinée était mont à mes yeux.

Néanmoins ma surexcitation tomba quand nous entrâmes à Paris. Un vieil ami de mon père, chef au ministère des finances, nous attendait à la gare de l'Est, et nous allâmes loger chez lui, à Grenelle. Je reçus tout d'abord une impression peu favorable à

l'aspect de cette banlieue aux rues populeuses, noires et mal bâties. Le lendemain matin, sous l'escorte d'un étudiant en droit, je me rendis pédestrement à la Sorbonne, où je devais remplir les formalités préalables à l'examen et retrouver mes camarades de Bar-le-Duc. Dans le trajet, mon impression première se transforma. Je me sentis rapetissé, annihilé, noyé dans cette foule affairée et indifférente, sans cesse renouvelée, et où n'apparaissait pas un visage connu. Le brouhaha des voitures, les cris de la rue, l'animation des cafés, les murs tapissés d'affiches, les cabinets de lecture pleins d'habitués, la vieille Sorbonne bourdonnante d'étudiants, le jardin du Luxembourg avec ses beaux arbres, ses statues et sa population tapageuse, tout cela me disait une vie si différente de celle de ma petite ville! — Une vie ardente, laborieuse, intelligente, où je ne comptais pas plus qu'un des graviers du chemin. — J'étais ahuri, ébloui, étourdi, et en même temps blessé dans mon amour-propre de jeune coq de province. A la fois très timide et très vaniteux, j'apportais toute mon attention à ne pas avoir la mine provinciale, et cette préoccupation de ne point paraître ridicule me rendait encore plus guindé et empêtré que je ne l'étais naturellement. Plus je m'évertuais à me donner l'air parisien, plus je commettais de bévues. Cette sotte préoccupation me gâta ma journée et aussi un peu ma soirée, qui cependant devait me laisser un souvenir délicieux.

Mon hôte m'avait emmené à la Comédie-Française où l'on jouait les *Caprices de Marianne*. Marianne, c'était Madeleine Brohan, alors dans la prime fleur de sa triomphante et spirituelle beauté; Delaunay, tout jeune aussi, jouait Cœlio; Brindeau, dans le rôle d'Octave, avait un entrain, une verve inoubliables; le juge Claudio était interprété par Provost, et Got donnait au valet Tibia un relief d'un comique étrange. Cette représentation m'enchanta. J'avais l'hallucination de l'Italie aux parfums d'oranger, célébrée dans la

chanson de *Mignon* : je me croyais transporté au bord du golfe de Naples. La prose exquise de Musset me montait au cerveau comme le lacryma-christi que buvait Octave. Quand Madeleine, avec sa voix nette, mordante, et pourtant veloutée comme une caresse, disait : « Qu'est-ce après tout qu'une femme? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule?... » Je sentais mon âme se fondre et une chaude sève printanière me couler dans les veines. Rentré dans ma chambre, à Grenelle, je rêvai aux mélancoliques amours de Cœlio, et toute la nuit j'eus l'éblouissante vision de Madeleine Brohan dialoguant avec Brindeau sous une tonnelle enguirlandée de pampres...

Le lendemain, je partis, le cœur anxieux, pour la Sorbonne où je devais passer mon examen. L'épreuve écrite (une version) avait lieu dès le matin; puis venait un entr'acte de deux heures pendant lequel les examinateurs jugeaient les copies des candidats. Les dissipations de mon année de philosophie, le souvenir de tant de soirées employées à rimer, à jouer la comédie et à galantiser, ne laissaient pas de me donner de cruelles appréhensions. Je passai une vilaine heure d'angoisse dans la grande cour de la Sorbonne, dont j'arpentais fiévreusement les petits pavés inégaux. Je me voyais déjà *retoqué*. Les noires façades des bâtiments me regardaient avec des mines revêches, et je croyais apercevoir aux carreaux verdâtres de chaque fenêtre la figure austère de mon professeur de philosophie, je croyais l'entendre me crier de sa voix glaciale : « Voilà où mènent les divagations d'une âme mal équilibrée! » Si j'échouais à l'*écrit*, adieu le voyage en Poitou, les heures de liberté et les beaux projets de poésie! Il me faudrait retourner au collège et piocher de nouveau le manuel, sans compter que j'aurais à subir les reproches paternels, les sermons de ma mère et les dédains de notre hôte

de Grenelle, ce chef de bureau chez lequel nous étions descendus et qui m'avait déjà vertement tancé au sujet de manie « d'écrivailler ». — Je me souvenais d'un passage de ma version dont le texte m'avait paru obscur, et je commençais à craindre d'avoir commis un contresens. Au loin, du côté de la rue Saint-Jacques, un orgue de Barbarie jouait la valse de *Rosita*, et ces lambeaux de musique de danse, qui me rappelaient nos sauteries de l'hiver, se mêlaient encore désagréablement à mes craintes. — Enfin, après une heure d'attente mortelle, on afficha au mur la liste des admissibles; j'y lus mon nom, et les solennelles fenêtres de la Sorbonne s'éclairèrent tout à coup d'un rayon de soleil.

L'*oral* m'effrayait moins, je me croyais sûr de mes matières. En effet, sauf une explication de Démosthène où je m'embrouillai piteusement et où je fus rudement rabroué par M. Le Clerc, doyen de la Faculté, le reste alla de cire; je fus reçus avec la mention *bien*, et je courus annoncer la bonne nouvelle à ma mère qui m'attendait dans le Luxembourg.

J'étais bachelier, c'est-à-dire débarrassé des entraves universitaires; j'avais en perspective un lointain voyage à travers des pays nouveaux, et je me trouvais à Paris avec la bride sur le cou. Pendant quelques jours je goûtai une félicité inaltérée. Je partais de Grenelle dès le matin pour parcourir à pied les Champs-Élysées, les boulevards, les quais, où je flânais longuement devant les étalages des bouquinistes. Je me manifestai d'abord à moi-même ma liberté en achetant, passage Choiseul, les *Comédies et Proverbes* de Musset. Par un singulier hasard, qu'un fataliste ne manquerait pas de noter, le premier libraire chez lequel j'entrai à Paris occupait une étroite boutique d'angle où je devais revenir plus tard bien souvent, car ce fut dans ce même modeste magasin qu'Alphonse Lemerre commença en 1866 à éditer les poètes. — Mon Musset en poche, je gagnais lestement le quartier latin vers

lequel m'attirait une secrète préférence, j'y déjeunais frugalement, puis j'allais déguster *Lorenzaccio* ou *On ne badine pas avec l'amour* sous les arbres de la Pépinière, non loin de la statue de Velléda...

... Un moment il fut question pour moi de l'École normale. Mon père voyait intimement le sous-préfet, qui était Lorrain comme nous et se nommait L. Albert. Ce dernier avait un fils, Paul Albert, qui justement sortait de la maison de la rue d'Ulm, après avoir été reçu à l'agrégation. — Il est mort, il y a quelques années, après avoir brillamment marqué sa place au Collège de France, où il a laissé le souvenir d'un conférencier éloquent et d'un critique très fin.

Il vint passer ses vacances en Poitou et je le rencontrai chez son père. C'était, à cette époque, un jeune homme mince, élancé, à la figure imberbe, aux traits délicats et distingués. Il parlait lentement, d'un ton un peu dogmatique ; il avait l'esprit amer, traitait avec dédain les romantiques de 1830, Sainte-Beuve excepté, et réservait son admiration pour les écrivains du XVIIIe siècle, surtout pour Diderot. — Le mépris littéraire qu'il marquait pour mes auteurs favoris me fit prendre en aversion les normaliens. — Si tel était l'esprit de l'école, je pressentais que je ne pourrais m'habituer à ce régime intellectuel ; et puis, pour préparer mes examens, il aurait fallu retourner au lycée, et je ne m'en souciais guère. Je renonçai assez facilement à l'idée d'entrer dans l'enseignement ; mais quand j'eus touché quelques mots de mon désir de suivre ma vocation littéraire, ma famille jeta les hauts cris. Mon père me représenta que je n'avais pas de fortune et que la littérature n'était pas une carrière — en quoi il avait parfaitement raison. — Il ajouta qu'il était en situation, par lui et ses amis, de m'assurer un bel avenir, si je voulais entrer dans l'administration des domaines. J'étais un « enfant de la balle », observa-t-il, et je ferais dans les bureaux un chemin rapide, si j'y apportais un peu de zèle et de bonne volonté.

De guerre lasse, je consentis, mais en me réservant *in petto* de continuer à écrire et de *lâcher* l'administration dès que ma prose ou mes vers m'auraient mis en mesure de gagner le pain quotidien. Ma mère prit mon apparente soumission pour un renoncement formel à la littérature, et mon père m'apporta immédiatement un Code civil et un Manuel de l'enregistrement. Je reçus avec déférence ces deux bouquins aux tranches multicolores; mais, tandis que le brave homme se frottait les mains, je ne pouvais m'empêcher de me répéter en mon par-dedans : « Ah! le bon billet qu'a La Châtre! »

(*Années de printemps.*)

V

Auberive.
Débuts à la « Revue des Deux Mondes ».

Au mois d'octobre suivant, le nouveau bachelier commença son stage à Bar-le-Duc. On était à la veille du coup d'État : un vent de réaction soufflait sur la province. André Theuriet nous donne sur cette époque troublée des détails fort curieux. Les événements dont il fut le témoin attristé le dégoûtèrent de la politique et le ramenèrent à la littérature. Il se mit au régime des grands poètes grecs et de nos poètes modernes, sans oublier les écrivains du XVIe siècle. Mais il eut toujours une prédilection pour Théocrite et La Fontaine.

Toutes ces lectures ne l'empêchèrent pas de faire ses études de droit. Le voilà prêt pour la licence; les années de stage sont terminées : André Theuriet va débuter dans l'administration en qualité de receveur des domaines à Auberive.

J'avais toujours rêvé, pour mes débuts administratifs, d'être envoyé très loin, dans un milieu nouveau, au fond de quelque pittoresque province du Midi ou de l'Ouest. Ma nomination dans la Haute-Marne me causa d'abord une désagréable déception. Auberive ne disait rien à mon imagination; je craignais d'y retrouver les

mêmes paysages cent fois vus et les mœurs peu originales des campagnes meusiennes. Je me préparai sans enthousiasme au départ; je fis de mélancoliques adieux à mes amis de Boisfleury et je quittai, le cœur gros, ma famille, qui, elle, au contraire, se réjouissait de la proximité de ma nouvelle résidence et se louait des attentions paternelles de l'administration. Mon père choisit dans sa bibliothèque ses meilleurs ouvrages de jurisprudence et de droit fiscal et me les donna, en ajoutant à ce cadeau un sermon sur les devoirs qui incombent à un agent zélé du Trésor. Ma mère me rappela que dans ma caisse tout était rangé par douzaines, et qu'il fallait soigneusement replacer en dessous de chaque pile les chemises rapportées du blanchissage, afin de ne pas se servir toujours du même linge; puis tous deux m'embrassèrent tendrement, et je montai dans le train, en compagnie d'une antique malle recouverte de poils de sanglier, qui contenait toute ma fortune.

Je remplaçais un receveur qu'on soupçonnait d'infidélité; on l'avait suspendu, et l'employé supérieur, chargé de cette exécution, s'était déjà rendu à Auberive, où il devait me remettre immédiatement le service. Sans prendre le temps de souffler, il me fallut filer sur Langres, où je débarquai dans l'après-midi. Le courrier était parti, et je me mis à errer par les rues en quête d'un moyen de transport. Un loueur consentit enfin en rechignant à me voiturer et, à la tombée du jour, nous détalâmes dans un mauvais cabriolet, traîné par un cheval qui s'effarait au moindre accident de terrain. — C'était, il m'en souvient, le 31 octobre 1856, par un vent âpre, sous un ciel couleur de suie, ce qui ne contribuait pas à dissiper mes humeurs noires. La route traversait le plateau de Langres, qui est particulièrement nu, glacial et désert. Je songeais que j'allais tomber au milieu d'un service en désordre, et que j'aurais pour mes débuts un mois au moins de besogne supplémentaire; je savais, en outre, que le

bureau était installé dans une auberge, et ce gîte ne me souriait guère. Cette perspective, assombrie encore par l'aspect désolé du paysage, me faisait fort mal augurer de ma future résidence. — Après avoir couru pendant trois lieues sur cette plaine monotone et pierreuse, la route tout à coup dévala le long d'une rampe boisée, et je vis se dérouler devant moi dans la pénombre, plusieurs pans de forêts onduleuses, coupées de gorges humides et profondes. Je venais de plonger brusquement en plein pays forestier, et les bois ne cessèrent plus jusqu'à l'entrée du bourg. L'odeur de feuilles tombées, particulière aux taillis à l'arrière-saison, la nature mouvementée du sol, l'imposante majesté des grands massifs, me rassérénèrent peu à peu. Je me sentis replacé dans mon élément, et ce fut de meilleure humeur que je franchis le seuil de l'auberge du *Lion d'Or*.

Je trouvai le vérificateur à table, en tête à tête avec mon prédécesseur, qu'il saboulait vertement. Ce dernier était petit, malingre, ratatiné et somnolent. La tenue fort négligée, l'œil atone, il semblait abruti par trois ans de vie de bureau et d'auberge; il ne répondait aux remontrances de l'employé supérieur qu'en pliant les épaules et en se fourrant dans le nez de copieuses prises de tabac. Je contemplais avec apitoiement ce garçon de vingt-cinq ans, sans initiative et sans ressort, à la mine vieillotte, aux vêtements fripés; je songeais qu'il était peut-être arrivé dans ce village avec des rêves ambitieux, de l'entrain, de la jeunesse, et je me demandais avec effroi : « Est-ce ainsi que tu seras, toi aussi, dans trois ans? » Après dîner, nous montâmes au bureau; on passa la nuit à arrêter des comptes fort embrouillés, puis, le lendemain, le vérificateur retourna à Langres, l'ex-receveur regagna piteusement son pays, et je demeurai seul dans mon *home* administratif.

J'employai mes premières heures de liberté à visiter ma résidence. Auberive est un village d'une soixan-

taine de maisons groupées au bord de l'Aube, qui prend sa sourcce dans les bois à une lieue de là. C'était autrefois une riche abbaye de Cisterciens. Les bâtiments abbatiaux, qui existent encore, ont été depuis affectés à l'installation d'une maison centrale de femmes. Une chaussée plantée de tilleuls centenaires, et bordée de chaque côté par un bras de l'Aube, relie l'ancienne abbaye à une confortable habitation moderne et à un grand parc. Plus haut, sur une sorte de terrasse de rochers, des maisons bourgeoises et quelques chaumières sont éparpillées un peu au hasard. Des vergers et des étangs s'allongent entre le bourg et les bois qui l'enserrent de toutes parts. — C'est une solitude forestière arrosée d'eaux vives, peuplée de braves gens, où les bruits mondains et le tapage de la politique n'arrivent qu'à l'état de rumeurs vagues. — Je l'ai revisitée récemment, trente ans après l'avoir quittée, et je l'ai trouvée toujours la même. Les vieillards de mon temps dormaient au cimetière, les enfants étaient devenus des hommes mûrs, mais le bourg avait conservé son hospitalière et paisible physionomie dans l'encadrement de ses admirables futaies. — Ce pays sylvestre m'alla droit au cœur dès le premier jour, et je me promis d'y flâner avec délices, sitôt que j'aurais rétabli un peu d'ordre dans le bureau.

Malheureusement la température vint contrarier mes projets. Le climat est rude à Auberive, l'hiver y est long et, dans certaines gorges exposées au nord, il gèle même au mois de juin. Je n'étais pas installé depuis une semaine que la neige se mit à tomber — une neige drue, tourbillonnante, qui ne cessa pas durant trois jours et couvrit les bois, les vergers et les chemins d'une épaisse couche blanche, haute de plus d'un pied. Pendant un mois, il fut impossible de sortir du village.

Ma vie de bureaucrate commença alors à me sembler passablement pesante. J'occupais au *Lion d'Or* deux

pièces du premier étage : la chambre à coucher, donnant sur le jardin neigeux de l'ancienne abbaye, et le bureau, prenant jour sur une arrière-cour étroite, bornée par un mur de soutènement au-dessus duquel on n'apercevait qu'une bande de ciel blafard. L'auberge n'était pas précisément le temple de la paix ; fréquentée surtout par des rouliers et des marchands de bois, elle résonnait du matin au soir de discordants tapages. L'hôte, un gros Bourguignon, qui ressemblait à frère Jean des Entommeures, la remplissait la nuit du bruit d'orgue de ses ronflements ; l'hôtesse, excellente femme, avait le verbe haut et la main leste, et, tout le jour, on entendait monter les notes aiguës de sa voix de tête, tandis qu'elle gourmandait ses garçons, deux jeunes drôles, l'un noir comme une mûre, l'autre blond comme de l'avoine, et que, pour cette raison sans doute, le père avait plaisamment surnommés la *Bourgogne* et la *Champagne*.

Je mangeais seul en compagnie de mon colossal maître d'hôtel, dont la conversation roulait le plus souvent sur les crus des vins qu'il avait en cave. Je passais le reste de mon temps dans mon bureau aux casiers noirs et aux poutres enfumées. La besogne n'abondait guère, et souvent je ne voyais pas trois contribuables dans la journée. Cette quasi-oisiveté rendait les heures encore plus longues et plus ternes. Je n'avais aucun goût à lire les quelques livres que j'avais apportés. Dès mon arrivée, j'avais fait les visites d'usage aux notables du bourg : maire, notaire, percepteur, juge de paix ; on me les rendit, et ce fut tout. D'ailleurs, avec ces braves gens, tous enragés chasseurs, les sujets d'entretien étaient vite épuisés ; les choses qui les intéressaient m'étaient indifférentes. Le curé seul me parut offrir plus de ressources. Quadragénaire, long, maigre, légérement voûté, il avait une mine d'ascète passionné et intelligent. Son austérité n'était pas, néanmoins, exempte d'un peu de faiblesse humaine ; comme il était marqué par la petite

vérole, il avait la coquetterie de s'asseoir à contre-jour, afin de rendre moins visibles les trous de grêle dont son visage était criblé. Il mit sa bibliothèque à ma disposition, et j'y pris les *Pères de l'Église grecque*. Ce choix le prévint en ma faveur, et il vint me visiter; mais mon paganisme ne sympathisait guère avec son ascétisme intolérant, et nos relations restèrent toujours cérémonieuses.

Forcément claquemuré dans mon bureau maussade, je glissais insensiblement au fond d'un ennui noir. Les heures se succédaient si lentes et si vides, la solitude me devenait si odieuse, que je me sentais à la veille de commettre quelque sottise... Un travail assidu pouvait seul me sauver. J'empoignai Gœthe et Théocrite, que j'avais apportés avec moi; je m'imposai chaque jour des essais de traduction en vers, qui finirent par m'absorber et qui me dérobèrent aux lamentables suggestions des journées de désœuvrement. Je me remis également à ma thèse de licence que je devais soutenir en avril. J'atteignais ainsi la mi-décembre. La neige s'était fondue, le temps s'était radouci; je pus sortir, et les marches forcées à travers bois achevèrent de rétablir mon équilibre moral un moment ébranlé.

Vers la même époque, j'appris que j'avais pour voisin, à Grancey-le-Château, un receveur qui avait fait son surnumérariat à Montmédy et dont j'avais entendu parler dans la famille H.... Mme H... m'avait lu quelques-unes de ses lettres, qui révélaient une âme préoccupée de rêve et de poésie. Il se nommait Camille Fistié, et je l'ai depuis souvent dépeint dans mes livres sous le nom de *Tristan*. Je lui écrivis pour lui parler de nos amis communs, et il me repondit par une cordiale invitation. Trois lieues nous séparaient. Par un clair matin de décembre, je partis en compagnie d'un facteur rural qui me servait de guide, car les deux chefs-lieux de canton n'étaient reliés à cette époque que par des chemins de traverse difficiles à suivre.

Non loin de Grancey, à l'orée du bois de la Faye, j'aperçus sur la route poudrée de givre un grand garçon de vingt-six ans, vêtu d'un paletot gris et marchant le nez plongé dans un livre qu'il tenait entre ses mains gantées de vieux gants de soirée.

« Voici le contrôleur », me dit le piéton en prenant congé de moi.

J'allai droit au promeneur ganté de gris perle, je me nommai, nous nous serrâmes la main, et je dévisageai pour la première fois celui qui fut mon fidèle compagnon de jeunesse et qui est resté depuis trente ans mon meilleur ami.

Mon collègue logeait comme moi à l'auberge, mais son auberge — presque un hôtel — était plus calme et plus confortable que la mienne. Il trouvait dans son village des ressources de société qui m'étaient refusées; il pouvait causer littérature avec un jeune avocat fort lettré nommé Allix, chez lequel il rencontrait un clerc de notaire, très épris de George Sand, qui n'était autre qu'Eugène Spuller. De plus, il avait ses entrées dans le parc du comte de Grancey — dont le château, bâti dans le goût du XVIIe siècle, dominait du haut d'une terrasse une magnifique futaie close de murs. Il me promena tout le jour à travers son « domaine » et m'en détailla complaisamment les beautés. Il ne me fallut pas longtemps pour deviner que le receveur de Grancey était, comme moi, piqué de la tarentule littéraire. Je le lui dis, et il ne se fit pas tirer l'oreille pour l'avouer. Le soir, au coin du feu, il me lut quelques-uns de ses essais : des récits très simples et peu mouvementés, de naïfs tableaux de la vie campagnarde, un peu dans le genre des *Histoires de village* de Berthold Auerbach.

A mon tour, je fis part à mon voisin de mes ambitions et je lui lus l'ensemble des petits poèmes que j'avais composés à Damvillers. Cet échange de confidences et cette communauté de goûts créèrent entre nous une camaraderie que le temps a transformée en

une vieille et solide amitié. Nous nous visitions souvent. Les veilles de dimanche, nous franchissions à pied les trois lieues de bois qui nous séparaient, et nous passions, chez l'un ou chez l'autre, quarante-huit heures à flâner en forêt et à causer au coin du feu. Que de lyriques promenades faites dans les pâtis de Buxières et sous les futaies d'Amorey! Que d'enthousiastes veillées, à la lueur de la lampe, dans l'obscur bureau plein de vieux registres! Nous discutions philosophie, nous lisions à haute voix Musset et Gœthe, et parfois nous étions étonnés de voir poindre à la fenêtre les premières blancheurs de l'aube, tant la veillée nous avait paru courte. Fistié avait de l'humour et un tour d'esprit original, mais son style était embroussaillé d'images trop touffues et de subtilités germaniques; il n'avait pas, comme on dit aujourd'hui, l'*écriture artiste*. Je le poussais à prendre plus de soin de la composition et à nettoyer ses phrases. Lui, en revanche, me faisait mieux sentir l'intime poésie de la nature et me tournait vers l'observation minutieuse de la vie paysanne. Grâce à lui, je devins plus assidûment épris de la forêt, et je m'initiai aux mœurs des gens des bois. J'appréciai alors pleinement les beautés de ce sauvage pays d'Auberive, et je bénis l'heureux hasard administratif qui m'y avait amené. — Les combes ombreuses où de minces filets d'eau sourdaient au fond des entonnoirs feuillus, les fermes solitaires enclavées dans les bois, les silencieux pâtis semés de genévriers, les futaies solennelles comme un temple, les campements de charbonniers ou de bûcherons au revers des coupes ensoleillées; tout ce monde mystérieux d'arbres, d'oiseaux et de fleurs agrestes, me devint familier et cher. Je m'appliquai à profiter des aubaines que me procurait ma profession d'employé pour pénétrer plus avant dans l'âme des paysans. Je les étudiais en forêt, dans mon bureau, à ma table d'auberge; je les faisais causer des choses qui les intéressaient, je recueillais leurs chansons rus-

tiques, je notais leurs pittoresques et énergiques expressions patoises; chaque soir, je rentrais avec une nouvelle trouvaille, et les journées maintenant me semblaient trop brèves.

Le printemps arriva. Ma thèse était prête, et je demandai un congé d'un mois pour l'aller soutenir. Je débarquai à Paris au commencement d'avril; l'impression et la soutenance de la thèse ne me prirent pas plus d'une quinzaine. Mais dès que je fus débarrassé des soucis de la licence, je m'occupai d'une affaire qui me tenait bien plus au cœur et qui était le véritable but de mon voyage.

J'avais terminé mes poèmes du Poitou. Une dernière lecture m'avait donné la conviction qu'ils n'étaient pas sans valeur; ils formaient un ensemble d'un millier de vers, et j'espérais frapper un grand coup en les publiant. J'avais assez pratiqué la *Revue de Paris* pour savoir qu'elle ne consentirait pas à insérer à la fois mille vers signés d'un nom inconnu. D'ailleurs je me disais que, tant qu'à frapper à la porte d'une revue, mieux valait tout de suite s'adresser à la plus considérable. Les chances d'être éconduit étaient les mêmes partout, et si on accueillait mes vers, j'aurais du moins le bénéfice d'une grande publicité. La *Revue des Deux Mondes* était la seule qui donnât de loin en loin des poèmes d'une certaine étendue et bien que François Buloz eût la réputation d'être d'un abord peu facile, je pensai que la hardiesse d'un débutant se présentant avec un gros paquet de vers éveillerait peut-être sa curiosité. Je joignis à mon manuscrit une courte lettre où je m'excusais de ma hardiesse présomptueuse et où je priais néanmoins Buloz de lire ou de faire lire mes poèmes; puis je me dirigeai rue Saint-Benoist où étaient alors les bureaux de la *Revue*. Arrivé devant la porte cochère du n° 20, ma timidité me reprit, et je n'eus pas le courage de déposer mon manuscrit à la rédaction. Je me bornai à l'introduire, non sans peine, dans une massive boîte de bois

point fixée à l'un des battants de la porte et je m'esquivai.

J'attendis dix jours; point de réponse. Mon congé allait expirer, et je voulais cependant connaître le sort de mes vers avant de regagner Auberive. Je pris mon grand courage, je retournai rue Saint-Benoist, j'entrai tout transi de peur dans les bureaux de l'administration et je demandai à parler à M. Buloz. C'était le 1er mai, *jour de numéro*, le seul jour où Buloz ne reçût pas. Cependant un jeune employé nommé Deschamps, qui est devenu plus tard l'un des plus affables administrateurs de la *Revue*, consentit à aller s'informer si le directeur voulait me recevoir. Le numéro, sans doute, avait été bon, et Buloz était d'agréable humeur. Il daigna m'accorder audience, et je suivis, avec le cœur palpitant, mon introducteur dans cet escalier et ce jardinet de l'entre-sol où avaient défilé tant de célèbres écrivains. Buloz m'attendait debout dans l'une des pièces ouvrant de plain-pied sur le jardin où fleurissaient de maigres lilas.

Je me trouvai en face d'un homme entre deux âges, le cou planté sur de robustes épaules et portant une tête chauve, au front intelligent et volontaire, à l'ossature massive, à la bouche chagrine.

« Que me voulez-vous? » demanda-t-il brusquement.

Très ému, je lui exposai d'une voix étranglée et timide l'objet de ma visite.

« Hein? cria-t-il, je n'entends pas! »

Je m'aperçus qu'il était sourd, et qu'il me fallait hausser la voix, ce qui redoubla mon trouble.

« Je viens, repris-je plus distinctement, savoir des nouvelles d'un manuscrit que j'ai envoyé il y a dix jours.

— De la prose?

— Non, des vers. »

Ici, un pli dédaigneux des lèvres chagrines.

« Je ne sais pas de quoi il s'agit... C'est sans doute de Mars qui a reçu vos vers. Avez-vous laissé votre adresse sur le manuscrit?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, on le lira, et on vous répondra... Allez, mon garçon, allez! »

J'étais congédié; je me retirai gauchement et je me trouvai dans la rue, encore ébaubi.

Je rentrai à Auberive sans grand espoir et, au bout de quinze jours, ne voyant rien venir, je me décidai à redemander des nouvelles de mon manuscrit. Par le retour du courrier je reçus une réponse. Buloz m'écrivait :

« Si vous aviez donné à Paris des instructions pour le renvoi de vos lettres, vous auriez reçu celle que je vous ai écrite à l'adresse que vous aviez indiquée. Je vous y disais que vos vers seraient publiés dans la *Revue*, que nous désirions en causer avec vous et vous demander quelques modifications. Ce serait déjà fait, si vous étiez venu nous voir; mais vous êtes parti sans rien dire!... »

Pour ne pas avoir l'air trop provincial, j'avais mis sur mon manuscrit l'adresse de l'hôtel où j'étais descendu à Paris, et la lettre de Buloz, arrivée après mon départ, avait été refusée par un concierge oublieux ou indifférent. Mais enfin le mal était réparé, puisque j'avais maintenant la certitude du bon accueil fait à mes poèmes. Je relus vingt fois la lettre brève et bourrue de Buloz, puis, ne pouvant tenir en place, je m'enfuis à travers bois.

Du fond de sa verdoyante tombe des Palatries, la « pâle verveine » du Poitou m'avait porté bonheur. Mes vers étaient acceptés et allaient être publiés dans le plus important et le plus fermé des recueils français, dans cette *Revue des Deux Mondes* dont l'autorité et la notoriété étaient européennes!... J'étais doublement heureux : d'abord parce que cet accueil fait à mon millier de vers par le difficile Buloz me rassurait sur la valeur de mon manuscrit et me donnait confiance en moi-même; puis parce que je me figurais que cette publication allait aplanir toutes les difficultés de mes

débuts. En province, la *Revue des Deux Mondes* exerçait un merveilleux prestige sur les bourgeois lettrés et même sur ceux qui, ne l'étant pas, désiraient le paraître. Ma famille, qui ignorait la persistance de mes tentatives littéraires, serait certainement flattée en apprenant que j'étais devenu l'un des collaborateurs de la grande *Revue* et n'oserait plus mettre obstacle à ma vocation. Je me voyais déjà débarrassé de mes entraves administratives, appelé à Paris, — peut-être par Buloz lui-même, désireux de s'attacher un jeune poète qui donnait des espérances; — les éditeurs ne me manqueraient pas, ils viendraient spontanément me demander de publier mes vers. Je mènerais la vie indépendante de l'homme de lettres qui gagne honorablement sa vie avec ses livres... Que de félicités glorieuses je me forgeai pendant les trois heures enchantées que je passai à errer sous les hêtres, en caressant dans ma poche la précieuse lettre de Buloz!

Je retombai dans la réalité en songeant qu'il me priait de venir à Paris pour exécuter les légères modifications préalables à la publication. Il en parlait bien à son aise! Paris était loin, j'étais réinstallé à peine, et ma bourse se trouvait fort dégarnie. Je chargeai un colon de Boisfleury, devenu Parisien, de passer à la *Revue* et de s'entendre avec M. de Mars au sujet des changements exigés.

Après quelques pourpalers, les choses s'arrangèrent finalement par correspondance. On désirait la suppression d'une pièce dans laquelle je parlais avec enthousiasme du *Lac* de Lamartine. Pour certaines raisons mystérieuses, Buloz avait pris en grippe deux grands écrivains contemporains, Balzac et Lamartine, et défendait que leurs noms fussent prononcés dans sa *Revue*. Je m'exécutai et, peu de temps après, je reçus des épreuves que je me mis à corriger avec un saint respect. Mon poème, comprenant une dizaine de pièces, avait pour titre *In memoriam*. C'était l'histoire très simple de mon platonique amour pour miss C... Des

paysages poitevins, peints avec assez de vérité, l'encadraient. Bien des vers étaient faibles, la langue manquait souvent de précision et de fermeté, mais l'ensemble avait plu sans doute au directeur de la *Revue* par une sincérité émue et une fraîcheur d'impression qui donnaient à l'œuvre une sorte de beauté du diable.

Je me suis appesanti un peu longuement sur ces détails, d'abord parce qu'ils prouvent avec quel soin attentif Buloz lisait tout ce qu'on lui envoyait, avec quel flair il savait deviner les pages qui annonçaient ou tout au moins promettaient un écrivain; — et puis peut-être convaincront-ils quelques débutants de l'inutilité des recommandations près des directeurs de périodiques. C'est surtout en littérature et en art qu'il ne faut s'attendre qu'à soi seul.

In memoriam parut dans le numéro du 15 août 1857. Deux jours après, je reçus un billet de mon ami Tristan : « Eh bien, m'écrivait-il, vous voilà connu... Avez-vous déjà vérifié la justesse du mot de Vauvenargues sur les premiers feux de la gloire, qui sont plus doux que les rougeurs de l'aurore?... » J'étais, en effet, à ce moment-là, illuminé par une charmante lueur d'aube. Je songeais ingénûment que, tandis qu'au fond de mon obscure solitude forestière, je relisais mes vers imprimés dans la *Revue* à couverture saumon, cette même livraison était dans toutes les mains, et mon nom, sur toutes les lèvres. L'envoi du numéro avait été accompagné d'une aimable lettre du secrétaire, M. de Mars, qui me félicitait et m'engageait à continuer ma collaboration à la *Revue*. Je me disais fièrement : « Je suis de la maison! » et je me demandais déjà à quel éditeur je donnerais mon premier volume de vers... Hélas! cette belle lumière d'aube n'était qu'un mirage, et les véritables difficultés de la vie littéraire allaient commencer.

Ce premier succès inespéré marquait seulement la fin de mes printanières, insoucieuses et rêveuses années de jeunesse. Si j'avais été moins abasourdi par

l'émotion et l'ivresse de ma vaine gloire, j'aurais entendu le plaintif bruit d'ailes de ces années de grâce, qui s'envolaient pour toujours. Le cycle des illusions candides se fermait. J'entrais maintenant dans la réalité. J'allais connaître les angoisses, les découragements, les perpétuels recommencements qui sont le lot des écrivains et des artistes. Peut-être les raconterai-je plus tard; pour aujourd'hui je veux m'en tenir au récit de ces impressions de jeunesse. Je m'y attarde avec une joie mélancolique, pareil à un voyageur qui a gravi les premières rampes de la montagne, et qui se retourne pour contempler, avec des yeux pleins de regrets, la fraîcheur des vallées et les lisières fleuries des taillis où il ne reviendra plus.

(*Années de printemps.*)

DEUXIÈME PARTIE

INTÉRIEURS ET PAYSAGES

I

Retour au bois

Je n'avais pas vu de vrais bois depuis un an, et il y en aura bientôt dix-huit que je n'ai visité ceux-ci. A la descente du chemin de fer, quand, les oreilles encore toutes résonnantes des mille bruits parisiens, je me suis trouvé en pleine solitude sylvestre, j'ai ressenti une brusque commotion, et le vieux forestier qui sommeillait en moi s'est soudain réveillé.

On redevient sauvage à l'odeur des forêts,

a dit un poète contemporain[1]. Cette maxime paraîtra peut-être contestable à ceux dont le courant tumultueux des grandes villes a bercé l'enfance et agité la jeunesse, mais elle est rigoureusement vraie pour quiconque a été élevé au milieu des forêts. Ce qui nous prend et nous charme, nous autres *boisiers*, ce n'est pas seulement l'originale beauté de ces nappes de verdure ondulant de colline en colline; ce n'est pas la fière tournure des chênes centenaires, ni la limpidité des eaux ruisselantes, ni le calme des futaies profondes; non, c'est par-dessus tout la volupté des sensations

1. Sully Prudhomme, *Stances et Poèmes.*

d'autrefois, ressaisies tout à coup et goûtées à nouveau. L'odeur sauvage, particulière aux bois, la trouvaille d'un bouquet d'alises pendant encore à la branche, ou d'une fleur perdue de vue depuis des années, le son de certains bruits jadis familiers : — la rumeur d'une cognée dans les *coupes* lointaines ou les clochettes d'un troupeau vaguant dans une clairière, — toutes ces choses agissent comme des charmes pour évoquer les esprits élémentaires qui dorment au fond de l'homme cultivé. Alors l'habit de théâtre que nous revêtons pour jouer notre rôle dans la comédie de la vie civilisée et raffinée, ce vêtement d'emprunt aux couleurs voyantes, aux étoffes précieusement brodées et artistement taillées, se déchire de lui-même et s'en va par lambeaux pendre aux buissons de la route. L'homme primitif reparaît avec la souplesse de ses mouvements naturels, la soudaineté de ses désirs, la naïveté de ses étonnements enfantins. Plongé dans ce bain des verdures forestières, il sent sourdre en lui une sève remontante; et, dans son imagination rajeunie, les féeries du temps passé se remettent à chanter leurs contes bleus... Peu à peu j'ai éprouvé cette merveilleuse transformation, tandis que la voiture descendait les rampes tournantes de la forêt. Les *sonnailles* du cheval tintaient glorieusement, et glorieusement, entre deux traînées de lumière, les ombres des nuages glissaient le long des pentes boisées. Partout une mer moutonnante de feuillées épaisses; mes regards, réjouis par la variété des verts, tantôt remontaient les rapides couloirs des tranchées abruptes, tantôt plongeaient dans les entonnoirs des combes. Et quelle pacifique et endormante solitude! A peine si de loin en loin une maison de garde ou une ferme isolée dressait ses toits gris à l'abri des hêtres. De minces flocons de brume, suspendus aux cimes des arbres, s'éparpillaient lentement, puis s'envolaient pareils à ces vaporeuses graines des chardons que les enfants nomment des *voyageurs*. L'exquise fraîcheur du soir rendait plus pénétrante la

senteur des regains récemment coupés. Cette humidité parfumée des bois au crépuscule, les murmures de l'eau dans le creux des gorges, les grappes noires et appétissantes des mûres sauvages rampant jusque sur le chemin, tout cela me montait au cerveau et me grisait. J'étais tenté de m'élancer de la voiture, d'étreindre un des arbres de bordure dans une embrassade fraternelle, ou de grimper aux sommités feuillues d'un chêne pour jeter de plus haut mon cri de liberté à la forêt... Quand la voiture et son cheval fumant se sont arrêtés devant l'auberge d'Auberive, j'étais de la tête aux pieds redevenu un sylvain.

(*Sous Bois*. Charpentier, éditeur.)

II

Les charbonniers du bois des Fosses.

Nous étions assis, Tristan et moi, sur la crête d'une sorte de falaise qui surplombe au-dessus de Vivey. Du haut de cet observatoire, le village, entouré de trois côtés par les bois, a l'air d'être au fonds d'un puits de verdure. Nos regards plongeaient droit au-dessus du vieux château, flanqué de deux tourelles en éteignoir, et environné d'une quarantaine de maisonnettes entre lesquelles serpente le ruisseau. Le bruit des battoirs, les cris des enfants, les chants des coqs, nous arrivaient en accords clairs et joyeux.

« Tu vois ce hameau? dit Tristan; eh bien! toute sa population ne vit que de la forêt : les hommes sont bûcherons, les femmes vont au bois ramasser des fraises en été, des faînes à l'automne et des branches mortes en hiver. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces pauvres gens sont d'une probité proverbiale. On ne compte point parmi eux un seul délinquant fores-

tier. A peine deux ou trois braconniers font-ils exception à la règle, et encore ce sont de si amusants vauriens, qu'on est presque tenté de leur pardonner leurs méchants tours en faveur de l'adresse qu'ils déploient. Ces gaillards-là vous prennent dans leurs engins un cerf avec la même facilité que s'il s'agissait d'un simple levraut. Ils courbent deux baliveaux à la sortie d'une *coulée* où doit passer le gros gibier, ils y ajustent leurs *collets* de laiton, et au petit jour la bête se trouve pendue haut et court sans qu'elle ait eu le temps de pousser un cri. Ils vous la démembrent sur place, et la transportent nuitamment chez les aubergistes, dont ils sont les fournisseurs attitrés; mais je veux que tu fasses aujourd'hui connaissance avec des travailleurs dont le métier est plus honnête et plus original... »

Nous avons pris le chemin du bois des Fosses, et au bout d'un quart d'heure nous nous sommes trouvés sous les grands fûts de la *réserve*. Quelle belle chose qu'une futaie à l'heure du soir où le soleil glisse ses rayons obliques sous le couvert! Les hêtres et les chênes élancent droit vers le ciel leurs troncs sveltes et nus, surmontés d'une ramure opaque. Le sol éclairci et débarrassé de broussailles laisse le regard plonger dans les intimes profondeurs de la forêt; une lumière verdissante et mystérieuse baigne la futaie où les pas et les voix deviennent plus sonores. De tous côtés, les hêtres profilent leurs blanches colonnades. C'est comme un temple aux mille piliers puissants, aux nefs spacieuses et sombres, où, tout au loin, des pluies de rayons lumineux brillent dans l'ombre comme des lueurs de cierges. Tandis que nous cheminions, silencieux et recueillis, une âcre odeur de fumée se répandait sous les branches. « Les charbonniers ne sont pas loin », dit Tristan.

En effet, nous aperçûmes bientôt les fourneaux à charbon espacés entre les arbres : les uns conservant encore leur forme conique, les autres affaissés et fumants. A quelques pas de la *loge*, construite en

ramilles et en mottes de gazon, les charbonniers assis en cercle sur des sacs préparaient le repas du soir autour d'un feu de souches où bouillait la marmite. Ils étaient six : trois gars bien découplés, aux regards intelligents sous le chapeau à larges bords, une fillette de seize ans ayant la beauté agreste d'un fruit sauvage, puis le maître charbonnier et sa femme, déjà ridés, hâlés et crevassés par l'âge et le labeur. Nous demandâmes la permission d'allumer nos pipes au brasier, et petit à petit nous liâmes connaissance. Les charbonniers sont gens peu expansifs et d'humeur défiante. Cependant, quand ils virent que nous nous intéressions sérieusement à leurs occupations, leurs langues commencèrent à se délier. L'offre d'un paquet de tabac acheva de les apprivoiser; la petite, qu'on nommait Brunille, et qui d'abord s'était cachée dans l'embrasure de la loge, nous lança un regard moins farouche à travers les grands cheveux dénoués qui voilaient à demi ses yeux. Nous prîmes place sur les sacs, et je fis causer le vieux sur la cuisson du charbon.

« C'est une rude besogne, et capricieuse, dit-il en secouant les cendres de sa pipe; d'abord il faut chercher un bon *cuisage*, abrité du vent et à proximité des routes forestières; puis il y a le *dressage* du fourneau, qui est une opération délicate, exigeant de la patience et du savoir. Sur l'emplacement choisi, on compte huit enjambées; c'est le diamètre du fourneau. Au centre, avec des perches fichées en terre, on ménage un vide qui servira de foyer. Les premiers bâtons ou *attelles* dont on entoure ce vide doivent être secs et fendus par quartier, le haut bout appuyé contre les perches. Tout autour, on place une rangée de *rondins*, puis une seconde, une troisième, et ainsi jusqu'à l'extrémité du cercle. C'est le premier lit; il ressemble quasiment aux grandes toiles rondes des araignées d'automne. Sur ce premier lit, on en élève un second, qui se nomme l'*éclisse*, et on continue de la sorte, toujours rétrécissant les rangées, de façon que le fourneau tout entier

prenne la forme d'un large entonnoir renversé. Le troisième lit a nom *le grand haut*, le quatrième et le cinquième s'appellent *le petit haut*. Le dressage terminé, il faut habiller le fourneau d'un épais manteau qui le mette à l'abri de l'air. On le couvre d'une garniture de ramilles sur lesquelles on applique une couche de terre fraîche, épaisse de trois doigts; enfin on répand sur le tout le *frasil*, c'est-à-dire une cendre noire prise sur une ancienne place à charbon. Le sommet du fourneau étant resté à découvert, on y met le feu au moyen de broussailles et de charbons allumés; le courant d'air s'établit, et le bois commence à brûler... Alors seulement, monsieur, viennent les vraies fatigues et les tracas du métier. Le charbon est comme un enfant gâté sur lequel il faut veiller jour et nuit. Quand la fumée, blanche d'abord, devient plus brune et plus âcre, on bouche les ouvertures avec de la terre; puis, douze heures après, on redonne un peu d'air. Le charbonnier doit toujours être maître de son feu. Si le charbon gronde, c'est que la cuisson va trop vite, et avec le râteau on applique du frasil sur les ouvertures; si le vent s'élève, autre souci : il faut abriter le fourneau avec des claies d'osier. Enfin, après mille maux et mille soins, la cuisson s'achève. Le fourneau s'aplatit lentement, on l'éventre d'un seul côté, et le charbon paraît noir comme une mûre, lourd et sonnant clair comme argent.

— Vous arrive-t-il de manquer une cuisson?

— De fois à autre, et alors nous reversons les rondins mal cuits dans un nouveau fourneau.

— C'est un rude métier, comme vous le disiez.

— Je le croirais! mais on l'aime en dépit de tout. Voilà cinquante ans que je le fais; je l'ai commencé sous défunt mon père dans les bois de l'Argonne, et depuis ce temps-là j'en ai vu des forêts, je vous en réponds!

— Moi aussi, j'aime votre métier, dit Tristan, et si j'osais, je vous chanterais une chanson que j'ai faite sur les charbonniers. »

Au mot de chanson, Brunille avait cligné de l'œil. « Osez tout de même, reprit le père, cela nous fera grand plaisir. »

Alors Tristan, de sa voix de stentor, entonna ces couplets, composés sur un vieil air rustique :

Rien n'est plus fier qu'un charbonnier
Qui se chauffe à sa braise,
Il est le maître en son chantier
Où flambe sa fournaise.
Dans son palais d'or,
Avec son trésor,
Un roi n'est pas plus à l'aise.

Il a la forêt pour maison
Et le ciel pour fenêtre ;
Ses enfants poussent à foison
Sous le chêne et le hêtre ;
Ils ont pour berceaux
L'herbe et les roseaux,
Et le rossignol pour maître.

Né dans les bois, il veut mourir
Dans sa forêt aimée ;
Sur sa tombe, on viendra couvrir
Un fourneau de ramée :
Le charbon cuira,
Et son âme ira
Au ciel, avec la fumée.

Tandis que la voix de Tristan montait sous la futaie, les charbonniers écoutaient attentivement, et la vieille mère dodelinait de la tête en mesure. Les yeux de Brunille brillaient comme deux charbons ardents, et le gars souriaient. On sentait que tous avaient bien compris les couplets, et qu'ils en étaient à la fois touchés et flattés.

« Voilà une bonne chanson! fit le maître charbonnier quand Tristan se rassit.

— Est-elle imprimée? » demanda l'aîné des apprentis le Grand Justin; et, sur la réponse négative de mon ami, il manifesta le désir de la posséder.

« Je vais vous l'écrire moi-même », répondit Tristan chatouillé agréablement dans son amour-propre de poète.

Quand les paroles furent copiées, il leur répéta l'air. Brunille, à demi cachée derrière l'épaule de sa mère, le fredonnait déjà en sourdine.

« Ah! je vous assure, dit la vieille, qu'elle sera la première à savoir la chanson!

— Je la chanterai à la fête, dans huit jours! s'écria le Grand Justin en agitant son papier.

— En ce cas, repartit Tristan, pour vous bien mettre l'air en tête, nous allons encore le répéter tous ensemble. »

Et le maître, les compagnons, Brunille et la mère, redirent en chœur avec nous la chanson du charbonnier. Jamais la futaie du bois des Fosses n'avait entendu musique si triomphante.

Nous nous quittâmes avec de cordiales poignées de main. La nuit était venue; les six fourneaux jetaient de distance en distance leur rouge lueur, sur laquelle s'enlevaient en noir les fûts élancés des hêtres et les silhouettes des charbonniers. Nous étions déjà loin, que nous entendions encore leurs voix unies entonner le dernier couplet.

(*Sous Bois.*)

III

Les arbres.

Ce matin, en regardant du haut de Montgérand les pentes du Val-Clavin, qui commencent à se teinter de jaune et de pourpre, je ne pouvais me lasser d'admirer la variété des essences qui croissent dans cette partie de la forêt. « Oui, s'est écrié Tristan, les gens du monde s'imaginent que les bois ne sont peuplés que

de trois ou quatre grandes espèces dominantes, comme le chêne, le hêtre, le sapin ou le châtaignier; ils ne se doutent pas qu'à côté de ces races princières il y a le menu peuple des arbres, dont les physionomies sont tout aussi originales. C'est ainsi que, dans la profonde forêt de l'histoire, on ne voit d'abord que certaines personnalités héroïques et absorbantes; mais, si on prend la peine de plonger plus à fond et d'étudier les individualités obscures et négligées, on découvre des caractères curieux et des figures intéressantes. Celui qui écrirait une monographie des essences secondaires trouverait là matière à des observations neuves et utiles. Il y a le charme, par exemple, ce cousin germain du hêtre; ceux qui n'ont pas vu une futaie de charmes ne peuvent se faire une idée de l'élégance de cet arbre aux fûts minces et noueux, aux brins flexibles, au feuillage ombreux et léger. Et le bouleau! que n'aurait-on pas à dire sur la grâce de cet hôte des clairières sablonneuses, avec son écorce de satin blanc, ses fines branches souples et pendantes où les feuilles frissonnent au moindre vent? En avril, toutes les veines du bouleau sont gonflées d'une sève rafraîchissante; nos paysans enfoncent un chalumeau à la base du tronc et y recueillent un breuvage limpide et aromatique. J'en ai goûté une fois, et, grisé par cette pétillante liqueur, je me suis couché au pied de l'arbre en proie à une délicieuse hallucination. Il me semblait que dans mes veines circulait et fermentait la sève des plantes forestières, et que moi-même j'allais verdir et bourgeonner. J'étais devenu un bouleau; l'air jouait mélodieusement dans mes ramures couvertes de chatons en fleur, les fauvettes chantaient dans mes feuilles, et les sauges odoriférantes s'épanouissaient à ma base... C'était un enchantement, je t'assure! — Je ne te nommerai que pour mémoire l'érable, à l'écorce rugueuse et aux feuilles tridentées, le frêne, aimé des cantharides, le sycomore, riverain des sources vives, le tremble, au feuillage argenté; mais je ne veux pas

quitter le sujet sans te dire tout le bien que je pense du tilleul, qui peuple nos taillis de son épaisse frondaison.

Le chêne est la force de la forêt, le bouleau en est la grâce; le sapin, la musique berceuse; le tilleul, lui, en est la poésie intime. L'arbre tout entier a je ne sais quoi de tendre et d'attirant; sa souple écorce, grise et embaumée, saigne à la moindre blessure; en hiver, ses pousses sveltes s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un susurrement doux comme une caresse. Va te reposer sous son ombre par une belle après-midi de juin, et tu seras pris comme par un charme. Tout le reste de la forêt est assoupi et silencieux; à peine entend-on au loin un roucoulement de ramiers; la cime arrondie du tilleul, seule, bourdonne dans la lumière. Au long des branches, les fleurs d'un jaune pâle s'ouvrent par milliers, et dans chaque fleur chante une abeille. C'est une musique aérienne, joyeuse, née en plein soleil, et qui filtre peu à peu jusque dans les dessous assombris où tout est paix et fraîcheur. En même temps chaque feuille distille une rosée mielleuse qui tombe sur le sol en pluie impalpable, et, attirés par la saveur sucrée de cette manne, tous nos grands papillons des bois, les *morios* bruns, lisérés de jaune, les *vulcains* diaprés d'un rouge feu, les *mars* à la robe couleur d'iris, tournoient lentement dans cette demi-obscurité comme de magnifiques fleurs ailées. C'est surtout pendant les nuits d'été que la magie du tilleul se révèle dans toute sa puissance. Au parfum des prés mûris, la forêt mêle la balsamique odeur des tilleuls. C'est une senteur moins pénétrante que celle des foins coupés, mais plus embaumée et faisant rêver à de lointaines féeries. Le promeneur anuité, qui traverse les longues avenues et à qui le vent apporte l'odeur des tilleuls, se forge, s'il est jeune, quelque idéale chimère, et, s'il est vieux, repense avec attendrissement

aux heures d'or de sa jeunesse. Les jeunes filles accoudées aux fenêtres des fermes sentent dans leur cœur un enivrement inexpliqué, dans leurs yeux des larmes soudaines, et les écoliers, épris de poésie, se mettent tout à coup à aligner des vers, ce qui porte le désespoir dans le sein de leurs familles... C'est comme cela que je suis devenu un rimeur.

(*Sous Bois.*)

IV

Les sabotiers.

Les sabotiers sont installés au fond de la *Grand' Combe*, près d'une *taille* où un ruisseau chante clair comme une flûte. Toute la famille est là : le maître avec son fils et son gendre, les apprentis, la vieille ménagère et les marmots qui pataugent dans les cressonnières. Sous les aulnes s'élève la loge de planches où couche la maisonnée; non loin, les deux mulets qui ont amené l'attirail du campement sont attachés à des pieux et tirent sur leur longe pour donner çà et là un coup de dent à l'herbe du fossé. L'automne dernier, la troupe était campée sur les hauts plateaux de Perrogney; où ira-t-elle à l'automne prochain? Qui le sait? — Le maître lui-même l'ignore. Tout dépendra de la vente des bois et des chances de l'exploitation, car le sabotier est pareil aux oiseaux de passage, il parcourt successivement tous les cantons de la forêt, s'arrêtant là où une coupe va être exploitée et où il trouve à faire un bon marché. Il a bien, là-bas, dans quelque village voisin, une maison au vieux mobilier poudreux, mais il ne l'habite guère que dans les mauvaises saisons, et ne s'y retire définitivement que pour s'y aliter et mourir.

Cette année, l'installation est à souhait. On se trouve à l'aise au fond de cette combe verte et paisible, à deux pas de la coupe, où se dressent les arbres achetés sur pied et marqués du marteau de l'adjudicataire. Ce sont de beaux êtres aux ramures vigoureuses. Ils ont cinquante pieds de fût, un mètre de circonférence à la fourche des branches, et chacun d'eux peut donner six douzaines de paires de sabots. Il y a aussi dans le lot quelques pieds de tremble, d'aulne et de bouleau; mais le sabotier n'en fait pas grand cas; les sabots qu'on fabrique avec ces essences ont le bois spongieux, et l'humidité les pénètre vite. Les sabots de hètre, à la bonne heure! Ils sont légers, d'un grain serré, et le pied s'y tient sec et chaud en dépit de la neige et de la boue.

Toute la troupe est en mouvement. Sur le seuil de la loge, les femmes jasent en reprisant les vêtements déchirés. Les hommes abattent les arbres au ras de terre avec la grande cognée. Chaque corps d'arbre est scié en *tronces*, et si les billes sont trop grosses, on les fend en quartiers avec le *coutre*. Un premier ouvrier ébauche le sabot à la hache, en ayant soin de donner une courbure différente pour le pied gauche ou le pied droit; puis il passe ces ébauches à un second compagnon, qui commence à les percer à l'aide de la vrille, et qui évide peu à peu l'intérieur au moyen d'un instrument qu'on nomme la *cuiller*. Pendant toute cette besogne, l'atelier bavarde et chante, car le sabotier n'est point taciturne comme son voisin le charbonnier; les muscles continuellement en action, le travail en pleine lumière après une bonne nuit de sommeil, tout cela vous met en appétit et en belle humeur. Le sabotier chante comme un loriot, en fouillant le bois tendre, d'où sortent de blancs copeaux, fins et lustrés comme des rubans, et l'ouvrage se façonne au milieu des rires et des refrains rustiques.

Les premiers sabots, les plus grands, sont fabriqués dans les larges *tronces*, voisines de la souche. Ceux-là

chausseront les pieds robustes du travailleur, qui dès l'aube s'en va par la pluie et le vent vers son atelier. Aux premières heures du matin, ils retentiront sur le pavé de nos rues désertes, aux pieds des balayeurs et des paysans qui viennent au marché, et nous autres, paresseux, nous les entendrons à travers un demi-sommeil. — Dans les *tronces* moyennes sont taillées les chaussures des femmes : le sabot solide, toujours en mouvement, de la ménagère, et le sabot plus léger et plus coquet de la jeune fille. Celui-ci, on l'entend partout battre le sol avec un bruit allègre, sonore et rapide comme la jeunesse : sur les dalles du lavoir, autour du bassin de la fontaine, et la nuit dans le sentier pierreux qui mène au *veilloir*... — A mesure qu'on arrive au dernier tiers du fût de hêtre, les billes se raccourcissent, on y taille les sabots du petit pâtre, qui s'en va dans les longues friches nues à la suite d'un troupeau de vaches. On y façonne aussi les sabots de l'écolier; lors de l'entrée à l'école, leur bruit lent et mélancolique a l'air de ramper sur les pavés, mais en revanche, à la sortie, quel tapage assourdissant et joyeux! — Les dernières billes sont réservées pour les *cotillons*, c'est-à-dire pour les sabots des petits enfants. Ces derniers ont le meilleur lot; ils sont choyés et fêtés, surtout au lendemain de la Noël, et puis ils ne fatiguent guère, et on les use rarement. Dès que le pied du marmot a grandi, on les garde précieusement dans un coin d'armoire, comme on garde la première dent de lait ou la robe de baptême. Longtemps après, quand le *petit* est devenu un homme ou quand sa place est vide dans la maison, la mère tire le mignon sabot de sa cachette et le montre pieusement, — parfois avec un sourire, trop souvent aussi avec les yeux pleins de larmes...

Tout en creusant le bois, nos sabotiers chantent toujours, et les billes se transforment rapidement entre leurs mains. Une fois le sabot évidé et dégrossi à la *rouette*, le *perceur* en ébarde les bords, puis le passe

à un troisième ouvrier chargé de lui donner la dernière façon à l'aide du *paroir*, qui est une sorte de couteau tranchant fixé par une boucle à un banc solide. Ce troisième compagnon est l'artiste de la bande, il finit et polit le sabot, sur lequel il grave, lorsqu'il s'agit d'une chaussure féminine, une rose ou une primevère, selon sa fantaisie. Il pousse même parfois le raffinement jusqu'à découper à jours le bord du cou-de-pied, de façon que les dentelures du bois laissent transparaître le bas bleu ou blanc de la fille coquette qui chaussera ce sabot de luxe. — A mesure qu'ils sont achevés, les sabots sont rangés dans la loge, sous un épais lit de copeaux qui les empêche de se fendre ; puis, une ou deux fois la semaine, les apprentis les exposent à un feu de brins verts qui les enfume, durcit le bois et lui donne une chaude couleur d'un brun doré.

La besogne se poursuivra de la sorte jusqu'à ce que tous les arbres aient été employés. Alors on lèvera le camp. Adieu la combe verdoyante et le ruisseau babillard ! On chargera les mulets et on partira à la recherche d'une exploitation nouvelle. Ainsi, toute l'année, la forêt reverdie ou jaunissante, semée de fleurs ou jonchée de feuilles sèches, entendra dans un de ses coins l'atelier bourdonner comme une ruche, et les sabotiers façonner gaîment par douzaines cette primitive chaussure, — simple, salubre et naïve, comme la vie forestière elle-même.

(*Sous Bois.*)

V

Intérieur.

La lumière de midi, tamisée par un ciel tendu de claires nuées, veloutait doucement les flancs de la vallée, quand nous aperçûmes Arc-en-Barrois traversé

par l'Aujon et resserré entre deux coteaux boisés. — La petite ville paraît toute ramassée dans ce creux de vallée, avec ses maisons bourgeoises semées au hasard d'un alignement fantaisiste. Les toits ardoisés du château du prince de Joinville, tranchant sur de beaux arbres, donnent à Arc une physionomie avenante et hospitalière. Le clocher gris, voisin du château dont les jardins l'entourent, fait penser à une église anglaise avec la *rectory* confortable, à deux pas.

« Je vais, dit Tristan, te mener chez deux excellentes dames qui m'ont logé jadis et qui nous recevront à bras ouverts. »

J'eus beau réclamer et insister en faveur de l'auberge, où nous serions plus libres, Tristan n'en voulut pas démordre. « Tu verras, répétait-il, ce sont deux cœurs d'or, et quelle bonne surprise nous allons leur faire ! »

Nous nous acheminâmes donc vers une maison basse, située non loin du château. Assez inquiet de cette intrusion peu cérémonieuse, je restais en arrière, laissant à Tristan toute la responsabilité de son indiscrète démarche. La porte à peine ouverte, nous fûmes reçus par une dame d'une cinquantaine d'années, à la taille courte et rondelette, au visage coloré. Ses yeux vifs et intelligents, son nez retroussé, surmontant deux grosses lèvres pleines de bonté, ses cheveux gris relevés à la chinoise sur un front bombé, me rappelèrent un portrait de Mme de Graffigny, l'auteur des *Lettres péruviennes*. Le corridor était sombre, et elle eut un moment d'hésitation avant de reconnaître mon ami ; tout à coup, frappant ses mains l'une contre l'autre : « Bonté divine, monsieur Tristan ! s'écria-t-elle. » Il lui saisit les bras en riant et lui posa deux gros baisers sur les joues.

« Maman ! continua-t-elle d'une voix joyeuse, en se penchant vers une porte entre-bâillée, viens donc voir, c'est M. Tristan ! »

Un cri répondit au sien, et une petite vieille octogé-

naire, aux yeux couleur de noisette, pleins de finesse et de vie, à la taille un peu courbée, mais à l'allure encore preste et accorte, accourut en joignant les mains. Nouvelle embrassade, et Tristan me présenta.

« Croiriez-vous, leur dit-il, que mon ami voulait descendre à l'auberge?

— Par exemple! répliqua la plus jeune, je ne vous l'aurais jamais pardonné... Entrez vite dans la salle, vous devez avoir grand'faim, et vous allez déjeuner. »

Je les suivis dans la chambre, où un gai rayon de soleil pénétra en même temps que nous. C'était une antique pièce, servant à la fois de salon et de salle à manger, meublée de vénérables meubles d'autrefois et ornée de portraits de famille accrochés aux boiseries. Des pots de chrysanthèmes et de fuchsias jetaient leur note de jeunesse parmi ces vieilles choses, sans en détruire l'harmonieuse quiétude. A peine étions-nous assis que les exclamations cordiales recommencèrent. « Vous n'avez point changé, disaient à l'envi les deux dames en examinant la figure candide et les grandes jambes guêtrées de Tristan. — Ni vous non plus, je vous jure. — Aimez-vous toujours la crème et les œufs? demandait la fille. — Si nous leur faisions une galette? insinuait la vieille dame. — Non, mère, cela prendrait trop de temps, et ils doivent être affamés. » Et elles se pressaient dans la cuisine, rallumant le feu, battant les œufs, dressant la table, tandis que Tristan enfoncé dans son fauteuil, les jambes étendues, me lançait un regard à la fois ému et triomphant, qui voulait dire : « Hein! t'avais-je trompé? »

Oh! le bon déjeuner intime, sur cette petite table recouverte d'une nappe blanche à liteaux rouges, à côté des fuchsias, dont les fleurs tombantes caressaient nos têtes en guise de bienvenue! Les œufs frais, savoureux, la crème épaisse et onctueuse, et le bon café odorant, servi dans des tasses de vieille faïence, par ces deux excellentes femmes qui s'agitaient autour de nous avec de franches paroles partant du cœur! Tristan

avait été leur locataire pendant deux ans, et elles lui étaient reconnaissantes de s'être laissé choyer, gâter par elles. — La mère était veuve depuis longtemps. Sa longue vie avait été traversée de rudes épreuves courageusement supportées et discrètement ensevelies. Rien n'en apparaissait à la surface. La vieillesse avec ses couches de neige avait tout recouvert et assourdi. La fille était restée fille. Trop pauvre pour choisir le mari qu'elle eût aimé et trop fière pour épouser le premier venu, elle avait refoulé en elle toutes les effervescences de sa nature aimante et expansive, et elle s'était énergiquement cloîtrée dans une morne et silencieuse solitude. — Ces vieilles filles qu'on ridiculise, on devrait les admirer à genoux, quand on songe aux sourdes souffrances de leur réclusion volontaire. Elles ont été jeunes, tendres, inflammables comme les autres, et elles ont vu leurs amies s'éloigner successivement avec un mari au bras. Quand le mariage de la dernière a été célébré, elles sont tristement revenues seules de l'église à leur maison muette, et il leur a fallu se résigner, en pleine jeunesse, en pleine sève. Le sang vif et précipité a eu beau gronder dans leur cœur comme dans un réservoir trop plein et muré; elles l'ont fait taire. Pour arrêter l'élan des fleurs de tendresse qui auraient voulu s'épanouir au dehors, la religion, le devoir, l'honneur étaient là : autant de grilles austères, festonnées de liserons qui ne demandaient qu'à fleurir, et qui ne fleuriront pas. Quelle douloureuse lutte intime! Et quand chaque printemps revenait, quelle amère raillerie, quelles terribles tentations, quels troubles secrets! Ainsi les années se sont amassées sur elles, automne sur automne, hiver sur hiver, jusqu'au jour où les cheveux blancs sont venus amenant avec eux un froid apaisement. Beaucoup de ces Niobés de la virginité ne savent pas, il est vrai, se résigner, et tournent à l'aigre dans leur saison mûre; mais celles qui, dans cette cruelle épreuve, ont pu garder intacte leur tendresse comprimée, celles-là

sont admirables. Elles atteignent la vieillesse comme ces arbres, riches de sève sous leur rude écorce, qui donnent après de longues années leurs fruits les plus savoureux et les plus parfumés.

La fille de notre hôtesse était un de ces arbres généreux, et on le sentait bien. L'âge et la résignation pieuse avaient adouci ce que le tempérament avait eu de trop âpre dans sa verte saison. La voix était douce dans son énergie, le geste était à la fois brusque et bienveillant, l'œil avait une vivacité sympathique qui rassurait et mettait à l'aise. Quand nous eûmes déjeuné : « Là, dit-elle à Tristan, maintenant vous avez *campos* jusqu'au soir. Promenez bien votre ami dans nos bois, mis ne manquez pas de rentrer à sept heures; vous savez qu'il ne faut pas déranger les habitudes de maman. » Et la bonne vieille octogénaire protestait déjà, en s'écriant : « Oh! pour une fois... » mais Tristan lui coupa la parole en promettant d'être exact, et nous partîmes...

... Un bon souper nous attendait dans la salle gaîment éclairée. Un perdreau rôti à point et bourré de truffes bourguignonnes exhalait un fumet affriolant, et sur la nappe blanche un buisson d'écrevisses de l'Aujon jetait sa note cramoisie. Et puis les deux excellentes femmes paraissaient si joyeuses de notre joie, si heureuses d'avoir à choyer deux grands enfants dans leur logis où les éclats de rire résonnaient si rarement! Les portraits d'ancêtres en semblaient eux-mêmes tout réjouis. L'un d'eux surtout me souriait d'une façon charmante, chaque fois que je soulevais mon verre plein de vieux bourgogne. C'était un joli pastel aux tons un peu effacés, un portrait de jeune fille de dix-huit ans, vêtue à la mode des dernières années du règne de Louis XVI. Son corsage bleu pâle, à demi échancré et orné d'un bouton de rose, laissait voir un cou blanc dont les lignes délicates étaient coupées par un ruban de velours noué en guise de collier; les lèvres souriaient ingénument, les yeux naïfs et un

peu étonnés souriaient aussi; dans les cheveux crêpés, sans poudre, une rose s'épanouissait. Comme mes regards se reportaient curieusement vers cette jeune figure, la vieille dame me dit : « C'était une sœur de ma mère; elle était fiancée à l'un de ses cousins, lieutenant dans l'armée de la Moselle, qui mourut d'une mauvaise fièvre à Thionville.

— Il l'aimait bien ! reprit sa fille avec un soupir, nous avons là-haut une lettre de lui qui me fait toujours venir les larmes aux yeux quand je la relis.

— Voulez-vous nous la laisser voir? demanda Tristan.

— Certainement, je suis sûre qu'elle vous intéressera... »

Quand, après souper, nous fûmes sur le point de monter dans notre chambre, elle tira du secrétaire un petit portefeuille de satin mauve fané qu'elle remit à Tristan et que celui-ci s'empressa de visiter dès que nous fûmes seuls.

« J'aime, dit-il en étalant les papiers jaunis sur la table, à remuer ces vieilles cendres d'autrefois. C'est comme si je respirais un parfum du temps passé.

— Oui, repris-je, avec un fragment de lettre, un détail familier de costume ou d'ameublement, nous pénétrons dans les intérieurs du temps jadis et nous reconstruisons l'existence de ceux qui les ont habités. C'est ce qui donne un charme si attachant aux tableaux de Chardin : un enfant qui va à l'école, une ménagère qui fait dire le *benedicite* à sa petite fille, moins que cela, un ou deux ustensiles groupés sur un bout de toile, la fontaine de cuivre rouge, les assiettes de faïence, la *giroinde* avec son écheveau de fil, nous introduisent discrètement dans la vie bourgeoise du XVIIIe siècle et nous la font aimer. »

Nous dépliâmes la lettre; elle était ainsi conçue :

Thionville, 8 décembre 1792.

« Si depuis trois mois d'absence, ma chère cousine, je ne vous ai point donné de mes nouvelles, ne m'accusez point d'oubli. Ne vous en prenez qu'aux changements de garnison que nous n'avons cessé de faire jusqu'à ce jour. Si j'ai écrit à mes parents, ce n'est qu'en passant chemin et à la volée. Vous êtes bonne, chère cousine, et vous m'accorderez le pardon que je crois mériter. Mon cœur est toujours avec vous; il me souvient toujours de notre dernière causerie sous la tonnelle des framboisiers, où vous m'avez juré que jamais autre homme que moi ne vous appellerait sa femme. Et moi, croyez-le bien, la mort me prendra avant que je vous oublie. Soyez persuadée de ma sagesse et de la fidélité que je vous garde en dépit des tentations de la vie que je mène, mais il est bien facile de leur résister quand on est aimé d'une personne aussi séduisante que vous, chère cousine... Je vous envoie un manchon qui vous parviendra à l'adresse de M. le curé. Recevez-le avec autant de plaisir que je vous l'envoie, et je serai heureux. J'espère que vous ne le serrerez pas dans votre armoire, mais que vous le porterez aux fêtes en souvenir de moi. Je ne vous prie pas de m'être fidèle, je vous sais le cœur trop noble et trop ferme pour trahir jamais vos serments, et c'est sur quoi je me repose. Adieu, ma mie et mon trésor, je vous embrasse un million de fois. Votre très humble et fidèle ami,

« ANTOINE DROUIN. »

Avec cette honnête lettre d'amour, il y avait un mémoire « des linges et hardes appartenant à Antoine Drouin, lieutenant au 2e bataillon de la Haute-Marne ». La liste n'était pas longue et l'équipage était fort modeste; on y voyait :

« Un chapeau estimé 27 francs.

« Plus un habit d'uniforme avec deux vestes de drap

blanc, et une culotte du même drap, estimé le tout 125 francs. »

Et ainsi de suite jusqu'au total, qui montait à 424 fr. 10 cent.

Enfin le dernier papier de la liasse était un imprimé où on lisait :

« Extrait du registre mortuaire de l'hôpital de Thionville. N° 2 du bataillon des gardes nationaux de la Haute-Marne. Le nommé Antoine Drouin, lieutenant, natif de Varennes, district de Bourbonne, entré audit hôpital le 5 du mois de février 1793, y est mort le 13 du même mois. — Vu par nous, commissaire des guerres.

« *Signé* : PARIS. »

Le tout écrit sur du vieux papier verdâtre, solide et grenu, qui avait duré plus longtemps que le lieutenant Antoine Drouin. — N'était-ce point touchant, dans sa brève simplicité, ce petit roman d'amour brusquement clos à l'hôpital?...

« Ah! s'est écrié Tristan, je sais bien que l'on meurt; mais jamais moraliste ne m'a fait toucher la mort du doigt comme cette lettre où la main de Drouin s'est promenée lentement pendant que son cœur ému dictait... Et la cousine aimée, morte aussi, et le curé compatissant, chargé de remettre le manchon, — mort!

— La cousine, dis-je à mon tour, a-t-elle au moins porté le manchon? Y a-t-elle enfoncé douillettement ses petites mains, en bravant les langues indiscrètes du village, où un manchon à cette époque devait être un objet de luxe? A-t-elle serré bien fort contre sa jeune poitrine palpitante le cadeau du bien-aimé?

— Certainement elle l'a porté, et que de larmes ont dû tomber sur la fourrure à la pensée que tout était fini, que le ménétrier de Varennes ne les conduirait pas à l'église, et qu'après le repas du soir ils ne s'esquiveraient pas seuls pour gagner en secret la tonnelle des framboisiers!

— Es-tu sûr qu'elle ait longtemps pleuré?... Elle a dû relire souvent cette pauvre lettre, et pourtant je n'y vois pas traces de larmes... Lieutenant Antoine Drouin, auriez-vous été oublié?... Je serais curieux de savoir ce qu'il vous semble maintenant des vanités de l'amour!...

— Tais-toi! interrompt Tristan en me mettant la main sur le bras, ne plaisantons pas, je me sens tout nerveux, et j'ai une peur enfantine de le voir paraître là, devant nous, avec son uniforme de drap blanc estimé 125 francs... Allons nous coucher! »

(*Sous Bois.*)

VI

La Maison verte.

Nous avons gagné les bois en redescendant vers une prairie qui s'enfonce solitaire dans la forêt aux vagues moutonnantes. A mesure que nous avancions, la futaie étendait à perte de vue ses profondeurs d'un vert toujours différent. Tristan s'acharnait à gratter les écorces, à inspecter les tiges des plantes, et ses efforts n'étaient nullement récompensés. Au bout de trois heures de contremarches et d'explorations inutiles, nous sortîmes par une haute lisière d'où on apercevait dans la lumière du couchant les ruines émergeant d'un fouillis de verdure et les maisons de Vignory au fond de la combe, comme des œufs dans un nid. Le soir venait peu à peu et avec lui tous les enchantements produits par les rayons plus obliques, les colorations plus chaudes, et aussi par ces nimbes de fumée que la préparation du souper étend sur les toits des maisons. De chaque sentier débouchaient des gens courbés sous de lourdes panerées de fruits. Dans les vignes pleines de raisins mûrs, la petite flûte stridente de la rainette se faisait entendre. A un tournant du chemin, nous

sommes tombés sur une maison de campagne isolée au milieu des vergers et hermétiquement close. Les hôtes de ce logis n'y étaient pas venus depuis longtemps, car un vigoureux pommier en espalier, tapissant toute la façade, avait poussé ses grands brins noueux jusque sur les croisées, dont les volets se trouvaient ainsi condamnés à perpétuité.

« C'est la *Maison verte*, dit Tristan, répondant à mon interrogation muette, voilà tantôt vingt ans qu'elle n'a été habitée; les propriétaires l'ont quittée un beau jour, on ne sait pourquoi, et depuis, dans cette maison déserte,

> N'entendant plus monter ni descendre personne,
> Aucune voix qui parle, aucun timbre qui sonne,
> L'araignée, en maîtresse, a suspendu ses fils [1].

Le plus curieux de tout cela, c'est que le notaire d'ici, chargé de la garde des clés, a l'ordre de décliner toute offre de location ou de vente.

« C'est étrange! » murmurai-je en poussant la lourde grille de fer. La serrure était sans doute en mauvais état, car la grille roula en grinçant sur ses gonds rouillés, et nous pûmes entrer dans la cour, où les chardons et les folles avoines poussaient à l'aventure. Un petit mur la séparait du jardin, et contre ce mur, à l'abri d'un houx, un vieux puits arrondissait sa margelle revêtue intérieurement de touffes de scolopendre. En face, le perron de la maison étageait ses marches verdies et effritées. Tout, depuis les corniches moussues du pignon jusqu'aux panneaux déjetés de la porte, criait l'abandon et la décrépitude. Le jardin avait un aspect plus sauvage encore. Les fraisiers croisaient en tout sens leurs tiges rampantes et recouvraient les allées d'un lacis de verdure; les plates-bandes, envahies par les mauvaises herbes, ressemblaient aux tertres d'un cimetière. Çà et là quelques fleurs tenaces

1. André Lemoyne, *les Roses d'antan*.

et résistantes avaient survécu : asters violets, soucis aux teintes fauves, phlox à odeur automnale. Tout à travers, les pommiers, les poiriers et les framboisiers formaient une sorte de forêt vierge. Un cadran solaire, sur sa stèle, avait quasi disparu sous la mousse; une tonnelle effondrée laissait voir un banc de pierre brisé, et plus loin un réservoir couvert de lentilles d'eau. La façade de la maison qui regardait le jardin était de haut en bas étreinte par un jasmin, dont quelques blanches étoiles piquetaient encore la verdure sombre, et en face des fenêtres, à la fourche d'un cytise, pendaient les débris d'un hamac rongé par la pluie et les rats.

« Cette singulière demeure, dis-je, semble avoir été abandonnée à la hâte; il s'en dégage un parfum de mystère qui me séduit.

— Sais-tu? s'écria Tristan, couchons ici, et demain nous retournerons fouiller les bois, car je ne puis pas décidément renoncer à ma chrysomèle... L'auberge est pleine de rouliers, et nous y serions mal; j'irai trouver le notaire, qui est de mes amis; il me donnera les clés de la *Maison verte* et nous y passerons la nuit... Hein! ce sera romanesque. »

L'offre était trop engageante pour que je répondisse par un refus; je dis oui, et après un rapide souper, suivi d'une courte visite chez le notaire, nous revenions à la nuit close, munis des clés et armés d'un gigantesque falot qui promenait sur la maison abandonnée une fantastique lueur.

Lorsque Tristan fut parvenu à grand'peine à ouvrir la porte du perron, tout obstruée par des touffes de saponaires et de joubarbes, nous pénétrâmes dans un vestibule dallé de petits carreaux noirs et blancs, d'où s'exhalait une moite odeur de champignon qui prenait à la gorge. « J'ai acheté des bougies, dit mon ami; comme la maison est restée meublée, j'espère que nous trouverons des chandeliers quelque part, et que nous pourrons faire du feu... »

Tristan aurait pu à la rigueur se dispenser de son emplette de luminaire, car sur la cheminée de la pièce principale nous trouvâmes des flambeaux encore garnis de bougies usées à moitié. Tandis qu'il fouillait le logis pour y découvrir du bois, j'examinai cette pièce, qui avait dû servir de salon. Les bougies éclairaient à peine; l'atmosphère humide entourait la mèche grésillante d'une vapeur semblable au halo de la lune dans les nuits pluvieuses, et les objets ne sortaient de l'ombre qu'à demi. Sur la cheminée de marbre noir, il n'y avait rien qu'une potiche encore pleine de plantes desséchées. C'étaient des fleurs sauvages, cueillies sans doute dans une dernière promenade d'automne, car j'y reconnus des tanaisies, des houppes de clématites et des débris de reines-des-prés. Dans une des encoignures de la cheminée se trouvait un chiffonnier à coins de cuivre, et de l'un des tiroirs entr'ouverts sortaient des écheveaux de laine bleue, rose, orange, aux couleurs passées; un livre avait été oublié sur la tablette de marbre, et une brindille de jasmin marquait en guise de signet la lecture interrompue. Je le feuilletai : c'était *Jocelyn*. En face de la cheminée, un piano à queue était resté ouvert, et sur le pupitre s'étalaient de vieilles romances : *Plaisir d'amour*, *le Fil de la Vierge* et *le Lac*; mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut un buste en marbre blanc, posé sur une console entre les deux fenêtres. Je le fis remarquer à Tristan, qui avait enfin réussi à allumer une claire flambée. L'œuvre avait été exécutée par un véritable artiste : le modelé était traité de main de maître, et la tête avait une expression de vie saisissante. C'était une figure de jeune femme ou de jeune fille. Les cheveux séparés au sommet étaient roulés en une série de petites boucles étagées de chaque côté des tempes; le front était intelligent, l'ovale allongé du visage rappelait celui de la *Diane* de Jean Goujon; les yeux grands et questionneurs, le nez un peu impérieux, la bouche légèrement retroussée aux coins avaient une expres-

sion passionnée et voluptueuse qu'accentuaient encore un menton proéminent, les lignes onduleuses du cou et une poitrine amoureusement modelée.

« Plus j'étudie cet intérieur, dis-je à Tristan, et plus je suis convaincu que ses hôtes l'ont abandonné précipitamment, chassés par quelque brusque et mystérieuse catastrophe.

— Le maître du logis avait peut-être été compromis dans quelque affaire politique, après le deux décembre. Sa femme l'aura suivi dans son exil, elle y sera morte, et il ne se sera plus soucié de rentrer en France.

— Non, répliquai-je, je flaire plutôt là-dessous quelque histoire d'amour coupable... Remarque que la femme était jeune et charmante, ce buste en fait foi. De plus elle était romanesque, car elle lisait *Jocelyn* et chantait des romances sentimentales. Elle aura ébauché ici quelque bel amour défendu, puis un jour tout ayant été découvert, elle se sera exilée spontanément, et le mari désespéré aura quitté à jamais une demeure devenue odieuse...

— Là-dessus, répondit Tristan, nous ne saurons jamais rien, car le notaire, qui seul pourrait nous renseigner, est muet comme un poisson sur le chapitre de ses anciens clients... Le mieux, ajouta-t-il en bâillant, est de n'y point penser et de nous coucher; je tombe de sommeil. »

Et, sans cérémonie, il souffla les bougies et s'étendit sur les coussins d'une bergère, tandis que je m'allongeais de mon mieux dans un grand fauteuil roulé près de l'âtre. Un quart d'heure après, Tristan était parti pour le pays des rêves; quant à moi, j'avais beau me retourner dans mon fauteuil, il m'était impossible de fermer les yeux.

Le mystère des hôtes de la *Maison verte* me trottait dans le cerveau, et, sur les données que j'avais recueillies, je continuais à échafauder des hypothèses. De plus l'appartement semblait hanté par des hôtes bizarres, et chaque fois que mes paupières commen-

çaient à s'alourdir, j'étais réveillé par un bruit nouveau : craquement des boiseries dilatées par la chaleur, vibrations des cordes du piano, grignotements de souris derrière les cloisons, tic-tac d'araignées ourdissant leur toile... Je me mis à contempler le buste que le feu mourant éclairait de bas en haut. A cette clarté tremblante, il prenait une expression étrange : les lèvres de la jeune femme avaient l'air de murmurer je ne sais quelles paroles inentendues, les ailes de ses narines se gonflaient, ses yeux souriaient tristement. Un rayon de lune filtré par un trou du volet glissait jusque vers la cheminée après avoir caressé le buste, et je croyais voir le rayonnement de ces yeux profonds obstinément fixés sur le bouquet desséché dans la potiche du Japon. « As-tu compris, as-tu deviné enfin?... » semblait me dire ce regard obsédant. Je sentis sous mes doigts nerveux le volume de *Jocelyn*, je pensai involontairement à l'épisode de *Francesca de Rimini*, et je me mis à répéter mentalement les vers de Dante :

Galeotto fu il libro, e chi lo scrisse;
Quel giorno piú non vi legemmo avante...

Peu à peu le sommeil triompha de mon agitation, et je m'assoupis; pendant combien de temps? je ne sais, mais je fus réveillé en sursaut par un chant de triomphe retentissant comme la diane dans une caserne. Il faisait grand jour, la fenêtre était entr'ouverte, les volets poussés, et Tristan, planté sur ses longues jambes devant le bouquet de fleurs sèches, sonnait une fanfare avec ses doigts roulés en cornet sur sa bouche. — Victoire! s'écria-t-il, je l'ai trouvée!...

« Quoi?... L'histoire de la jeune femme de la *Maison verte*? balbutiai-je en me frottant les yeux.

— Eh non!... Ma chrysomèle... *Chrysomela fucata*!... Figure-toi qu'en attendant ton réveil, je m'étais amusé à herboriser dans ce bouquet fané; j'y reconnais une tige de millepertuis, je la secoue, et, merveille des

merveilles, j'en vois tomber ma chrysomèle... Elle est morte, il est vrai, mais parfaitement conservée... Tiens, regarde! »

Il me montra un coléoptère d'un bleu cuivré, gros comme une lentille, et en somme fort ordinaire. « Je le croyais plus beau, dis-je en restant froid.

— Tu es un philistin, il est admirable! continua-t-il en braquant sa loupe sur son insecte, et tu sais j'avais raison : les élytres sont ponctuées comme les feuilles des millepertuis... »

Il le déposa précieusement dans sa boîte. J'avais ouvert la fenêtre toute grande. Les grives commençaient à gazouiller dans les vignes, et nous entendions les bandes de vendangeurs se héler joyeusement sur le chemin. Je jetai un dernier regard sur le buste, qui avait retrouvé son impassibilité marmoréenne.

« Adieu! lui murmurai-je avec un soupir, tu gardes ton secret. »

Tristan avait refermé les volets. « Adieu, maison de la chrysomèle! » s'écria-t-il en verrouillant la porte et en agitant son chapeau.

Et nous redescendîmes vers Vignory, tandis que le soleil levant enveloppait la *Maison verte* de sa rose illumination.

(*Sous Bois.*)

VII

Une visite à Bastien-Lepage.

C'était à Damvillers que je devais trouver mes compagnons de voyage. Ce sont deux frères, tous deux artistes. L'aîné est peintre, et, bien que fort jeune, il n'a pas attendu longtemps ces premiers sourires du succès qui, au dire de Vauvenargues, sont plus doux que les feux de l'aurore. Les terres fortes de notre pays meusien ne sont guère fécondes en artistes, mais

quand elles en produisent un de loin en loin, elles le font robuste et original. Mon ami ressemble à ces poiriers trapus, nés à grand'peine dans un sol pierreux, mais qui, ayant une fois pris le dessus, donnent des fruits pleins de suc et de saveur. Petit, leste, énergique et narquois, doué d'une remarquable habileté de main, il possède déjà tous les secrets de son métier, mais c'est là le moindre côté de son talent. Ce qui constitue sa véritable originalité, c'est une finesse savante jointe à une scrupuleuse sincérité; une couleur sobre, claire, argentée, qui enveloppe ses têtes de bourgeois, d'enfants ou de bergers dans un bain d'air lumineux; c'est en un mot la netteté et le naturel, ces deux maîtresses qualités qui font les bons peintres comme les bons écrivains. Dégagé des conventions de l'école, il est resté dans le sentiment de la vie moderne, tout en peignant avec la bonne foi consciencieuse et précise des vieux maîtres français et flamands. Sa manière rappelle par certains procédés celle des Memmling et des Clouet; aussi l'avons-nous surnommé *le Primitif*.

Après une longue course à travers les chemins, quelle bonne chose qu'une halte dans un milieu bien intime et bien cordial, où tout s'unit harmonieusement pour vous faire accueil : — les fleurs rangées sur le manteau de la cheminée, les toiles pendues au mur, le vin qui rit dans les bouteilles, et surtout les figures bienveillantes des hôtes! Le Primitif et son frère Éverard me secouaient vigoureusement les mains; le père me souriait en me débarrassant de mon sac et de mon bâton; le grand-père, allègre en dépit de ses quatre-vingt-trois ans, arrivait les bras chargés de bouteilles; la ménagère se hâtait de soulever le couvercle de la soupière fumante. La mère du Primitif est bien la mère qu'il faut à un peintre : elle est experte aux choses de la vie domestique; et en même temps elle comprend ces caprices, ces raffinements et ces inquiétudes qui font de la vie d'un artiste une existence à

part. Petite, alerte, ayant le regard tendre et les traits mobiles, c'était merveille de la voir passer de la salle à la cuisine, avec une vivacité d'hirondelle, se posant un moment sur sa chaise pour repartir l'instant d'après en quête d'un verre ou d'une assiette, revenant avec un sourire, veillant à tout, pensant à tout et n'oubliant qu'elle-même.

Après le déjeuner, nous avons traversé le bourg pour gagner le jardin où le Primitif travaille en plein air. Damvillers a été jadis fortifié par Charles-Quint et a eu les honneurs d'un siège. Plus tard Louis XIV l'a fait démanteler, mais ses anciens fossés subsistent encore; on les a transformés en vergers où l'herbe pousse dru, grâce au voisinage d'un ruisseau qui se nomme la Tinte. Vu de la plaine, le bourg a l'air d'un îlot de verdure, du milieu duquel émergent à peine quelques toitures brunes et la tour de l'église. Assez loin à l'entour, le pays est plat et le regard y court à l'aise sur une large étendue de prés et de cultures. C'est un paysage calme, discrètement coloré, mais qui ne manque ni de caractère, ni d'une certaine ampleur. Quand il m'en eut bien fait comprendre les lignes harmonieuses et les délicates nuances, le Primitif me ramena vers les jardins : « Maintenant, dit-il, allons admirer les fleurs du grand-père. »

De vrai, la chose en valait la peine. En entrant dans ce rustique jardinet, resserré entre un bout de pré où coule la Tinte et les vergers des fossés, on avait les yeux en fête. Sur le fond vert des arbres, les notes blanches, roses, jaspées et violettes d'un épais massif de reines-marguerites éclataient comme une musique joyeuse; à côté, des géraniums faisaient flamber leurs fleurs d'un rouge-feu, et de grands fuchsias lançaient au loin comme des fusées leurs branches flexibles d'où retombait une pluie de clochettes empourprées. Une lumière finement tamisée par un ciel pommelé baignait toutes ces couleurs chantantes et en faisait valoir les moindres modulations. Et du milieu de ces fleurs

tapageuses se détachait l'originale figure du grand-père, promenant lestement ses quatre-vingt-trois ans d'un massif à l'autre. Son bonnet de velours, crânement penché sur l'oreille, laissait voir à plein son visage socratique à l'expression narquoise. Ses yeux bleus pétillaient de malice, le nez large et retroussé avait un accent gouailleur que corrigeaient juste à point deux bonnes lèvres spirituelles et gourmandes, sa barbe blanche s'étalait en éventail sur une vieille veste de chasse aux jolis tons feuille morte, et ses mains sans cesse en mouvement agitaient impatiemment les branches d'un sécateur. C'était un double plaisir de contempler, à côté de la plantureuse floraison des massifs, cette verte et sereine vieillesse.

(*Sous Bois.*)

VIII

Les Verriers de l'Argonne.

Nous sortons de table pour fumer en plein air. La nuit est tout à fait venue, et, au détour d'un chemin nous apercevons une immense clarté rougeâtre qui semble courir sur la forêt.

« Un incendie dans les bois ! s'écrient le Primitif et Éverard.

— Non, répond Tristan, ce doit être la réverbération des fours d'une verrerie... Si vous voulez, nous pousserons jusque-là. »

Nous sommes en effet dans le pays du verre et des gentilshommes verriers, et, chemin faisant, Tristan nous conte leur histoire.

D'après lui, l'établissement des verriers en Argonne remonterait au règne de Philippe le Bel. Ce qu'il y a de certain, c'est que, déjà en 1448, on trouve une charte du duc de Lorraine, maintenant les maîtres et

ouvriers en verre dans leurs anciens droits et franchises. Ce n'était pas un mince cadeau, car, outre l'exemption « de toute taille, subsides, gîte et chevauchée », ces privilèges comprenaient : droit de paisson, d'affouage et de chasse dans la forêt, droits de pêche dans les ruisseaux, étangs et rivières, etc. Ces gentilshommes, demi-artistes, demi-aventuriers, avaient été sans doute attirés en Argonne par les ressources nombreuses que le sol offrait à leur industrie. Un sable pur y foisonnait sur les plateaux couverts de fougères; la forêt leur donnait du charbon à discrétion, et ils vendaient avantageusement aux vignerons du Barrois et de la Champagne leurs bouteilles et leurs gobelets, appelés dans le pays des *godets*. En outre, les futaies giboyeuses de Beaulieu et de La Chalade, les eaux poissonneuses de la Biesme étaient faites pour retenir des gens qui aimaient la bonne chère et avaient toujours eu du sang de braconnier dans les veines.

Ils s'étaient donc installés en pleine forêt et s'y considéraient comme chez eux. La solitude était profonde; elle éloignait les importuns, effrayait les créanciers et les sergents, et permettait aux verriers de mener à leur guise une existence sans préjugés. Leur commerce prospérait; les rois de France s'intéressaient à eux, Henri III avait confirmé leurs privilèges, et Henri IV daigna leur donner une audience en passant aux Islettes.

« Quoi! dis-je à Tristan, le Béarnais est venu ici?

— Oui, en 1603, lors de son voyage à Metz, et même par un temps assez maussade. On était en mars, et, pour parler le patois du pays, il *mousinait*, c'est-à-dire qu'il tombait une pluie fine et pénétrante. Au bas de la côte de Biesme, près du pont, le roi vit sortir de la forêt et se ranger le long du parapet un groupe de singuliers personnages, dont la mine fière et l'accoutrement campagnard attirèrent son attention. Ils se tenaient tête nue, sous la bruine, l'épée en verrouil et un placet à la main. — Qui sont ces gens-là? demanda

Henri IV au postillon. — Sire, ce sont des souffleurs de bouteilles. — Le Béarnais aimait à rire, les mauvaises langues prétendent qu'il se permit à l'endroit de ces souffleurs de verre une plaisanterie assez salée [1]. La voiture ne s'arrêta pas, car on avait déjà perdu beaucoup de temps à écouter la harangue des notables de Sainte-Menehould, mais le roi fit prendre les placets des verriers, et peu après leur accorda de nouvelles lettres patentes. Ce temps-là fut leur âge d'or, et cela dura jusqu'au XVIIIe siècle. Ils gagnaient gros et menaient grand train; mais la révolution de 1789, en anéantissant leurs privilèges, leur porta un rude coup. Mécontents du nouvel ordre de choses, ils luttèrent de leur mieux pour défendre le régime qui succombait; Dumouriez, dans ses *Mémoires*, rapporte les efforts que tentèrent les verriers de l'Argonne pour entraver les manœuvres de l'armée républicaine. Beaucoup d'entre eux émigrèrent et s'enrôlèrent dans l'armée de Condé, où ils se battirent bravement. Quand ils rentrèrent au pays vers la fin de l'empire, fatigués de l'exil, éclopés et fort mal en point, ils trouvèrent leurs verreries en ruine.

Tristan s'est interrompu, car nous voici arrivés à la verrerie. Les hauts bâtiments de l'usine se dressent devant nous. D'espace en espace, des lueurs d'un rouge incandescent font dans la façade noire de radieuses trouées; au milieu, s'ouvre la grand'porte de l'usine, et de cette baie voûtée s'échappe une maîtresse gerbe lumineuse qui se prolonge bien loin au dehors, et se promène parmi les ombres de la forêt comme la queue d'une flamboyante comète. Nous entrons. Sous la haute toiture de tuiles s'élève un vaste rectangle de maçonnerie, dans l'intérieur duquel flambe la fournaise

1. Henri IV, d'après la tradition populaire, répondit au postillon : « Eh bien! dis-leur de souffler au c.. de tes chevaux pour les faire aller plus vite! » — *Histoire de Sainte-Menehould*, par Cl. Buirette.

qui doit mettre en fusion les éléments du verre. Sur chacune des faces latérales du massif bâillent les bouches des fours ou creusets qui contiennent le verre et qu'on nomme des *ouvreaux*. Il s'en échappe une lumière aveuglante et une chaleur à peine supportable. La fonte gronde et détone dans les creusets. Çà et là s'agitent les ouvriers chargés de surveiller l'opération, et leurs robustes silhouettes s'enlèvent en noir sur la violente clarté des ouvreaux. Les verriers ne sont pas encore arrivés; ils dorment en attendant que le verre soit à point; mais la fusion est presque complète, et leur rôle va commencer. Dix heures sonnent, un apprenti sort avec une lanterne et va frapper aux portes des maîtres souffleurs qui logent aux environs de l'usine; devant chaque logement, il appelle les hommes à l'atelier en chantant d'une voix traînante : « A l'ouvreau, messieurs, à l'ouvreau! »

Au bout d'une demi-heure, la verrerie bourdonne comme une ruche. Tout le personnel de l'usine est à son poste, et chacun prend la place que lui assigne son emploi, car, dans ce métier de verrier, il y a des grades bien distincts, et on ne conquiert le titre de *maître souffleur* qu'après avoir passé par les degrés successifs de *porteur*, de *gamin* et de *grand garçon*. Le *gamin*, armé d'une longue canne de fer creux, *cueille* le verre liquide dans le creuset et passe la canne au *grand garçon*, qui prépare cette masse vitreuse, d'une belle couleur rouge cerise, en la roulant sur une plaque de métal, où elle s'allonge en fuseau, puis il remet au *maître souffleur* la canne à l'extrémité de laquelle pend ce fuseau de verre rouge; celui-ci plonge le verre dans un moule, souffle dans la canne, à laquelle il imprime en même temps un léger mouvement de rotation, et en moins d'une minute il retire la bouteille toute formée et encore lumineuse. Frappant lestement avec un maillet sur la partie inférieure, il y pratique le renflement conique qui forme le fond; avec un peu de verre cueilli au creuset, il modèle la bague

du goulot, et, la bouteille parachevée, il la jette toute brûlante au *porteur*, qui la reçoit humblement dans un étui en fil de fer et court la déposer dans un second four, où elle subira une nouvelle cuisson.

Le *maître souffleur* est le grand acteur du drame de la bouteille, et il a conscience de son rôle important. Il ne travaille que deux heures d'affilée, puis se repose deux heures, et c'est justice, car il est difficile de tenir longtemps à ce feu d'enfer. Ces souffleurs doivent être cuits jusqu'aux moelles par l'haleine embrasée de la fournaise, et quand on les voit, n'ayant pour tout vêtement qu'une longue robe de cotonnade bleue, s'agiter tout suants devant l'ouvreau, on comprend ce surnom de *hâzis* que leur ont donné les paysans. Presque tous ont une fière et énergique expression de visage; la robe qui tombe jusqu'à leurs pieds et les lueurs rouges du creuset aident encore à leur donner un air presque majestueux. L'un d'eux surtout nous a frappés. C'était un garçon de vingt-cinq ans, svelte, élancé, ayant le cou finement attaché, des cheveux châtains bien plantés et frisotant ainsi que la barbe. Sa tournure, ses yeux intelligents, son nez busqué et le fin sourire de sa bouche rappelaient certaines têtes de Léonard de Vinci. Il s'est aperçu qu'il attirait notre attention, et, descendant de sa plate-forme de l'air d'un maître qui va au-devant de ses hôtes, il nous a invités à souffler une bouteille, « si c'était notre plaisir ». Et tandis qu'il parlait, il y avait vraiment dans son geste, dans son accent, dans son port de tête, quelque chose d'aisé, de fier et de chevaleresque qui disait une race de choix et une nature déjà affinée.

Quand nous avons eu soufflé chacun notre bouteille, nous avons pris congé de nos hôtes et quitté la verrerie, dont la longue gerbe de rayons nous a courtoisement reconduits jusqu'à l'auberge.

(*Sous Bois.*)

IX

Une route en Argonne.

Nous avions résolu de ne pas manquer le pèlerinage qui aura lieu lundi, en pleine forêt de Beaulieu, à l'ermitage de Saint-Rouin, et nous nous sommes décidés à aller coucher à Futeau pour être tout portés le lendemain. Cette portion de l'Argonne est plus intéressante encore que celle qui descend vers La Chalade. Les prés y sont plus accidentés et plus verts; les lisières qui les bordent, plus riches en beaux arbres de toute essence. A mesure qu'on avance, le regard se repose sur des hameaux blottis aux marges de la forêt. Ici, les Senades avec leur vieille verrerie; là, la Contrôlerie avec ses chaumières basses et lézardées. Entre ces deux hameaux, la vallée a l'aspect à la fois intime et solennel d'un parc centenaire; les pelouses mamelonnées, coupées par des bouquets de frênes, descendent mollement vers la Biesme, dont la rive opposée est ombragée par de magnifiques arbres de lisière : chênes, hêtres et charmes, étendant royalement vers la prairie leurs ramures majestueuses. Entre leurs fûts grisâtres on aperçoit le pelage fauve des troupeaux de vaches qui paissent sous bois, et sur les talus de la rivière s'épanouit une riche végétation de fleurs automnales.

Le temps s'était remis au beau; l'air était tiède, le soleil se montrait par intervalles et nous envoyait des flambées de rayons; la terre détrempée par la pluie fleurait bon, comme sent bon le pain chaud sortant du four. Tristan était mélancolique et nerveux, avec des intermittences de fièvre. Comme toujours en pareil cas, son effervescence se traduisait en effusions et en dithyrambes. A la vue des fleurs d'automne qui foisonnaient sur les talus, il est devenu tout à fait

lyrique et s'est mis à apostropher les buissons : — Vous êtes heureuses, vous, les fleurs! s'est-il écrié en caressant de ses longs bras les tiges épanouies, qu'avez-vous à craindre? L'humidité d'une ondée ou le pied des troupeaux qui passent?... Le lendemain vous repoussez de plus belle. Jamais vous n'avez inspiré un sentiment de haine ou de douleur. Qui vous regarde sourit, et qui vous respire est charmé. Vous vous perpétuez d'année en année, par vos graines; mais nous?... nos plus doux soleils sont inquiets et nos jours les plus purs ont des nuages menaçants. Si loin que nous voyions, nous sommes tristes de ne pouvoir pousser notre regard au delà. Vous restez où vous êtes nées; nous, nous voyageons comme des malades condamnés qui nulle part ne retrouveront leur santé perdue. Fleurs immobiles et muettes, étranges et charmantes formes, joie de la vue et de l'odorat, je vous envie!

(*Sous Bois.*)

X

Un Pèlerinage.

Éperonnés par Tristan, qui craignait de manquer l'arrivée des pèlerins, nous étions sur pied à l'*Angelus*. Le jour commençait à poindre et les bois de Bellefontaine étaient surmontés de cette aimable couleur aurore qui fait plaisir à voir, comme les premières rougeurs sur les joues d'une fille de quinze ans. Nous avons quitté le village, emportant dans nos sacs de quoi déjeuner, et nous étonnant de voir la route encore déserte. Nul n'est prophète en son pays; aux Islettes, on nous avait semblé tiède à l'égard de saint Rouin; à Futeau, la population est positivement indifférente. A l'endroit où s'embranche le chemin de Bellefontaine, nous avons vu passer deux ou trois paysannes et autant

d'enfants. Peu après, une voiture de maître nous a frôlés au passage : sur les coussins, en face de deux dames ensommeillées, se dandinait un abbé pimpant et satisfait, ayant à ses côtés un jeune garçon dont il est sans doute le précepteur. Un peu plus loin, nous avons rencontré un char à bancs plein de bottes de paille et de bourgeoises endimanchées, et c'est tout.

« Il me semble que la forêt ne donne pas, remarque Éverard, est-ce que ce pèlerinage serait un *four*?

— La plaine est plus fervente, répond Tristan; vous verrez tout à l'heure les gens de Brizeaux, de Passavant et de Waly arriver en procession. »

Si le défilé des pèlerins manque de couleur, en revanche, la route qui conduit au pèlerinage tient toutes ses promesses. Les tranchées latérales nous découvrent de jolis dessous de bois : — ravins fuyants, mares ombreuses, clairières ensoleillées où des écureuils gambadent d'arbre en arbre. A un détour, les massifs s'écartent et la surface unie et bleue d'un étang apparaît dans la profondeur du bois, avec son encadrement de joncs, de bouleaux et de sorbiers. Une hutte de chasseur aux canards effondre sur le bord son toit de chaume en ruine, un bateau est à demi enfoncé dans la vase; de temps en temps un bouillonnement monte entre les joncs, une poule d'eau émerge à la surface, tourne à droite et à gauche son cou fin et sa tête inquiète, puis replonge au fond de l'étang. — Pendant que nous sommes en contemplation devant cette nappe d'eau solitaire, une cloche au son grêle résonne dans l'air matinal. — C'est la messe des pèlerins, s'écrie Tristan, nous arriverons en retard!

En effet, en débouchant dans la prairie plantée de pommiers où se trouve l'ermitage, nous avons entendu bourdonner les voix des chantres. La chapelle s'élève au bout du pré, presque à la lisière du bois; c'est une bâtisse modeste, surmontée d'un clocheton en auvent où se balance la cloche, et flanquée d'une maisonnette qui sert de sacristie. En avant, un réservoir bordé

d'une margelle de pierre reçoit les eaux de la source miraculeuse et sert de piscine à l'usage des fidèles. — Dans l'allée qui conduit à la chapelle, des voitures de toute forme et de toute provenance : coupés de maître, cabriolets de louage, charrettes de paysan, font comme un rempart autour de l'autel de feuillage où l'on célèbre la grand'messe en plein air. On en est déjà au *Kyrie* quand nous pénétrons dans l'enceinte réservée aux pèlerins. Notre apparition ne laisse pas de donner de notables distractions à l'assistance. Nos sacs de touristes, la boîte à couleurs et surtout le costume excentrique de Tristan causent une surprise mêlée d'inquiétude.

Nous demeurons impassibles, et, mettant chapeau bas, nous nous accoudons à la balustrade de la piscine. Il y a tout au plus deux cents personnes autour de l'autel. Le gros de l'assemblée se compose de femmes et d'enfants; une vingtaine de prêtres et de séminaristes en vacances sont agenouillés çà et là, et leurs soutanes jettent des notes noires au milieu des robes voyantes des femmes. Quelques privilégiés ont des sièges réservés et écoutent dévotement la messe, assis à l'aise dans des fauteuils; mais la majeure partie des assistants s'installe comme elle peut sur l'herbe des pelouses ou sur les bancs de la piscine. La matinée est fraîche, et une dévote a apporté une chaufferette sur laquelle ses pieds sont pieusement posés; deux dames plus frileuses encore sont restées dans leur voiture et lisent leur paroissien en se serrant l'une contre l'autre sur les coussins. Le jeune abbé, frisé et content de lui, que nous avons remarqué sur la route, se tient près du marchepied avec son élève. C'est un beau brin d'abbé, brun, bien découplé, au menton rasé de frais et bleuâtre, aux façons précieuses et apprêtées; ses gros yeux noirs semblent pleins d'admiration pour sa propre personne, et ses lèvres rouges ont l'air de se murmurer à elles-mêmes des compliments. Il se penche respectueusement du côté des deux dames et

nous signale à leur attention avec un petit rire sec.

Cependant on a lu l'Évangile, et un certain remue-ménage annonce qu'il va se passer quelque chose d'important. En effet, deux prêtres escortent jusqu'à l'estrade de l'autel un évêque à cheveux gris, à la tête bienveillante et fine, qui bénit l'assemblée et commence en style fleuri le panégyrique de saint Rouin. Le soleil, qui s'est élevé au-dessus des arbres, se met de la fête et darde ses rayons obliques sur l'autel. L'eau du réservoir chatoie, les chandeliers d'argent jettent des éclairs, les chasubles des chantres, les calottes rouges des enfants de chœur, les toilettes bariolées des dévotes s'épanouissent dans la verdure comme des fleurs dans un pré, et le prélat lui-même, avec sa robe et son camail de cérémonie, ressemble à un magnifique iris violet. Ce charmant tapage de lumière et de couleurs fait la joie du Primitif, mais non point celle de monseigneur. Ce traître de soleil qui lui vient droit dans les yeux gène fort son éloquence. En vain il se sert de son bonnet comme d'un écran, les rayons empourprent sa figure, l'obligent à cligner les paupières et dérangent toute la belle ordonnance de son sermon. De plus, un bruit de vaisselle et de couverts partant de la maisonnette où des paysannes préparent le déjeuner des officiants, distrait l'auditoire et déconcerte l'orateur. Aussi le prélat galope à bride abattue vers sa péroraison, et le panégyrique tourne court.

(*Sous Bois.*)

XI

Les Semailles d'automne.

Tout le village est aux champs. Là-haut, sur le plat de la colline où l'on sème les *marsages*, il y a une animation qui contraste avec la solitude de la forêt, dont les lisières, tantôt creusées comme des golfes, tantôt

saillantes comme des promontoires, encadrent de leurs marges sombres les labours fraîchement remués. Partout bêtes et gens sont à l'œuvre, la vie rustique est en plein réveil. Ici, on herse un champ ; là, un paysan marche lentement, un sac de toile blanche sur la poitrine ; sa main y plonge à mesure, et, d'un geste circulaire, il répand dans les sillons labourés des poignées d'orge ou d'avoine dont les grains s'éparpillent sur la glèbe en rendant un léger son métallique. Un peu plus loin, le soc d'une charrue commence à soulever des mottes luisantes. Les bêtes tirent, le cou tendu ; les fouets claquent, les hommes encouragent de la voix leur attelage : « Hue ! Dia ! Ohé ! » Les cris retentissent nettement dans l'air sonore.

Le soleil ne s'est pas montré de l'après-midi. Un ciel marbré de nuages blancs laisse voir à peine çà et là, par d'étroites déchirures, des coins d'un azur froid. Un vent de bise couche au ras de terre les herbes sèches des éteules ; mais, malgré cette austère physionomie de la campagne, on sent déjà qu'on est en mars et que la vie printanière n'attend plus qu'une pluie tiède pour renaître. Des centaines d'alouettes montent vers les nuées, et leur chant vibrant, réjouissant, infatigable, se mêle aux cris des laboureurs. A la crête d'un champ, à l'endroit où la ligne onduleuse de la côte coupe le ciel pâle, une charrue, avec les deux chevaux qui la tirent et l'homme qui la pousse, s'enlève vigoureusement sur l'horizon. Le groupe est d'une harmonie et d'une grandeur saisissantes. Rien que la terre nue et brune, le ciel clair, les silhouettes simplifiées de l'attelage et du laboureur ; et cela compose un ensemble d'une poésie et d'une beauté qui arrêtent le regard.

L'homme est jeune et robuste : il a vingt-cinq ans au plus. Ses jambes guêtrées de toile bise, sa blouse de couleur rousse, se confondent presque avec la terre quand il est au bas du champ ; mais, quand il arrive lentement à la ligne de l'horizon, son profil se découpe sur le ciel, et le piéton au collet rouge, qui longe à

mi-côte, sa boîte au dos, le chemin de Souilly et qui reconnaît le beau Mirguet de chez Mme Heurteloup, lui crie de loin un jovial bonjour en agitant son bâton de cornouiller. Désiré Mirguet tourne vers le facteur sa figure affairée, lui renvoie son salut, puis se remet à pousser la charrue en excitant ses chevaux : « Hue, Grisette! Hardi, Brun! » Il veut finir sa dernière raie avant la tombée du jour et ne se soucie pas de perdre du temps en causeries inutiles. Le piéton poursuit son chemin dans la direction de Souilly, se rapetissant de minute en minute, à mesure qu'il s'éloigne. Il n'est bientôt plus qu'un point noir sur le chemin blanc qui grimpe entre les champs pierreux, et pendant ce temps la charrue du Mirguet s'enfonce dans le sol, les sillons de terre argileuse et grasse multiplient leurs lignes parallèles sur lesquelles le soleil, qui a enfin troué la masse floconneuse des nuages, jette une oblique et rose lumière.

Comme il se l'était promis, Désiré Mirguet a terminé son labour avant la venue du crépuscule. Maintenant il s'arrête à l'extrémité du champ, essuie son visage moite de sueur, tandis que ses yeux bruns parcourent un moment l'étendue des terres et des bois qui composent le *finage* du Chânois.

A droite la forêt de Benoîte-Vaux, à gauche celle de Pontoux, couronnent les collines et entourent d'une épaisse ceinture boisée le village couché au fond d'un vallon étroit. Tout là-bas, en aval, à l'endroit où les bois descendent jusqu'à la route et semblent vouloir lui barrer le passage, un moulin solitaire se dresse comme une sentinelle perdue à la pointe des prairies; puis, à une portée de fusil, tranchant sur le vert cru de l'herbe, deux maisonnettes aux toits roux et aux murs d'un blanc bleuâtre se tiennent en avant-garde au milieu d'un massif d'arbres fruitiers; peu après vient le gros du village avec son ruisseau arrosant le pied des maisons, son clocher à demi croulant, ses toits de tuile dont les fumées montent droit vers le ciel; en

arrière, une dernière bâtisse plus considérable développe ses engrangements et son corps de logis, ombragé par un gros orme; c'est Chèvrechêne, l'habitation de Mme Heurteloup. Plus loin, les prés recommencent et la route de Heippes, qui les cotoie, serpente jusqu'aux collines boisées où le soleil se couche. Le globe rouge s'enfonce dans une molle jonchée de petits nuages saumonés, et son éclat se reflète en taches de feu, en éclaboussures incandescentes dans l'eau du ruisseau, qui prend sa source à la tête des prés hauts du côté de la *Fosse-des-Dames*.

Cette flambée de lumière éclaire en plein le visage hâlé de Désiré sous le feutre gris recroquevillé que le laboureur a rejeté sur sa nuque. Elle empourpre ses joues fraîches et sa moustache blonde; elle illumine ses yeux tranquilles et méditatifs. Lentement et méthodiquement, il dételle ses deux bêtes aux crinières emmêlées, jette son fouet sur ses épaules : « Hue, Grisette! Hue, Brun! » et les précédant d'un pas lourdement rythmé, il tourne le dos au champ labouré où la charrue reste seule, immobile, découpant sur l'horizon sa silhouette agrandie.

(*Madame Heurteloup*. Charpentier, éditeur.)

XII

L'Enterrement.

Tandis que Desgranges se livrait à ce rétrospectif examen de conscience, le bateau longeait un haut promontoire boisé qui semblait, ainsi qu'un mur à pic, fermer brusquement le lac. En face, sur une presqu'île bordée de peupliers et de marronniers, le château de Duingt, avec ses tourelles pointues et sa façade blanche, s'avançait dans la verdure, comme pour achever de barrer l'entrée du petit lac. La machine siffla, et ce

déchirement aigu interrompit la méditation de Philippe. Au même moment, il entendit le guide-photographe haranguer la famille anglaise à laquelle il était attaché :

« Voici Talloires, l'un des plus beaux sites du lac et l'endroit préféré des touristes... »

Le bateau doublait la pointe du promontoire et décrivait une courbe lente dans une anse bordée de vignes, au fond de laquelle les anciens bâtiments d'une abbaye de bénédictins, transformée en hôtel, dressent leurs toits bruns au-dessus de l'épaisse verdure d'un massif de marronniers. Entre les vignobles et les arbres des vergers, l'unique rue du village apparaissait, chauffant au soleil ses auvents hospitaliers, ses galeries de vieux bois fusé et ses toitures moussues. — Au delà du village et des vignes, des pentes boisées et ravinées montaient en muraille verdoyante jusqu'aux roches en encorbellement, où l'église de Saint-Germain est suspendue comme un nid de mouettes à une falaise; puis des forêts résineuses succédaient aux cultures, des pâturages dorés de lumière se découpaient dans le velours sombre des sapins et se continuaient presque à pic, jusqu'aux assises rocheuses où les bastions de la Tournette contemplaient le fond du lac bleuissant et son cirque de montagnes harmonieusement groupées.

Philippe Desgranges avait saisi sa valise et s'était joint aux passagers qui se préparaient à quitter le bateau. En examinant attentivement ces nombreux voyageurs qui se rendaient si matin à Talloires, il fut soudain frappé de leur attitude compassée et de l'uniformité du costume qui les endimanchait; les hommes étaient pour la plupart vêtus de redingotes noires et les femmes portaient des toilettes de couleur sombre. En même temps il entendit le tintement monotone d'une cloche d'église, et un funèbre pressentiment le prit. Son cœur s'était anxieusement serré, et, à peine débarqué, il s'informa, près de l'homme du ponton, du chemin qui conduisait au Vivier.

« Vous n'avez qu'à suivre ces messieurs et ces dames, répondit le pontonnier; ils se rendent tous au Vivier pour la sépulture.

— La sépulture!... Est-ce que M. Marcelin Diosaz?...

— Oui, monsieur, il est mort avant-hier, et on l'enterre ce matin. »

Les gens débarqués du bateau avaient pris un chemin montant à travers les vignes. Philippe pénétra derrière eux dans l'unique et tortueuse rue de Talloires, à laquelle des façades percées de rares fenêtres, et accidentées d'angles saillants ou rentrants, donnent un aspect de passage fortifié. Il arriva ainsi à l'extrémité du village, en face d'une habitation un peu isolée, dont la porte cochère large ouverte laissait voir librement la disposition intérieure. — Située entre cour et jardin, cette maison était bâtie dans le goût des con fortables demeures savoyardes du commencement du siècle. Élevée au-dessus d'un sous-sol, couverte de toits en auvent, elle était flanquée de deux pavillons aux toitures aiguës, que reliaient des *loggie* à l'italienne. L'une de ces galeries, sur lesquelles prenaient jour les portes et les fenêtres de l'appartement, était enguirlandée de glycines et de chèvrefeuilles, et regardait les flancs de la montagne; — l'autre, orientée au midi, faisait face au lac et au château de Duingt, bâti sur la rive opposée. Tout autour du corps de logis, des parterres en fleurs, ombragés de hauts platanes, des vergers plantés de noyers et des vignes bruissantes de sauterelles, descendaient mollement jusqu'au bord de l'eau. Du seuil du porche béant, rien qu'en embrassant cet ensemble d'un rapide coup d'œil, on devinait quelle fête du regard une habitation aussi heureusement située devait offrir à ses hôtes à toute heure du jour.

Mais, à ce moment, le contraste de la joie du dehors avec le funèbre appareil de l'intérieur avait quelque chose de cruellement poignant. — A gauche, sous les quinconces des platanes, les enfants du bourg stationnaient sur deux files : les garçons conduits par le

maître d'école; les filles par des sœurs en cornette noire. Devant la façade d'entrée, les pompiers, en blouse et en képi, évoluaient gravement sous l'œil de leur capitaine, tandis qu'entre les feuillages luisants des grenadiers et des citronniers, on distinguait les voiles de mousseline et les cagoules blanches à cordelière, dont les femmes de la confrérie des pénitentes s'enveloppent par-dessus leur robe de deuil.

Guidé par un petit homme qui remplissait les fonctions de pleureur et que drapait jusqu'aux pieds un manteau d'escot noir, Philippe, la poitrine et la gorge serrées, gravit le massif escalier de marbre du pays qui accédait au premier étage, et se laissa conduire jusqu'à la chambre mortuaire. — Le cerceuil y reposait sur des tréteaux, entre quatre cierges allumés et près d'un vase plein d'eau bénite. Desgranges secoua l'aspersoir sur le poêle de velours qui recouvrait la dépouille de Marcelin Diosaz. Un sanglot se nouait dans son gosier, à la pensée qu'il était arrivé trop tard pour serrer la loyale main de son ami. Il revoyait en imagination Diosaz descendant des bois de Chaville, une chanson montagnarde aux lèvres, il se remémorait son aimable figure rosée, ses yeux fins et rieurs, et sa petite moustache châtaine. Il songeait que cette joie, ce sourire, cette exubérante vitalité, tout cela était enfermé maintenant dans cette boîte de chêne, et que jamais plus cette vivante personnalité ne reparaîtrait à la lumière du jour. Il lui semblait que tout ce qui lui restait d'activité, de verdeur et de sève disparaissait avec la dépouille de ce compagnon des jours heureux, et qu'en escortant le corps jusqu'au cimetière, il mènerait aussi le deuil de sa jeunesse...

« Monsieur veut-il mettre un crêpe? » demanda le pleureur, qui remarqua l'émotion de Philippe et devina un ami du défunt.

Il le conduisit vers une pièce contiguë à la chambre mortuaire, où une servante ornait de longs crêpes les chapeaux que les invités lui présentaient à tour de

rôle. Ce cérémonial accompli, Philippe se glissa dans le salon plein de monde, dont les volets étaient clos et où l'orpheline recevait les embrassades ou les condoléances de chaque nouvel arrivant. Dans un groupe de femmes en deuil et sous les longs voiles noirs qui l'enveloppaient, il put à peine entrevoir le jeune visage altéré et les yeux gros de larmes de la pauvre enfant secouée par des sanglots mal étouffés. Il la salua, tandis que les regards curieux des assistants le dévisageaient; puis, honteux de son veston gris au milieu de ces vêtements de deuil, il se retira discrètement et alla s'appuyer à la balustrade de la galerie extérieure.

La cloche de l'église tintait toujours, et le clergé, crucifix en tête, entrait dans la cour sablée.

« Messieurs, dit à voix haute le *pleureur*, le mort quitte sa maison ! »

Les têtes se découvrirent, pendant qu'au long des degrés fleuris de chèvrefeuille, le cercueil descendait, porté par quatre montagnards, en veste et en chapeau rond, ayant en bandoulière une longue serviette blanche dont le nœud était fixé dans les bâtons placés sous la bière. — Le convoi défila lentement à travers le jardin : d'abord les enfants, cierges en main sur deux files et les pompiers marquant lourdement le pas; puis, derrière le cercueil, la confrérie des pénitents; enfin la famille, suivie des dames espacées sur deux rangs, et les hommes fermant le cortège dans le même ordre. — La longue procession se déroula dans la rue tortueuse jusqu'à l'église, entourée d'un modeste cimetière, où l'on voyait, près de l'entrée, une fosse béante attendant son hôte. Les assistants étaient si nombreux que l'église fut pleine avant que la queue du convoi y arrivât. Au fond de la nef bourrée de gens agenouillés, en face de l'autel étoilé de cierges et à quelques pas de la bière, Philippe distinguait la forme noire et prosternée de la jeune fille, dont les épaules étaient secouées par une nouvelle explosion de douleur.

Le clergé, lent et solennel, procédait avec pompe aux cérémonies du service religieux. La messe était chantée avec grand renfort de voix d'enfants de chœur. On devinait, à la façon consciencieuse dont les officiants psalmodiaient le *Dies iræ*, qu'il s'agissait d'un mort d'importance. Dans cette nef resserrée et sans bas-côtés, par cette matinée de juin, la chaleur était suffocante. On avait cependant laissé les grandes portes ouvertes, et, dans le cadre du portail cintré, on voyait un coin bleu du lac, une croupe verte de montagne, et, tout au loin, des frissons de champs de blé mûrissant dans un poudroiement de soleil. Tandis que le curé, d'une voix bien timbrée, aux articulations nettes et sonores, chantait la prose : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere...*, une sauterelle, envolée des jardins du voisinage et encore éblouie de clarté, se posait sur la coiffe noire d'une paysanne occupée à égrener son chapelet. Des enfants la remarquaient et se la montraient du doigt avec un sourire, et Philippe, machinalement, suivait sur les bonnets des prieuses le sautillement effaré de cette buveuse de soleil, égarée au milieu de l'office des Morts.

Après l'absoute, on leva le corps, les cierges s'allumèrent, et le cortège, se reformant dans le cimetière, fit le tour extérieur de l'église, au-dessus de laquelle les pâturages verts des hautes cimes avaient l'air de s'élever comme un mur immense. Le soleil de midi tombait d'aplomb sur les têtes nues, une pénétrante odeur de foin coupé emplissait le petit cimetière. On eût dit qu'avant de l'enfermer sous la terre, on voulait montrer à Marcelin Diosaz, dans toute leur radieuse beauté, les montagnes et le lac qu'il avait tant aimés. — Le cercueil descendit dans la fosse. Le prêtre murmura le dernier *Requiescat in pace*, les cierges s'éteignirent, et Philippe se retrouva dans la rue, au milieu de la foule qui s'éparpillait.

Il ne crut pas convenable de se présenter sur-le-

champ à Mlle Diosaz pour l'informer de l'objet de son voyage. Il remit sa visite à l'après-midi, et entra dans l'auberge où il avait fait porter sa valise. Après avoir essayé vainement de manger, il alluma un cigare pour tuer le temps, et, accoudé à la fenêtre de sa chambre, il se remit à songer au mort qui reposait maintenant dans la terre pierreuse de l'étroit cimetière. — Le cirque des montagnes était à ce moment baigné de soleil. Çà et là, quelques ombres seulement s'y marquaient en taches violettes. Une paix lumineuse, un sommeil d'enchantement prenait possession des villages riverains et de la luxuriante marge de blés, de prairies et de vignobles qui s'arrondissait autour du lac. L'eau, d'un bleu soyeux au ciel et d'un bleu verdi à l'ombre, n'avait pas une ride. Ce silence d'assoupissement n'était troublé que par un chant de coq, un bruit de rames et un sourd bruissement d'insectes. Peu à peu, Philippe Desgranges se sentait enveloppé d'un calme bienfaisant. Ses nerfs se détendaient, son cerveau se rassérénait. Cette tranquillité limpide et reposante était si différente de la fièvre parisienne qui l'agitait encore la veille! Il se figurait être transporté dans un monde nouveau, — un monde aux sites intimes et aux larges horizons, à la lumière à la fois colorée et pacifique, dont il n'avait jamais eu aucune idée. — Dans la paix endormie du village, il entendit tout à coup deux heures sonner à l'horloge de l'église, et se dit qu'il était temps de retourner au Vivier.

Il redescendit l'unique rue déserte, pleine de soleil, et se retrouva devant la porte, maintenant close, du logis Diosaz. Les fenêtres donnant sur la route étaient ouvertes; des tapis, des matelas pendaient au dehors; des femmes allaient et venaient dans l'intérieur et il comprit qu'on remettait en ordre l'appartement où son ami avait expiré.

XIII

L'Ascension de la Tournette.

Tandis que Mariannette rentrait au Vivier, Philippe, en compagnie des deux Bastian, suivait le chemin accidenté qui monte, à travers les prairies de Saint-Germain et les bois de Rovagny, jusqu'au col de la Forclaz. Pendant quelque temps encore, le soleil couchant leur envoya ses dernières lueurs, puis le crépuscule arriva rapidement et leur déroba la vue du lac. L'air, devenu plus frais, allégeait les fatigues de la montée. En avant, le fils de Bastian, leste et agile comme un écureuil, gravissait les sentiers abrupts avec l'entrain et la bonne humeur de ses dix-neuf ans. Philippe enviait la souplesse, l'élasticité, la gaîté de ce jeune garçon, sur les épaules duquel les bagages ne semblaient pas peser, et qui escaladait les rochers la chanson aux lèvres. — Il marchait, lui, plus posément à côté du père, avec lequel il s'entretenait de Marcelin Diosaz, que le vieux guide avait beaucoup connu. C'était précisément Bastian qui avait accompagné le docteur et Mlle Diosaz lorsqu'ils avaient fait, l'année d'avant, l'ascension de la Tournette.

Ils avaient suivi cette même route et étaient allés coucher aux chalets de Lars, en passant par Montmin. Philippe éprouvait une mélancolique satisfaction à suivre les sentiers où avait cheminé Mariannette et à songer qu'il s'arrèterait aux mêmes stations. Il se félicitait d'avoir obéi à la voix mystérieuse qui l'avait poussé vers les escarpements de la Tournette. C'était comme un dernier répit avant la séparation suprême. Il avait la consolation de se dire que le lendemain, au lever du soleil, il verrait encore le lac, le village et la place où se dressaient les toitures rouges du Vivier...

Au bout de deux heures et demie, ils aperçurent

dans l'obscurité les lumières tremblotantes de Montmin. Ils y soupèrent sommairement, puis se remirent en marche. Leurs bâtons ferrés résonnaient sur le chemin rocailleux qui mène aux pâturages. La nuit était complètement venue; mais le ciel, très étoilé, laissait transparaître faiblement les détails du paysage. Çà et là, quelques massifs de sapins plaquaient une ombre noire sur l'ondulation plus claire des prés ou la blancheur grise des rochers, à travers lesquels des sources coulaient avec un glou-glou pareil à un sanglot d'enfant. On pénétrait dans un ravin par une sorte d'escalier de pierres roulantes péniblement gravi, et lentement on s'élevait vers la région des pâturages. Après cette ascension d'une heure parmi les gravats, Desgranges jouissait du plaisir de fouler enfin une herbe molle et touffue, d'où s'exhalait une verte senteur aromatique. Tout à coup la prairie s'évasait, se creusait en forme d'entonnoir, et dans le fond de cette combe ténébreuse, les yeux distinguaient vaguement les toitures basses des chalets de Lars, où une lueur dansait comme un feu follet.

Ces chalets de Lars avaient un aspect misérable. — Une cabane de planches, coupée en deux par une cloison de sapin, contenait la cuisine et l'atelier pour la fabrication des fromages; à côté, séparée par une mare de purin où se reflétaient les étoiles, se trouvait l'étable des vaches, surmontée d'un fenil qui servait de dortoir commun. — A l'arrivée des voyageurs, la chalézane, qui habitait ce triste gîte avec son garçon, avait jeté des branches de sapin sur le brasier flambant dans un âtre de pierres installé au milieu de la cuisine; puis, quand Desgranges et ses guides se furent réchauffés à cette flamme fumeuse, elle les conduisit dans le fenil, afin qu'ils pussent s'y reposer pendant quelques heures.

A peine étendus sur le foin, les guides et les gens du chalet s'étaient endormis de ce facile et plein sommeil du paysan qui a peiné pendant une longue journée;

mais il fut impossible à Philippe de fermer les yeux. Il songeait à Mariannette, qui avait dû coucher dans ce même fenil, et, durant la première heure, cette songerie l'aida à supporter l'immobilité à laquelle il était condamné au fond de cette soupente ; mais l'odeur et les bruits étranges qui montaient de l'étable où ruminaient les vaches lui rendirent bientôt le gîte intolérable, et il se glissa dehors à tâtons, préférant attendre le réveil des guides en se promenant enveloppé dans son plaid.

Le spectacle de la prairie solitaire, se creusant comme une large et profonde coupe dans la nuit, avait quelque chose de solennel : — tout à l'entour, un silence religieux, interrompu seulement par les clochettes des vaches ; et là-haut un ciel criblé de milliers d'étoiles, reposant sur les crêtes des pâturages et les cimes rocheuses des montagnes. — Philippe contemplait ces astres agrandis qui veillaient paisiblement au-dessus de sa tête. Tristement il comparait leur immobile sérénité à l'inquiétude fiévreuse qui s'agitait en lui, et il était tenté de leur crier d'une voix jalouse : « O tranquilles étoiles, comme vous semblez heureuses ! » Insensiblement, une blancheur lactée s'était étendue vers l'orient, au-dessus des pâturages, et le dernier quartier de la lune, dressant discrètement sa corne à l'horizon, veloutait les prés d'une lueur bleuâtre. Alors Philippe se rappela le soir où il avait assisté au lever de la lune, appuyé au balcon du Vivier, et un sanglot se noua dans sa gorge.

Tandis qu'il s'enfonçait dans ces ressouvenirs, une rumeur partait du chalet ; les guides s'éveillaient, et dans la cuisine, la chalézane faisait bouillir du café pour réchauffer ses hôtes ; — puis ce café avalé, on repartait en file indienne à travers les prés montueux, et on atteignait une étroite crête gazonneuse, qui s'allongeait comme un mur verdoyant entre deux obscures profondeurs.

« Ici à droite, monsieur, dit le père Bastian, est le chemin de Thônes. Si vous voulez redescendre dans la

vallée du Fier, c'est par là qu'il vous faudra prendre demain... »

Philippe ne répondit pas. La seule perspective du retour par un chemin opposé à celui de Talloires augmentait son angoisse, et il n'y voulait pas penser. L'herbe avait cessé pour faire place aux pierres roulantes. Les ascensionnistes commençaient à s'essouffler quand, après un effort énergique, ils se hissèrent enfin sur l'étroite terrasse, frangée de neige, qui s'étend à la base du dernier bastion de la Tournette. Les étoiles s'éteignaient une à une dans le ciel plus clair et la lune pâlissait. L'air vif et glacé annonçait l'approche du jour. Ils contournèrent les assises énormes d'un mur de roches et se trouvèrent au pied de la tour calcaire qu'on nomme le Fauteuil. Les guides avaient été chercher des branches sèches cachées dans une excavation et avaient allumé du feu. Ce fut en réchauffant son corps à cette flamme pétillante que Philippe attendit le lever du soleil.

Mariannette ne lui avait pas exagéré les merveilles du spectacle offert aux touristes qui tentent l'ascension. De ces hauteurs neigeuses, sur lesquelles régnait un absolu silence, un panorama inoubliable s'étendait devant ses yeux, à mesure que l'aube blanchissait : — d'abord un premier plan de montagnes aux formes encore indécises, puis à l'horizon, toute une dentelure de cimes d'un bleu foncé se découpant à l'infini sur le ciel couleur de safran, et au milieu de cette chaîne circulaire qu'il dominait de sa masse imposante, le Mont-Blanc avec son énorme dôme, ses pointes, ses tours et ses sveltes aiguilles, qui semblaient de loin les fortifications et les clochers d'une étrange ville de Titans. Tout ce paysage alpestre était encore revêtu d'une idéale teinte d'azur, qui donnait à cette colossale cité l'aspect féerique d'un monde élyséen. Au-dessus du Mont-Blanc, dans le ciel pur, un petit nuage lilas planait comme un messager aérien chargé d'annoncer l'aube nouvelle aux habitants de cette ville fantastique.

Il se colorait peu à peu, devenait orange, puis vermeil, à mesure que le lever du soleil approchait. Tout à coup, l'astre surgit, pareil à une grosse étoile d'or, entre deux aiguilles lointaines; immédiatement la coupole du dôme se nuança de rose, les premiers rayons lumineux volèrent comme des flèches sur toutes les dentelures des sommets, et soixante lieues de glaciers firent resplendir l'éclatante blancheur de leurs neiges immaculées. — C'était comme une soudaine révélation de l'éternelle jeunesse, comme un *hosanna* de lumineuses espérances. — Philippe ne sentait plus la fatigue de l'ascension; son angoisse s'était dissipée; il lui semblait que le réveil du jour au milieu de ces blancheurs virginales avait ressuscité la verdeur de ses jeunes années; il était secoué par un magnifique *sursum corda*, et dans l'exaltation qui lui montait au cerveau, il associait en un même acte d'admiration et d'amour les formes éblouissantes des montagnes et l'adorable image de Mariannette.

S'élançant impétueusement vers la brèche qui conduit au *Fauteuil*, il escalada avec la fougue d'un garçon de vingt ans les échelons de fer à l'aide desquels on parvient à la dernière plate-forme de la Tournette. Il lui tardait de revoir de là-haut le lac d'Annecy et le paysage familier du vignoble de Talloires.

Une fois installé sur l'étroit plateau glacé que balayait un vent âpre, Philippe eut d'abord quelque peine à s'orienter devant cet océan de montagnes aux vagues brumeuses : — chaînes de la Maurienne et de la Tarentaise, massifs du Dauphiné, longues crêtes du Jura, cônes verdoyants des Bauges. — Enfin, immédiatement au-dessous de lui, à de vertigineuses profondeurs, il reconnut le cadre montueux où le lac d'Annecy étalait dans la verdure sa nappe d'un gris bleuté. Tout y était encore confus et noyé d'ombre. Le soleil n'avait pas pénétré jusque-là ; il effleurait seulement la croupe allongée du Semnoz et les crénelures de la montagne de Trélod. Peu à peu la lumière rose

glissa sur les flancs de la gorge d'Entrevernes et fit flamber les vitres du château de Duingt. Le lac commença à miroiter; sa surface et ses rives s'accentuèrent avec plus de précision. Les yeux braqués sur sa lorgnette, Philippe distingua le Roc-de-Chère et ses verdures jaunissantes, le Toron et son promenoir sinueux, Talloires dans sa bordure de vignes, le petit port de l'Abbaye, le ponton avec son estacade minuscule comme un jouet d'enfant, et tout là-bas, comme un point rouge, les toits du Vivier... A la pensée qu'il fallait dire adieu à toutes ces choses aimées, son cœur se serra et il ne vit plus rien... Les larmes de ses yeux avaient troublé les verres de la lorgnette.

Un sentiment de révolte entra en lui à l'idée de partir. De nouveau, le lac et Talloires l'attiraient; un regain d'espoir verdissait dans son cœur. — Non, ce départ n'était pas possible; il n'avait pas assez lutté et il s'était trop tôt découragé. Le spectacle contemplé du haut de la Tournette lui rendait de l'énergie, et il songeait à lutter encore pour reconquérir l'amour de Mariannette. — Elle était depuis la veille en possession de sa lettre, elle l'avait lue et elle avait dû certainement en être touchée. Qui sait si maintenant elle n'attendait pas anxieusement son retour?... Et s'il redescendait à Talloires, s'il revenait frapper à la porte du Vivier, qui sait si cette porte ne s'ouvrirait pas, et si le bonheur d'autrefois ne recommencerait pas?... Il s'était calomnié : il se sentait encore assez jeune pour aimer et être aimé! — Et soudain il était pris d'un violent désir de revenir sur ses pas. Chaque minute passée loin de Mariannette lui paraissait diminuer les chances d'une réconciliation, et il lui tardait d'être en bas de la montagne.

La plate-forme venait d'être envahie par une bruyante troupe de jeunes touristes du club Alpin. Leurs éclats de voix, leurs rires, leurs plaisanteries en face de ce spectacle dont Philippe avait espéré jouir seul, lui devenaient insupportables. Il se hâta de rega-

gner les échelons de fer du *Fauteuil*, et retrouva ses deux guides, qui achevaient un frugal déjeuner dans l'encoignure d'un rocher.

(*Amour d'automne*, Lemerre, éditeur.)

XIV

Valmy.

Les troupes royales avaient fait halte à Massiges, où elles devaient séjourner. Les chevaux étaient au piquet, les fourrageurs se dispersaient en quête d'eau, de bois et de paille; les officiers s'attablaient, quand on reçut brusquement l'ordre de plier bagages. On laissait en arrière fourgons, chariots, voitures d'ambulance, tout ce qui pouvait entraver une marche rapide, et vers trois heures, l'armée entière se dirigeait en trois colonnes vers la vallée de la Tourbe.

Pour gagner de vitesse, les régiments coupaient droit à travers champs. Sous le ciel clair, on voyait parmi les éteules blondes les files noires s'avancer. Par intervalles, les hommes disparaissaient dans un pli de terrain; on ne distinguait plus qu'un fourmillement de baïonnettes jetant au soleil de vifs éclairs et s'écoulant entre deux talus comme un étrange fleuve aux reflets métalliques. Dans les descentes abruptes, quand les soldats dévalant le long des pentes fangeuses rompaient les rangs, le ruissellement des lames d'acier s'éparpillait ainsi qu'une immense cascade jaillissant de pierre en pierre jusqu'au fond de la vallée où le fleuve métallique semblait rentrer dans son lit.

Maintenant on marchait en pleine Champagne pouilleuse, dans une région aride et nue, où une somnolente rivière, la Tourbe, se traînait parmi des terrains lépreux, sillonnés de déchirures crayeuses. La verdoyante gaieté des arbres et des vignes avait disparu. A peine

çà et là, un maigre buisson d'épine noire ou un bouquet de pins rabougris rompaient la monotonie des terrains chauves et plats. De loin en loin on traversait un hameau abandonné, aux portes et aux vitres défoncées. Parfois, tandis qu'on longeait l'unique rue, un coup de fusil partait d'une fenêtre, tiré par quelque paysan furieux du pillage de sa maison. Des soldats se détachaient, on lardait l'homme à coups de baïonnette, on brûlait la masure et, sur la morne étendue des champs déserts, des incendies rougeoyaient parmi les ombres du crépuscule.

La nuit venait, et avec l'obscurité la pluie recommençait. Elle tombait par rafales cinglantes d'un ciel bas qui tranchait à peine sur la ligne confuse de l'horizon. Bientôt les régiments furent enveloppés d'épaisses ténèbres. Ils cheminaient péniblement dans ce noir, glissant sur la glaise détrempée ou s'enlisant en de spongieuses fondrières. Comme on comptait surprendre l'armée de Dumouriez en pleine retraite, ordre était donné de marcher en silence. Les troupes n'avaient pas même la ressource de tromper la mortelle longueur de l'étape nocturne par ces chansons dont le rythme allège le poids du sac et redonne du jarret aux plus éreintés. La rude plainte des rafales s'engouffrant dans la vallée et le ruissellement de l'averse accompagnaient seuls ces files d'hommes recrus de fatigue, trempés jusqu'aux os, grelottant la fièvre, qui s'en allaient dans la nuit et le vent vers une destination inconnue. Les officiers montaient et descendaient le long de la colonne pour la faire avancer plus vite. On bourrait les traînards à coups de plat de sabre. De temps à autre un pauvre diable n'en pouvant plus se laissait rouler dans la boue et y restait pantelant, tandis que s'éteignait au loin le piétinement lourd des régiments qui s'enfonçaient parmi les ténèbres pluvieuses...

Vers trois heures du matin, les troupes pouvaient enfin souffler aux environs de Somme-Tourbe, où

l'état-major du roi et du duc de Brunswick s'arrêtait. De nouveau on se débandait pour marauder à tâtons à travers le village abandonné. En quête de victuailles et surtout de combustible, les soldats faisaient flèche de tout bois : chaises, tables, armoires, tonneaux et voitures, tout flambait. Parfois même on brûlait une grange ou une étable pour se mieux chauffer. Derrière la longue ligne des fusils mis en faisceaux, les hommes s'accroupissaient morfondus devant des brasiers énormes et, silencieux, hébétés par la fatigue et l'insomnie, regardaient les flammes danser devant leurs yeux hypnotisés.

L'aube tardive du 20 septembre s'éveilla dans la froideur d'une bruine très dense qui empêchait de voir à deux pas. Les feux s'étaient éteints, les soldats engourdis s'étiraient douloureusement. On venait de donner l'ordre de reformer les rangs. A travers la buée blafarde, on distinguait de fantomatiques silhouettes courant aux faisceaux; on percevait des bruits d'armes froissées, de brefs commandements, puis l'avant-garde se mettait en marche, sur deux colonnes, dans la direction de la route de Metz à Paris.

On approchait de la ferme des Meigneux, quand un éclair roussâtre troua le brouillard et un coup de canon résonna sourdement, comme un salut matinal de l'ennemi. Les Prussiens, sans riposter, continuaient leur course à travers champs afin d'occuper le plus vite possible la grand'route. Les escadrons du duc de Weimar s'étaient élancés vers les talus de la chaussée et galopaient déjà à l'aventure entre deux rangées de grands peupliers noyés de brume. La canonnade des Français devenait plus sérieuse. Dans la grise épaisseur du brouillard les éclairs rougeâtres et les coups de tonnerre partaient de deux endroits à la fois : des hauteurs du mont Yvron où se trouvait l'artillerie de Duprez-Crassier, et de l'auberge de la Lune où étaient pointées les batteries de Kellermann.

Désorientée, sondant en vain la brume pour y

découvrir les troupes ennemies qui essayaient sans doute de battre en retraite à la faveur du brouillard, l'avant-garde prussienne commençait son attaque, et des coups de canon s'échangeaient à travers l'impénétrable rideau de bruine qui isolait les deux armées.

Peu à peu les batteries françaises cessèrent de tonner. Il y eut alors, de part et d'autre, un moment d'arrêt, comme si les deux adversaires, après s'être tâtés dans le brouillard, reconnaissaient l'impossibilité de batailler à l'aveuglette. Dans cet intervalle le gros de l'armée confédérée arrivait enfin sur le plateau des Meigneux. Le roi, Brunswick et les officiers d'état-major se portaient en avant, puis s'arrêtaient, impatients devant ce voile d'épaisses vapeurs qui leur dérobait l'ennemi.

Vers midi, la pluie cessa. Dans le ciel moins bas, la brume s'éclaircissait et on entrevoyait des coins de bleu. Un coup de vent, déchirant soudain le brouillard, en roula vers les bas-fonds les blanches traînées fumeuses, et, dans le cortège royal, les figures déconcertées s'allongèrent à mesure que les objets se dessinaient plus nettement. A l'anxieuse impatience succédait un mouvement de stupeur et de dépit chez tous ces officiers généraux qui, le cou tendu, les lunettes braquées, regardaient les positions ennemies...

Sur les deux flancs du plateau de Valmy, l'armée française étendait ses ailes légèrement repliées. En avant, sa cavalerie nombreuse se tenait immobile dans la plaine, tandis qu'en arrière, les hauteurs étaient couronnées de troupes rangées en bon ordre. Le vent d'ouest promenait de rapides coups de soleil sur les drapeaux tricolores frissonnants, sur les régiments de grenadiers aux baïonnettes scintillantes; dans l'air humide éclatait l'entraînante musique de l'hymne des Marseillais. Les lunettes à longue portée permettaient de distinguer les mouvements des officiers. On les voyait se démener vivement en pleine lumière, en avant de leurs bataillons; ils agitaient leur chapeau

au bout de leur épée, et un immense cri de : « Vive la Nation! » jeté par des milliers de bouches, arrivait jusqu'aux oreilles des Prussiens abasourdis. — Cette armée de « perruquiers et de savetiers », qui devait se débander au premier coup de canon, ces troupes qu'on croyait surprendre dans le désarroi et l'effarement d'une retraite, attendaient solidement, intrépidement le choc de l'adversaire et acceptaient la bataille avec des cris d'enthousiasme...

Hyacinthe passa une nuit sans sommeil dans son étroite cellule et ne s'endormit qu'au petit matin. Elle fut réveillée en sursaut par des roulements sourds, pareils à de lointaines rumeurs d'orage. Elle prêta l'oreille. — Non, ce n'étaient pas des coups de tonnerre, mais des coups de canon qu'on entendait là-bas, au delà des bois, du côté de Sainte-Menehould. Pour sûr, la bataille décisive était enfin engagée. — Elle s'habilla en hâte, le cœur battant, écrivit un bout de lettre et alla frapper à la porte de la chambre où Courouvre dormait en compagnie de M. de Vendières.

« Monsieur de Courouvre, cria-t-elle, levez-vous. J'ai à vous parler. »

Quant le gentilhomme verrier, les yeux gros de sommeil, vint la trouver dans le couloir :

« Écoutez! murmura-t-elle en lui saisissant le bras, on entend le canon... Les deux armées se sont rencontrées... Je ne puis rester ici dans l'ignorance et l'anxiété et il faut que vous me rendiez un service... Sellez votre cheval et rejoignez ce matin le régiment du prince de Prusse. Pour vous qui connaissez les chemins c'est l'affaire de deux heures. Voyez le prince, remettez-lui ce billet et dites-lui que j'attends ses ordres... Puis, ce soir, revenez m'instruire des résultats de la journée.

— Diable! répondit Courouvre en se grattant la tête, si on se donne des coups là-bas, ce sera peut-être malaisé de retrouver votre prince... Mais bah! je me mangerais le sang en restant ici à bayer aux mouches;

j'aime encore mieux courir les chemins et faire le coup de fusil au besoin... Soyez tranquille, madame, je vous rapporterai des nouvelles de la bataille ou j'y laisserai ma peau... Au revoir donc! »

Un quart d'heure après, il enfourchait son bidet et décampait sous bois.

Hyacinthe rentra dans sa chambre, en proie à tous les énervements de l'attente. Elle étouffait entre les murs de cette cellule hermétiquement close, et, sans se soucier des recommandations de Gertrude, elle ouvrit la croisée qui donnait sur le jardin; puis elle s'accouda à l'embrasure, les yeux perdus dans les vapeurs grises qui couvraient les champs.

Toujours au loin on entendait le canon. Les détonations arrivaient jusqu'à Hyacinthe assourdies et comme ouatées par le brouillard. Elle n'avait plus d'attention que pour cette lointaine canonnade. Toute son âme était concentrée dans ses oreilles. Vers dix heures, le bruit s'affaiblit, les détonations s'espacèrent, puis cessèrent tout à fait. Elle en eut d'abord comme une déception.

« Eh! quoi, était-ce déjà fini? » — Puis une soudaine réflexion la rasséréna : — Le combat se terminait probablement parce que l'ennemi fuyait en déroute. Cela devait être ainsi. N'avait-on pas prédit que l'armée des jacobins lâcherait pied au premier coup de canon! La solide infanterie prussienne n'avait eu qu'à se montrer pour chasser à la baïonnette ces volontaires fanfarons et braillards... Maintenant, sans doute, les alliés marchaient déjà sur Châlons... Tant mieux! Courouvre n'en reviendrait que plus vite au Four-aux-Moines et elle pourrait, à son tour, rejoindre le corps des émigrés.

La vue des charmilles du jardin, trempées de pluie et roussies par l'automne, ramena plus vivement encore sa pensée vers cet ami passionné et fidèle, dont elle venait d'apprendre la proscription. Son âme se troubla de nouveau; un attendrissement la prit en

songeant que si Beaujard avait consenti à se rendre à Verdun et à y rester, c'était surtout pour se rapprocher d'elle. — Et maintenant il était abandonné par les chefs de son parti, accusé de trahison, menacé dans sa vie et dans ses biens, et tout cela à cause d'elle!... Le remords dont elle sentait l'aiguillon éveilla le véhément désir de réparer le mal qu'elle avait causé; elle se promit, après la victoire des alliés, de se dévouer au bonheur de Beaujard. Il avait l'esprit trop élevé et trop clairvoyant pour ne pas reconnaître que ses amis les jacobins conduisaient la France aux abîmes. Cette dernière injustice le détacherait d'eux radicalement et alors il reviendrait à la bonne cause. — Il trouvera en moi, pensait la chanoinesse, une consolatrice et une amie dévouée : c'est à moi seule qu'il devra son salut et son avenir politique... Il rêvait de servir un peuple de rebelles; je ferai de lui un glorieux serviteur de la monarchie restaurée...

Cette idée d'apostolat et de tendre protection flattait trop sa chimère pour qu'elle ne l'adoptât pas avec enthousiasme. Certaine d'apprendre avant le soir la marche victorieuse de l'armée confédérée sur Paris, elle bâtissait déjà d'amoureux et ambitieux châteaux en Espagne.

Elle fut rappelée à la réalité par l'entrée de Vendières et de Mlle de Saint-André. La prudente Gertrude avait jugé à propos de servir dans la chambre le dîner qu'elle avait cuisiné elle-même. Au moment où les deux reclus s'attablaient, le brouillard se leva et un rayon de soleil glissa à travers les arbres jusque sur la nappe blanche.

« Voilà qui est de bon augure », dit Hyacinthe avec une gaieté nerveuse.

Elle versa du vin à Daniel : « Buvons, mon ami, au succès de nos armées et à la restauration du roi!

— Hé! s'écria Gertrude en haussant les épaules, buvez plutôt à la paix et au départ de ces maudits Allemands qui m'ont obligée à éteindre mes fours!...

Le rétablissement du trône, c'est bel et bon, mais si la guerre continue encore un mois ou deux, nous n'aurons plus que de l'eau à boire à la santé du roi.

— Rassurez-vous, ma tante, s'exclama Hyacinthe d'un ton de prophétesse, vous aurez en même temps le roi et la paix... Avant ce soir les jacobins recevront enfin la correction qu'ils méritent!

— Ma mie, tu seras donc éternellement incorrigible!... Comme don Quichotte, tu prends plus que jamais tes fantaisies pour des réalités... Toujours les moulins à vent, toujours!... »

Comme elle achevait, de nouveaux coups de canon résonnèrent dans la direction de Sainte-Menehould.

« Écoutez, murmura le chevalier en tressaillant, ça recommence? »

La canonnade reprenait en effet, mais avec une furie bien plus violente.

La chanoinesse laissa tomber sa fourchette et leva brusquement la tête. Ses pupilles se dilataient et elle tordait convulsivement sa serviette en écoutant avec une inquiète surprise la voix grondante de l'artillerie.

Les décharges se succédaient presque sans interruption avec un fracas plus retentissant. La canonnade du matin n'était rien auprès de ces continuels roulements de tonnerre qui emplissaient la forêt. Hyacinthe se demandait avec angoisse si elle ne s'était pas trompée dans ses conjectures. Les troupes révolutionnaires ne s'étaient donc pas débandées ainsi qu'elle l'espérait, puisque le feu des batteries se rallumait plus ardent? C'était un combat d'escarmouche qu'elle avait entendu en s'éveillant, et c'était à cette heure seulement que s'engageait la bataille décisive.

Elle n'avait plus faim et, repoussant sa chaise, elle quitta la table. Muette, les lèvres serrées, le front plissé, elle se promenait à travers l'étroite chambre avec une agitation croissante. Le bruit de la canonnade avait également coupé l'appétit au chevalier. Il alla prudemment fermer la croisée et demeura debout

derrière les rideaux. Sa nature de lièvre reprenait le dessus et lui ôtait tout sang-froid : à chaque détonation il tressautait et s'effarait, comme s'il eût été le point de mire des canons.

Le fracas des batteries devenait de plus en plus intense. Quand le vent d'ouest l'apportait par la vallée de la Biesme, les vitres de la maison tremblaient. On eût dit que la forêt tout entière, secouée par un ouragan, se déracinait et s'effondrait. Les hôtes de la cellule ne s'adressaient plus la parole. Mlle de Saint-André elle-même paraissait effrayée. Elle s'était assise, et tirant de sa poche un tricot grossier, elle agitait machinalement les aiguilles sans desserrer les lèvres.

Tous trois pressentaient dans ce continuel roulement de tonnerre quelque chose de décisif et de formidable. C'étaient deux races, deux mondes qui s'entre-choquaient là-bas, derrière les collines, et se portaient ces coups terribles qui retentissaient jusqu'au cœur de la forêt! Qui aurait le dessus? Qui l'emporterait de la vieille royauté séculaire ou du régime nouveau?...

Hyacinthe énervée s'impatientait des soupirs et des effrois du chevalier. Elle l'obligea à quitter la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande.

Le cœur palpitant, les yeux sombres, elle se penchait au dehors. Elle semblait interroger anxieusement les masses profondes de la futaie et les blancs nuages échevelés qui fuyaient vers l'est après avoir un moment plané au-dessus du champ de bataille.

De mortelles heures se passèrent ainsi. Le ciel s'était de nouveau couvert. A la tombée du crépuscule, le bruit de la canonnade s'affaiblit ; on ne percevait plus que de sourdes détonations largement espacées, puis tout se tut. La bataille était finie. La forêt d'Argonne retombait dans son pacifique silence de tous les jours. Immobile à la fenêtre, Hyacinthe n'entendait plus que le frisson des feuilles jaunissantes, et plus près, dans les charmilles, le gazouillement menu d'un petit rouge-

gorge qui murmurait insoucieusement sa familière chanson d'automne....

La chanoinesse s'enfiévrait. Malgré les observations de Gertrude et les prières du chevalier, elle s'entêtait à rester à la fenêtre, espérant toujours ouïr le trot du cheval d'Élie de Courouvre. A la nuit, un orage violent éclata, comme si, dans l'atmosphère troublée par la canonnade, les éléments déchaînés eussent voulu faire écho aux tempêtes de la bataille. La pluie ruisselante obligea la jeune femme à fermer la croisée. Elle reprit alors sa marche nerveuse à travers la chambre.

Il était près de neuf heures, quand deux coups de feu, tirés dans la direction du village, attirèrent l'attention de Hyacinthe. L'instant d'après, on entendit quelqu'un traverser précipitamment la cour, et Mlle de Saint-André, qui était descendue pour s'enquérir de ce qui arrivait, reparut, une lanterne à la main, poussant Élie de Courouvre dans la chambre.

« C'est sur vous qu'on a tiré ! s'écria la chanoinesse haletante.

— Pardine! répondit le verrier essoufflé, les *sacrés mâtins* m'ont canardé à la lisière du taillis, et c'est mon pauvre bidet qui a tout reçu... Je l'ai laissé sous bois en train de crever... Moi, je n'ai rien.

— On s'est battu là-bas?

— Oui, à coups de canon, et ferme!

— Les jacobins ont eu le dessous ?

— Nenni... Les *malabres*! ils gardent leurs positions... et les Allemands aussi...

— Alors c'est à recommencer!

— Ma fi, oui! »

L'excitation d'Hyacinthe s'éteignait; sa figure prenait une morne expression de désappointement.

« Vous avez vu le prince de Prusse? dit-elle d'une voix altérée.

— Ça n'a pas été sans peine.... On me renvoyait d'Hérode à Pilate. Enfin je l'ai joint à la ferme des Meigneux... Il n'a pas pu vous écrire, comme de juste,

seulement il m'a commandé de vous dire qu'il fallait regagner Verdun le plus vite possible.

— Verdun!... Pourquoi?... J'ai pris mes mesures pour suivre l'état-major. »

Le verrier eut un narquois clignement d'yeux :

« Vous le précéderez au lieu de le suivre, voilà tout.

— Qu'est-ce que cela signifie!... L'armée royale ne marche-t-elle pas sur Paris? »

Courouvre haussa les épaules :

« Ah! oua!... Ils ont perdu la tête et ne savent plus s'ils iront à *hue* ou à *dia*... Les soldats ont la colique, les chefs eux-mêmes sont *débiscaillés*... Entre nous, je crois qu'ils ont de la guerre plein le dos et qu'ils rentreront tout bêtement chez eux... »

(*La Chanoinesse*, A. Colin, éditeur).

TROISIÈME PARTIE

EXTRAITS DES NOUVELLES ET ROMANS

I

Bigarreau.

Cette idylle aurait charmé Rousseau, car elle met en opposition la vie naturelle et la vie sociale : au profit de laquelle des deux, vous le soupçonnez, n'est-ce pas ? — Ce jeune Bigarreau est une victime de la société. Elle l'a envoyé, pour le punir d'avoir volé une pièce de cinq francs, dans une colonie pénitentiaire. Il s'y gangrène de corps et d'âme, et c'est un criminel de l'avenir si quelque bonne fortune ne le tire pas de ce milieu infecté. Il s'en tire lui-même en s'évadant certain jour où il a eu les mains trop meurtries par les *patoches* du surveillant.

En ce temps-là le courrier qui conduisait les dépêches à Châtillon-sur-Seine partait d'Auberive à trois heures du matin. Au moment où le lourd *briska*, traîné par deux chevaux, tournait l'angle de l'ancienne forge pour s'engager sur la route montante qui mène à Recey-sur-Ource, un garçon portant ses sabots en sautoir grimpa à la volée sur la bâche et, s'accrochant aux cordes qui retenaient les bagages, s'assit à l'arrière, les jambes pendantes. Le bruit des roues et le trot des chevaux empêchèrent le conducteur à demi ensommeillé de s'apercevoir de la présence de ce voyageur inattendu et subreptice. Le briska continua de

rouler dans un nuage de poussière jusqu'au sommet de la côte ; il traversa rapidement le petit village de Germaine encore silencieux et endormi, puis il remonta avec lenteur la rampe des bois de Colmiers.

Il était quatre heures, et le soleil se levait derrière la forêt d'Auberive, dans un semis de légers nuages roses. Les premiers rayons obliques, perçant l'obscurité des futaies, piquaient de points argentés, ici un tapis de lierres, là un fouillis de clématites, tandis qu'en contre-bas la route serpentait dans une ombre bleuâtre, entre deux talus tapissés de ronces humides et de millepertuis en fleurs. Les oiseaux ébouriffaient leurs plumes et gazouillaient dans les fourrés. Un chant de coq résonna comme un coup de clairon dans la direction d'une ferme lointaine. On arrivait au sommet du plateau. Accroché aux cordes de la bâche, Bigarreau (car on a deviné que c'était lui) songea sans doute qu'il était imprudent de se risquer en plaine, lorsque les futaies voisines lui offraient un asile à la fois plus frais et plus sûr. A un endroit où les roues frôlaient les digitales du talus, il se laissa choir dans l'herbe mouillée, quittant incognito, comme il y était monté, le briska qui se mit à trotter sur la route aplanie et disparut bientôt dans la poussière du grand chemin. Après avoir suivi de l'œil ce nimbe poudreux qui décroissait et se rapetissait dans la lumière vermeille du soleil levant, Bigarreau franchit le fossé, chaussa ses sabots et s'enfonça sous bois, à l'aventure.

Il marchait droit devant lui. Tout enivré de sa liberté reconquise, il savourait insoucieusement le plaisir de vagabonder à son aise, sans se demander où il irait, ni comment il vivrait. L'important, pour le quart d'heure, était de dépister les gardiens ; il avait sur eux deux heures d'avance et il les défiait bien de deviner quelle direction il avait prise. Il fit ainsi une bonne lieue en forêt, recherchant les fourrés et fuyant les clairières. Au bout d'une heure, la déclivité du terrain devint sensible et, après avoir dévalé rapidement

le long du couloir d'une tranchée, Bigarreau se trouva au fond d'une gorge où courait un ruisseau.

L'endroit était très solitaire. Des deux côtés, les pentes boisées se relevaient presque à pic, veloutant d'une ombre froide la mince bande de prairie où le ruisseau creusait son lit à travers les salicaires, les épilobes roses et les spirées. Deux ou trois merles, seuls hôtes de cette combe, étaient occupés à se baigner dans le courant lorsque Bigarreau déboucha sur la rive. Ce fut à peine s'ils se dérangèrent, et le plaisir que semblait leur procurer ce bain matinal engagea le détenu à les imiter. Il eut vite mis bas ses vêtements et, nu comme un ver, il se plongea avec délice dans cette eau limpide que parfumait l'odeur des menthes et des reines-des-prés. Quand il s'y fut amplement débarbouillé, il alla se sécher en se roulant sur le tapis ensoleillé de la pelouse, puis il se rhabilla lentement. Pendant qu'il passait son pantalon, une idée ingénieuse lui illumina le cerveau. Au lieu de rendosser sa veste d'uniforme, il la roula en paquet et l'enfouit sous une large pierre plate, à l'abri d'un buisson. Cette partie de son vêtement portait une étiquette matricule et avait une coupe réglementaire qui sentait la prison; elle aurait pu le trahir, tandis qu'en bras de chemise et en pantalon de coutil, il pouvait passer à la rigueur pour un paysan.

Ces sages précautions une fois prises, il jeta autour de lui un regard d'affamé. Il avait mal soupé la veille et le bain venait de lui creuser encore plus à fond l'estomac. Après quelques investigations, il découvrit des fraises mûres dans l'herbe d'un talus exposé au midi, et des framboises sauvages dans les halliers qui avoisinaient le ruisseau. Le déjeuner était frugal, mais exquis, et, après avoir dépouillé fraisiers et framboisiers, maître Bigarreau se trouva un peu ragaillardi. Alors il s'étendit sur la pelouse, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, et, bercé par le glou-glou du ruisseau, il s'assoupit légèrement.

Ce doux somme durait depuis une heure environ, quand il fut troublé par un bruit de branches froissées et surtout par une fraîche voix féminine, dont Bigarreau crut d'abord entendre la chanson dans un rêve. Il entr'ouvrit les yeux; mais, avec cette prudence acquise pendant son séjour à la centrale et devenue en quelque sorte une seconde nature, il ne bougea pas, afin de voir autant que possible sans être vu. Précaution inutile, car il était déjà lui-même depuis deux minutes un sujet d'observation.

Il aperçut à dix pas la chanteuse dont la voix l'avait éveillé. C'était une fillette de quinze ans environ. Un panier à demi rempli de fraises dans une main, un morceau de pain de ménage dans l'autre, elle s'était arrêtée sur le bord du ruisseau, oubliant de manger pour examiner ce dormeur qui lui était inconnu. Bigarreau, toujours immobile, feignait de continuer son somme, afin de ruminer ce qu'il allait dire et faire en cette conjoncture, et, tout à travers ses réflexions, il épiait sournoisement la nouvelle venue.

Elle était vêtue simplement d'une chemise de grosse toile nouée au cou par une coulisse, et d'une jupe de laine assez courte et effilochée, qui laissait voir presque jusqu'aux genoux deux jambes nues aux mollets zébrés d'égratignures et aux pieds chaussés de brodequins trop larges. Ses bras nus et maigres étaient bronzés par le hâle, ainsi que son visage, dont la marche et la chaleur avaient néanmoins rosé les joues. Ses cheveux bruns, très abondants et mal retenus par un peigne de corne, retombaient en mèches frisottantes sur sa nuque, sur son front et jusque sur deux yeux noirs, très ouverts, qui regardaient avec un mélange de curiosité et de méfiance Bigarreau vautré dans les grandes herbes. — L'examen, en somme, ne parut pas avoir été trop défavorable. L'ex-n° 24 n'avait pas mauvaise figure dans cet encadrement de hautes tiges vertes. Le bain semblait l'avoir purifié des souillures de la prison; ses joues et ses lèvres avaient

retrouvé les couleurs vives auxquelles il devait son nom de Bigarreau, et son attitude abandonnée de dormeur lui donnait l'air bon enfant. La fillette, un peu rassurée, hasarda quelques pas vers le garçon, qui, de son côté, jugea le moment venu de secouer sa feinte somnolence.

Il étira les bras comme quelqu'un qui s'éveille, se frotta les yeux et se souleva sur le coude. Un sourire malicieux ouvrit la bouche assez grande de la jeune fille.

« Ga! s'exclama-t-elle, vous avez le sommeil dur!

— Dame, répondit Bigarreau avec aplomb, quand on est fatigué, vous savez, on... » (il allait dire : « on pionce », mais, par une sorte de retenue, il renfonça dans son gosier ce terme d'argot), « on dort comme une souche... Qui dort dîne!

— Vous n'avez pourtant pas jeûné tout à fait, répliqua-t-elle en jetant un regard ironique sur les framboisiers encore froissés de la cueillette du matin; il y avait ici tout plein de framboises, et il n'en reste plus la queue d'une! »

En achevant, elle rit aux éclats, et cet accès de bonne humeur poussa Bigarreau dans la voie des aveux.

« C'est de la viande creuse! soupira-t-il en lorgnant le quignon de pain bis de la jeune fille; ça ne tient pas à l'estomac. »

Elle parut comprendre l'éloquence de cette œillade intéressée :

« Si vous avez faim, reprit-elle brusquement, il faut le dire... Je vous donnerai volontiers la moitié de mon pain.

— Ce n'est pas de refus, car je n'ai rien mangé depuis hier au soir. »

Elle rompit le morceau de pain en deux et le tendit gentiment à son interlocuteur avec le panier de fraises.

« Ne vous gênez pas, ajouta-t-elle, j'en ai à ma suffisance. »

Il ne se fit pas prier, et il joua des dents. Il dévorait. Elle s'était accroupie dans l'herbe et le regardait, avec un demi-sourire d'ébaubissement, engloutir le pain et les fraises. Il finit par être honteux de sa voracité, et, après avoir arrosé sa collation d'une gorgée d'eau puisée dans le creux de sa main :

« Ouf! murmura-t-il, ça va mieux... Merci!... Il était temps, et je tombais de faim.

— Vrai?... Vous ne mangez donc pas votre content chez vous?

— Pas toujours, répondit-il laconiquement.

— Est-ce que vous êtes de Colmiers?

— Non.

— Du Val-Serveux, peut-être? »

Il l'examinait de nouveau avec embarras; la franchise des yeux limpides et peu intimidés de la fillette le prédisposait à la confiance.

« Je suis, répondit-il, d'un endroit près d'Auberive... Connaissez-vous ce pays-là?

— Je n'y suis jamais allée, mais mon père le connaît... Est-ce que ce n'est pas à Auberive qu'il y a des prisonniers? »

A cette question non prévue, l'embarras du garçon redoubla.

« Oui... je crois », balbutia-t-il évasivement.

Son trouble n'avait pas échappé à la fillette. Elle le dévisageait avec une attention inquiète, et il se sentait rougir sous le regard obstiné de ces jeunes yeux inquisiteurs. Pour rompre les chiens, il la questionna à son tour :

« Que fait-il, votre père?

— Il est sabotier... Nous travaillons pour le moment dans la vente du Val-Serveux... L'an dernier, nous avions notre chantier dans les bois de Gurgis.

— Vous êtes beaucoup, dans votre chantier?

— Non; il y a le père, il y a moi, et puis le Champenois, notre compagnon.

— Comment vous appelez-vous?

— Norine... Norine Vincart... Et vous?

— Moi?... Bigarreau. »

La bouche de la jeune fille se fendit de nouveau pour laisser passer un sonore éclat de rire.

« C'est un nom de cerise, ça, ce n'est pas un nom de chrétien!

— C'est un surnom, expliqua-t-il brièvement.

— Ah! bien... quel est le nom de votre père?

— Mon père?... Je ne l'ai jamais connu.

— Mais votre mère?

— Elle est morte, repartit Bigarreau d'un ton bourru.

— La mienne aussi, dit doucement Norine, elle est morte quand je n'avais que dix ans. »

Il y eut quelques minutes de silence. Bigarreau mâchonnait nerveusement une tige de menthe; la jeune fille trempait l'une de ses mains dans l'eau et s'amusait à faire rouler des gouttelettes brillantes le long de son bras nu. Elle jeta un regard perçant sur son vis-à-vis; puis, reprenant ses questions :

« Vous étiez en service, à Auberive? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et vous vous êtes sauvé de chez vos maîtres, hein?

— Vous avez deviné juste », se hâta-t-il de répondre, espérant ainsi être quitte de cet interrogatoire embarrassant, mais il avait compté sans la curiosité tenace de la fille du sabotier.

« Comment s'appelaient-ils, vos maîtres? » poursuivit-elle.

Bigarreau, pris au dépourvu, chercha un nom vraisemblable et n'en trouva pas tout d'abord; puis il réfléchit que s'il nommait au hasard quelqu'un d'Auberive, son mensonge risquait d'être vite éventé par ce juge instructeur en jupons. L'impatience le prit et il repartit, agacé :

« Ma foi, je ne m'en souviens plus. »

Une moue soupçonneuse plissa les lèvres de Norine.

« Vous avez la mémoire courte! » murmura-t-elle sèchement.

Elle fronça les sourcils, leva un doigt en l'air, et, regardant le malheureux Bigarreau droit dans les yeux :

« Tenez, vous me contez des menteries!... J'ai en idée que vous sortez de la prison d'Auberive, d'où vous vous êtes sauvé en prenant votre congé sous la semelle de vos souliers... »

En même temps, elle s'était levée avec précipitation et avait reculé de trois ou quatre pas, tandis que Bigarreau, déconcerté, se mettait lui-même sur ses pieds.

« Oh! continua-t-elle en toisant intrépidement le détenu qui avait repris son air farouche, ne me regardez pas comme si vous vouliez m'avaler!... Vous ne me faites pas peur et je n'ai qu'à crier pour appeler nos gens.

— Ne criez pas! supplia Bigarreau d'une voix sourde, j'aime mieux vous dire toute la vérité... Oui, je me suis sauvé de la prison, mais vous n'avez pas besoin de prendre peur... Je ne veux de mal à personne, à vous moins qu'à tout autre... Je vous en prie, ne me vendez pas! »

Alors, hâtivement, il lui conta son histoire, sans omettre l'aventure de la veille. Il parla du régime de la prison, des mauvais traitements des gardiens, et montra ses mains encore gonflées par les meurtrissures des *patoches*.

Peu à peu Norine s'était rapprochée; elle finit par s'agenouiller dans l'herbe. Elle écoutait avec un intérêt croissant le récit des misères de Bigarreau; ses yeux noirs tantôt devenaient humides et tantôt flambaient d'indignation. Elle prit même l'une des mains du fugitif et examina avec une compassion attendrie les marques violacées qui témoignaient de la cruauté des gardiens.

« Les sauvages! s'exclama-t-elle, ils vous battaient?... C'est lâche de se mettre à plusieurs pour rouer de coups un *gachenet*!... Quel âge avez vous?

— Je suis dans ma seizième année.

— Comme moi. Et vous vous êtes échappé?... Vous avez eu grandement raison; j'en aurais fait autant à votre place!... Maintenant, qu'allez-vous devenir? »

Bigarreau répondit que toute sa peur était d'être repris, parce qu'alors la punition serait terrible. Il avait l'intention de se cacher dans les bois pendant le jour, et de voyager la nuit jusqu'à ce qu'il fût très loin de la maison centrale... Alors il tâcherait de trouver du travail dans quelque usine.

« Je suis fort, ajouta-t-il en montrant ses bras, et je pourrais gagner facilement mon pain... Je ne rechigne pas à l'ouvrage. »

Norine était devenue pensive. Étendue dans l'herbe, dont les tiges frôlaient sa poitrine maigrelette, elle restait accoudée, les doigts enfoncés dans ses cheveux; les plis verticaux que dessinaient à la base du front ses sourcils rapprochés indiquaient qu'elle se livrait à une méditation laborieuse.

« Attendez, dit-elle enfin après quelques minutes, je crois que j'ai votre affaire... Mon père a comme une idée d'embaucher un apprenti... Il en a surtout besoin maintenant que le Champenois est allé passer une quinzaine dans son pays... Ça vous déplairait-il d'apprendre le métier de sabotier?

— Non... J'ai tant fait de métiers que je ne suis pas difficile sur le choix.

— Vous seriez bien caché ici... C'est grande aventure quand on y rencontre d'autres gens que les bûcherons du Val-Serveux, sauf en automne, lorsque la chasse est ouverte, et alors nous aurons quitté la place... Pour sûr, les gendarmes ne viendraient pas vous y chercher.

— Oui, mais votre père voudra-t-il prendre avec lui un échappé de prison?

— Ceci me regarde! » répliqua Norine d'un ton décidé et avec un petit air d'importance très drôle... « Venez avec moi. »

Elle lui prit la main, et ils côtoyèrent ensemble le

bord du ruisseau jusqu'à un tournant d'où on apercevait la coupe de bois et le campement des sabotiers.

Là, Norine fit asseoir son protégé derrière une *bouillée* de saules et lui enjoignit de rester coi jusqu'au moment où elle jugerait à propos de l'appeler.

« Je vais parler au père Vincart, dit-elle, ne bougez pas... Quand vous m'entendrez hucher trois fois en imitant le cri du coucou, c'est que l'affaire sera arrangée. Alors vous n'aurez qu'à monter dans la coupe, et j'irai au-devant de vous. »

Elle traversa le ruisseau en sautant adroitement sur de grosses pierres et chemina à travers les stères de rondins empilés, jusqu'à un pli de terrain derrière lequel se trouvait le chantier.

L'installation des sabotiers se composait d'une large hutte conique, recouverte de terre moussue, et d'une loge au toit de ramilles, où les grosses de sabots confectionnés reposaient sous un lit de copeaux. L'atelier proprement dit était en plein air, et, au moment où Norine y arriva, le père Vincart, à cheval sur son billot, ébauchait à l'aide de son erminette une couple de sabots dans une tronce de hêtre. Sa chemise ouverte laissait entrevoir sa poitrine hâlée, velue et grisonnante. C'était un petit homme voûté, approchant de la cinquantaine, très vif, le nez en l'air, la bouche gourmande, l'œil rieur et humide.

Au bruit du pas de Norine, il releva la tête et accueillit sa fille par un sourire narquois qui plissa de petites rides autour de ses yeux.

« Hé! dit-il, ma *gachette*, sans reproche, vous avez mis du temps à finir votre déjeuner. »

La jeune fille prit sa mine la plus sérieuse et répliqua d'un ton d'enfant gâtée :

« Je vous conseille de vous plaindre : je m'occupais de vos affaires.

— Ouais! De quelles affaires?

— N'avez-vous point dit, l'autre soir, que vous seriez bien aise d'avoir un apprenti?

— Le fait est que le Champenois me manque grandement et que j'aurais embauché volontiers quelqu'un pour nous donner un coup de main... Mais les apprentis ne poussent pas dans la forêt comme des champignons.

— J'en ai pourtant trouvé un à la Fontenelle, et je l'ai embauché.

— Hein! s'écria le sabotier, interloqué, il me semble que vous allez vite en besogne, ma mie; il ne s'agit pas de prendre le premier venu.

— Ce n'est pas le premier venu, riposta vertement la fillette; c'est un *gachenet* solide et qui abattra de l'ouvrage.

— Et d'où sort-il, ce gachenet? »

Norine baissa la tête un moment; puis, la redressant avec aplomb :

« C'est un garçon, reprit-elle, qui était en service chez des vanniers; ils le rouaient de coups, et il les a plantés là... Je l'ai rencontré à la Fontenelle; il avait faim, et je lui ai donné à déjeuner. »

Le sabotier hocha le menton d'un air médiocrement émerveillé.

« Belle recommandation, murmura-t-il; c'est bien de vous cela, Norine, de vous *enfagoter* d'un camp-volant!

— Je ne me laisse pas enfagoter; je l'ai tourné et retourné de toutes les façons, et je vous réponds que vous en aurez satisfaction... Maintenant, si vous ne vous fiez pas à moi, vous êtes libre de ne pas le prendre!... Vous ferez une sottise, voilà tout, et le pauvre gachenet ira mourir de faim sur les routes. »

Elle prononça ces derniers mots d'un ton vexé, en les accentuant d'une moue de mauvaise humeur. Ce manège ne manquait jamais son effet sur le bonhomme Vincart.

« Qui te parle de ne pas le prendre? répondit-il déjà à demi converti. Je ne dis pas non, seulement je ne me soucie pas d'acheter chat en poche et je voudrais le voir... Où niche-t-il, ton gachenet?

— Je vais vous le montrer... Du reste, vous ne serez pas mariés ensemble, et quand le Champenois reviendra, vous serez toujours à temps pour renvoyer... Claude Pinson, si son travail ne vous convient pas. »

Pendant ce colloque où l'on décidait de son sort, Bigarreau, assis derrière sa bouillée de saules, attendait, le cœur battant. Depuis bien longtemps, il n'avait été pénétré d'une émotion à la fois si poignante et si douce. La rencontre de Norine, la façon dont elle l'avait secouru, constituaient pour cet adolescent jusqu'alors traité en paria, des événements tout à fait nouveaux et tenant presque du merveilleux. Il tremblait que cette chance inespérée ne s'envolât tout d'un coup, comme ces libellules bleues dont il voyait un moment les ailes frissonner au-dessus du ruisseau, puis qui disparaissaient pour ne plus revenir. Les minutes lui semblaient étrangement longues, et bien qu'il attendît seulement depuis un quart d'heure, il commençait à se décourager.

« Allons, songeait-il, c'est qu'on ne veut pas de moi... »

Au même instant, il entendit du côté du chantier un appel sonore retentir trois fois :

« Hou... oup! hou... oup! hou... oup! »

Il se leva tout d'une pièce, et, sortant de sa cachette, il s'engagea dans la coupe. Bientôt, entre deux piles de souches, il distingua Norine qui accourait au-devant de lui.

« Venez! fit-elle tout essoufflée en le rejoignant, le père consent à vous prendre à l'essai... Je lui ai dit que vous vous appeliez Claude Pinson et que vous étiez en service chez des vanniers qui vous battaient... Retenez bien tout ça, afin de ne pas vous couper quand il vous questionnera. »

Elle s'arrêta pour rattraper son haleine, et ses yeux limpides se fixèrent longuement sur les yeux bleus de Bigarreau.

« J'ai été forcée, reprit-elle, de dire des menteries au père pour l'amadouer, et ça me fait gros cœur de le tromper... Tâchez que je n'en aie point regret. »

Pour la première fois en sa vie, Bigarreau se rendait compte de ce que ce pouvait être que la bonté, et, pour la première fois, ses yeux se mouillèrent de larmes qui n'étaient arrachées ni par la douleur ni par la colère. Au fond de lui, la source de sensibilité qui se tient cachée au cœur de tout être humain jaillit brusquement. Dans un élan de gratitude, il saisit la main de Norine et la pressa entre ses gros doigts meurtris.

La fillette garda la main du détenu dans la sienne, et ils se dirigèrent ainsi vers l'atelier en plein vent, où le père Vincart s'était remis à dégrossir son sabot.

« Voici Claude Pinson », dit Norine.

Le sabotier leva le nez et toisa des pieds à la tête Bigarreau, qui frottait d'un air confus sa main contre son pantalon.

« C'est un gaillard! murmura enfin le sabotier d'un ton satisfait, et s'il a aussi bonne envie de travailler qu'il a bonne mine, nous pourrons nous arranger... Mon gars, Norine m'a parlé de toi, et je te prends à l'essai; nous verrons ce que tu sais faire... Ici, il faut trimer dur, mais on n'est pas battu... Ça te va-t-il?

— Oui, m'sieu.

— Eh bien! pour aujourd'hui, la gachette va te mettre au courant du métier, car elle s'y entend comme un homme, elle n'a pas son pareil pour manier le *paroir* et donner le fion à un sabot... Demain, je te planterai un outil dans la main, et nous saurons de quoi tu es capable. »

*
* *

Le retour du Champenois qui annonce aux Vincart la fuite d'un jeune détenu et sa recherche par les gendarmes, surprend en plein bonheur Bigarreau.

« Prenez garde! murmura le lendemain Norine à Bigarreau, qui passait près d'elle en brouettant des

rondins; hier, quand vous avez lâché votre écuelle, vous m'avez tourné le sang!... Si vous perdez la tête ainsi dès le premier jour, le Champenois, qui est rusé comme une fouine, aura tôt éventé notre secret, et il ne manquera pas de s'en servir contre vous.

— Cet homme-là ne me revient pas, répondit l'apprenti, et je le déteste déjà.

— N'importe, il faut lui montrer bon visage... Il vaut mieux l'avoir avec soi que contre soi. »

Bigarreau promit d'être prudent et s'efforça même d'amadouer celui qui était chargé de le diriger dans son travail. Mais on eût dit que le Champenois était prévenu contre le nouvel hôte du chantier. Il cherchait constamment à le prendre en faute. Sachant fort bien que Bigarreau était encore novice au métier, il lui confiait néanmoins des besognes difficiles, et quand le malheureux avait gâté une bille de bois ou donné de travers un coup d'erminette, le Champenois appelait le père Vincart et lui démontrait, pièces en mains, que l'apprenti ne serait jamais qu'un maladroit.

Norine, de son côté, afin d'adoucir l'humeur du Champenois, avait pris sur elle de se montrer moins revêche, et de ne plus accueillir comme auparavant par de mordantes rebuffades les lourdes galanteries de celui qu'elle appelait *le Louchard*. Mais là encore le résultat ne fut pas à l'avantage de son protégé. Voyant qu'on ne le rabrouait plus comme autrefois, le Champenois attribua ce changement au prestige de sa mine et s'imagina que Norine commençait à s'apprivoiser. Il s'enhardit alors et ses obsessions devinrent insupportables. A bout de patience, elle se cabra, remit sèchement l'odieux *Louchard* à sa place et reprit ses façons âpres et méprisantes. Ce revirement irrita violemment le vindicatif compagnon et réveilla ses soupçons un moment assoupis. — La jalousie développe chez ceux qu'elle envahit une perspicacité très pénétrante; elle affine l'esprit et donne au sens de la vision et de l'ouïe une acuité presque maladive. Le Cham-

penois flaira une odeur d'amour dans le chantier du père Vincart. Il épia les deux adolescents et devina avant eux la nature du sentiment encore inconscient qui les inclinait l'un vers l'autre. A partir de ce moment, ses convoitises déçues, sa vanité blessée engendrèrent de haineuses rancunes dont l'infortuné Bigarreau fut la victime. L'ouvrier sabotier, s'ingéniant à lui rendre la vie dure, ne lui épargna ni les invectives, ni les mauvais traitements.

Bigarreau, habitué depuis longtemps au régime de la prison et aux torgnoles des gardiens, supporta d'abord assez philosophiquement la méchante humeur et les injustes procédés du compagnon. Néanmoins, parfois la moutarde lui montait au nez et il était obligé de ravaler péniblement sa colère, afin d'éviter une rixe qui n'eût pas manqué de se terminer à son dam et de déterminer son renvoi du chantier.

« Je n'y tiens plus! » disait-il à Norine, un matin qu'ils pêchaient ensemble des écrevises dans le ruisseau de la Fontenelle, « si *le Louchard* continue, je finirai par lui sauter à la gorge et l'étrangler.

— Ayez patience, mon pauvre Claude », répondit la jeune fille en tirant hors de l'eau ses bras ruisselants et en rejetant en arrière les cheveux rebelles qui lui retombaient sur les yeux, « tout ça passera comme une giboulée de mars... Le Champenois ne restera pas toujours chez nous... Je trouverai moyen de le brouiller avec le père et de lui faire donner congé... Seulement, jusque-là, il faut ruser, car il est malin comme un âne rouge, et tant que nous serons dans ce pays-ci, j'ai toujours peur qu'il n'arrive à deviner d'où vous venez... »

Elle avait relevé la tête, et, tournée vers Bigarreau, elle essayait de l'encourager avec un clair regard souriant.

Elle était plantée au fil de l'eau, la jupe retroussée et repliée à hauteur des genoux, les cheveux flottant sur ses épaules, couvertes d'un caraco trop étroit, dont

l'étoffe décousue laissait voir des coins de peau blanche. La retombée des aulnes, entre-croisant leurs branches au-dessus du courant, l'enveloppait d'une fraîche obscurité au fond de laquelle ses yeux noirs brillaient comme des diamants dans l'ombre :

« Malheureusement, ajouta-t-elle en baissant la voix, je crains bien que sa méchante cervelle ne travaille déjà là-dessus... Et, à propos, ne m'avez-vous pas dit, Claude, que vous aviez caché près d'ici votre veste d'uniforme?

— Oui, sous une pierre, au tournant de la Fontenelle.

— Si vous m'en croyez, vous irez la déterrer et vous la jetterez au fond d'un trou, ou bien vous la brûlerez, ce qui serait encore plus sûr.

— Pensez-vous que notre *Louchard* l'aille dénicher là où elle est?

— Je crains tout de la part d'une mauvaise bête comme le Champenois.

— Bah! repartit insoucieusement Bigarreau, si la malechance veut que je sois repris, j'aurai beau me cacher dans un trou de renard, on me pincera toujours... Dans ma vie, je n'ai jamais eu de veine, moi, excepté le jour où je suis venu vers vous...

— Raison de plus pour tâcher d'y rester! » s'écria Norine en fronçant le sourcil et en sautant impétueusement hors de l'eau... « Vous ne pensez qu'à vous! » continua-t-elle avec humeur et d'un ton de reproche.

Elle était allée s'asseoir au soleil, parmi les serpolets du talus et elle s'y était étendue d'un air boudeur, les coudes dans l'herbe, les doigts enfoncés dans ses cheveux ébouriffés. Bigarreau alla l'y rejoindre.

« Je vous ai fâchée, Norine? demanda-t-il.

— Oui, répliqua-t-elle avec dépit; vous vous entêtez à ne rien écouter et vous ne vous inquiétez pas de ce qui tourmente les autres. »

Il lui prit le bras et s'efforça de lui découvrir la figure, qu'elle s'obstinait à tenir cachée dans ses mains :

« Pardon, ma petite Norine! balbutia-t-il avec des intonations suppliantes, je n'avais pas intention de vous faire de la peine... Si je ne pense qu'à moi, c'est une mauvaise habitude que j'ai prise dans le temps, personne avant vous ne s'étant jamais inquiété de ce qui pouvait m'arriver... Mais il faudrait être le dernier des sans-cœur pour oublier vos bontés! »

Il avait réussi à lui saisir les mains et elle les lui laissa. Ils gardaient maintenant le silence tous deux. La forêt les berçait maternellement dans son giron avec ses bourdonnements d'insectes, ses bruits d'eau courante et ses lointains roucoulements de ramiers. Les tiges foulées des serpolets et des marjolaines répandaient autour d'eux une bonne odeur, qui leur montait doucement à la tête, et Bigarreau sentait en lui un trouble délicieux qui lui coupait la parole et presque la respiration.

Norine releva lentement vers l'apprenti ses yeux, dont les prunelles noires étaient devenues humides comme des mûres après la rosée.

« Vous me promettez de vous tenir sur vos gardes, n'est-ce pas? murmura-t-elle d'une voix attendrie. J'ai en idée que le Champenois rumine quelque mauvaiseté contre vous.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est jaloux... Il est plus enragé que jamais après moi!... Ce matin, comme nous étions dans la loge, il a voulu m'embrasser et je lui ai donné de ma main par la figure. Alors il a ricané et m'a dit en me regardant avec son méchant œil de travers : « Si « ce camp-volant d'apprenti était à ma place, vous feriez « moins la difficile! » La patience m'a échappé et je lui ai jeté au nez : « Certes oui, je l'aimerais mieux qu'un « vilain louchard comme vous! »

Bigarreau était devenu rouge.

« Et... est-ce que c'est vrai, Norine?

— Je ne mens jamais », balbutia-t-elle en enfouissant sa figure dans les serpolets.

Et elle poursuivit d'une voix quasi étouffée par les herbes :

« J'ai plus d'amitié pour vous que vous n'en avez pour moi !... J'ai bien vu tout à l'heure que vous vous accoutumeriez à l'idée de me quitter, tandis que moi... si vous partiez... »

Elle s'interrompit pour fondre en larmes.

« Norine, ma petite Norine, ne pleure pas ! »

Le Champenois espionne Bigarreau, découvre la cachette de ses vêtements et le dénonce.

Le lendemain matin, le soleil se leva rutilant dans un ciel d'été très pur. L'ouvrage pressait dans le chantier, et on se mit de bonne heure à la besogne. Le père Vincart et le Champenois, penchés sur leur billot, évidaient à la cuiller les sabots déjà ébauchés, et les passaient à Norine, qui les finissait à l'aide du paroir, Bigarreau disposait ensuite les sabots parachevés les uns à côté des autres, la pointe en haut et la tête en bas, puis les enfumait par grosses à un feu de copeaux verts. — Aux environs de dix heures, on s'était arrêté pour casser une croûte et boire un coup de piquette, et, après avoir travaillé des mains, l'atelier travaillait bruyamment des mâchoires. Tout à coup, en relevant la tête pour porter la bouteille à ses lèvres, le père Vincart vit quelque chose d'insolite se mouvoir entre les arbres du taillis d'en face. Les branches brusquement écartées laissaient apercevoir des baudriers jaunes et des uniformes.

« Ouais ! s'exclama-t-il, en voici bien d'une autre ! »

Norine avait tout vu en même temps que lui :

« Les gendarmes ! murmura-t-elle... Sauve-toi, Claude ! »

Bigarreau était déjà sur pied et prêt à prendre sa course, quand un croc-en-jambe du Champenois l'étendit à terre. Au même moment, quelqu'un s'élança de derrière la loge, et en se relevant l'apprenti se sentit

harponné par une main de fer dont il devina le propriétaire, rien qu'à la façon dont les doigts lui meurtrissaient la peau.

« Vermine! criait le gardien-chef Seurrot en secouant le malheureux détenu, je te retrouve enfin!... Cette fois je t'ôterai l'envie de jouer des jambes! »

Il lui administrait des bourrades dans les reins. Bigarreau, pâle, les dents serrées, recevait les coups sans broncher. Les gendarmes avaient quitté l'orée du bois et arrivaient au pas gymnastique.

Norine avait d'abord été tellement atterrée, que le saisissement lui avait coupé la parole. Ses yeux noirs devenaient menaçants, ses mains se crispaient.

« Mauvais gueux! s'écria-t-elle en tendant le poing vers le Champenois, c'est toi qui l'as vendu! »

Le compagnon, avec un méchant sourire, haussa les épaules et lui tourna le dos.

« Champenois, murmura le père Vincart indigné, je n'aurais jamais cru ça de toi!... « Puis s'adressant aux gendarmes : « Pardon, messieurs, ajouta-t-il, pourquoi voulez-vous emmener ce gachenet?

— Ce gachenet, répondit sévèrement le brigadier Fondreton, est un drôle qui s'est évadé de la prison d'Auberive et que nous allons y réintégrer incontinent... Quant à vous, père Vincart, vous avez eu tort de garder un vaurien pareil sans en instruire l'autorité, et vous risquez d'être poursuivi comme complice, subséquemment... Là-dessus, en route! »

Mais Norine s'était jetée entre les gendarmes et Bigarreau qu'elle essayait d'arracher à la poigne de Seurrot.

« Je vous en prie, lâchez-le! messieurs, lâchez-le! suppliait-elle... Il n'est pas méchant, il travaille, et avec nous il deviendra un bon sujet, au lieu que là-bas, avec tous ces prisonniers, il sera perdu... perdu!... Je vous réponds de lui, messieurs, lâchez-le, nous en ferons un bon ouvrier! »

L'amour la rendait ingénieuse et lui suggérait des

arguments qui, dans son idée, devaient convaincre tous les gens sensés; mais les gendarmes, impassibles, ne s'attendrissaient pas plus que s'ils eussent été en pierre. Norine s'obstinait à barrer le chemin. Le gardien-chef l'écarta rudement.

« Filons! dit-il en entraînant son captif.

— Norine, père Vincart, adieu! articula enfin Bigarreau d'une voix étranglée : je ne vous oublierai jamais! »

L'escorte et le détenu s'éloignèrent rapidement par la route forestière, mais Norine s'acharnait à les suivre, et les deux gendarmes avaient fort à faire de la maintenir à distance. Elle les suppliait en vain de lui laisser embrasser son ami une dernière fois. Quand elle vit qu'ils restaient insensibles, elle devint sauvage.

« Vous êtes des sans-cœur! s'exclama-t-elle, vous n'avez pas honte de vous mettre trois pour torturer un pauvre gachenet!... Mais je ne vous laisserai pas tranquilles, j'irai réclamer près du préfet, près de l'empereur!... Claude est à nous, je le veux, je le veux!... Rendez-le-moi! »

Déchevelée, les yeux étincelants, elle emplissait la forêt de ses lamentations. Elle les suivit ainsi jusqu'à la lisière du bois; là, épuisée, enrouée à force de crier, elle se laissa tomber sur le bord du chemin.

« Norine! murmura Bigarreau, tandis que Seurrot le poussait sur la grand'route, c'est peine inutile, retourne-t'en chez vous... Adieu, va, je t'aime bien!

— Claude! » criait-elle.

Les gendarmes et le prisonnier s'éloignaient sur la route poudreuse, et toujours derrière eux se lamentait la voix désespérée de Norine : « Claude! mon Claude!... »

« Gendarme Schnepp, disait en se mordant la moustache le brigadier Fondreton à son subordonné, les cris de la gachette me remuent l'estomac censément comme un roulement de tambours... Il y a des quarts d'heure, Schnepp, où il est difficile d'accorder son service avec sa sensibilité... indubitablement. »

*
* *

Le soir même de cette scène, le directeur de la prison arriva radieux dans la salle de l'auberge, où le garde général Yvert l'attendait pour souper. « Je vous avais bien dit qu'il n'irait pas loin! s'exclama-t-il, les gendarmes et le gardien-chef ont pincé mon fuyard au coin d'un bois et l'ont ramené tambour battant. A cette heure, il se repose au cachot... »

Il eut un sourire cruel et un fauve flamboiement de l'œil, puis il ajouta, en exécutant une pantomine expressive avec son rotin à pomme d'ivoire : « Le gardien-chef était furieux, et, avant de boucler le drôle, il lui a administré une correction qui lui ôtera le goût des promenades en plein air! »

La correction devait, en effet, guérir Bigarreau à tout jamais. Après l'avoir moulu de coups, Seurrot avait conduit en cellule son prisonnier, tout suant encore de sa longue course au grand soleil. Bigarreau passa brusquement de la chaude et joyeuse lumière des champs dans un cachot obscur dont les murs étaient glacés. L'horreur noire de cette cellule était doublée pour lui par le souvenir de ses trois semaines de liberté, et par la douleur d'avoir été violemment séparé de la seule créature qui l'eût aimé. Il avait encore dans les oreilles les cris de désespoir de Norine, et ses yeux la revoyaient toujours à genoux et échevelée, à la lisière du bois de Colmiers. — C'était fini, il ne la retrouverait certainement plus, et la vie ne serait plus pour lui qu'un cauchemar. Son supplice commençait déjà. La nuit, son cachot était peuplé de fantômes : le gardien-chef, armé de sa trique; le directeur avec ses yeux durs et son cruel sourire; la face grimaçante et louche du Champenois... Bigarreau les voyait distinctement surgir de l'ombre et s'élancer férocement sur lui. En même temps il lui semblait que les murs de la cellule se rétrécissaient et que l'air allait

lui manquer. Il étouffait, ses oreilles tintaient, des chaleurs soudaines lui montaient aux tempes, suivies de sueurs froides et de frissons; et, d'une voix rauque, il appelait Norine à son secours...

Au matin, quand l'un des gardiens entra dans sa cellule, il le trouva grelottant et en proie à un accès de fièvre. On manda le médecin de la prison, qui, après avoir examiné le détenu, constata une fluxion de poitrine.

Le fâcheux dénoûment de l'aventure de Bigarreau n'avait pas laissé de préoccuper le garde général. Il se reprochait d'avoir été la cause involontaire de l'évasion du détenu; il résolut d'aller intercéder pour lui et d'obtenir tout au moins qu'on lui fît grâce du cachot. Quand il arriva dans le cabinet du directeur, ce dernier lui apprit que le « drôle » était malade et qu'on l'avait transporté à l'infirmerie. Yvert insista pour le voir, et on le conduisit dans un bâtiment neuf, où l'on avait installé le service médical. Il trouva Bigarreau tout enfiévré sous la mince couverture du petit lit réglementaire. Il était violemment oppressé et il délirait, les yeux grands ouverts. Il ne reconnut pas son compatriote, et celui-ci se retira après l'avoir chaudement recommandé aux soins de la sœur infirmière.

Comme Yvert franchissait mélancoliquement la grille de la maison centrale, il entendit derrière lui une voix féminine qui l'interpellait : « Monsieur ! » Il se retourna et aperçut une fillette d'une quinzaine d'années, nu-tête, vêtue d'une robe d'indienne trop courte et chaussée de gros brodequins blancs de poussière.

« Excusez ! fit-elle en le dévisageant avec ses grands yeux noirs, est-ce que vous êtes un des messieurs de la prison ?

— Non, ma petite, répondit-il. Pourquoi ?

— Ah ! » soupira-t-elle d'un air tristement déçu; puis, s'enhardissant, elle reprit : « A qui pourrais-je m'adresser pour avoir des nouvelles d'un prisonnier qui s'appelle Bigarreau ?

— Bigarreau! s'écria Yvert étonné.

— Oui... un garçon qui s'était sauvé et qu'on a ramené hier... C'est chez nous qu'on l'a trouvé... »

Elle lui conta brièvement la fuite et l'arrestation du jeune détenu.

« Ils nous l'ont arraché malgré nous, continua-t-elle. S'ils avaient eu le cœur de nous le laisser, il aurait gagné honnêtement sa vie chez nous... Je voudrais dire ça aux maîtres de la prison, si je pouvais leur parler... Pensez-vous que ce soit possible, monsieur?

— J'ai peur qu'ils ne vous écoutent pas, mon enfant », répliqua Yvert en regardant Norine avec surprise, puis il ajouta : « Je connais moi-même Bigarreau, nous sommes du même pays, et je viens de le visiter »

La figure de la jeune fille s'éclaira.

« Ah! s'écria-t-elle, comment est-il?

— Il est au lit... malade. »

Norine devint très pâle; ses lèvres se crispaient et ses yeux noirs roulaient des larmes.

« Je voudrais le voir! » dit-elle d'une voix brusque au fond de laquelle on sentait un sanglot.

Yvert connaissait la sévérité des règlements de la prison, et il n'osa pas leurrer Norine, mais la douleur concentrée de la jeune fille l'avait ému. Il lui promit de parler au directeur et d'essayer d'obtenir une permission pour l'un des jours suivants.

« J'espère que d'ici là Bigarreau ira mieux, ajouta-t-il; revenez dans deux ou trois jours.

— C'est que, murmura-t-elle, je suis seule au chantier avec le père et je ne voudrais m'absenter qu'à coup sûr, à cause de la besogne... Si c'était un effet de votre bonté de me prévenir du jour où je pourrai le voir?... Nous demeurons dans la vente du Val-Serveux... Je m'appelle Norine Vincart.

— C'est bien, Norine, j'irai vous rendre la réponse moi-même.

— Mille fois merci, monsieur!... » Elle s'arrêta; un nouveau sanglot crispa ses lèvres. « Mais vous le verrez»

vous, monsieur, n'est-ce pas? » Elle tira de son corsage un petit bouquet de bruyères roses et le tendit au garde général : « Remettez-lui ça de la part de Norine... Dites-lui que je les ai cueillies à la Fontenelle, et que je l'embrasse... »

Le garde général prit le bouquet et promit de s'acquitter du message. Norine renfonça ses larmes :

« A vous revoir, monsieur, et à bientôt des nouvelles, n'est-ce pas? »

Et elle s'enfuit dans la direction de Germaine.

Le lendemain, Bigarreau allait au plus mal, et un gardien vint prévenir Yvert que le n° 24 demandait à lui parler. Il ajouta que la chose pressait, car on s'attendait à ce que le détenu ne passerait point la nuit.

Yvert courut à l'infirmerie. Le malade n'avait plus le délire, mais il était très affaibli, l'oppression augmentait, et il respirait difficilement. Quand la sœur l'eut averti de la présence de son compatriote, qu'il reconnut cette fois, il eut encore la force d'ébaucher avec sa lèvre inférieure sa grimace habituelle.

« Pas de chance! murmura-t-il de sa voix sifflante... Si j'avais eu seulement cinq minutes, je gagnais le grand bois et je me moquais d'eux!... Maintenant, mon compte est réglé, m'sieu, je ne reverrai pas le clocher de Villotte...

— Mon pauvre Bigarreau, interrompit le garde général, tu es jeune et fort, tu t'en tireras. »

Le garçon fit des paupières un signe négatif.

« Parlons d'autre chose, reprit Yvert; je suis chargé d'une commission pour toi de la part d'une brave fille que tu as connue au Val-Serveux, et qui ne t'oublie pas.

— Norine? » demanda tout bas Bigarreau, dont l'œil vitreux s'était soudain rallumé... « Vous l'avez vue?

— Oui », repartit le forestier en tirant de sa poche les bruyères roses : « Voici des fleurs qu'elle a cueillies pour toi à la Fontenelle... et elle t'embrasse. »

Bigarreau saisit le bouquet, le porta à ses lèvres et

à ses narines, comme pour y respirer quelque chose du baiser de Norine et de l'odeur des bois, puis ses yeux se mouillèrent.

« Chère fille!... Il y a encore de bonnes gens au monde, m'sieu Yvert, et si j'étais restée près d'elle, là-bas, j'aurais pu comme un autre devenir un honnête homme... Je commençais déjà à changer de peau, mais le gardien-chef m'est tombé dessus, et... fini le bon temps! Je ne verrai plus Norine, mais je vous demande en grâce, m'sieu Yvert, de lui porter aussi un souvenir venant de moi... Passez-moi ma veste, là, au pied du lit... »

Il fouilla lentement les poches et en tira un couteau à manche de buis, un de ces couteaux de pâtre qu'on nomme des eustaches.

« Vous lui donnerez mon couteau, reprit-il... Je sais bien que c'est un pauvre cadeau... On prétend que ça coupe l'amitié... Mais, dans la circonstance, il n'y a pas de crainte... Quand vous le donnerez à Norine, la *camarde* m'aura déjà coupé le fil à moi-même. »

Le garde général essayait en vain de le rassurer.

« Non, non, répéta Bigarreau, je ne me mets pas le doigt dans l'œil, c'est moi qui étrennerai le cimetière où je faisais des terrassements!... Je vous avais bien dit que je ne finirais pas mon bail!... Que soit, ce n'est pas une façon agréable de s'en aller! Le gardien-chef tapait dur, si dur que j'emporterai avec moi la marque de ses *patoches*... Pour en revenir à Norine, quand vous la reverrez, inutile de lui parler de mort et de cimetière... Elle aura déjà assez de peine sans ça!... Vous lui donnerez le couteau, vous l'embrasserez et vous lui direz tout bonnement qu'on m'a emmené quelque part, bien loin, où je serai beaucoup mieux... et que je suis parti en pensant à elle... Voilà ce que vous lui direz, et vrai, ça ne sera pas des blagues, m'sieu! »

Un accès de toux lui coupa la parole, et la sœur congédia le garde général, qui s'éloigna après avoir embrassé son compatriote.

Le lendemain, Yvert se dirigeait tristement vers la vente de Val-Serveux. Quand il eut traversé la combe de la Fontenelle et longé le ruisseau, il aperçut à mi-côte la hutte du père Vincart et s'avança vers le chantier, en s'efforçant de mettre sur son visage assez de sérénité pour en imposer à Norine. Elle l'avait reconnu de loin et elle accourait.

« Hé bien ? demanda-t-elle, haletante.

— Il est mieux », répondit laconiquement le garde général; « il ne souffre plus. »

Il lui en coûtait de tromper la jeune fille, mais il songea qu'il exécutait les dernières volontés de Bigarreau et que, dans la simplicité de son cœur, le pauvre diable avait jugé que ce mensonge serait moins cruel pour Norine.

« Ah! merci! s'écria-t-elle en respirant longuement, et pourrai-je bientôt le voir?

— Hélas! non, mon enfant... Le médecin a ordonné qu'on le change d'air, et on l'a emmené loin d'ici... dans son pays... Il est parti ce matin. »

Les yeux de Norine étaient pleins de grosses larmes.

« Parti! balbutiait-elle, je ne le verrai plus?

— Il a bien pensé à vous, poursuivit le garde général... Avant de s'en aller, il m'a prié de vous donner ceci. »

Il lui tendit le couteau. Norine le prit et le serra nerveusement dans ses doigts.

« Il m'a chargé aussi de vous embrasser pour lui. »

Alors elle se mit à sangloter en lui tendant sa figure hâlée, et il la baisa sur le front.

« Enfin, soupira-t-elle, si c'est pour son bien!... Vous me jurez qu'il sera mieux là-bas?

— Je vous le jure! »

Et il ne mentait pas le garde général... Dans le nouveau cimetière, à l'orée du bois, où les retombées des grands hêtres ombrageaient sa fosse, Bigarreau était « mieux ». Il y goûtait un repos absolu, que les mau-

vais rêves et les *patoches* de la centrale ne pouvaient plus jamais troubler [1].

II

La Saint-Nicolas.

« Monsieur le sous-directeur peut-il recevoir Mme Blouet? » demande le garçon de bureau, entr'ouvrant discrètement l'un des battants de la porte du cabinet.

Le cabinet sous-directorial est une pièce spacieuse, haute de plafond, sévère d'aspect, avec ses deux fenêtres garnies de rideaux de damas vert, son papier de tenture et ses fauteuils de drap du même ton, ses cartonniers et sa bibliothèque d'acajou. Le parquet soigneusement ciré reflète comme un miroir la froide symétrie de ce mobilier administratif, et la glace de la cheminée renvoie avec la même correcte fidélité l'image d'une pendule-borne de marbre noir, accostée de deux lampes de bronze et de deux flambeaux dorés. Tournant le dos à la cheminée, le sous-directeur, Hubert Boinville, travaille penché sur le large bureau d'acajou encombré de dossiers. Il relève sa figure grave et mélancolique, encadrée d'une barbe brune où brillent çà et là quelques fils gris, et ses yeux noirs aux paupières fatiguées laissent tomber un regard indifférent sur la carte que lui tend le digne et so-

1. Pour que la thèse fût démontrée, il aurait fallu que Theuriet ne fît pas mourir son héros avant de l'avoir montré envahi de nouveau par la gangrène. Mais l'intérieur d'une geôle n'offre pas matière aux descriptions rustiques. Là, ni grands arbres, ni insectes dans l'herbe, ni murmures d'eaux courantes, rien enfin de ce que Theuriet peint et repeint avec une joie toujours nouvelle, joie partagée par ses lecteurs. Voilà pourquoi Bigarreau meurt, et comment la thèse philosophique annoncée tourne en une simple idylle — idylle charmante de grâce, de sensibilité et de fraîcheur.

lennel huissier. Sur ce petit carré de bristol, il y a écrit à la main, d'une écriture vieillotte et tremblée : « Veuve Blouet ». Le nom ne lui apprend rien, et, tout en rejetant la carte au milieu des dossiers, il a un geste d'impatience.

« C'est une vieille dame, ajoute l'huissier, faut-il la renvoyer?

— Faites-la entrer », répond-il d'un ton résigné.

Le garçon de bureau se redresse dans son habit à boutons de métal, disparaît, puis, au bout d'un instant, introduit la solliciteuse qui, dès le seuil, ébauche une antique révérence.

Hubert Boinville se soulève à demi et d'un signe froidement poli indique à la visiteuse un fauteuil où elle s'assied après avoir renouvelé sa révérence.

C'est une petite vieille en pauvres vêtements noirs. La robe de mérinos a plus d'une reprise; elle est fripée et d'un ton verdâtre. Un voile de crêpe défraîchi, qui a déjà dû servir pour plus d'un deuil, pend misérablement de chaque côté du chapeau dénudé et laisse voir, sous un tour de faux cheveux châtains, une figure rondelette, ridée comme une reinette d'hiver, avec de petits yeux vifs et une petite bouche dont les lèvres rentrées trahissent l'absence des dents.

« Monsieur, commence-t-elle d'une voix un peu essoufflée, je suis fille, veuve et sœur d'employés qui ont fourni de bons et loyaux services, et j'ai adressé une demande de secours à la Direction générale... Je désirerais savoir si je puis espérer quelque chose. »

Le sous-directeur a écouté ce début sans sourciller. Il a entendu tant de suppliques analogues!

« Avez-vous déjà été secourue, madame? demande-t-il flegmatiquement.

— Non, monsieur, jusqu'à présent j'avais pu vivre sans tendre la main... J'ai une petite pension et...

— Ah! interrompt-il sèchement, dans ce cas je crains bien que nous ne puissions rien pour vous... Nous

avons à soulager beaucoup de personnes malheureuses qui n'ont pas même cette ressource d'une pension.

— Attendez, monsieur! s'écrie-t-elle désespérément, je n'ai pas tout dit... J'avais trois garçons, ils sont morts; le dernier donnait des leçons de mathématiques... L'autre hiver, en allant du Panthéon au collège Chaptal, par une pluie battante, il a attrapé un mauvais rhume qui a tourné en fluxion de poitrine et qui l'a emmené en quinze jours... Ses leçons nous faisaient vivre, moi et son enfant, car il m'a laissé une petite-fille. Les frais de maladie et les frais mortuaires m'ont mise à sec. J'ai engagé mon titre de pension pour payer les dettes criardes... Me voilà seule au monde avec la petiote, sans un pauvre sou, et j'ai quatre-vingt-deux ans... C'est un grand âge, n'est-ce pas donc? »

Sous leurs paupières ridées, les yeux de la vieille solliciteuse sont devenus humides. Le sous-directeur l'a écoutée plus attentivement. Les intonations un peu chantantes et certaines locutions provinciales de la vieille dame résonnent à son oreille comme une musique déjà entendue et jadis familière. Ces façons de parler ont un goût de terroir qu'il croit reconnaître et qui lui cause une sensation singulière. Il sonne, demande le dossier de « la veuve Blouet » et quand le solennel garçon de bureau pose, d'un air important, la mince chemise jaune sur la table, Hubert Boinville compulse les pièces avec un intérêt visible.

« Vous êtes Lorraine, madame? reprend-il en montrant à la veuve une figure moins fermée, où court un faible sourire. Je m'en étais douté à votre accent.

— Oui, monsieur, je suis de l'Argonne... Comment, vous avez reconnu mon accent? Je croyais bien l'avoir perdu après avoir si longtemps *valté* aux quatre coins de la France, comme un *camp-volant*. »

Le sous-directeur regarde avec une compassion croissante cette pauvre veuve d'employé qu'un coup de vent a arrachée de sa forêt natale, et jetée dans

Paris comme une feuille sèche, après l'avoir longuement roulée par les chemins arides de la vie bureaucratique. Il sent peu à peu s'amollir son cœur de fonctionnaire et répond en souriant de nouveau :

« Moi aussi je suis de l'Argonne, et j'ai vécu longtemps près de votre village, à Clermont... Allons, madame, ayez bon courage... J'espère que nous obtiendrons le secours que vous désirez... Vous avez donné votre adresse?

— Oui, monsieur, rue de la Santé, 12, près du couvent des Capucins... Bien des mercis; je m'en vais contente de vos bonnes paroles, et contente aussi d'avoir retrouvé un pays. »

Et la vieille dame se retire après s'être confondue en révérences.

Dès que Mme Blouet a disparu, le sous-directeur se lève et va appuyer son front à la vitre de l'une des fenêtres qui donnent sur les jardins de l'hôtel. Mais ce ne sont pas les cimes des marronniers à demi effeuillés qu'il contemple; son regard, devenu rêveur, s'en va plus loin... Très loin, là-bas, vers l'Est, au delà des plaines et des collines crayeuses de la Champagne, jusqu'à une vallée adossée à une grande forêt, avec une modeste rivière qui roule son eau jaune entre des files de peupliers, au pied d'une vieille petite ville aux toits de tuiles brunes...

C'est là qu'il a vécu enfant, c'est là qu'il revenait chaque année aux vacances. Son père, greffier de la justice de paix, y menait la vie étroite et serrée des petits bourgeois sans fortune. Élevé à la dure, accoutumé de bonne heure au devoir strict et au travail acharné, Hubert a quitté le pays à vingt ans et n'y est plus guère retourné que pour suivre le convoi de son père. Doué d'une intelligence supérieure et d'une volonté de fer, enragé travailleur, il a monté rapidement les degrés de l'échelle administrative. Être sous-directeur à trente-huit ans, cela passe dans le monde des bureaux pour un avancement exceptionnel. Austère

ponctuel, réservé et poli, à cheval sur les règlements, il arrive au ministère à dix heures, n'en sort qu'à six et emporte du travail chez lui. D'une nature peu expansive bien que sensible au fond, il passe pour être très *boutonné*. Il va peu dans le monde et sa vie a été tellement prise par le travail qu'il n'a jamais eu le temps de songer au mariage Son cœur a pourtant parlé une fois, dans l'Argonne, alors qu'il avait vingt ans, mais comme il n'était qu'un mince surnuméraire sans fortune, la fille qu'il aimait l'a dédaigné, et s'est mariée richement avec un gros marchand de bois. Cette première déception a laisssé à Boinville une arrière-amertume que ses succès administratifs n'ont jamais complètement corrigée. Son esprit est resté teinté de mélancolie, et, ce soir, après avoir entendu cette vieille femme lui parler de sa détresse avec cet accent du terroir qu'on n'oublie jamais, il s'est senti envahi d'une tristesse rétrospective.

Le front posé contre la vitre, il remue comme un amas de feuilles mortes les lointains souvenirs de jeunesse, ensevelis profondément dans sa mémoire, et le parfum des saisons passées au pays natal lui remonte doucement au cerveau.

Il revient à son fauteuil, et prenant le dossier Blouet, il l'annote au crayon de cette mention marginale : « Situation digne d'intérêt. — Accorder », — puis il sonne le garçon et renvoie le dossier au sous-chef chargé des secours.

*
* *

Le jour où le secours fut accordé officiellement, Hubert Boinville quitta son bureau un peu plus tôt que d'habitude. L'idée lui était venue d'aller annoncer lui-même la bonne nouvelle à sa vieille payse.

Trois cents francs, c'était une goutte d'eau à peine, tombant du réservoir de l'énorme budget ministériel, mais dans le budget de la veuve, cette goutte devait se

changer en une rosée bienfaisante. Encore qu'on fût au commencement de décembre, le temps était doux, et Boinville fit à pied le long trajet qui le séparait de la rue de la Santé. Quand il arriva à destination, la nuit commençait à enténébrer ce quartier désert. A la lueur d'un bec de gaz placé près du couvent des Capucins, il aperçut le nº 12, au-dessus d'une porte bâtarde percée dans un long mur de moellons. Il n'eut qu'à pousser cette porte entre-bâillée et se trouva dans un vaste jardin, où l'on distinguait, dans l'ombre, des carrés de légumes, des touffes de rosiers, et çà et là des silhouettes d'arbres fruitiers. Au fond, deux ou trois points lumineux éclairaient la façade d'un corps de logis en équerre. Le sous-directeur se dirigea en tâtonnant vers le rez de-chaussée et eut la chance de tomber sur le jardinier en personne, qui le guida vers l'escalier menant au logement de la veuve.

Après avoir trébuché deux fois sur les marches boueuses, Boinville heurta à une porte, par-dessous laquelle filtrait une mince raie de lumière, et fut tout étonné quand, cette porte s'étant ouverte, il vit devant lui une jeune fille d'une vingtaine d'années qui se tenait sur le seuil, levant sa lampe d'une main et regardant le visiteur avec des yeux surpris.

C'était une jeune personne vêtue de noir, à la physionomie vive et avenante. La lumière tombant de haut éclairait à point ses cheveux châtains frisottants, ses joues rondes à fossettes, sa bouche souriante et ses yeux bleus limpides.

« Ne me suis-je pas trompé? murmura Boinville, est-ce bien ici que demeure Mme Blouet?

— Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer... Grand'mère, c'est un monsieur qui te demande.

— Je viens! » répondit une voix grêle qui sortait d'une pièce contiguë; et une minute après, la vieille dame arrivait en trottinant, avec son tour de travers sous son bonnet noir, et achevant de dénouer les cordons d'un tablier de toile bleue.

« Sainte mère de Dieu! » s'écria-t-elle ébaubie en reconnaissant le sous-directeur, « comment, c'est vous, monsieur?... Faites bien excuse, je ne m'attendais guère à l'honneur de vous voir... Claudette, offre donc le fauteuil à monsieur le sous-directeur... C'est ma petite-fille, monsieur, tout ce qui me reste au monde. »

Hubert Boinville s'était assis dans un antique fauteuil de velours d'Utrecht, et d'un rapide coup d'œil il avait examiné la pièce qui paraissait servir à la fois de salon et de salle à manger. — Peu de meubles, un petit poêle de faïence blanche à dessus de marbre rouge; à côté, une spacieuse armoire de village en chêne; au milieu, une table ronde recouverte de toile cirée; des chaises de paille, et au mur deux vieilles lithographies coloriées de Boilly, le tout très propre et avec un bon petit air de campagne.

Il expliqua brièvement l'objet de sa visite.

« Ah! mon brave monsieur, bien des mercis! s'exclama la veuve,... on a raison de dire : un bonheur n'arrive jamais seul... Figurez-vous que la petiote a passé ses examens pour entrer dans les télégraphes, et, en attendant d'être placée, elle fait par ci par-là des enluminures... Aujourd'hui, elle a été payée d'une grosse commande d'images, et alors nous avons décidé que nous fêterions ce soir la Saint-Nicolas, comme au bon vieux temps... Vous vous souvenez?

— Mais, grand'mère, interrompit la jeune fille en riant, monsieur ne sait pas ce que c'est que la Saint-Nicolas... A Paris, on ne fête pas ce saint-là!

— Si fait, monsieur sait parfaitement ce que je veux dire. — Il est du pays, Claudette, il est de Clermont.

— La Saint-Nicolas! reprit le sous-directeur dont la figure triste s'épanouit, je crois bien!... C'est aujourd'hui, en effet, le six décembre... »

Cette date avait allumé toute une flambée de souvenirs d'enfance qui éclairaient joyeusement son cerveau. A cette clarté, il revit la vaste cheminée pater-

nelle, égayée par les apprêts de la fête patronale; il entendit la musique sautillante des violons, allant par les rues chercher les filles pour le bal annuel; et il se rappela ses émotions du lendemain, quand il courait pieds nus pour tâter dans l'âtre ses sabots pleins de joujoux que saint Nicolas, sur son âne, avait apportés nuitamment par la cheminée.

« Donc, ce soir, continua avec volubilité la grand'mère, nous avons résolu de ne manger rien que des plats du pays. Le jardinier d'en bas nous a donné, en choux, navets et pommes de terre, de quoi faire une bonne *potée*; j'ai acheté un saucisson de Lorraine, et quand vous êtes entré j'étais en train de préparer un *tôt-fait*.

— Oh! un *tôt-fait*! s'écria Boinville devenu plus expansif, voilà bien vingt ans que je n'ai entendu prononcer le nom de ce gâteau d'œufs, de lait et de farine, et plus longtemps encore que je n'y ai goûté... »

Ses traits s'étaient animés et la jeune fille qui l'observait à la dérobée, crut voir passer une lueur gourmande dans ses yeux bruns.

Tandis qu'il souriait, pensif, au souvenir de ce mets du pays, la grand'mère et Claudette s'étaient retirées un peu à l'écart et paraissaient discuter avec vivacité une grave question.

« Non, grand'mère, chuchotait la jeune fille, ce serait indiscret.

— Pourquoi donc? murmura la veuve, je suis sûre que cela lui ferait plaisir. »

Et comme il les regardait intrigué, la grand'mère revint vers lui :

« Monsieur, commença-t-elle, vous avez déjà été bon pour nous et si ce n'était pas abuser, j'aurais encore une faveur à vous demander... Il est déjà tard et vous avez un bon bout de chemin à faire pour aller retrouver votre dîner... Vous nous rendriez bien heureuses si vous vouliez goûter de notre *tôt-fait*... N'est-ce pas, Claudette?

— Oui, grand'mère, seulement monsieur dînera mal, et d'ailleurs il est sans doute attendu chez lui.

— Non, personne ne m'attend, répondit Boinville en songeant au restaurant où d'habitude il dînait solitairement et maussadement, je suis libre, mais... »

Il hésitait encore, tout en regardant les yeux rieurs et printaniers de Claudette: puis, tout à coup, il s'écria avec une rondeur dont il n'était pas coutumier :

« Eh bien! j'accepte sans façon et avec plaisir!

— A la bonne heure! fit la vieille dame toute ragaillardie... Claudette, qu'est-ce que je te disais?... Mets vivement le couvert, puis tu iras chercher du vin, tandis que je retournerai à mon *tôt-fait*... »

Claudette, vive comme un lézard, avait ouvert la grande armoire. Elle en tira une nappe à liteaux rouges, puis des serviettes. En un clin d'œil la table fut dressée. La jeune fille alluma un bougeoir et descendit, tandis que la veuve, assise avec des châtaignes dans son giron, les fendait lentement et les étalait sur le marbre du poêle.

« N'est-ce pas que la petite est preste et gaie? disait-elle au sous-directeur... C'est ma consolation... Elle réjouit ma vieillesse comme une fauvette qui chante sur un vieux toit... » — Et elle reprenait en secouant ses châtaignes :

« Ce sera un maigre souper, mais un souper offert de bon cœur, et puis ça vous rappellera le pays, *nomme*? (n'est-ce pas?) »

Claudette était remontée, rouge et un peu essoufflée; la bonne dame apporta la *potée* fumante, embaumée et on se mit à table.

Entre cette brave octogénaire tout heureuse, et cette jeune fille si rieuse et si naturelle; devant cette nappe qui fleurait l'iris, dans ce milieu quasi campagnard, qui lui reparlait des choses du passé, Hubert Boinville fit honneur à la *potée*. Il se dégelait peu à peu et causait familièrement, s'amusant aux saillies de Claudette et riant d'un bon rire enfantin aux mots patois dont

la grand'mère émaillait ses phrases. De temps en temps, la veuve se levait et allait à la cuisine surveiller son entremets. Enfin elle reparut, triomphante, tenant la *cocotte* de fonte, d'où s'élevait le *tôt-fait* avec des boursouflures brunes et dorées et une appétissante odeur de fleurd'oranger. Après, vinrent les châtaignes grillées au four et encore toutes craquantes dans leur écorce fendillée et rissolée. La vieille dame tira du fond de l'armoire une bouteille de *fignolette*, cette liqueur du pays fabriquée avec de l'eau-de-vie et du vin doux; puis, tandis que Claudette desservait, elle prit machinalement son tricot et s'assit près du poêle, tout en jasant; mais, sous l'influence d'une chaleur douce, jointe à l'action de la *fignolette*, elle ne tarda pas à s'assoupir. Claudette avait posé la lampe au milieu de la table; Hubert et la jeune fille se trouvaient ainsi presque en tête-à-tête, et Claudette, naturellement gaie et enjouée, défrayait quasiment à elle seule la conversation.

Elle aussi avait passé son enfance en Argonne, près d'une vieille tante, et elle rappelait à Boinville de menus détails locaux dont la précision le remettait insensiblement dans le milieu provincial d'autrefois. — Comme il faisait très chaud dans la chambre, Claudette avait entr'ouvert la croisée, et il arrivait des bouffées d'air frais, imprégnées de l'odeur maraîchère du lardin d'en bas, où l'on entendait le glouglou d'une fontaine s'égouttant dans une auge de pierre, tandis qu'au loin une cloche de couvent sonnait lentement l'*Angelus*.

Hubert Boinville eut tout à coup une hallucination. La *fignolette* lorraine et les yeux clairs de cette jolie fille qui évoquait pour lui les paysages forestiers de sa petite ville, y étaient pour beaucoup. Il lui sembla qu'il avait reculé de vingt ans en arrière, et qu'il était transporté dans quelque rustique logis de sa province natale. Ce vent dans les arbres, ce frais murmure d'eau vive, c'était la voix caressante de l'Aire et le frisson

des futaies de l'Argonne; cette cloche qui chantait là-bas, c'était celle de l'église paroissiale du bourg fêtant la veillée de Saint-Nicolas... Sa jeunesse ensevelie pendant vingt ans sous les paperasses administratives, sa jeunesse revivait dans toute sa verdeur, et devant lui les yeux bleus de Claudette riaient si ingénument, avec un éclat d'avril en fleur, que son cœur engourdi se réveillait et battait un plaisant tic-tac dans sa poitrine...

La vieille dame s'était réveillée en sursaut et balbutiait des paroles d'excuse. Hubert Boinville se leva; il était temps de prendre congé. Après avoir chaudement remercié Mme Blouet et avoir promis de revenir, il tendit la main à Claudette. Leurs regards se rencontrèrent un moment et ceux du sous-directeur étaient si brillants, que les paupières de la jeune fille s'abaissèrent vivement sur ses rieuses prunelles azurées. Ce fut elle qui le reconduisit jusqu'au bas, et quand ils furent sur le seuil, il lui serra encore une fois la main sans trouver rien à lui dire... Et cependant il avait le cœur plein, le sous-directeur, et quand il se retrouva seul dans le désert ténébreux de la rue de la Santé, il lui sembla qu'il entendait chanter dans le ciel tous les violons de la Saint-Nicolas.

*
* *

Hubert Boinville donnait de nouveau, comme on dit en style de bureaucratie, « une impulsion active et éclairée au service ». La machine administrative avait recommencé à amonceler sur sa table la mouture quotidienne des rapports *petit ordre* et des rapports *grand ordre*, des lettres au ministre et des projets d'arrêtés. Les séances du Conseil, les audiences et les commissions ne lui avaient pas laissé une heure pour aller rue de la Santé. Pourtant le souvenir de la soirée de la Saint-Nicolas lui revenait souvent au milieu de son travail. A plusieurs reprises, il avait été distrait dans

la lecture d'un dossier par l'image rayonnante des beaux yeux de Claudette. Cette apparition voltigeait sur les paperasses comme un léger papillon bleu; le soir, quand le sous-directeur rentrait dans son morne appartement de garçon, elle l'accompagnait et semblait le regarder railleusement, tandis qu'il tisonnait son feu qui brûlait mal. Alors il songeait à ce bon dîner dans la petite chambre campagnarde où le poêle ronflait si joyeusement, à ce gai babil de jeune fille qui avait un moment ressuscité les sensations de sa vingtième année. Dans la régulière monotonie de sa vie affairée, où les intimités féminines tenaient si peu de place, la soirée de la rue de la Santé tranchait comme une éclaircie ensoleillée au milieu d'une plaine brumeuse. Parfois, il regardait mélancoliquement dans la glace sa barbe déjà grisonnante; il pensait à sa jeunesse sans amour, à sa maturité commençante et il se disait comme le bonhomme La Fontaine : « Ai-je passé le temps d'aimer? » Alors, il était pris d'une nostalgie de tendresse qui lui mettait l'esprit en désarroi, et il regrettait de ne s'être point marié.

Un jour, par une sombre après-midi de la fin de décembre, le solennel garçon de bureau entr'ouvrit discrètement la porte du cabinet et annonça :

« Mme veuve Blouet ».

Boinville se leva avec empressement pour recevoir la visiteuse. Après qu'il l'eut fait asseoir, il lui demanda en rougissant des nouvelles de sa petite-fille.

« Merci, monsieur, répondit-elle, la petite va bien, votre visite lui a porté chance... Elle sollicitait depuis longtemps une place dans les télégraphes... Elle a reçu hier sa nomination et je n'ai pas voulu quitter Paris sans prendre congé de vous et vous témoigner toute notre reconnaissance. »

La poitrine de Boinville se serra.

« Vous quittez Paris? demanda-t-il, ce poste est donc en province?

— Oui, dans les Vosges... Et naturellement j'accom-

pagne Claudette... j'ai quatre-vingt-deux ans, mon cher monsieur; je n'ai plus grand temps à passer dans ce monde et nous ne voulons pas nous séparer.

— Vous partez bientôt?

— Dans la première semaine de janvier... Adieu, monsieur, vous avez été très bon pour nous, et Claudette m'a bien recommandé de vous remercier en son nom... »

Le sous-directeur, interdit et absorbé, ne répondit guère que par des monosyllables. Quand la vieille dame fut sortie, il resta lontemps accoudé sur son bureau, la tête dans ses mains. Cette nuit-là, il dormit mal, et, le lendemain, il fut de très maussade humeur avec ses employés. Il ne tenait pas en place. Dès trois heures, il brossa son chapeau, quitta le ministère et sauta dans une voiture qui passait.

Une demi-heure après, il traversait tout frissonnant le jardin maraîcher du n° 12 de la rue de la Santé et il sonnait à la porte de Mme Blouet.

Ce fut Claudette qui vint lui ouvrir. A l'aspect du sous-directeur, elle tressaillit, puis devint toute rouge, tandis qu'un sourire passait dans ses yeux bleus.

« Grand'mère est sortie, dit-elle, mais elle ne tardera pas à rentrer et elle sera si heureuse de vous voir!...

— Ce n'est pas Mme Blouet que je désirais surtout rencontrer, mais vous, mademoiselle.

— Moi? murmura-t-elle, troublée.

— Oui, vous », répéta-t-il brusquement... Sa gorge se serrait, il cherchait ses mots et les trouvait à peine : « Vous partez toujours au mois de janvier?... »

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

« Ne regrettez-vous pas de quitter Paris?

— Oh! si... Cela me fait gros cœur... Mais quoi? Cette place est pour nous une bonne fortune et grand'mère pourra au moins vivre en paix pendant ses dernières années.

— Et si je vous donnais un moyen de rester à Paris,

tout en assurant le repos et le bien-être de Mme Blouet?

— Oh! monsieur! s'exclama la jeune fille dont le visage s'épanouit.

— C'est un moyen héroïque, reprit-il en hésitant; vous le trouverez peut-être au-dessus de vos forces.

— Je suis courageuse... Dites seulement, monsieur.

— Eh bien! mademoiselle... » Il s'arrêta pour reprendre sa respiration; puis, très vite, presque rudement, il ajouta : « Voulez-vous m'épouser?

— Mon Dieu!... » balbutia-t-elle, et l'émotion la laissa sans voix.

Tout en exprimant une violente surprise, sa figure n'avait rien d'effarouché. Sa poitrine était agitée, ses lèvres restaient entr'ouvertes, mais ses grands yeux bleus humides brillaient d'un éclat très doux!...

Quant à Boinville, il n'osait la regarder, de peur de lire sur ses traits un refus humiliant. Pourtant, inquiet de son silence prolongé, sans relever la tête, il lui demanda :

« Me trouvez-vous trop âgé? Vous semblez tout effrayée!...

— Effrayée, répondit-elle ingénument, non, mais troublée et... contente!... C'est trop beau. . Je n'ose pas y croire!

— Chère enfant! s'écria-t-il en lui prenant les mains, croyez-y et croyez surtout que le véritable heureux, c'est moi, parce que je vous aime! »

Elle restait muette, mais dans le rayonnement de ses yeux il y avait une telle effusion de reconnaissance et de tendresse, qu'Hubert Boinville ne pouvait plus s'y méprendre. Il y lut sans doute qu'elle aussi se sentait heureuse, et pour les mêmes raisons, car il l'attira plus près de lui. Elle se laissait faire et Hubert plus hardi, ayant levé les mains de la jeune fille à la hauteur de ses lèvres, les baisait avec une vivacité toute juvénile.

« Sainte mère de Dieu! » s'écria la vieille dame qui arriva sur ces entrefaites.

Ils se retournèrent, lui un peu confus; elle, tout empourprée et radieuse.

« Madame Blouet, dit enfin gaiement Hubert Boinville, ne vous scandalisez pas! — Le soir où j'ai dîné chez vous, saint Nicolas est descendu dans ma cheminée comme au temps où j'étais enfant, et m'a fait cadeau d'une femme... La voici, c'est votre petite-fille... Nous nous marierons le plus tôt possible, si vous le permettez. »

(*Nouvelles intimes*. A. Lemerre, éditeur.)

III

Les Pêches.

La première fois que je revis, après vingt-cinq ans, mon vieux copain Vital Herbelot, ce fut dans un banquet des anciens élèves d'un lycée de province où nous avions pioché notre *bachot*. — Ces sortes de réunions se ressemblent presque toutes : poignées de mains, reconnaissances bruyantes, tutoiements qu'on est étonné de reprendre après un silence d'un quart de siècle; constatations mélancoliques des changements apportés par les années dans les physionomies et les fortunes; puis le discours solennel du président, les toasts, les évocations des souvenirs du collège, dont le temps a évaporé les amertumes, pour ne laisser subsister que la mielleuse saveur des jours où chacun de nous tenait dans sa main une boîte de Pandore pleine d'espérances dorées...

Je fus passablement surpris de trouver un Vital Herbelot tout différent de celui dont j'avais gardé souvenance. Je l'avais connu mince et timide, tiré à quatre épingles, correct et réservé, réunissant toutes les qualités aimables d'un jeune surnuméraire qui veut faire son chemin dans l'administration où sa famille l'a casé. Je revoyais un gaillard solide, membru, au

cou et au teint hâlés, ayant l'œil vif, le verbe haut, net et éclatant d'un homme qui n'est pas habitué à peser ses paroles. Avec ses cheveux coupés en brosse, son complet de drap anglais, sa barbe poivre et sel en éventail, il avait en toute sa personne quelque chose d'aisé, de décidé et de désinvolte, qui ne sentait en rien le fonctionnaire.

« Ah! çà, lui demandai-je, qu'es-tu devenu? N'es-tu plus dans l'administration?

— Non, mon vieux, répondit-il, je suis tout bêtement cultivateur... Je fais valoir à une demi-lieue d'ici, à Chanteraine, une propriété assez ronde où je sème du blé et où je récolte un petit vin pineau dont je te ferai goûter, quand tu viendras me voir.

— En vérité! m'écriai-je, toi, fils et petit-fils de bureaucrates, toi qu'on citait comme le modèle des employés et auquel on prédisait un brillant avenir, tu as jeté le froc aux orties?

— Mon Dieu, oui.

— Comment cela est-il arrivé?

— Mon cher, répliqua-t-il en riant, les grands effets sont souvent produits par les causes les plus futiles... J'ai donné ma démission pour deux pêches.

— Deux pêches?

— Ni plus ni moins, et quand nous aurons pris le café, si tu veux m'accompagner jusqu'à Chanteraine, je te conterai cela. »

Après le café, nous quittâmes la salle du banquet, et, tandis qu'en fumant un cigare nous longions le canal, par une tiède après-midi de la fin d'août, mon ami Vital commença son récit :

« Tu sais, me dit-il, que j'étais un « enfant de la balle », et que mon père, vieil employé, ne voyait rien de comparable à la carrière des bureaux. Aussi, dès que je fus débarrassé de mon baccalauréat, on n'eut rien de plus pressé que de me caser comme surnuméraire dans l'administration paternelle. Je ne me sentais pas de vocation bien déterminée et je m'engageai

docilement sur cette banale grand'route de la bureaucratie, où mon père et mon grand-père avaient lentement, mais sûrement cheminé. J'étais un garçon laborieux, discipliné, élevé dès le berceau dans le respect des employés supérieurs et la déférence qu'on doit aux autorités; je fus donc bien noté par mes chefs et je conquis rapidement mes premiers grades administratifs. Quand j'eus vingt-cinq ans, mon directeur, qui m'avait pris en affection, m'attacha à ses bureaux, et mes camarades envièrent mon sort. On parlait déjà de moi comme d'un futur employé supérieur et on me prédisait le plus bel avenir. C'est alors que je me mariai. J'épousai une jeune fille fort jolie, et, ce qui vaut mieux, très bonne et très aimante, — mais sans fortune. C'était un tort grave aux yeux du monde d'employés dans lequel je vivais. On y est très positif; on ne voit guère dans le mariage qu'une bonne affaire et on y prend volontiers pour règle que « si le mari « apporte à déjeuner, la femme doit apporter à dîner ». Or ma femme et moi, nous avions à peine à nous deux de quoi chichement souper. On cria très haut que j'avais fait une sottise. Plus d'un brave bourgeois de mon entourage déclara net que j'étais fou et que je gâchais à plaisir une belle situation. Néanmoins, comme ma femme était très gentille et très bonne enfant, comme nous vivions modestement, et qu'à force d'économies nous réussissions à joindre les deux bouts, on passa condamnation sur mon « imprévoyance », et la société locale daigna continuer à nous accueillir.

« Mon directeur était riche, il aimait la représentation et se piquait de faire bonne figure dans le monde. Il recevait souvent, donnait de plantureux dîners et, de temps à autre, invitait à une sauterie les familles des fonctionnaires et des notables de la ville. Au bout d'un an, ma femme, étant dans une position intéressante, dut garder la maison, et, bien que j'eusse préféré lui tenir compagnie, je fus obligé d'assister seul

aux réceptions directoriales, car mon chef n'admettait pas qu'on déclinât ses invitations, et, chez lui, ses employés devaient s'amuser par ordre.

« Justement au moment où ma femme allait me rendre père, il y eut un grand bal à la direction, et, naturellement, il me fallut, bon gré mal gré, endosser mon habit noir.

« A l'heure du départ, tout en élaborant le nœud de ma cravate blanche, ma femme m'adressa force recommandations :

« Ce sera très beau... N'oublie pas de bien regarder, afin de tout me raconter en détail : les noms des dames qui seront à la soirée, leurs toilettes et le menu du souper... Car il y aura un souper. Il paraît qu'on a fait venir de chez Chevet des tas de bonnes choses... des primeurs; on parle de pêches qui ont coûté 3 francs pièce... Oh! ces pêches!... Sais-tu? si tu étais gentil, tu m'en rapporterais une... »

« J'eus beau me récrier, lui remontrer que la chose était peu pratique et combien il était difficile à un monsieur en habit noir d'introduire un de ces fruits dans sa poche, sans risquer d'être vu et mis à l'index... Plus j'élevais d'objections et plus elle s'entêtait dans sa fantaisie :

« Rien de plus facile, au contraire!... Au milieu du va-et-vient des soupeurs, personne ne s'en apercevra... Tu en prendras une comme pour toi et tu la dissimuleras adroitement... Ne hausse pas les épaules!... Soit, mettons que c'est un enfantillage, mais j'en ai envie; depuis que j'ai entendu parler de ces pêches, j'ai un désir fou d'y goûter... Promets-moi de m'en rapporter au moins une... Jure-le-moi!... »

« Le moyen d'opposer un refus catégorique à une femme qu'on aime?... Je finis par murmurer une promesse vague et me hâtai de partir; mais, au moment où je tournais le bouton de la porte, elle me rappela. Je vis ses grands yeux bleus se tourner vers moi, tout brillants de convoitise, et elle me cria encore :

« Tu me le promets?... »

« Un très beau bal : des fleurs partout, des toilettes fraîches, un orchestre excellent. Le préfet, le président du tribunal, les officiers de la garnison, tout le dessus du panier se trouvait là. Mon directeur n'avait rien épargné pour donner de l'éclat à cette fête dont sa femme et sa fille faisaient gracieusement les honneurs. A minuit on servit le souper, et, par couples, les danseurs passèrent dans la salle du buffet. Je m'y faufilai en palpitant, et à peine entré, j'aperçus en belle place, au milieu de la table, les fameuses pêches envoyées par Chevet.

« Elles étaient magnifiques, les pêches! Disposées en pyramide dans une corbeille de faïence de Lunéville, douillettement espacées et serties par des feuilles de vigne, elles étalaient avec orgueil leur couleur appétissante où des rougeurs foncées diapraient le blanc verdâtre de la peau veloutée. Rien qu'à les voir, on devinait la fine saveur parfumée de la chair rosée et fondante. De loin, je les caressais de l'œil et je songeais aux joyeuses exclamations qui m'accueilleraient au retour, si je parvenais à rapporter à la maison un échantillon de ces fruits exquis. Elles excitaient l'admiration générale; plus je les contemplais, plus mon désir prenait la forme d'une idée fixe, et plus fort s'enfonçait dans mon cerveau la résolution d'en chiper une ou deux... Mais comment?... Les domestiques préposés au service faisaient bonne garde autour de ces rares et coûteuses primeurs. Mon directeur s'était réservé le plaisir d'offrir lui-même ses pêches à quelques privilégiés. De temps en temps, sur un signe de mon chef, un maître d'hôtel prenait une pêche délicatement, la coupait à l'aide d'un couteau à lame d'argent et présentait les deux moitiés sur une assiette de Sèvres à la personne désignée. Je suivais avidement ce manège et je voyais en tremblant s'effondrer la pyramide. Néanmoins on n'épuisa pas le contenu de la corbeille. Soit que la consigne eût été adroitement exécutée, soit

qu'on y mît de la discrétion, quand les soupeurs, rappelés par un prélude de l'orchestre, se précipitèrent dans le salon, il restait encore une demi-douzaine de belles pèches sur le lit de feuilles vertes.

« Je suivis la foule, mais ce n'était qu'une fausse sortie. J'avais laissé mon chapeau dans une encoignure — un chapeau haut de forme qui m'avait considérablement gèné pendant toute la soirée. Je rentrai sous prétexte de le reprendre, et, comme j'étais un peu de la maison, les domestiques ne se méfièrent pas de moi. D'ailleurs ils étaient occupés à transporter à l'office la vaisselle et les verres qui avaient servi aux soupeurs, et, à un certain moment, je me trouvai seul près du buffet. — Il n'y avait pas une minute à perdre. — Après un furtif coup d'œil à droite et à gauche, je m'approchai de la corbeille, je fis rouler prestement deux pêches dans mon chapeau, où je les tamponnai à l'aide de mon mouchoir; puis — très calme en apparence, très digne, bien que j'eusse un affreux battement de cœur — je quittai la salle à manger en appliquant soigneusement l'orifice de mon couvre-chef contre ma poitrine, et l'y maintenant à l'aide de ma main droite passée dans l'ouverture de mon gilet, ce qui me donnait une pose très majestueuse et quasi napoléonienne.

« Mon projet était de traverser doucement le salon, de m'esquiver à l'anglaise, et, une fois dehors, de rapporter victorieusement à la maison les deux pêches enveloppées dans mon mouchoir.

« La chose n'était pas aussi facile que je l'avais pensé tout d'abord. On venait de commencer le cotillon. Tout autour du grand salon, il y avait un double cordon d'habits noirs et de dames mûres, entourant un second cercle formé par les chaises des danseuses; puis, au milieu, un large espace vide où valsaient les couples. C'était cet espace qu'il me fallait traverser pour gagner la porte de l'antichambre.

« Je m'insinuai timidement dans les interstices des

groupes, je serpentai entre les chaises avec la souplesse d'une couleuvre... Je tremblais à chaque instant qu'un brutal coup de coude ne vînt déranger la position de mon couvre-chef et ne fît choir mes pêches. Je les sentais balloter dans l'intérieur de la coiffe et j'en avais chaud aux oreilles et aux cheveux. Enfin, après bien des peines et des transes, je débouchai dans le cercle au moment où on organisait une nouvelle figure : — la danseuse est placée au centre des danseurs qui exécutent autour d'elle une ronde en lui tournant le dos ; elle doit tenir un chapeau à la main et en coiffer au passage celui des cavaliers avec lequel elle désire valser. — A peine avais-je fait deux pas, que la fille de mon directeur, qui conduisait le cotillon avec un jeune conseiller de préfecture s'écria :

« Un chapeau ! Il nous manque un chapeau ! »

« En même temps, elle m'aperçut avec mon tuyau de poêle collé sur ma poitrine ; je rencontrai son regard et tout mon sang se figea :

« Ah ! me dit-elle, vous arrivez à point, monsieur Herbelot !... Vite, votre chapeau !... »

« Avant que j'eusse pu seulement balbutier un mot, elle s'empara de mon chapeau... si brusquement que, du même coup, les pêches roulèrent sur le parquet, entraînant mon mouchoir et deux ou trois feuilles de vigne...

« Tu vois d'ici le tableau. Les danseuses riaient sous cape en contemplant mon méfait et ma mine déconfite ; mon directeur fronçait le sourcil, les gens graves chuchotaient en me montrant du doigt, et je sentais mes jambes fléchir... J'aurais voulu m'enfoncer dans le parquet et disparaître.

« Monsieur Herbelot, me dit-elle d'une voix ironique, « ramassez donc vos pêches ! »

« Les rires alors partirent de tous les coins du salon ; les domestiques eux-mêmes se tenaient les côtes, et, pâle, hagard, chancelant, je m'enfuis, écrasé de confusion ; j'étais si égaré que je ne trouvais plus la porte,

et je m'en allai, la mort dans le cœur, conter mon désastre à ma femme...

« Le lendemain, l'histoire courait la ville. Quand j'entrai dans mon bureau, mes camarades m'accueillirent par un : « Herbelot, ramassez vos pêches ! » qui me fit monter le rouge au visage. Je ne pouvais hasarder un pas dans la rue sans entendre derrière moi une voix gouailleuse murmurer : « C'est le monsieur « aux pêches ! » La place n'était plus tenable, et huit jours après, je donnai ma démission.

« Un oncle de ma femme avait un train de culture aux environs de ma ville natale. Je le priai de me prendre comme auxiliaire. Il y consentit et nous nous installâmes à Chanteraine... Que te dirai-je encore?... Je mis résolument la main à l'œuvre, me levant avec l'aube et ne plaignant pas ma peine. Il paraît que j'avais plus de vocation pour la culture que pour la paperasserie, car je devins, en peu de temps, un agriculteur sérieux. Le domaine prospéra si bien, qu'à sa mort, notre oncle nous le laissa par testament. Depuis je l'ai arrondi et je l'ai amené à l'état satisfaisant où tu vas le voir... »

Nous étions arrivés à Chanteraine. Nous y pénétrâmes par un verger plein de fruits. Les branches chargées de pommes, de poires et de quoiches pliaient jusqu'à terre. A l'extrémité du clos, une prairie en pente dévalait vers la rivière bleuissante, au delà de laquelle se relevait un coteau de vignes où les raisins commençaient à grossir et où les grives chantaient. A gauche, derrière les arbres un ronflement de batteuse indiquait l'emplacement des granges, et, quand nous eûmes traversé le potager, nous aperçûmes la façade blanche de la maison d'habitation, où grimpaient en espalier des pêchers couverts de belles pêches mûrissantes.

« Tu le vois, me dit Vital Herbelot, je rends un culte aux pêches. Je leur dois mon bonheur. Sans elles, je

serais resté un mince fonctionnaire, tremblant au moindre froncement de sourcil d'un préfet, grossissant la meute déjà trop nombreuse des employés qui ont grand'peine à joindre les deux bouts, et me refusant jusqu'aux douceurs de la paternité par crainte de ne pouvoir nourrir ni doter ma progéniture; tandis que maintenant je suis mon maître, je fais pousser mon blé et je me suis payé une ribambelle d'enfants... »

Au même moment, j'entendis de joyeux rires de garçons et de filles à l'intérieur du logis. Et à la fenêtre du rez-de-chaussée, dans l'encadrement des espaliers couverts de pêches, Mme Herbelot apparut, robuste et belle encore aux approches de la quarantaine, — pêche mûre elle-même et dorée par la chaude lumière d'un magnifique soleil couchant.

(*Contes pour les Jeunes et les Vieux.* — A. Lemerre, éditeur.)

IV

L'Oreille d'Ours.

I

Je venais d'entrer dans ma quatorzième année. On prétend que le corps de l'homme subit tous les sept ans une transformation, de même que le ver à soie change quatre fois de peau avant de filer son cocon. Pour ma part, ce que je sais bien, c'est que vers la fin de cette seconde période septennaire, il se produisit en moi une mue morale bien caractérisée. Je prenais des airs sérieux; les joueries de mon enfance ne me satisfaisaient plus; même les livres d'images, qui m'avaient tant de fois mis les yeux et l'esprit en fête, me paraissaient monotones comme un vieux chemin trop souvent parcouru. Je commençais ma quatrième, je traduisais les Bucoliques de Virgile, et je m'inté-

ressais d'une façon très particulière aux Amarillys et aux Galatées que chantait le poète. Entre les lignes noires de mon livre, je voyais glisser leurs formes féminines, « plus douces que le thym, plus blanches que les cygnes ». Je devenais rêveur...

De mes prédilections enfantines, je n'avais gardé qu'un goût très vif pour le logis d'une vieille voisine, chez laquelle j'avais été élevé et où je passais toutes mes heures de liberté. La maison a disparu pour faire place à une bâtisse neuve, mais je la vois encore dans ses moindres détails. — Elle était précédée d'une de ces vastes remises, où les vignerons de mon pays fabriquent leur vin et qu'on nomme des *fouleries*. Cette foulerie était plongée dans une ombre crépusculaire d'où se détachaient de hautes cuves sonores et de confus entassements de tonneaux. On montait quelques marches et on se trouvait dans la cuisine, dont le mobilier datait du XVIIIe siècle : rideaux à petit quadrillé rose et blanc, bouilloires d'un jaune d'or, fontaine de cuivre rouge repoussé, cafetières ventrues perchées sur trois pieds recourbés, tous ces ustensiles d'autrefois dont on voit les formes élégantes et familières dans les tableaux de Chardin. En contre-bas, s'ouvrait la chambre de notre vieille voisine, meublée dans le même goût, et dont la fenêtre prenait jour sur un jardin aux murs tapissés d'aristoloches, aux massifs peuplés de framboisiers.

Toutes ces choses du vieux temps étaient un cadre fait à souhait pour la figure de Mlle Sophie. — Septuagénaire, mais encore verte d'allure; de taille moyenne, rondelette, la joue ridée et colorée comme une reinette qui a passé l'hiver, l'œil d'un brun vif, le nez proéminent, la lèvre charnue, le menton en galoche encore accentué par des dents manquantes, elle avait l'air bon et spirituel. Son bonnet lorrain, dont les longs tuyaux entouraient d'une auréole de tulle sa figure éveillée, laissait à découvert un front bombé et deux doigts de cheveux blancs, crépus,

rejetés en arrière à la chinoise. Elle était toujours proprement vêtue d'une robe de laine, dans le corsage croisé de laquelle s'enfonçaient les pointes d'un fichu de linon, et dont les manches à gigot bouffaient autour des bras amaigris. Cette toilette surannée, ces meubles contemporains de Louis XVI, mettaient autour d'elle une atmosphère du temps passé. Toute sa personne répandait un parfum antique du XVIII[e] siècle, comme ces éventails de merisier qui exhalent après de longues années la bonne odeur du bois dans lequel leurs branches ont été taillées. Elle ne s'était jamais mariée, et je m'étonnais toujours qu'elle fût restée fille, tandis que, dans sa famille, ses sœurs et ses cousines, malgré leur humeur acariâtre et chagrine, avaient toutes trouvé un mari.

De la chambre de M[lle] Sophie, un escalier conduisait au grenier, qui occupait tout le premier étage et dont elle avait fait son fruitier et son garde-meuble. Ce grenier était un véritable hospice d'invalides pour les meubles. Je l'avais choisi pour mon retrait favori; dès mes plus jeunes années, je m'y aventurais comme Robinson dans son île, et j'y faisais toujours de nouvelles découvertes : — bouquins dépareillés, cahiers de romances copiées à la main sur du gros papier grenu et verdâtre, uniformes rongés par les mites, épées rouillées, microscopes détraqués, boîtes à musique ne disant plus que la moitié de leurs airs; il y avait de tout dans ce fouillis.

Au fond, dans le coin le plus ténébreux, se dressait une haute armoire de noyer sculpté, dont les ferrures luisaient faiblement dans l'obscurité, et dont les panneaux ornés de figures grimaçantes avaient une physionomie étrange. Dans ma petite enfance, la voisine m'avait dit qu'il ne fallait pas rôder près de cette mystérieuse armoire parce qu'il y revenait un spectre, et cette défense, tout en m'emplissant d'une crainte respectueuse, n'avait fait qu'accroître ma curiosité. Dès que j'étais seul, je me glissais avec un léger frisson

parmi les entassements de vieilleries qui aboutissaient à l'armoire, et je m'avançais bravement à la rencontre du fantôme. Tout à coup un craquement funèbre partait des profondeurs du meuble, comme si le spectre, fatigué de sa réclusion, se fût décidé à pousser les deux battants et à apparaître en face du curieux qui venait troubler son repos, alors je reculais jusque dans la partie éclairée du grenier, tremblant à la fois et fier de mon audace.

A quatorze ans, ma croyance au spectre avait disparu, mais ma curiosité m'était restée. Le mystère de l'armoire hermétiquement close et visitée de loin en loin par Mlle Sophie, qui y serrait son linge et ses objets les plus précieux, agitait toujours mon imagination et m'intriguait d'autant plus, qu'après chaque visite, la vieille cousine descendait du grenier avec l'œil plus humide et le front plus pensif. Un jour, comme elle y montait, je la suivis en tapinois, et, caché derrière un paravent troué, j'assistai à la solennelle ouverture du meuble. Un prêtre qui ouvre le tabernacle ou la châsse aux reliques, n'y met pas plus de recueillement et de pieuses précautions. L'un des battants était entre-bâillé, mais cela ne m'avançait guère, à cause de l'obscurité qui régnait dans cette encoignure. Heureusement, un filet de soleil, filtrant d'une chatière percée dans la toiture, tomba soudain d'aplomb sur les panneaux, et alors, grâce à cette traînée lumineuse, j'aperçus les trésors de l'armoire au spectre : boîtes de marqueterie, scintillements de boucles et de tabatières ornées de cailloux du Rhin, mules de satin à hauts talons, rubans lamés d'or et d'argent, jupes de gros de Tours et de lampas, dont les cassures miroitaient dans l'ombre... Je ne pus retenir un mouvement admiratif qui trahit ma présence et qui perdit tout. Le massif battant se referma, et Mlle Sophie, me prenant par l'oreille, m'intima l'ordre d'aller voir en bas si elle y était.

Je m'éloignai, mais avec le sentiment d'une curiosité

mal satisfaite et avec le violent désir de contempler plus à mon aise les richesses contenues dans la spacieuse armoire. Cette rapide vision à travers le battant entre-bâillé m'avait laissé dans les yeux un chatoiement qui m'obsédait. Dès que je pouvais me faufiler au grenier, je m'approchais avec précaution de l'armoire fermée, j'en tâtais les moulures feuillagées, je mettais un œil au trou de la serrure, j'aspirais par les fentes une vague senteur d'herbes aromatiques, dont le parfum tenace aiguisait encore ma curiosité. J'avais eu un moment l'idée de faire appel à la bienveillance de Mlle Sophie, mais, après réflexion, je me dis qu'au cas probable d'un refus, ma demande indiscrète aurait pour unique résultat de me faire interdire l'entrée du grenier.

Je résolus donc de me taire et d'attendre qu'un hasard heureux vînt à mon aide.

Tout arrive : il semble même que les choses qu'on désire ardemment arrivent avec plus de docilité, comme si elles obéissaient mystérieusement à une magnétique influence de la volonté humaine. Il advint qu'un beau dimanche, où, tapi dans un coin du grenier, je lisais sans être vu un volume de *Gil Blas*, Mlle Sophie qui était en train de ranger son armoire, fut rappelée en bas par une visite, et, dans sa précipitation, oublia la clé sur la serrure. J'avais entendu les battants tourner sur leurs gonds; la vieille fille une fois descendue, j'aperçus l'anneau brillant de la clé qui scintillait dans un rayon de soleil. Incontinent, je plantai là *Gil Blas* et me précipitai vers l'encoignure où j'avais tant de fois rôdé infructueusement. Enfin! j'allais donc me donner à loisir le spectacle de ces raretés si souvent convoitées en rêve!... Je tournai doucement la clé, je soulevai avec précaution le battant pour l'empêcher de crier, et j'ouvris...

II

Ma curiosité fut si vivement sollicitée par tant de richesses à la fois, que je me trouvai tout d'abord embarrassé de savoir par où je commencerais mon inventaire. Le temps me pressait. A toute aventure, je débutai par un coffret à incrustations de cuivre et d'écaille, posé à portée de ma main, et dont la poignée d'acier ciselé avait attiré mon regard.

Le coffret était capitonné à l'intérieur d'une étoffe de soie rose sèche, et sur ce lit douillet reposaient seuls trois objets très divers : une miniature dans son cercle d'or, un volume in-32, relié en maroquin rouge, et une mince liasse de papiers jaunis, rattachés par une faveur d'un bleu passé.

La miniature représentait un jeune homme de vingt cinq ans, vêtu à la mode de la fin du siècle dernier : habit bleu à boutons de métal et à haut collet, col de chemise rabattu à la Colin et laissant à découvert un cou très blanc; cheveux bruns sans poudre, retombant en oreilles de chien et encadrant une figure ouverte, très éveillée, aux yeux bleus bien fendus et caressants, aux joues rosées, aux lèvres rouges et souriantes. Après avoir contemplé attentivement cette jeune physionomie si sympathique, mes doigts palpèrent la liasse jaunie, puis, après un moment d'hésitation, je fis glisser la faveur bleue et j'examinai les feuillets de dimensions différentes, tant de fois dépliés et repliés que les plis s'étaient élimés et ajourés comme une dentelle. La première pièce du paquet était une lettre, dont l'écriture bâtarde, très ferme et régulière, me frappa; elle portait pour toute suscription ces mots : « Pour remettre après mon départ », et elle était ainsi conçue :

« Ma chère et unique amie,

« Puisqu'un père cruel s'oppose à notre hymen et me ferme la porte de sa maison, j'ai l'horrible courage de

m'éloigner d'un objet si cher à mon cœur, préférant ne plus vivre dans la ville où mon amie respire, que d'y languir sans l'espoir de la posséder. Lorsqu'une personne sûre vous remettra ce billet, je serai déjà loin. En quels lieux vous retrouverai-je, ô mon amie adorée, ou plutôt vous reverrai-je jamais? Un pressentiment me dit que non. Maintenant qu'on m'arrache d'auprès de vous, je n'ai plus qu'un désir, m'arracher aussi de cette vie. Dans une époque aussi troublée que la nôtre, les occasions de mourir ne me manqueront pas. Mais, jusqu'à la mort, j'emporterai, ma chérie, le souvenir de cet amour à la fois vif et tendre, respectueux et fortuné, toujours fidèle et toujours nouveau, de ce véritable amour que m'inspirait et me rendait celle que j'adore. J'emporterai dans l'éternité la mémoire de ces doux moments où je pouvais vous presser contre mon cœur. Ah! quels mois divins que ceux où, pendant tout le jour, nous jouissions du bonheur d'être ensemble! Qu'elles étaient belles, ces journées obtenues après tant d'orages, et que tant d'orages vont suivre! O jardin de Rembercourt, à jamais présent à ma pensée, tu ne me reverras plus! Je vous laisse, ma chérie, le livre que nous y lisions ensemble, ainsi qu'une fleur que vous y aviez cueillie pour moi, et où je mets mon dernier baiser. Adieu, encore une fois, ma mie et mon trésor, je mourrai avec votre nom sur mes lèvres.

« Votre fidèle et malheureux ami,

« Joseph Guiod.

« Ce 9 juin 1793. »

Au moment où j'achevais la lecture de cette lettre si touchante, à travers la phraséologie sentimentale qui était fort en usage à la fin du siècle dernier, j'entendis du bruit dans l'escalier. Je n'eus que le temps de replacer la faveur bleue autour des papiers, et de refermer le coffret ainsi que l'armoire, après avoir

empoché au préalable le volume in-32; puis je m'esquivai comme un voleur, ayant le cœur tout tremblant du méfait que je venais de commettre, et la tête toute pleine de ce que j'avais lu.

Une fois dehors, je réfléchis longuement à la découverte que j'avais faite. La voisine ne m'avait pas menti, et c'était bel et bien un spectre que je venais de réveiller dans l'armoire du grenier. Je me retournai plus d'une fois avec inquiétude, m'imaginant que le fantôme de Joseph Guiod me posait soudain sa main sur l'épaule. Sa jolie tête, si jeune et si éveillée, était sans cesse devant mes yeux. D'où venait ce Joseph Guiod et qu'était-il devenu? Quelle pouvait être cette jeune fille à laquelle il adressait un adieu si tendre, et dont le nom manquait sur la suscription du billet? Qu'était-elle devenue à son tour? C'était tout un roman, et il me passionnait bien autrement que les amours pastorales des Galatées et des Amaryllis de Virgile!... J'évoquais en pensée l'amoureuse inconnue du pauvre Joseph. Je me la peignais jeune, charmante, avec des yeux humides et tendres, des cheveux châtains noués d'un ruban et s'échappant en boucles soyeuses d'un de ces bonnets à longues barbes, comme on en voit dans les portraits de Charlotte Corday.

Je tirai de ma poche l'in-32 que j'avais dérobé et où je comptais trouver d'autres éclaircissements. C'était, je l'ai dit, un mignon volume relié en maroquin rouge et doré sur tranche. Il contenait le tome Ier des *Lettres Persanes*, imprimées à Amsterdam « chez Jacques Desbordes, 1740 ». Sur la feuille de garde, je lus en belle bâtarde semblable à celle de la lettre : « *Ex libris Joannis Josephi Guiod Bisuntini*, 1790 » ; — et à l'endroit où pendait le signet de soie vert-pomme, je trouvai, desséchée et noircie par le temps, la fleurette cueillie au jardin de Rembercourt et qui avait reçu le dernier baiser de l'amoureux.

Les feuillets du livre gardaient l'empreinte laissée par la sève juteuse de la corolle fraîche. Il me semblait

que quelque chose de la personnalité de Joseph Guiod était resté dans les marques de la sève extravasée. En décollant pieusement la fleurette, je m'aperçus qu'elle était fixée au papier par une étroite et mince étiquette passée dans la tige, et sur laquelle Joseph lui-même, qui devait être un botaniste, en sa qualité de Franc-Comtois, avait écrit en caractères menus : *Primula auricula.* Cela ne me disait pas grand'chose, mais je consultai le premier livre de botanique qui me tomba sous la main, et j'apris le nom vulgaire de la plante. C'était une *oreille d'ours*, fleur de la famille des primevères, — jadis très à la mode, mais qu'on ne cultive plus guère aujourd'hui.

A part l'*ex libris* et ce nom de fleur, l'in-32 dont je m'étais indiscrètement emparé ne m'apprenait donc rien de nouveau. Je restais dans la situation de quelqu'un qui a lu un commencement de roman dans un livre dépareillé, et qui ne peut plus retrouver la suite. Je n'osais même plus rôder autour de l'armoire, afin de profiter d'une seconde distraction de la voisine pour continuer mes investigations. Mlle Sophie s'était sans doute aperçue de la disparition des *Lettres Persanes*, car maintenant elle montait la garde au seuil du grenier, comme le dragon fabuleux du jardin des Hespérides. Elle était devenue préoccupée, inquiète et défiante, et, ne me sentant pas la conscience nette, je n'insistais plus pour grimper au grenier, de peur que la vieille fille, dont les soupçons flottaient encore en l'air, ne finît par lire dans mon jeu et découvrir mon larcin.

III

Un matin du mois de mai, je me promenais avec Mlle Sophie dans son jardin reverdi ; elle me montrait, non sans orgueil, ses tulipes et ses iris, quand j'aperçus autour d'une plate-bande une bordure de plantes modestes, aux feuilles épaisses, d'où sortait une hampe

terminée par un bouquet de fleurettes d'un brun velouté, exhalant une suave odeur vanillée.

« Ce sont des oreilles d'ours », me dit Mlle Sophie, en s'arrêtant un moment pour les regarder d'un air attendri.

« Ah! m'écriai-je en tressaillant, des oreilles d'ours!... » Je poussai cette exclamation avec le même accent ému que dut avoir Jean-Jacques, lorsqu'il découvrit de la pervenche dans les buissons du Mont-Valérien; puis je sentis que je me troublais, je voulus me redonner de l'assurance, et ne trouvai rien de mieux que d'ajouter d'un ton pédant et avec affectation : *Primula auricula*...

Notre voisine se retourna tout d'une pièce, me dévisagea, et pointant vers moi un doigt accusateur :

« C'est toi qui m'as pris les *Lettres Persanes*! » affirma-t-elle d'un air menaçant.

J'avais un pied de rouge sur la figure.

« Moi, mademoiselle?... » essayai-je de me récrier, en payant d'effronterie et en jouant l'étonnement.

« C'est toi!... ne le nie pas... Ton nez tourne! »

Je baissai la tête d'une façon piteuse. Je me voyais déjà dénoncé et chassé honteusement par Mlle Sophie. Sans relever les yeux, je murmurai :

« Oui, mademoiselle », mais d'un ton si bas, si bas, que les fleurs seules devaient entendre l'aveu de mon crime.

Mlle Sophie l'entendit pourtant, et, de sa même voix rude :

« Va chercher le livre, poursuivit-elle, et rapporte-le-moi dans ma chambre. »

J'obéis; je me rendis à la maison et je tirai le petit volume de la cachette où je l'avais enfoui; puis je revins chez la voisine. Quand j'entrai dans la chambre, Mlle Sophie était assise dans son fauteuil, et, près d'elle, sur un guéridon, j'aperçus le fameux coffret à incrustations d'écaille.

Elle s'empara vivement du livre que je lui tendais

d'un air confus, le feuilleta pour s'assurer que la fleur sèche était encore à sa place, puis assujettissant ses lunettes sur son nez d'aigle :

« Tu as lu les papiers qui sont là dedans?

— Je n'ai lu qu'une lettre, mademoiselle.

— Et tu as regardé le portrait?

— Oui...

— Tu as commis une grosse indiscrétion, et tu l'as aggravée par un vol.

— Pardon, mademoiselle Sophie! » m'écriai-je en m'agenouillant devant elle. Je m'attendais à une violente explosion et j'essayais d'apitoyer l'irascible voisine en m'humiliant.

« Pourquoi avais-tu volé ce livre?

— C'est que, répondis-je en balbutiant, l'histoire du jeune homme au portrait m'avait intéressé, et j'espérais, je supposais que le livre m'en apprendrait plus long. »

Au lieu de l'orage de reproches dont j'attendais l'éclat en baissant le nez, je n'entendis qu'un long soupir, et quand je relevai les yeux, je vis que les traits de Mlle Sophie s'étaient détendus; sa physionnie avait maintenant quelque chose d'attendri et de mélancolique.

« Pauvre Joseph! murmura-t-elle, n'est-ce pas qu'il était beau? »

Je m'exclamai avec conviction :

« Oui!... Rien qu'à le voir on devait l'aimer... Et comme sa lettre était touchante!... Celle à qui il écrivait l'a-t-elle revu?

— Jamais.

— Et elle, qu'est-elle devenue? L'avez-vous connue, mademoiselle Sophie?

— C'était moi », répondit-elle simplement.

En même temps une rougeur cramoisie couvrit le front de notre voisine.

« Vous? » dis-je, en laissant voir dans mon accent et dans mes yeux combien je trouvais merveilleux que

cette respectable demoiselle, aux cheveux blancs et à la figure ridée, eût inspiré une passion au beau jeune homme du portrait. Elle s'aperçut de mon irrévérencieuse stupéfaction, mais loin de s'en offenser, elle reprit :

« Cela t'étonne?... A ton âge, on croit volontiers que les vieux ont toujours été vieux... Mais il y a eu un temps où mes cheveux étaient bruns, où mes joues étaient roses et où j'avais vingt ans... Oui, c'était moi, continua-t-elle en soupirant, et tu comprends combien j'ai été navrée en découvrant qu'on avait fouillé dans cette cassette, pour y prendre un objet auquel j'attache tant de prix. »

Je me confondis en excuses et je demandai de nouveau pardon.

« Va, tu es tout pardonné, dit-elle en m'interrompant affectueusement... Je suis trop heureuse de pouvoir enfin causer de mon cher Joseph avec quelqu'un qui s'est intéressé à lui. » Elle rougissait de nouveau, comme une jeune fille, tout en m'attirant vers elle. « Vois-tu, il y a si longtemps que je garde toutes ces choses au fond de moi, sans oser en parler à ceux qui m'entourent! Avec toi, je puis soulager mon cœur... Tu n'es plus un enfant, te voilà grand garçon, et tu garderas honnêtement le secret que je te confie. »

Elle m'avait fait asseoir tout près d'elle, sur un petit tabouret. Le coffret était entre nous, et de ma place je voyais le grand cytise du jardin frôler les carreaux de la fenêtre de ses longues grappes jaunes épanouies. Alors Mlle Sophie, tenant toujours mes mains dans les siennes, commença d'une voix un peu étouffée par l'émotion :

« Mon père avait quatre enfants : un fils qui est mort à l'armée, ma sœur Lénette, qui a épousé le pharmacien Péchoin, une autre sœur qui est mariée aux Anglecourts, et moi, la plus jeune. On m'avait mise au couvent des Augustines et on avait décidé que je serais religieuse. Quand les couvents furent fermés à la

Révolution, et les religieuses relevées de leurs vœux, je revins à la maison, ce qui ne fit nullement plaisir à ma famille. Pendant mon noviciat, ma sœur Lénette avait été fiancée à un jeune homme de Besançon. Il avait été convenu entre les deux familles qu'il viendrait passer ses fiançailles à Juvigny, et qu'il reprendrait la charge de mon père qui était greffier au tribunal du district. Joseph Guiod, car c'était lui, vint chez nous en 1791. Je le vois toujours entrer dans notre salle basse avec son bonnet de fourrure et sa redingote à petit collet. On l'installa au premier étage et il prit ses repas avec nous. Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue. Joseph, qui ne connaissait ma sœur Lénette que par correspondance, ne se sentit aucun goût pour elle, et par contre, une secrète sympathie s'établit entre lui et moi, dès les premiers jours. Lénette a toujours été positive et très prosaïque; moi, j'étais expansive et même un peu exaltée. Joseph et moi, nous lisions ensemble; nous herborisions dans les bois de Rembercourt, voisins d'une ferme que possédait mon père. Joseph était très versé dans les sciences naturelles, et, tout en m'enseignant la botanique, il finit par s'apercevoir qu'il m'aimait et que je l'aimais. Nous nous le dîmes dans cette ferme de Rembercourt, un matin où les oreilles d'ours commençaient à fleurir dans les plates-bandes, et nous résolûmes de garder le secret de notre mutuelle affection, jusqu'au jour où j'aurais atteint mes vingt et un ans. Mais il se dégage d'un amour caché une subtile odeur qui le trahit. Ma sœur Lénette fut la première à s'en apercevoir. Froissée dans sa vanité, furieuse d'avoir été dédaignée, elle nous dénonça à mon père qui n'était pas tendre. Il y eut un éclat; quand Joseph vint tout avouer et demander ma main, mes parents le congédièrent durement, en lui défendant de remettre les pieds à la maison. J'eus beau pleurer et supplier, rien n'attendrit mon père, qui était monté secrètement contre moi par Lénette, et Joseph désespéré

s'éloigna après m'avoir écrit la lettre que tu as lue. »

Mlle Sophie resta un moment silencieuse, tenant dans ses mains tremblantes le volume des *Lettres Persanes*, ouvert à l'endroit où l'oreille d'ours avait été posée.

« Il avait juré de ne pas survivre au désastre de notre amour, et il a tenu parole. Il était ardent royaliste et entretenait des relations avec des agents du comte d'Artois. En octobre 1793, il fut arrêté au moment où il franchissait la frontière suisse, ramené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire. J'appris sa mort par une gazette que Lénette laissa traîner avec intention dans ma chambre... »

Mlle Sophie avait rouvert le coffret; elle détacha la faveur bleue et me tendit deux papiers qui accompagnaient la lettre que j'avais seule lue : le premier était l'extrait d'un arrêté du Comité de Salut public, en date du 10 brumaire an II, qui renvoyait devant le tribunal de Paris le nommé Jean-Joseph Guiod, âgé de vingt-cinq ans, accusé d'avoir eu des relations avec les frères du ci-devant roi, et d'avoir tenté de faire passer à l'étranger des espèces monnayées d'or et d'argent; — le second était un fragment de journal du 20 brumaire, contenant la liste des personnes exécutées la veille, et, à côté du nom de la citoyenne Roland, j'y lus celui de Joseph Guiod.

« Voilà ce qui me restait de lui », dit notre voisine en essuyant ses yeux et en renouant avec peine la faveur bleue autour des papiers jaunis. « Je déposai tout dans cette cassette et j'y enfermai aussi mon cœur. Depuis cette horrible date de brumaire an II, je ne vécus plus qu'avec mes souvenirs; je ne parlai à personne de ce que ma sœur Lénette appelait charitablement « mes scandaleux écarts de conduite ». Plus tard, quand mes sœurs furent établies, on voulut me marier à mon tour, mais je refusai net. Je m'étais juré de demeurer fidèle à Joseph et je me suis tenu parole... Je suis restée vieille fille, et quand je regarde le por-

trait de celui qui est mort en m'aimant, il me semble que je vois ses lèvres remuer pour me dire que j'ai bien fait.

— Je vous adore, mademoiselle Sophie, m'écriai-je avec enthousiasme, je vous aime de tout mon cœur... » En même temps, je m'élançai vers elle et je me jetai à son cou.

« Tu es un bon enfant, petit! me dit-elle en me rendant mes caresses, reviens me voir souvent... nous parlerons de lui. »

Je la visitai souvent, en effet, et l'histoire de son amour pour Joseph Guiod revint dans nos entretiens. Elle avait gardé le souvenir de ce temps-là jusque dans ses plus petits détails, et sa conversation faisait revivre toute une époque oubliée. Pour la vieille voisine, c'était comme une refloraison de jeunesse; pour moi, c'était une évocation d'un monde évanoui. Cette passion, âgée de plus d'un demi-siècle, mettait autour de nous une atmosphère de tendresse et de renouveau; l'antique parfum des fleurs d'oreilles d'ours m'embaumait le cœur. Deux ans plus tard, comme je rentrais d'une excursion faite pendant la semaine de Pâques, on me pria de passer chez Mlle Sophie, qui était tombée malade et qui voulait me parler. Elle avait attrapé dans les courants d'air de son grenier une fluxion de poitrine qui, à son âge, menaçait d'avoir un dénouement funeste. Je la trouvai étendue sur son lit de bois peint. Elle était toute haletante et déjà très faible. « C'est toi, petit, murmura-t-elle d'une voix essoufflée quand nous fûmes seuls; tu arrives à propos, car je n'en ai plus pour longtemps... Je sens que c'est fini... Écoute bien... Après ma mort, mes collatéraux viendront fouiller dans mes affaires, et je ne veux pas que mes reliques tombent entre les mains de ma sœur Lénette. Ce serait un sacrilège. »

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, et tira de dessous ses couvertures le coffret à incrustations : « Je te le lègue, reprit-elle, garde-le en souvenir de moi.

Ouvre-le de temps en temps, pense à Joseph, et aussi à la vieille Sophie qui l'a bien aimé et qui mourra avec son nom sur les lèvres... Adieu, petit, prends garde au couvercle qui n'est pas très solide, et cache bien tout cela sous ta lévite!... Maintenant sauve-toi, ma sœur Lénette va venir... »

Je la quittai très ému, et je serrai la cassette dans mon pupitre. Deux jours après, Mlle Sophie était morte.

Bien des années ont passé depuis lors, mais j'ai précieusement conservé la cassette. Le portrait de Joseph Guiod sourit toujours dans son cercle d'or ; sa lettre me remue chaque fois que je la relis, et, dans le vieux volume des *Lettres Persanes*, l'oreille d'ours noircie me parle toujours des printemps lointains où fleurissait le fidèle amour de Sophie.

V

Visites d'arrivée.

Les cloches de la petite église d'Auberive sonnaient le dernier coup de vêpres. Les deux chiens-loups de l'épicier Sausseret, dont les nerfs étaient sans doute désagréablement ébranlés par le timbre grêle de la sonnerie, s'étaient élancés hors de la boutique de leur maître, et, le nez en l'air, les oreilles couchées, accompagnaient les cloches d'un long glapissement plaintif. Deux ou trois dévotes, frileusement enveloppées dans des pelisses à capuchon, leur paroissien à la main, se hâtaient vers l'église, dont la flèche pointue dépassait les arbres du quartier des Corderies : on voyait leurs silhouettes noires se détacher en perspective sur le cailloutis blanc de la rue montante. Le nouveau garde général, Francis Pommeret, sortit à son tour de l'auberge du *Lion-d'Or*, où il logeait, et

suivit la route qui coupe le village dans sa longueur. Le garde général était en tenue : tunique verte serrée sur les hanches, pantalon gris à la hussarde, képi à galon d'argent et gants de peau de daim. Installé depuis peu, il avait choisi ce dimanche de février pour faire ses visites d'arrivée.

Il cheminait lentement entre les maisons basses qui bordent la route; de temps en temps, un coin de rideau se soulevait à une fenêtre et deux yeux curieux dévisageaient le nouveau fonctionnaire. Le jeune homme, du reste, valait la peine qu'on le regardât. Grand, bien découplé, la taille fine, la poitrine bombée, la barbe blonde en éventail, l'air aimable et l'œil caressant, il semblait très fier de sa bonne mine et de ses vingt-quatre ans épanouis. Issu d'une famille bourgeoise médiocrement rentée, mais chargée d'enfants, il avait honnêtement pioché au collège, était entré dans un rang honorable à l'école forestière, et, après deux ans de stage dans une ville de l'Est, l'administration venait de le nommer garde général à Auberive.

Pour un forestier pur sang, ce village de cinq cents âmes, perdu au cœur de la montagne langroise, eût été une résidence de choix : trois lieues de forêts faisaient alentour la solitude et la paix, et de magnifiques futaies abritaient presque de leurs branches extrêmes les jardins et les vergers de la localité. Seulement Francis Pommeret n'avait pas le feu sacré; il était entré dans l'administration forestière, non par goût, mais parce qu'il fallait choisir une carrière, l'exiguïté du patrimoine paternel ne lui permettant pas de vivre en oisif. Son choix avait été principalement déterminé par la perspective des deux années d'école à Nancy et par l'idée de porter un joli uniforme. Francis était avant tout un mondain, un amoureux de la vie élégante et remuante des grandes villes. En l'embrassant, le jour des adieux, sa mère lui avait remis pour son argent de poche une centaine d'écus,

épargnés sou par sou, et lui avait dit : « Maintenant, mon ami, c'est à toi de te tirer d'affaire; un garçon bien élevé et joliment tourné peut arriver à tout avec de l'ordre et de l'entregent. Sois économe, tâche de te créer de belles relations et de dénicher une héritière que tu épouseras... » — Sur la route, en boutonnant ses gants, Francis Pommeret se remémorait cette dernière allocution maternelle, et, dans sa barbe soigneusement peignée, ses lèvres ébauchaient une légère grimace. — Au fond de ce pays de loups, pensait-il, les belles relations doivent être aussi rares que le trèfle à quatre feuilles, et, quant aux héritières, il est fort douteux que j'en rencontre jamais une dans les sentes broussailleuses de la forêt!...

Tout en monologuant ainsi intérieurement, il était arrivé devant la maison du percepteur. C'était sa première visite. Il agita vivement le pied-de-biche suspendu à un fil de fer et, après avoir patiemment attendu quelques secondes, personne n'accourant à son coup de sonnette, il poussa l'huis entre-bâillé et se trouva dans une cour remplie de poules. Des cris d'enfants partirent d'un corps de logis passablement délabré et se mêlèrent au gloussement des volailles effarouchées. A la fin, une porte s'ouvrit, et une femme encore jeune, en jupe d'indienne et en camisole du matin, avec des cheveux ébouriffés sous un bonnet de nuit posé de travers, parut sur le seuil. Francis Pommeret la héla d'un ton dégagé et lui demanda si M. Petitot était chez lui. Sur la réponse embarrassée mais négative de la jeune femme, Francis tira une carte de son carnet et la lui remit négligemment en lui recommandant de ne pas oublier d'exprimer ses regrets « à son maître ». A un certain mouvement des lèvres et des yeux, et à une rougeur subite qui monta au visage de la dame, le garde général soupçonna tout à coup que celle qu'il venait de traiter en servante était la propre femme du percepteur. Ayant la conscience de sa bévue, il salua gauchement et sortit. —

Joli début! songea-t-il, je me suis déjà fait une ennemie.

Chez le juge de paix, chez le notaire et chez le médecin, il trouva visage de bois : le premier était allé chasser des poules d'eau sur l'étang de Rouelles, les deux autres avaient été appelés au dehors par leurs fonctions.

Maintenant venait le tour du curé; les vêpres étant finies, le garde général jugea le moment opportun pour se présenter au presbytère; — une antique maison bien confortable, bâtie discrètement entre cour et jardin, avec un seuil où des lauriers-tins fleurissaient dans des caisses de bois peint en vert. Dès que Francis eut décliné sa qualité, la sœur de M. le doyen, vieille fille étique, à la mine austère et prudente, l'introduisit dans le salon orné de tableaux de sainteté et d'une vaste bibliothèque. L'abbé Cartier, sec lui-même comme un brin de fagot, était assis devant la fenêtre, à contre-jour. Il se leva de son fauteuil de paille pour recevoir le visiteur. Francis vit un grand corps décharné, perdu dans les plis d'une soutane neuve, un front maigre en surplomb au-dessus de deux cavités renfoncées où des yeux noirs perçants uisaient comme dans un soupirail, un nez droit, affilé au bout, et deux lèvres minces, rentrées, sardoniques, qui s'entr'ouvraient pour lui souhaiter la bienvenue.

« Enfin, songea-t-il en s'asseyant, voilà au moins une créature intelligente.

— Vous habitez depuis peu notre pays, monsieur le garde général? commença le prêtre, en ramenant sur ses genoux les plis de sa soutane, car je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir aux offices du dimanche. »

Francis répondit qu'il était arrivé depuis huit jours. Le curé eut un hochement de tête contristé, où le jeune homme crut voir un reproche indirect. M. le doyen pensait sans doute que l'absence de son nouveau paroissien à la grand'messe du matin était un signe trop évident d'indifférence religieuse.

« Vous succédez, reprit l'abbé avec un soupir, à un homme que nous regrettons tous; votre prédécesseur apportait un zèle méritoire à l'accomplissement de ses devoirs et il faisait l'édification de la paroisse. »

Ici un second soupir comme pour dire : — Je crains bien qu'il ne soit pas remplacé sous ce rapport. — Francis, pour changer la conversation, parla des richesses forestières de la localité.

« Notre pays, répliqua brièvement le prêtre, n'offre pas beaucoup de distractions aux étrangers.

— Pourtant, hasarda le garde général, il y a quelques ressources de société.

— Ici, chacun est tout entier à ses occupations, et on se voit peu... Autrefois, les fonctionnaires trouvaient un accueil hospitalier à la Mancienne, chez le maître de forges, mais depuis la mort de M. Lebreton, sa veuve ne reçoit plus... comme de juste.

— Son deuil est récent?

— M. Lebreton est mort depuis neuf mois à peine... C'est une grande perte pour la paroisse... Il faisait beaucoup de bien. »

La conversation languissait. Francis se leva, et, voulant essayer de gagner le cœur du prêtre avant de prendre congé, il s'extasia sur la bibliothèque et demanda la permission d'y puiser quelquefois.

« Oh! dit le curé avec une modestie voulue, je n'ai là que des livres utiles à l'exercice de mon ministère.. Aucun ouvrage profane... Néanmoins, ajouta-t-il, tandis que ses lèvres minces ébauchaient un sourire poliment ironique, si vous êtes amateur de lecture, je possède la collection des pères grecs et latins, et je la mets à votre disposition. »

Là-dessus il reconduisit son visiteur jusqu'à la rangée des caisses de lauriers et le congédia avec un salut cérémonieux.

Francis Pommeret, un peu déconfit, se rabattit chez la receveuse des postes, dont la maison blanchie à la chaux et proprette formait l'angle de la place de

l'église. Après être entré dans le couloir obscur réservé au public, n'ayant pu parvenir à découvrir une sonnette, il prit le parti de chercher à tâtons la poignée d'une porte, derrière laquelle il entendait un bruit d'ustensiles de ménage. Cette porte céda brusquement et s'ouvrit toute grande.

« C'est toi? s'écria une voix de femme; ferme vite, ma chère, à cause des chats. »

Puis, tout à coup, s'apercevant de sa méprise, la même voix poussa un cri étouffé et se confondit en excuses pendant que Francis se nommait.

La pièce où il se trouvait, mal éclairée par une fenêtre étroite, était déjà à demi pleine d'ombre. En jetant un coup d'œil rapide sur les murs et l'ameublement, le garde général vit qu'elle servait à la fois de cuisine et de salle à manger. La table de toile cirée, placée au centre, était couverte de vaisselle; sur le brasier de la cheminée, un rôti de veau cuisait dans une *coquelle* de fonte, emplissant la chambre d'un grésillement et d'une odeur de graisse bouillante. Une jeune personne, debout devant la cheminée, regardait le visiteur d'un air effaré et murmurait des phrases décousues. Autant que la faible lumière venant de la fenêtre permettait d'en juger, elle pouvait avoir vingt-cinq ans, et sa toilette était fort négligée : jupe noire et caraco de laine grise, laissant voir un cou assez blanc et des bras nus jusqu'aux coudes. De la figure tournée à contre-jour, Francis ne distinguait que des contours assez rondelets et deux petits yeux, étoilés par les lueurs du brasier.

« Je suis vraiment confuse, répétait-elle; ma sœur est allée au chapelet et je suis restée à la maison pour préparer le souper... Veuillez donc vous asseoir, monsieur, et m'excuser de vous recevoir ici. »

Francis répondit que c'était à lui de s'excuser et fit mine de se retirer en regrettant de n'avoir pas rencontré la receveuse.

« Mais elle ne tardera pas à rentrer, je vous assure »,

insista la jeune fille, partagée évidemment entre l'embarras de se montrer en déshabillé et le désir de connaître le nouveau garde général.

Il se décida à prendre le siège qu'on lui offrait et s'assit en face de la *coquelle*, qui continuait à chanter violemment et dont le bruit couvrait parfois la conversation des deux interlocuteurs. Ce tapage augmentait encore la confusion de la jeune ménagère; elle était fort troublée de recevoir l'étranger d'une façon aussi peu cérémonieuse, et, d'un autre côté, elle n'avait pas le courage de le conduire dans le salon sans feu, dont les volets étaient clos et où il aurait fallu allumer des bougies, c'est-à-dire se montrer en plein dans le désordre de sa toilette de cuisinière. Pour déguiser son embarras, elle causait avec une volubilité nerveuse, faisant à la fois les demandes et les réponses.

« Vous n'êtes pas à Auberive depuis longtemps, monsieur... Depuis une semaine, je crois?... Comment trouvez-vous le pays?... Point très gai assurément... C'est un véritable trou, et il n'y a personne à voir.

— Cependant, objecta Francis, on m'a parlé de la maison de Mme Lebreton...

— La Mancienne? Oh! elle n'est plus gaie comme autrefois!... La mort de M. Lebreton a tout changé.

— Sa veuve est inconsolable, à ce qu'il paraît.

— Inconsolable, c'est beaucoup dire, répliqua la sœur de la receveuse : le défunt était plus âgé qu'elle, et très bourru... Je ne crois pas qu'elle le regrette tant que cela.

— Elle est jeune?

— Jeune... si l'on veut!.. . Trente-quatre ans, au moins.

— Ce n'est pas encore la décrépitude, reprit Francis en riant, et elle peut se remarier.

— Sans doute; pourtant, je ne pense pas qu'elle s'y décide. Elle n'a pas d'enfants, mais elle a adopté une orpheline dont elle s'est entichée et qu'elle fait élever

au Sacré-Cœur... En tout cas, si elle se remarie, ce ne sera pas à Auberive, et, de toute façon, on ne recevra plus guère à la Mancienne, Mme Lebreton a pris le pays en grippe et elle passe presque tout son temps à Dijon.

La receveuse ne rentrait pas; la *coquelle* était devenue silencieuse, mais une vague odeur de roussi qui s'en dégageait semblait inquiéter la jeune fille; il était évident que le ragoût brûlait, et elle n'osait le retourner en présence de cet étranger. Elle devenait distraite et ne quittait pas des yeux le couvercle, elle finit par le pousser discrètement du pied : il tomba et le pétillement de la graisse bouillante recommença. Réveillés par ce bruit strident, deux canaris dans leur cage furent pris à leur tour d'un besoin démesuré de se mettre à l'unisson, et leurs voix luttèrent bientôt d'acuité avec le grésillement du morceau de veau. Francis Pommeret, agacé et craignant d'être forcé de prolonger encore sa visite si, par hasard la receveuse s'avisait de rentrer, se leva brusquement et prit congé. Il avait à peine fermé la porte qu'il entendit la jeune fille se précipiter désespérément vers son ragoût à demi carbonisé.

Dès qu'il fut dehors, il aspira longuement l'air humide; sa poitrine était oppressée; il éprouvait une sorte d'engourdissement général, comme si l'odeur de renfermé qu'exhalaient ces intérieurs campagnards et le ron-ron monotone des phrases insignifiantes qu'on y échangeait eussent produit sur son cerveau l'effet d'une drogue stupéfiante. – Le jour tirait à sa fin, et le crépuscule, tombant en nappes grises du haut des grands bois aux teintes bistrées, ajoutait encore sa mélancolie au malaise moral du jeune Pommeret. Le tintement grêle des cloches avait recommencé, et les aboiements rageurs des chiens de l'épicier les accomgnaient de nouveau.

« Et c'est dans un pareil milieu que je suis condamné à végéter trois ans, cinq ans peut-être! se disait le

garde général en descendant le cailloutis qui mène à la promenade d'*Entre-deux-Eaux*; je ne sortirai d'ici qu'enragé ou idiot. »

Il marchait maintenant sous les branches moussues des vieux tilleuls de la promenade. A droite et à gauche, les deux bras de l'Aube qui longent la chaussée ruisselaient avec un doux sanglotement sur leur lit pierreux; le ciel, teint des rougeurs saumonées des soirs d'hiver, se réflétait dans l'eau courante, et Francis Pommeret songeait avec tristesse aux joyeuses soirées de dimanche passées jadis à la *Pépinière* de Nancy en compagnie de ses camarades de promotion, tandis que la musique militaire jouait des valses de Métra sous les grands arbres, et que de belles dames aux jupes frissonnantes passaient et repassaient le long des pelouses.

Il lui restait à faire sa visite au château de la Mancienne. D'après ce qu'il avait appris chez le curé et au bureau de poste, il y avait peu de chance pour qu'il fût reçu par la maîtresse du logis; néanmoins, il ne pouvait se dispenser de déposer sa carte.

A l'extrémité de la promenade, il aperçut les murs et la grande grille de la Mancienne. Entre les volutes et les oves de fer forgé, il distinguait le château avec son double perron, sa façade blanche, ses fenêtres aux carreaux emprourprés par le couchant et son parc aux profondeurs silencieuses. Il poussa une petite porte entre-bâillée et entra, après avoir agité une clochette dont le tintement fit accourir la concierge.

« Non, monsieur, répondit-elle à la question du visiteur, madame est absente... Elle est à Dijon... Madame ne se plaît pas ici pendant l'hiver; elle y a trop peur et elle n'y rentrera qu'après Pâques. »

Tandis que la concierge parlait, les yeux de Francis suivaient curieusement les allées sablées et tournantes qui se perdaient dans l'ombre des massifs, puis reparaissaient au loin, jaunissantes parmi la verdure des pelouses.

« Puis-je me promener un moment dans le jardin? demanda-t-il.

— Certainement, monsieur... Madame a toujours permis aux personnes du pays d'y venir le dimanche. Vous pouvez vous y promener à votre loisir. »

Francis Pommeret usa de la permission, et, faisant le tour de la maison d'habitation, suivit lentement les circuits des allées, qui tantôt s'enfonçaient sous la nuit déjà épaisse des sapins, tantôt s'étalaient à l'aise en plein ciel.

Le parc, entouré de murs, occupait le bas des deux versants de l'étroite vallée. La petite rivière, partagée en une vingtaine de ruisselets tapageurs, s'éparpillait tout à travers, miroitant dans l'herbe, sautillant sur les roches, disparaissant sous des ponts rustiques pour reparaître un peu plus loin entre deux franges de roseaux desséchés. Des groupes de bouleaux, des massifs de pins argentés découpaient sur les gazons leurs silhouettes grêles ou vigoureuses. Au loin, entre les arbres effeuillés, on apercevait la façade postérieure du château, avec sa toiture d'ardoise violacée, ses persiennes closes et son perron solitaire abrité sous une marquise vitrée. Tout cet ensemble avait un aspect large, opulent, qui faisait plaisir à voir.

Dans ce milieu tranquille et confortable, Francis Pommeret se sentait revivre; ses poumons jouaient plus librement; il lui semblait qu'il respirait des bouffées de luxe et de bien-être. Il s'était assis sur un banc de bois, au pied d'un bouquet de platanes; il regardait avec une joie mélancolique les arbres centenaires, les pièces d'eau, les longues pelouses vaporeuses et les hautes lisières des bois de Montavoir, où la lune se levait. Seul, dans ce parc endormi, il se complaisait à bâtir de fantastiques châteaux en Espagne, qu'il peuplait de chimères souriantes.

Le bruit lointain des sabots de la concierge sur les pavés de la cour le réveilla soudain de son rêve. Il s'aperçut que la nuit était tout à fait venue, et lente-

ment, comme à regret, il quitta la Mancienne pour reprendre le chemin de sa maussade auberge.

(*Sauvageonne*. P. Ollendorff, éditeur.)

VI

Une Vengeance.

Fragments du journal d'une pensionnaire.

Ce fragment du Journal d'une jeune fille, élevée pendant le second Empire dans une pension de Paris, me rappelle le chapitre du *Journal* d'Hélène Massalska, où la future princesse de Ligne raconte l'épisode de la bouteille d'encre versée dans le bénitier de l'Abbaye-au-Bois. On y verra qu'au XIXe comme au XVIIIe siècle, dans les couvents aristocratiques comme dans les pensions de la bourgeoisie, la gent écolière est toujours la même, et que, décidément, l'influence des milieux ne modifie pas la plante humaine autant qu'on veut bien le dire.

« *18 juillet.* — Demain a lieu le concours de piano. C'est un grand jour. M. et Mme Paponnet ont convoqué nos parents et amis pour juger des progrès musicaux de la pension. Mais il était écrit sans doute que je ne serais pas appelée à figurer à cette petite fête. Ce matin à la leçon de danse, tandis que M. Croisez, notre antique professeur, jouait les premières mesures d'un quadrille, une idée baroque m'est montée à la tête. J'ai étalé en éventail ma jupe dont mes deux mains pinçaient les plis, puis j'ai traversé la salle en battant des entrechats et en m'écriant : « *Chassez-croisez*, mesdemoiselles, *Chassez-croisez!* » Ce mauvais calembour n'a pas eu tout le succès que j'attendais. Le rigide M. Croisez a très mal pris la plaisanterie. Il est allé lâchement se plaindre à Mme Paponnet, et celle-ci, scandalisée, m'a privée du concours, ainsi que Lucie Collignon, qui me faisait vis-à-vis et qui avait ri trop haut. La privation de concours me laisse indifférente; je n'ai pas d'amour-propre d'artiste et je ne tiens

nullement à faire admirer mon doigté dans un morceau à huit mains. — Mais après les exercices de piano, il y aura un lunch offert aux parents et aux élèves par Mme Paponnet, et, comme je suis gourmande, l'interdiction de participer à ce lunch me paraît arbitraire et injuste. Je m'efforce de faire partager mes rancunes à Lucie Collignon, qui est, comme moi, très portée sur sa bouche.

« Lucie est une fille douce, moutonnière, un peu *bébête*. Son père, marchand de légumes secs en gros, rue Montorgueil, est le fournisseur de l'institution Paponnet. Il paie la pension de Lucie en nature. Aussi, quand les haricots ou les lentilles laissent à désirer, c'est cette grande dinde de Collignon qui en pâtit; nous l'accablons d'injures, nous la conspuons en pleine récréation, et elle ne répond qu'en pleurant jusque dans ses bas. — Je n'ai donc pas eu de peine à lui persuader que nous devions nous venger et à m'assurer sa complicité. — Mais comment nous venger?... Les coudes appuyés sur mon pupitre, les doigts enfoncés dans mes cheveux ébouriffés, je cherche et je ne trouve rien qui vaille...

« *19 juillet*. — J'ai trouvé! — Ce matin, dans la cour, j'ai dit à Lucie : « Pendant la leçon de couture, je demanderai à aller étudier mon piano; comme c'est très naturel, on me le permettra... Cinq minutes après, tu feras la même demande et tu viendras me rejoindre... Je t'attendrai dans le *lavabo*. » — Les choses se sont passées comme je l'avais prévu, et nous nous sommes rendues toutes les deux dans le *lavabo*, à l'étage au-dessus. « Maintenant, ai-je commandé à Lucie, ôte tes souliers; il ne faut pas qu'on nous entende marcher... Déchausse-toi et suis-moi! — Où allons-nous? — Tu verras bien! » Elle obéit, et, avec mille précautions, j'enfile le couloir qui conduit au salon de Madame. C'est là que doit avoir lieu le concours. Les chaises destinées à l'assistance sont alignées en rang d'oignons; en avant, se dressent solennellement les deux

pianos; puis, dans une encoignure, une table ronde à dessus de marbre supportant de vastes plateaux, et, sur ces plateaux, des quantités de petits babas destinés au lunch. Que de babas! il y en a bien une soixantaine, — bruns, à côtes, tout humides et tout odorants encore du rhum où ils ont été plongés. — Lucie Collignon restait bouche béante devant ces bonnes choses et les yeux lui sortaient de la tête.

« Tiens-toi contre la porte, lui dis-je, et empêche « qu'on entre. »

« Je m'approche des plateaux, je soulève un baba et je mors délicatement en dessous. C'était bon. Même cérémonie avec le second baba.

« Part à deux! » s'écrie Lucie qui grille d'en faire autant! mais je m'y oppose! — « Du tout, reste où tu « es... Je prends sur moi la responsabilité de la ven- « geance; il est donc juste que je l'accomplisse seule « jusqu'au bout. »

« Et je l'accomplis héroïquement. Pas un seul baba ne demeure intact; tous portent la marque de mes dents... Le coup fait, nous nous esquivons en chattemite et nous allons étudier notre piano.

« Une heure. Les invités commencent à affluer. Mme Paponnet, grande, sèche, osseuse, avec des tire-bouchons d'un blond fade, une bouche de crocodile et des dents de cheval, a endossé sa robe de poult de soie olive et se tient debout dans le salon où M. Paponnet se démène en habit et en cravate blanche. Petit, leste, sémillant, le teint blanc et rose, les yeux bleus, la barbe clairsemée, il a l'air d'être en sucre et offre le bras aux dames en leur distillant des compliments qui coulent, fades et sirupeux comme de l'orgeat. Toutes les élèves en grand tralala sont en haut; quant à nous, vêtues de notre robe et de notre tablier de tous les jours, on nous a reléguées comme des parias dans la salle d'études.

« Une heure et demie. On commence le concours. D'abord l'*ouverture du jeune Henri* à huit mains sur les

deux pianos; puis une sonate de Ravina, notre professeur, qui préside la cérémonie. De temps en temps des applaudissements éclatent, puis les deux pianos repartent ensemble. Tout à coup un grand silence, interrompu seulement par des remuements de chaises et de piétinements. On procède au lunch, et mon cœur se met à battre. Le silence devient de plus en plus solennel; on dirait qu'une morne stupéfaction règne là-haut... Et tout en regardant Lucie Collignon, qui pâlit, je savoure délicieusement ma vengeance. Brusquement la porte de la salle d'études s'ouvre et M. Paponnet, hagard, pâle, les cheveux dressés, la cravate en détresse, apparaît sur le seuil :

« Mesdemoiselles, s'exclame-t-il, c'est une honte, « c'est une abomination, ce que vous avez fait!... Vous « avez déshonoré la maison, vous avez contraint Mme Pa- « ponnet à rougir devant ses invités!... Mais les choses « ne se passeront pas ainsi et les deux coupables rece- « vront un châtiment exemplaire... »

« Je me lève toute rouge, et je réponds courageusement :

« Monsieur, il n'y a pas *deux* coupables... Il n'y en a « qu'une... C'est moi. »

« Sans égard pour ma grandeur d'âme, le petit homme me prend par le bras, m'entraîne dans l'escalier, à travers le couloir, et me pousse en plein salon devant les parents ébaubis.

« Un spectacle tragique : tous les petits babas le ventre en l'air, gisaient sur les plateaux, montrant les morsures que je leur avais infligées. Les élèves simulaient l'indignation, poussaient des *oh!* et des *ah!* hypocrites ; les parents me regardaient avec des mines scandalisées. Moi, avec ma robe noire fripée et mon tablier d'alpaga, je baissais les yeux, j'avais deux pouces de rouge sur les joues et j'aurais voulu être dans un trou de souris.

« Enfin, Mme Paponnet, qui ne se possédait plus, m'a tirée d'embarras en s'écriant : « Qu'on emmène cette

« perverse créature!... Je ne peux plus la voir... Je ne le « peux plus!... Tous mes babas!... Elle les a entamés « tous... Et elle n'en est même pas malade! »

« On m'a jetée honteusement dehors. — Conclusion : privée de sortie jusqu'aux prix; deux jours de pain sec et le bonnet de nuit pendant une semaine... Mais ça m'est égal, je me suis vengée. »

(*Contes pour les soirs d'hiver*. Lemerre, éditeur.)

VII

Les Œillets de Kerlaz.

I

Elle se nommait Anne de Ploudaniel et demeurait avec son père au manoir de Kerlaz, dans un pays perdu en pleine sauvagerie, entre Douarnenez et le Raz de Sein. Le manoir, bâti à la fin du XVIe siècle, tourne le dos à l'Océan, dont il est séparé par une lieue de landes et par des bois de pins qui le protègent contre le vent de mer. Une longue avenue de hêtres centenaires, recourbés en voûte au-dessus du chemin herbeux, descend du village de Poullan jusqu'à la grande porte tréflée de la cour, où deux façades en équerre ouvrent leurs fenêtres à croisillons sur un antique jardin plein de plantes vivaces. De ce côté, l'horizon restreint est borné par une épaisse charmille qui longe le mur de clôture, entre la tourelle pointue d'une fuie où des pigeons roucoulent tout le jour, et les contreforts d'une chapelle transformée en grange, dont les ogives bouchées jusqu'à mi-hauteur sont tapissées de pariétaires et de ravenelles.

C'est dans cette solitude à la fois mélancolique et intime qu'était née Anne de Ploudaniel. Comme elle avait perdu sa mère de bonne heure, M. de Ploudaniel, tout occupé de chasse, de pêche et de culture, la mit

au couvent de Pont-Croix dès qu'elle fut en âge de faire sa première communion, et elle y resta jusqu'à dix-huit ans. Elle revint à Kerlaz, ayant appris tout ce que les sœurs pouvaient lui enseigner : — un peu de lecture, d'écriture, d'histoire sainte et beaucoup de couture. — Ayant l'esprit curieux et l'imagination vive, elle compléta cette instruction rudimentaire en lisant les livres enfouis dans un coffre du grenier, qui composaient la bibliothèque du manoir : — des récits de voyage, la *Maison rustique* et une vingtaine de volumes dépareillés du théâtre de Corneille, de Racine et de Voltaire. — Elle avait de nombreux loisirs, le ménage l'absorbant peu et le bonhomme Ploudaniel lui laissant volontiers la bride sur le cou. Une fois les repas ordonnés, et après les soins prodigués aux fleurs du jardin, elle partait ayant en poche son livre favori, et, à travers les bois parfumés d'odeurs résineuses, à travers les landes dorées d'ajoncs épanouis, elle allait jusqu'en vue de la mer, tantôt lisant une page, et tantôt rêvant, le regard perdu dans le moutonnement glauque de l'Océan, dont les lointains vaporeux se confondaient avec les nuées.

Anne de Ploudaniel était alors une jolie fille dans la pleine et délicate verdeur de la jeunesse. De taille moyenne, comme la plupart des femmes de la Cornouaille, mais élégante et svelte, bien campée sur ses hanches, le buste souple, la poitrine développée et harmonieusement encadrée dans de belles épaules tombantes, elle avait la peau blanche, les cheveux châtains et les admirables yeux vert de mer de la pure race celtique. Et pourtant cette beauté, dans sa prime saison, ces yeux grands ouverts, ces lèvres rouges comme des framboises mûres, n'avaient encore tenté aucun épouseur. Aucun amoureux, venu de Pont-Croix ou de Douarnenez, n'avait encore rôdé dans les chemins creux, bordés de chèvrefeuilles, qui contournaient le manoir où l'héritière de Kerlaz achevait solitairement sa vingt-quatrième année.

Quoique fille unique, Anne de Ploudaniel n'était pas riche. Les Ploudaniel de la branche cadette n'avaient eu en partage que Kerlaz et les maigres terres qui l'entourent. On vivait modestement sur le domaine dont les produits : légumes, fruits et gibier, servaient à nourrir la famille; mais les espèces monnayées étaient rares. De loin en loin, on vendait sur pied quelques pins aux gens de la marine; cela suffisait à parer aux dépenses extraordinaires, et c'était tout. Il existait bien, à Paris, des Ploudaniel de la branche aînée, occupant une position brillante et lotis d'une soixantaine de mille francs de rentes, mais ils avaient des enfants, chacun le savait, et il n'était guère probable que leur fortune vînt jamais accroître le patrimoine de leurs pauvres cousins de Kerlaz.

Malgré sa fine fleur de beauté, Mlle Anne de Ploudaniel risquait donc de coiffer sainte Catherine ou de rentrer comme novice au couvent de Pont-Croix; et pourtant elle n'en avait nulle envie. Loin d'éteindre l'ardeur de son imagination, la solitude l'avait encore avivée; dans la verdoyante étendue de la lande, ses rêves étaient à l'aise pour prendre l'essor; le souffle fortifiant de la brise de mer lui fouettait le sang, et l'afflux sanguin lui faisait monter au cerveau de confus désirs de tendresse, de joyeuses images d'enfants pendus à ses jupes. Alors, les joues plus colorées, les yeux plus scintillants, elle allait s'asseoir à l'extrémité d'une pointe qui surplombait au-dessus de la baie. Elle regardait, parmi le scintillement argenté des vagues bleuâtres et frissonnantes, les voiles des pêcheurs s'éparpiller vers le large, tantôt blanches et tantôt rosées suivant les jeux de la lumière. Ses regards, passant par-dessus la baie, remontaient jusqu'aux cimes lilas ou gris-perle du Méné-Hom; son cœur battait et elle se demandait si le printemps allait se passer encore en trompant son attente... Un espoir renaissait en elle. Il lui semblait impossible que sa jeunesse restât indéfiniment soli-

taire, et que l'inconnu tant rêvé ne se décidât point à surgir de l'Océan, à bord de quelque barque enchantée qu'un bon vent pousserait jusque vers la grève de Kerlaz.

Elle s'en revenait plus confiante; un apaisement se faisait dans son cœur, en même temps que la tranquillité du soir tombait sur les bruyères, dont la lointaine flèche aiguë du clocher de Saint-Beuzec coupait seule la nappe fuyante et unie. Les petits églantiers nains qu'Anne foulait aux pieds répandaient autour d'elle une fine odeur musquée; le religieux silence de la lande n'était interrompu que par les tintements de clochette de quelque vache solitaire. Une chaude vapeur aromatique enveloppait les bois de pins où la jeune fille cheminait sur un sol tapissé d'aiguilles craquantes. Au moment de franchir la porte du manoir, elle enfonçait curieusement son regard dans l'avenue de hêtres déjà plus obscure, à l'extrémité de laquelle la lune demi-pleine, se montrant tout à coup dans l'étroite baie formée par les branches, jetait un long réseau de rayons diamantés sur les ornières herbeuses.

« Qui sait, se disait-elle en s'arrêtant sur le seuil, qui sait si, un de ces matins, l'inconnu n'apparaîtra pas, à son tour, au fond de l'avenue?... »

II

Une après-midi de juin, Anne se promenait avec son père dans le jardin de Kerlaz. L'air était tiède, le ciel clair et ouaté de légers nuages blancs; les citronnelles, les œillets et les résédas des plates-bandes répandaient un suave parfum d'été. Le père et la fille avaient déjà fait cinq ou six fois le tour des allées bordées de buis et de lavande, quand le trot d'un cheval résonna sous les hêtres de l'avenue. Tous deux relevèrent la tète en même temps. — Quel pouvait être

ce visiteur? La jument du *domaniou* avait le pas plus lourd, et le bidet du recteur de Poullan ne trottait pas de cette façon fringante et délurée. — La cloche longtemps silencieuse, qui se rouillait à l'angle du cintre surbaissé du porche, tinta énergiquement. Anne tressaillit, et au même moment, les deux battants de la porte, ouverts par Mariannic, livrèrent passage à un jeune cavalier qui sauta lestement à terre, puis salua le bonhomme Ploudaniel qui écarquillait les yeux.

« Bonjour, mon cousin ! s'écria-t-il d'une voix joviale, je suis Tanguy de Ploudaniel et je vous apporte une lettre de mon père... »

Le bonhomme mit ses lunettes et déchiffra, non sans peine, l'épître du Ploudaniel de la branche aînée. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher cousin,

« Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, j'ai jugé à propos d'éloigner de Paris mon fils, momentanément. Je l'envoie au pays vous porter, ainsi qu'à notre aimable cousine, tous nos affectueux compliments. Soyez assez bon pour lui donner pendant qu'il restera en Bretagne, l'hospitalité à Kerlaz — à charge de revanche quand vous viendrez enfin nous voir à Paris. Laissez-moi espérer que ce sera bientôt et recevez, en attendant, les cordiales embrassades de votre dévoué,

« HENRY DE PLOUDANIEL. »

Tandis que M. de Ploudaniel achevait de lire, Anne, à peine remise de son étonnement, examinait à la dérobée ce jeune cousin qui lui tombait des nues. — Agé de vingt-cinq ans environ, bien pris dans son veston noisette, blond, la moustache en pointe, Tanguy de Ploudaniel avait la mise assurée, avenante et satisfaite d'un garçon pour lequel la vie n'a encore eu que des gâteries et des sourires. Des gens plus observateurs eussent peut-être trouvé qu'il semblait

trop content de sa personne et que son front étroit contenait plus de préoccupations égoïstes que d'idées sérieuses; mais à Mlle de Ploudaniel, qui n'était pas gâtée, le cousin Tanguy, dont l'enveloppe correcte fleurait toutes les élégances parisiennes, parut le type du gentleman accompli.

« Mon cousin, dit M. de Ploudaniel en empochant sa lettre, je suis enchanté de vous voir et vous êtes ici chez vous. »

Il l'embrassa, puis le poussant vers Anne rougissante et effarouchée : « Voici votre cousine, ajouta-t-il, embrassez-la aussi! »

Et la moustache blonde en pointe effleura par deux fois les joues vermeilles d'Anne, qui en frissonna tout entière.

On installa le cousin dans la plus belle chambre du premier, celle que décorait un pied de vigne en fleurs, et dont le soleil de midi illuminait gaîment les murailles blanchies à la chaux.

On le choya, Dieu sait! Pour fêter ce Parisien, Anne s'ingéniait à inventer chaque jour de nouvelles combinaisons culinaires. Toutes les ressources du domaine furent mises à contribution : le poisson le plus frais, le beurre le plus fin, les crêpes les plus savoureuses, abondaient à la table de Kerlaz, et Mariannic était sur les dents. Le jeune Ploudaniel se laissait faire et goûtait à tout en homme qui condescend à manger des merles faute de grives. Au fond, ce séjour à l'extrême pointe de la Cornouaille lui semblait un exil chez les Hurons, mais il savait vivre et montrait une figure aimable, tout en regrettant en son par-dedans les cavalcades au Bois, les soirées du Cirque et les soupers au Café Anglais. D'ailleurs cette petite cousine Anne, à la fois timide, fière et brusquement expansive à travers ses effarouchements; cette jolie Bretonne aux grâces sauvages et aux grands yeux verts étonnés, distrayait fort agréablement la solitude à laquelle il était condamné.

Les deux jeunes gens passaient une bonne part de leur temps en tête-à-tête. Retenu au logis par de fréquents accès de goutte, M. de Ploudaniel avait confiance en eux et les laissait vagabonder à leur aise parmi les champs.

Que de joyeuses parties ils firent alors ensemble pendant les longues journées d'été!

Tantôt, montés chacun sur un de ces chevaux bretons à la crinière emmêlée et au trot endiablé, ils galopaient à travers la lande et poussaient jusqu'au Raz de Sein. Ensemble, ils escaladaient les amoncellements de rochers jusqu'à la pointe et, penchés au-dessus de l'Enfer de Plogoff, ils écoutaient au fond du gouffre les hurlements des vagues tourbillonnantes dont l'écume tiède venait leur fouetter le visage. Ils repartaient ayant encore aux oreilles les coups de tonnerre des lames entrechoquées. Ils allaient plus lentement; avec les ombres grandissantes du soir, une douce mélancolie les enveloppait et donnait un tour plus tendre à leur causerie.

Tantôt, à marée basse, dans la fine lumière du matin, ils se mettaient à la poursuite des crabes et des langoustes au long des roches de Saint-Ronan. D'un mouvement à la fois hardi et chaste, Anne relevait ses jupes jusqu'aux genoux et s'aventurait gaîment dans l'eau clapotante, montrant innocemment à son cousin la ronde et svelte blancheur de ses jambes de Diane chasseresse. La mer basse murmurait câlinement au loin, devant eux, et de petites vagues venaient parfois leur lécher les chevilles; une brise salée leur soufflait dans les cheveux et ils l'aspiraient voluptueusement, tout en enfonçant ensemble leurs bras nus, qui se rencontraient, dans les anfractuosités des roches rougeâtres. Grisé par le grand air, Tanguy de Ploudaniel éprouvait par moments la tentation de baiser cette jolie tête de jeune fille qui frôlait la sienne; mais comme, malgré ses airs étourdis, il était doué d'un esprit pratique et relativement honnête, et comme ce baiser eût

été certainement interprété par sa cousine dans le sens d'un engagement tacite à un futur mariage, il mettait prudemment une martingale à ses tentations et claquemurait ses désirs. Il se contentait de tourner un compliment moitié galant et moitié moqueur, dont la cousine Anne rougissait jusqu'aux yeux, tout en faisant immédiatement retomber ses jupes sur ses pieds nus.

Ainsi peu à peu s'établissait entre les deux cousins une délicieuse intimité, naïvement confiante et attendrie du côté de la jeune fille; enjouée, complimenteuse, mais plus réservée du côté de Tanguy. Dans sa candide et novice ingénuité, Anne de Ploudaniel prenait pour argent comptant les fleurettes et paroles dorées dont le jeune homme n'était point avare. Elle buvait comme un philtre cette liqueur frelatée; elle savourait ces faux-semblants de tendresse qu'elle regardait comme les prémisses d'une passion sérieuse. Elle croyait naïvement que l'heure était proche où Tanguy s'expliquerait avec l'impétuosité d'un amoureux franchement épris, et elle attendait avec un sourd battement de cœur le moment à la fois redouté et désiré où il lui déclarerait nettement son amour. Mais les heures s'envolaient, les soleils levants et les soleils couchants se succédaient sur la lande, et ce moment décisif n'arrivait pas. Tanguy toujours souriant et toujours maître de lui se contentait d'égrener insoucieusement le chapelet de ses galanteries sans conséquences.

Juin, juillet et une bonne moitié d'août étaient passés; les digitales pareilles à des doigts roses avaient remplacé dans les chemins creux la pâle floraison des églantiers, et les brumes transparentes qui planaient sur la baie annonçaient déjà l'approche de l'automne. Un soir, le piéton apporta à Tanguy une lettre de son père qui mettait un terme à son exil. On avait obtenu pour lui une place d'attaché dans une légation d'Allemagne et le moment était venu de partir. Au souper, Tanguy se hâta d'annoncer la nouvelle. Sans remarquer la pâleur subite et les yeux humides de Mlle de Plou-

daniel, il ajouta d'un ton enjoué qu'il se souviendrait toujours de la cordiale hospitalité de son cousin et de la bonne grâce de sa cousine. Le lendemain matin, il prépara tout pour son départ, car il devait aller coucher à Quimper, d'où la poste le ramènerait à Paris.

Après le déjeuner, et en attendant qu'on attelât les chevaux à la vieille calèche, il se trouva seul avec Anne dans le jardin. Les départs sont toujours mélancoliques, et, en dépit de sa légèreté, Tanguy se sentait devenir plus tendre au moment de quitter sa jolie cousine. Ils longeaient tous deux silencieusement les plates-bandes fleuries; lui, cherchant des paroles émues pour prendre congé; elle, trop troublée et ayant le cœur trop serré pour parler. Ils s'arrêtèrent un instant devant une corbeille d'œillets blancs et roses, magnifiquement épanouis :

« Cousine, dit le jeune homme, quelle chose triste qu'un départ! Je suis venu en Bretagne en rechignant, et maintenant c'est à regret que je m'en vais. .

— Bien vrai? murmura Mlle de Ploudaniel en refoulant un sanglot.

— Sur l'honneur!... Je porte envie aux œillets de Kerlaz; ils fleuriront près de vous et vous verront chaque jour, quand, moi, je serai bien loin.

— Eh! bien, emportez-les! s'écria-t-elle, ils vous parleront de nous pendant le voyage. »

Et, brusquement, impétueusement, elle moissonna les œillets de la corbeille, et les présenta en gerbe à son cousin, qui en fut tout remué.

« Ah! cousine, s'exclama-t-il avec l'accent d'un homme sérieusement touché, vous êtes aussi bonne que belle et je ne vous oublierai jamais! »

En même temps il prit les petites mains brunies d'Anne de Ploudaniel et les couvrit de baisers.

Il ne se passa rien de plus. Les chevaux attelés piaffaient déjà dans la cour; M. de Ploudaniel appela Tanguy, on s'embrassa une dernière fois en jurant de se revoir le plus tôt possible; puis le jeune homme

sauta dans la calèche avec le bouquet d'œillets qu'il serrait contre ses lèvres; le *domaniou* fouetta ses bêtes et l'équipage s'éloigna en cahotant avec un bruit de ferraille.

Anne, le cœur gros et les yeux mouillés, restait immobile sous le porche. Elle regardait monter, puis se rapetisser et disparaître tout au fond de la longue avenue l'antique voiture de famille qui emportait son premier et son seul amour...

III

Après le départ de Tanguy, le manoir de Kerlaz reprit son train de vie monotone et somnolent. La lande étendit tout à l'entour sa verdoyante solitude; les vents d'ouest en traversant les bois de pins le bercèrent de leur musique assoupissante, et on y vécut de nouveau comme dans le château de la Belle au bois dormant.

Au loin, le monde s'agitait fiévreux et affairé : des peuples lancés l'un contre l'autre se heurtaient aux frontières et leur choc formidable faisait crouler des empires; — mais à Kerlaz, où les journaux pénétraient rarement et où le piéton de la poste ne s'arrêtait que de loin en loin, les bruits du monde arrivaient plus confus et plus sourds que les rumeurs de la mer. On labourait, on ensemençait les maigres champs du domaine; on filait au fuseau devant les landiers, en hiver, ou sur le perron du jardin, en été; on moissonnait les seigles, on récoltait les châtaignes; les années s'écoulaient ainsi toutes semblables, et le bonhomme Ploudaniel s'envieillissait à mesure.

Anne avait recommencé ses promenades dans la lande, mais elle ne lisait plus; elle se bornait à ruminer ses souvenirs et à revisiter les sentiers parcourus en compagnie de son cousin. Comme ces enfants qui ramassent des coquillages sur la grève

et occupent ensuite leurs soirées d'hiver à recompter et à admirer leurs trouvailles, elle reprenait un à un tous les incidents de cette rapide et chaude saison dont Tanguy avait été le rayon de soleil, elle se complaisait à en raviver la mémoire et à en ressaisir les parfums épars.

Quelques jours après le retour de Tanguy, les Ploudaniel de Paris avaient écrit pour remercier chaleureusement leur cousin de Bretagne, et à cette lettre le jeune homme avait joint un billet où il mandait à sa cousine que son bouquet l'avait seul consolé des ennuis du voyage. Dans la réponse qu'elle rédigea sous la dictée de son père, Anne de Ploudaniel trouva le moyen de glisser un œillet soigneusement aplati au préalable dans un gros dictionnaire.

Elle espérait que Tanguy lui en accuserait réception, mais son attente fut déçue et le silence se fit entre les deux familles, qui se contentèrent d'échanger, comme par le passé, leurs souhaits au retour du 1er janvier. Trois ans après, le bonhomme Ploudaniel mourut d'un accès de goutte remontée au cœur. L'orpheline annonça ce triste événement à ses cousins qui lui répondirent par une affectueuse lettre de condoléance, mais ce fut tout. Mlle de Ploudaniel se trouva plus seule que jamais dans son manoir endormi.

Les mois, les années poursuivirent leur cours monotone, affaiblissant la douleur de l'héritière, comme ils avaient fané la verdeur de ses rêves d'amour.

Elle touchait maintenant à sa trentième année et la solitude lui pesait davantage. Elle n'avait jamais eu le goût du célibat, et en voyant se dessécher sa jeunesse, elle éprouvait avec plus d'intensité encore l'ennui de son isolement. D'ailleurs, dans le domaine de Kerlaz la présence d'un homme était nécessaire. Anne n'entendait rien à la direction des travaux de culture; elle se laissait voler par ses métayers, gruger par ses domestiques et exploiter par ses voisins. Il était urgent de mettre un terme à ces abus, sans quoi les

modestes revenus de Kerlaz risqueraient d'être réduits à zéro.

Seulement, où trouver un mari? Dans les familles nobles des environs, les jeunes gens quittaient le pays dès vingt ans pour aller chercher fortune, et les rares célibataires qui restaient se souciaient peu d'épouser une fille déjà mûre, qui ne leur apporterait en dot que les landes de Kerlaz.

Or il y avait à cette époque, à Poullan, un jeune homme d'une trentaine d'années nommé Jean Le Bozellec, qui était devenu régisseur d'un domaine voisin, après avoir servi dans la marine de l'État. C'était un honnête et robuste garçon à l'œil clair, à la peau tannée, aux larges épaules, très entendu en affaires. Il avait eu l'occasion d'être utile à Mlle de Ploudaniel, qui l'avait plusieurs fois invité à sa table. Peu à peu, bien qu'on en jasât au village, une certaine intimité s'était établie entre eux; mais jamais, au grand jamais, Jean Le Bozellec n'eût osé hausser son ambition jusqu'à aspirer à la main de la Demoiselle dont il était le commensal et le conseil. Ce fut Anne qui, pour couper court aux caquets de la paroisse, fit plus de la moitié du chemin, et qui nettement lui proposa le mariage. Un beau jour, les bans furent publiés et Mlle de Ploudaniel devint humblement, bourgeoisement Mme Jean Le Bozellec.

Naturellement cette mésalliance scandalisa toute la noblesse des entours, et la nouvelle mariée fut traitée en paria par la gentilhommerie du canton. Anne, du reste, en fut plus mortifiée que surprise; elle avait d'avance prévu et porté en compte les conséquences de son dédain des préjugés sociaux.

Elle comprenait si bien la portée de l'acte qu'elle venait de commettre, qu'elle se garda de faire part de son mariage à ses cousins de Paris. La seule pensée de Tanguy apprenant ce dénoûment vulgaire lui faisait monter le rouge au visage. Les Ploudaniel de la branche aînée furent mis néanmoins au courant de

l'aventure; ils haussèrent les épaules et rompirent toute relation avec cette parente déclassée.

Jean Le Bozellec lui-même semblait confus de ce changement de condition si inespéré. Bien qu'aux yeux de la loi il fût maître et seigneur de Kerlaz, il n'en traitait pas moins Anne avec une respectueuse déférence et s'efforçait de reconnaître la confiance qu'elle lui avait témoignée, en prodiguant ses soins à la gestion du domaine.

Grâce à lui, Kerlaz prospéra; les revenus s'accrurent et Mme Le Bozellec en profita pour répandre plus d'aumônes autour d'elle. Elle était devenue dévote, fréquentait les églises et donnait beaucoup. Elle espérait faire plus vite oublier sa mésalliance à force d'œuvres pies et charitables. Aussi les « messieurs prêtres » de Poullan, de Confort et de Pont-Croix, trouvant chez elle une table abondamment garnie, s'abattaient-ils à Kerlaz comme une volée de goélands, et ne tarissaient-ils pas en éloges sur l'édifiante piété de la dame du logis.

En dépit de tout cela, Anne n'était pas heureuse. D'abord son union n'avait pas été féconde, et sous ce rapport, sous d'autres encore peut-être, le mariage n'avait pas réalisé ses espérances; puis elle n'était point parvenue à chasser de son cœur l'image de Tanguy de Ploudaniel. Bien souvent, pendant qu'elle redressait les tiges fleuries de ses œillets (elle en avait couvert les plates-bandes de son jardin), le souvenir des paroles et des baisers passionnés de son cousin lui causait une étrange oppression.

Qu'était-il devenu? La vie avait-elle eu pour lui, du moins, de bons sourires et des jours ensoleillés? Se rappelait-il encore parfois cette tiède matinée d'août dans le jardin de Kerlaz?

Ce souvenir, qui la hantait comme un vieil air dont le refrain revient obstinément aux lèvres, était imprégné de la douce et perfide senteur du péché. Anne se reprochait de s'y abandonner avec trop de

complaisance; elle s'en accusait au confessionnal et s'imposait de dures pénitences. Mais quoi? c'était le seul et court roman de sa vie, et toujours, aux heures de solitude, Tanguy lui apparaissait comme un aimable revenant, avec ses cheveux frisés, ses yeux bleus rieurs et ses moustaches en pointe. Elle ne pouvait repenser sans un damnable et délicieux frisson à ces matins de juillet, où ils avaient chassé ensemble, et jambes nues, les écrevisses de mer dans les roches de Saint-Roman...

Avec les années, les progrès de la civilisation s'étaient fait sentir jusqu'à cette pointe extrême de la Cornouaille. Le chemin de fer arrivait maintenant à Quimper, et, peu à peu, il avait amené à Douarnenez des visiteurs jusque-là inconnus : touristes anglais et américains, peintres parisiens en quête de nouveaux motifs et attirés par l'originalité encore entière des mœurs cornouaillaises. Un de ces derniers, le paysagiste Villeneuve, s'aventura avec sa femme jusqu'à Kerlaz, et, charmé par la sauvagerie du site, s'installa tant bien que mal dans l'auberge de Poullan.

Des rapports familiers s'établirent assez vite entre la femme du peintre et Mme Le Bozellec. Celle-ci accueillit cordialement les Parisieus et s'efforça de leur rendre un peu plus confortable le séjour de l'auberge. Elle se trouvait heureuse de pouvoir échanger de nouveau quelques idées avec des gens appartenant au milieu social d'où elle avait été exilée. Elle les questionnait sur Paris, sur les relations qui existaient entre les artistes et la société mondaine.

Un jour elle se hasarda à prononcer le nom de Tanguy de Ploudaniel et à demander à la femme du peintre si elle le connaissait.

« Parfaitement. »

Mme Villeneuve l'avait rencontré dans le monde et aussi à l'atelier de son mari; il était député et grand amateur de tableaux.

« Il est mon cousin, murmura Mme Le Bozellec en rougissant.

— Eh bien, chère madame, il vous faudra l'aller voir un de ces printemps. Maintenant le voyage de Paris n'est plus qu'une bagatelle. Vous descendrez chez nous; nous vous conduirons au théâtre, aux musées, aux expositions, et nous vous amuserons de notre mieux... »

Quand, à la fin de l'automne, les Villeneuve quittèrent Poullan, ils embrassèrent Anne et lui renouvelèrent leur invitation avec une insistance dont la sincérité n'était pas douteuse.

Celle-ci n'y répondit que par un sourire mélancolique. Certes, l'envie ne lui manquait pas de voir Paris, car, pour elle, Paris, c'était avant tout le lieu où vivait Tanguy de Ploudaniel; mais elle ne se dissimulait pas que son désir était irréalisable. Elle était rivée à Kerlaz par toutes sortes d'attaches difficiles à rompre : la force de l'habitude, la médiocrité de ses revenus et surtout ses devoirs envers Jean Le Bozellec. Déjà sa conscience timorée lui reprochait de penser avec trop de douceur à son cousin, de se laisser griser par ce souvenir qui passait de plus en plus à l'état d'idée fixe, de n'être pas enfin pour le mari de son choix tout ce que doit être une épouse chrétienne. Aussi, pour apaiser ses scrupules, l'entourait-elle de soins et de gâteries. Elle lui arrangeait une existence de chanoine à laquelle l'ancien marin s'acoquinait, sans réfléchir qu'il avait été habitué jusque-là à une vie frugale et active, et que se santé risquait fort de se détériorer à ce régime de Cocagne.

En effet, au bout de quelque temps, la bonne chère, les grasses matinées et le défaut d'exercice déterminèrent chez lui une menaçante obésité et un état congestionnel assez alarmant. Une après-midi de printemps, qu'il avait largement déjeuné chez le recteur de Confort, et s'en était revenu au manoir par un traître soleil d'avril, il fut frappé en rentrant au logis d'une attaque d'apoplexie, et avant qu'on eût pu ramener le médecin de Douarnenez, Jean Le Bozellec

passa de vie à trépas sans avoir repris connaissance.

Ce brusque événement mit tout sens dessus dessous à Kerlaz, et durant un mois Mme Le Bozellec demeura plongée dans un état d'effroi et de stupeur. Cependant, quand elle eut retrouvé un peu de sang-froid et qu'elle se fut faite à ses habits de deuil; quand elle eut commandé une large dalle de granit pour recouvrir la fosse de Jean Le Bozellec, elle songea tout à coup que cette mort la rendait de nouveau maîtresse d'elle-même, et maîtresse de laisser ses pensées s'envoler sans remords vers ce lointain et fabuleux Paris où vivait Tanguy de Ploudaniel.

D'abord elle fut honteuse d'une pareille songerie et la repoussa comme inconvenante; mais le lendemain les mêmes réflexions revinrent avec la même persistance. Elle avait beau s'astreindre à de longues stations près de la tombe de Jean Le Bozellec, dont elle renouvelait soigneusement les bordures fleuries de scabieuses. Elle essayait d'évoquer le souvenir du défunt, elle s'accusait d'ingratitude et récitait de nombreuses dizaines de chapelets pour chasser les tentations du Malin. Tout cela était peine perdue. Par une déviation involontaire, sa pensée fuyait toujours vers la ville où demeurait son beau cousin de Ploudaniel. Au lieu de s'abaisser dévotement sur la pierre tombale, ses yeux distraits suivaient le vol des nuages blancs qui lui parlaient de courses lointaines et de contrées inconnues. — Et ainsi insensiblement, la possibilité d'un voyage à Paris germa dans le cerveau de la veuve.

Ce ne fut d'abord qu'une vague et romanesque hypothèse, une idée aussi frêle que la minuscule pousse verte qui sort de la semence; mais à la fin de la première année, à mesure que les messes dites chaque semaine pour le repos de l'âme de Le Bozellec tranquillisaient la veuve sur les destinées célestes du défunt, le germe vivace avait pris la consistance d'un arbre de haute futaie.

Justement les Villeneuve, avec lesquels elle était restée en correspondance, venaient de lui écrire pour lui rappeler sa promesse : « On était au printemps, le mois de mai s'annonçait à merveille et c'était le cas de prendre quelque distraction en effectuant ce voyage à Paris, si longtemps différé... »

L'offre était tentante et Anne commençait à être fortement ébranlée. Une seule chose l'arrêtait encore : le pauvre état de sa bourse, mise à sec par les messes chantées et les cierges brûlés à la mémoire de Jean Le Bozellec. Mais n'avait-elle pas la suprême ressource en pareil cas : les pins du bois de Kerlaz? Bien qu'elle tînt à ses arbres et qu'un abatis lui fît saigner le cœur, elle se dit que le plaisir de revoir Tanguy valait bien ce sacrifice.

Les gens de la marine lui offraient trente francs de chaque fût; elle se décida à leur en vendre vingt-cinq, et, le marché conclu, l'argent empoché, un beau matin elle se fit conduire à Quimper et prit à deux heures de l'après-midi le train qui devait l'emmener vers la grande ville de ses rêves, vers le pays merveilleux et inconnu où demeurait Tanguy de Ploudaniel.

IV

A cinq heures du matin, le train de Bretagne déposa sous la nef vitrée de la gare Montparnasse Anne Le Bozellec, encore tout ahurie par le sifflement et le halètement de la bouillante chaudière qui l'avait emportée loin de ses grèves bretonnes avec une rapidité quasi diabolique. Le tumulte des voyageurs s'interpellant et se bousculant à la sortie, le pêle-mêle des colis entassés dans la salle des bagages, la brusquerie des employés de l'octroi, accrurent son effarement. Quand elle arriva dans la cour, le jour commençait à blanchir. Elle réfléchit qu'il était peut-être un peu matin pour débarquer chez les Villeneuve. Elle ne

les avait pas prévenus, et ils devaient se lever tard, selon l'habitude des Parisiens. Elle rentra dans un couloir et s'assit entre son carton à chapeau et la lourde valise de cuir qui avait appartenu au bonhomme Ploudaniel; là, elle attendit deux bonnes heures, à demi engourdie par sa nuit blanche, mais luttant néanmoins pour se tenir éveillée, par peur des voleurs dont elle croyait Paris complètement infesté.

Quand sept heures et demie sonnèrent à l'horloge de la gare, elle jugea que le moment était venu où elle pourrait se présenter décemment chez ses amis, appela un cocher, veilla méticuleusement au chargement de ses bagages et donna l'adresse des Villeneuve.

Ils demeuraient avenue de Villiers, et la voiture promena à travers Paris Anne ébaubie, qui n'avait jamais visité d'autres villes que Douarnenez et Quimper, et qui allait d'émerveillements en émerveillements, à la vue des Tuileries en fleurs, de la Seine ensoleillée où se croisaient les bateaux-mouches chargés de passagers, des Champs-Élysées où des cavaliers matineux et des amazones passaient le long des marronniers épanouis. Ce réveil de la grande capitale dans la gaieté et l'éclat d'une radieuse matinée de mai ragaillardit la pauvre Bretonne dépaysée. Elle songea que c'était dans ce cadre grandiose, dans cette atmosphère de luxe et de bien-être que se mouvait et respirait Tanguy de Ploudaniel. Elle se demandait s'il ne figurait point d'aventure parmi ces fringants cavaliers qui trottaient vers l'Arc de Triomphe en élégante tenue du matin, et sa pensée se reportait aux chevauchées qu'elle avait faites jadis sur la lande, en compagnie de son cousin. Ce fut au milieu de ces songeries qu'elle arriva devant le petit hôtel habité par les Villeneuve.

Nouveau sujet d'étonnement. Elle avait toujours cru que les peintres étaient de pauvres diables logés modestement sous les toits. La vue de cet hôtel séparé du trottoir par une grille en fer et un joli jardinet la

stupéfia. Elle eut peur de s'être trompée d'adresse et ne fut rassurée que lorsque la femme de chambre, lui ayant affirmé que c'était bien là le domicile de M. Villeneuve, l'introduisit dans l'atelier où le peintre était déjà au travail.

« Voilà une bonne surprise! » s'écria-t-il gaiement. — En même temps il appelait sa femme, qui accourait en riant, les mains tendues, et souhaitait la bienvenue à la voyageuse avec un accent cordial qui sonnait franc comme l'or.

« Oui, c'est moi! dit Anne, vous voyez que je tiens ma promesse. J'ai fait une excellente affaire en vendant mes pins aux gens de Pont-Croix et je me suis décidée à venir dépenser mes bénéfices à Paris. Il y a assez d'années que je vis comme un hibou dans mes vieux arbres de Kerlaz, et je veux me donner du bon temps pendant que je suis encore en santé. Je veux connaître Paris à fond, aller au théâtre et dîner au restaurant, courir les musées, visiter les églises, et j'ai compté sur vous pour me piloter. Mais avant tout, il faut que j'aille voir mon cousin de Ploudaniel; je me suis juré que ma première visite serait pour lui. Croyez-vous que j'aie chance de le trouver ce matin?

— Vous voulez y aller comme cela, au débotté? demanda Mme Villeneuve.

— Pourquoi pas? J'ai dormi en wagon, je me sens défatiguée et suis toute prête à sortir.

— Sans même changer de robe? » continua la femme du peintre, en jetant un rapide coup d'œil sur la toilette de la sauvage héritière de Kerlaz. — Avec son parapluie sous le bras, son chapeau rond de paille foncée, sa pèlerine noire, sa robe fripée dont la jupe collait aux hanches et laissait voir des pieds chaussés de gros souliers lacés, Anne Le Bozellec ressemblait, vue de dos, à un curé de campagne qui revient de sa conférence.

Mme Villeneuve lui fit comprendre que sa toilette était passablement démodée et qu'elle ne pouvait

songer à se présenter chez son cousin de Ploudaniel dans une tenue aussi rustique. Elle lui démontra la nécessité d'acheter au préalable un chapeau et une robe au goût du jour.

« Mais cela prendra du temps? objecta impatiemment Mme Le Bozellec.

— Non, nous trouverons robe et chapeau tout confectionnés aux magasins du Louvre, et en un clin d'œil on les accommodera à votre air et à votre taille.

— Soit donc! dit Anne en se résignant, allons chez vos marchands du Louvre, mais arrangeons-nous pour que demain, sans faute, je puisse faire ma visite à M. de Ploudaniel. »

L'après-midi se passa en courses dans les magasins. Au soir, Mme Le Bozellec avait déjà vu disparaître deux des billets de banque qu'elle portait cousus dans un petit sachet, sous son corsage; mais elle était équipée à neuf des pieds à la tête. Elle se sentait si vannée de fatigue, qu'aussitôt après le dîner, elle monta dans sa chambre et se coucha.

Le lendemain, dès l'aube, elle était debout et procédait minutieusement à sa toilette. Quand elle eut endossé sa robe neuve de mérinos, serré ses pieds dans des bottines d'étoffe, coiffé un petit chapeau où ses épais cheveux rebelles étaient mal à l'aise et qui lui donnait la migraine, elle se regarda dans la glace et eut peine à se reconnaître. Cette longue personne hâlée, voilée de crèpe et drapée dans une robe à retroussis, était-ce bien la sauvage et alerte Anne de Ploudaniel, celle que les paysans avaient jadis surnommée « la rose de Kerlaz »?

Il lui semblait qu'elle aurait eu plus de chance de rappeler à son cousin le temps passé en se montrant à lui dans son costume campagnard de la veille... Tandis qu'elle était plongée dans cette contemplation mélancolique, Mme Villeneuve survint, donna quelques coups de pouce aux plis de la jupe, noua plus élégamment les brides du chapeau, puis déclara que

maintenant Anne « était au point », et tout à fait en mesure de se présenter dignement chez son cousin le député. On la lesta d'une tasse de chocolat, on lui donna l'adresse de M. de Ploudaniel, une voiture l'attendait à la porte et elle partit le cœur palpitant.

Tanguy demeurait dans le faubourg Saint-Germain, et la voiture traversa lentement le parc Monceau. Le jardin était dans le plein de sa gloire printanière, tout fleuri de cytises, d'azalées et d'aubépines roses qui sentaient bon. Ces branches épanouies se balançant au vent du matin, semblaient dire à Anne : « Réjouis-toi, le Tanguy de ta première jeunesse, le héros de ton unique roman d'amour, qui durant tant d'années a occupé les rêves de tes nuits et les pensées de tes veilles... Tu vas le revoir!... »

Et tandis que le fiacre roulait, Anne se demandait comment elle retrouverait son cousin et quel accueil il lui ferait. — Certainement il lui reprocherait tout d'abord son singulier mariage; mais elle lui expliquerait les raisons qui l'avaient forcée à changer de condition, et il les comprendrait. Puis elle évoquerait les doux souvenirs d'autrefois. Elle méditait d'avance une allusion discrète à leur dernière promenade dans le jardin du manoir; elle lui dirait : « Les œillets de Kerlaz fleurissent toujours et ils ne vous ont point oublié... » Elle se répétait pour la vingtième fois cette courte phrase où elle devait mettre tout son cœur, quand le cocher arrêta sa bête, rue de l'Université, devant le porche d'un grand hôtel dont on apercevait, à travers un passage voûté, le perron surmonté d'une marquise, au fond d'une cour sablée. — C'était là, et M. de Ploudaniel était chez lui. — Le cœur de la Bretonne se remit à battre violemment, tandis qu'elle montait les degrés de marbre d'un escalier recouvert d'un moelleux tapis rouge. Au premier, elle s'assit sur une banquette pour respirer avant de sonner. Elle se sentait intimidée et prête à défaillir. Elle pressa enfin nerveusement le bouton, qui fit entendre un long et

grêle carillon électrique, la porte s'ouvrit et un solennel valet de chambre introduisit la visiteuse dans un petit salon tendu de vieilles tapisseries et meublé de divans.

« Monsieur est occupé en ce moment, mais si madame veut écrire son nom ici, je préviendrai monsieur. »

En même temps le majestueux valet montrait une table sur laquelle se trouvaient une plume, une écritoire et de petits carrés de papier blanc.

Anne s'assit, puis, après avoir réfléchi que son nom de Le Bozellec sonnerait étrangement aux oreilles de son cousin, elle écrivit d'une main tremblante « Anne de Ploudaniel » sur le papier qu'elle tendit au domestique. Il le prit d'un air impassible et s'éloigna lentement.

Elle attendit pendant vingt mortelles minutes, qui lui parurent autant d'heures, puis le valet de chambre, apparaissant de nouveau, lui fit signe de le suivre à travers une enfilade de pièces à l'extrémité desquelles il ouvrit une double porte. Elle vit un vaste cabinet de travail, orné de corps de bibliothèque en bois noir, et décoré de tableaux et de terres cuites se détachant sur le fond sombre d'une tenture de drap brun. Au fond, à contre-jour, devant une table chargée de livres et de brochures, Tanguy se tenait assis, la tête penchée et disparaissant presque derrière les paperasses entassées.

« Mme Anne de Ploudaniel ! » annonça le valet de chambre.

Tanguy redressa la tête et se leva paresseusement. — Il avait pris de l'embonpoint, son teint, autrefois rosé, était plombé et comme brouillé ; ses cheveux blonds, devenus clairsemés, ne frisaient plus que sur les tempes, et ses yeux bleus paraissaient fatigués ; sous ses moustaches coupées en brosse, sa bouche avait une expression sèche et dure.

Tandis qu'Anne constatait les changements opérés sur son cousin par cette longue suite de vingt années,

Tanguy, d'un air médiocrement charmé, examinait cette femme en deuil, au teint hâlé, aux cheveux grisonnants, aux contours amaigris, sur la figure sévère de laquelle deux grands yeux verts mettaient seuls une étrange lumière. — En même temps, il restait debout, tout en indiquant d'un geste froidement poli un fauteuil à la visiteuse. Mais dans son émoi, elle ne parut pas s'en apercevoir.

« Mon cousin, balbutia-t-elle, c'est moi, Anne de Ploudaniel... de Kerlaz.

— Ha! ha! dit-il avec un sourire distrait, enchanté, ma cousine... Et comment se porte mon cousin de Ploudaniel?

— Il est mort, voilà bientôt quatorze ans, répondit-elle d'une voix à peine distincte, ne le saviez-vous pas, mon cousin?

— Ah?... Pardon!... Désolé, vraiment!... mais, voyez-vous, au milieu de toutes les affaires qui m'accablent, je crois que ma mémoire se perd... »

Sa mémoire renaissait, au contraire, il se rappelait maintenant le sot mariage de la dernière représentante des Ploudaniel de la branche cadette. Marié lui-même, et richement, il se souciait peu de montrer à sa femme cette parente de province qui avait ridiculement épousé une sorte de domestique, et il se demandait tout bas comment il l'éconduirait poliment.

« Et vous êtes venue faire un tour à Paris? reprit-il en bourrant de dossiers avec affectation une ample serviette de maroquin brun... Voyage d'agrément, ou voyage d'affaires?... En tout cas, bien que mes minutes soient comptées, je suis pour le moment tout à votre service... Dites-moi vite en quoi je puis vous être utile.

— En rien, mon cousin, répondit Anne qui se redressa avec un sentiment de fierté blessée, en rien... Je désirais seulement vous voir et vous donner des nouvelles du pays.

— Ah!... je vous suis reconnaissant de cette atten-

tion, ajouta-t-il d'un air plus dégagé... Et tout va bien en Cornouaille?... Le manoir résiste toujours vaillamment au vent de mer?

— Les choses sont demeurées là-bas telles que vous les avez vues autrefois, mon cousin; rien n'a changé... Et, ajouta-t-elle avec un timide sourire, les œillets de Kerlaz fleurissent toujours à la même place, vous savez...

— Les œillets?... répéta-t-il comme quelqu'un qui ne comprend plus... Ah! oui, enchanté, cousine! » — Il avait mis sa serviette sous son bras et agitait un cordon de sonnette. « Pardon, mais je ne m'appartiens pas; mes devoirs de député, les exigences du Parlement me réclament et je suis désespéré de vous quitter si tôt... Encore une fois, si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi... Désirez-vous assiste. à une séance de la Chambre?

— Merci, mon cousin, répliqua-t-elle, saisie d'un froid au cœur, je n'en aurais pas le temps... Je compte repartir bientôt.

— En vérité! désolé, positivement désolé de ne vous être bon à rien!... Joseph, dit-il au solennel valet de chambre accouru à son coup de sonnette, Joseph, reconduisez madame... Au revoir, cousine, et merci de votre aimable visite.

— Adieu! » murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Une minute après, Anne de Ploudaniel se retrouvait sur le tapis rouge de l'escalier et regagnait sa voiture, les lèvres tremblantes et les tempes serrées...

Quand elle rentra, pâle et les yeux brûlants, chez les Villeneuve, le peintre et sa femme l'attendaient dans l'atelier.

« Eh! bien, s'écria Villeneuve, vous voici de retour, tant mieux!... Vous avez vu ce fameux cousin? J'espère qu'il ne vous aura pas accaparée pour aujourd'hui?

— Oh! non... non! répondit-elle avec une physionomie navrée.

— Bravo! Alors ce soir nous commençons la petite

fête... D'abord, nous renversons la marmite et nous dînons au *Lion d'or*, puis je vous conduis aux Français... Voilà le programme, est-il de votre goût?

— Merci, répondit-elle, vous êtes trop bon, mais... j'ai l'intention de repartir cette nuit.

— Cette nuit? répéta-il stupéfait, quelle plaisanterie!... Ah! çà, et Paris que vous deviez visiter à fond?... Et les théâtres, les musées, les églises?...

— Ce sera pour une autre fois... L'air de Paris ne m'est pas bon... Je retourne à Kerlaz.

— Mais, chère madame, c'est insensé! D'abord nous ne vous laisserons pas partir...

— Oh! s'écria-t-elle en joignant les mains, n'insistez pas!... Je ne peux pas rester... je ne peux pas! »

Et, devant les Villeneuve interdits, la pauvre Anne s'éclata en sanglots, soulageant enfin son cœur trop plein et donnant un libre cours à ses larmes qui ne voulaient plus s'arrêter...

Le mari et la femme eurent beau combattre sa résolution; si elle avait la foi naïve des Bretonnes, elle en avait aussi l'entêtement, et le soir même elle reprit l'express de huit heures...

Quand une voiture de louage la déposa le lendemain, vers le tantôt, à Kerlaz, elle ne prit pas même le temps de se décoiffer, et, laissant à la vieille Mariannic le soin des bagages, elle s'en alla silencieusement errer à travers les bois du domaine, afin d'y pouvoir pleurer un bon coup avant de se montrer aux gens. — Le vent de mer s'était élevé et soupirait à travers les pins une lamentation moins navrante que celle qui montait du fond du cœur de la triste voyageuse. Aux lueurs déjà plus voilées du crépuscule, elle aperçut tout à coup, dans une éclaircie, les squelettes des vingt-cinq pins abattus récemment, et que les charpentiers de Pont-Croix n'avaient pas eu le temps d'enlever... Hélas! il y avait en elle un bien autre abatis d'idoles longtemps chères, qui maintenant gisaient en morceaux... Elle

essuya une dernière larme cuisante, et, retournant brusquement sur ses pas, elle rentra à Kerlaz, où elle ensevelit pour toujours ses illusions séchées sur pied, et où les œillets seuls continuèrent à fleurir.

(*Les œillets de Kerlaz*. A. Lemerre, éditeur.)

VIII

La Fin d'un usurier.

Simon Maugars, banquier à Saint-Clémentin et maire de la ville, faisait l'usure de compte à demi avec l'huissier Berloquin, un homme taré. Abusant du prestige que donne le pouvoir, il pressurait ses administrés, intimidait ses victimes pour les empêcher d'élever la voix, arrachait aux ouvriers leurs épargnes, aux paysans leurs morceaux de terre, aux commerçants leurs bénéfices légitimes. Il grossissait ainsi sa fortune de toutes les épaves arrachées aux malheureux dont il avait prémédité le naufrage, et, avec cet argent volé, se livrait à des spéculations scandaleuses. Le parquet, instruit de ces honteux tripotages, poursuit les deux complices devant le tribunal correctionnel. Tous les Saint-Clémentinois se sont donné rendez-vous au palais de justice pour assister à la déchéance de leur tyranneau.

A la rentrée de novembre, l'affaire Berloquin et Maugars, étant complètement instruite, vint à l'une des première audiences du tribunal correctionnel. Il bruinait ce jour-là ; mais malgré la pluie fine et persistante qui mouillait les branches noires des tilleuls à demi effeuillés, une foule compacte encombrait dès le matin la place qui s'étend devant le modeste palais de justice de Saint-Clémentin. C'était précisément jour de marché, et tous les paysans qui avaient eu peu ou prou à se plaindre de la maison Maugars étaient accourus pour goûter chacun leur part de vengeance. Les Saint-Clémentinois, petits bourgeois et boutiquiers, n'avaient pas non plus manqué l'occasion ; Simon Maugars, pendant ces dernières années, les avait trop

molestés pour qu'il ne leur fût pas doux d'assister à la déchéance de leur tyranneau de la veille. Il n'était fils de bonne mère qui n'abandonnât son comptoir ou n'avançât l'heure de son déjeuner pour voir cet homme, hier encore si cassant et arrogant, traîné à la barre de la police correctionnelle comme un simple vagabond. Les jaquettes de drap, les blouses courtes et les vestes de droguet se mêlaient sous les arbres. Chacun voulait avoir une bonne place pour tout observer à son aise; on était d'avance impitoyable pour le principal accusé, et dans les groupes, on entendait des gens s'écrier avec une joie peu dissimulée, en montrant les murs détrempés du tribunal :

« Enfin, après y avoir fait passer tant de monde, il va donc y passer à son tour! »

Les femmes elles-mêmes étaient venues au palais. Les hautes coiffes des métayères et des artisanes égayaient de leur blancheur mate la masse sombre des chapeaux ronds à larges bords. La fine fleur de la société saint-clémentinoise avait voulu également jouir de la déconvenue des Maugars; toutes les épouses de fonctionnaires et de magistrats intriguaient depuis huit jours près de M. Sourdeval, pour qu'il leur réservât des places dans le prétoire, et le président s'était mis en quatre pour les contenter.

Toujours empressé et galantin, il était arrivé au palais avant l'audience, afin d'introduire en catimini les belles dames par une petite porte qui communiquait avec les jardins de la sous-préfecture. Il allait les chercher lui-même sous la pluie. Il leur faisait traverser la chambre du conseil, encore déserte, et les plaçait avec d'aimables précautions dans les bancs occupés d'ordinaire par les avoués et les avocats.

Elles s'y installaient bruyamment, un peu étonnées de l'effet de leurs toilettes voyantes dans l'encadrement sombre des boiseries de chêne. L'endroit tout d'abord leur donnait une sensation de froid, et elles s'y trouvaient dépaysées. Elles ouvraient de grands

yeux et regardaient avec un respectueux effroi l'hémicycle peint à la détrempe, d'où un jour terne tombait de trois fenêtres voilées de rideaux passés; le grand christ de bois noir qui se dressait derrière les fauteuils des juges, le bureau du tribunal tendu de drap vert, les sièges du parquet, les vieux bancs lustrés par le frottement des robes d'avocats, l'espace nu et vide réservé au public. Puis peu à peu elles s'apprivoisaient, rajustaient les brides de leur chapeau, lissaient leurs bandeaux, s'adressaient de la main et des yeux de petits signes d'amitié ou saluaient cérémonieusement la présidente, qui trônait au premier rang avec les trois demoiselles de Boisseguin; puis finalement toutes se mettaient à jaser en jetant des éclats de rire argentins, qui contrastaient singulièrement avec l'austérité renfrognée du lieu.

Onze heures sonnèrent. Le concierge du tribunal ouvrit les deux battants de la porte du fond, et le public se précipita dans la salle avec un tumulte pareil à celui de l'eau qui sort d'une écluse. Les dames, surprises, se levèrent tout d'une pièce et, se retournant, contemplèrent avec des mines effarouchées le flot houleux de ces têtes humaines pressées les unes contre les autres, et dont les masses confuses devenaient à chaque instant plus épaisses et plus orageuses. Les hommes s'invectivaient, les femmes criaient; les deux gendarmes postés de chaque côté de la barre avaient fort à faire pour maintenir l'ordre et empêcher les plus hardis d'envahir les places réservées. Pendant ce temps, les avoués et les avocats en robe cherchaient à s'insinuer entre les crinolines envahissantes et à se caser de leur mieux dans l'espace très restreint qu'on leur avait laissé. Tout à coup à travers les rumeurs de la foule, les chuchotements discrets et les rires féminins, une voix glapissante retentit, la voix de l'huissier audiencier qui criait : « Le tribunal, messieurs, chapeaux bas! » Le tumulte se changea en un grondement sourd, et peu à peu le silence s'établit.

Un groupe de robes noires émergea dans l'hémicycle par une porte du fond : en avant, le président Sourdeval, l'oreille rouge et le teint fleuri, dépassant de la tête les deux juges rabougris aux figures glabres et frustes ; puis le procureur et son substitut, tous deux maigres et austères, enfin le greffier obèse, trottinant dans sa robe à laquelle l'âge et l'usage avaient donné des tons verdis. Presque au même moment, un commis du greffier introduisait par la porte des témoins Simon Maugars accompagné de Célestin et d'Étienne, Jean Berloquin et les deux avocats.

Toutes les têtes se haussèrent pour voir les principaux acteurs du drame. Quelques dames avaient apporté des lorgnettes et les braquaient sans façon dans la direction de Maugars et de son fils. Le banquier, boutonné dans sa redingote, au revers de laquelle le ruban de la Légion d'honneur mettait une note rouge, resta un moment debout, arrogant, hautain, soutenant de son air doux et impérieux les regards qui convergeaient vers lui. Étienne avait les yeux cernés, la figure pâle et tirée ; on eût cru que c'était lui et non son père qui comparaissait comme accusé. Quant à Berloquin, plus humble, plus mince et plus souple que jamais, il s'était glissé dans le banc avec des mouvements de couleuvre et s'y tenait coi, coulant de temps à autre vers les juges un regard tortueux et contrit.

On commença par juger une série peu intéressante de petits délits. A l'indifférence somnolente des juges et au train dont ils expédiaient ces broutilles, on devinait qu'ils avaient hâte d'arriver à la pièce de résistance. Aussi, quand l'huissier cria de sa voix de tête : « Le ministère public contre Berloquin et Maugars ! » il se produisit dans l'auditoire un long frémissement pareil au murmure d'un coup de vent qui passe sur un champ de blé.

« Simon Maugars, levez-vous, et sortez de votre banc », dit le président Sourdeval, d'un ton sec qui ne lui était pas ordinaire.

Le banquier s'avança la tête haute et répondit d'une voix nette et ferme aux questions préliminaires. Le président l'interrogea sur les pratiques que le ministère public qualifiait d'usuraires. Avec un grand sang-froid, M. Maugars répondit que le parquet se méprenait sur le caractère des opérations de banque auxquelles la maison s'était livrée. Il affirma n'avoir jamais exigé de ses clients un intérêt supérieur à celui de 6 pour 100, qui est le taux légal en matière de commerce. Le président l'interrompit et se mit à énumérer les faits relevés par l'accusation : — Ventes à réméré déguisant des stipulations illégales, prêts d'argent sur lesquels les emprunteurs recevaient une faible partie de la somme en numéraire, et le surplus en marchandises invendables que Berloquin rachetait à des prix dérisoires; usure sous couleur de change et de rechange; renouvellement onéreux de billets avec endos de complaisance; bref, tout l'arsenal des manœuvres frauduleuses inventées par les prêteurs pour dissimuler la stipulation d'intérêts excessifs.

M. Maugars discutait une à une les articulations du président avec une lucidité merveilleuse et un aplomb dédaigneux. Il établissait victorieusement qu'on ne pouvait appliquer aux transactions commerciales les exigences d'une légalité étroite; il rétorquait les arguments de l'accusation avec des explications pratiques très ingénieuses; et dans ce duel entre le magistrat et l'homme d'affaires, le magistrat n'avait pas toujours l'avantage. En terminant l'interrogatoire, M. Sourdeval, avec une certaine animation, rappela le prêt de 30 000 francs fait au docteur Desroches, par l'entremise de Berloquin, et reprocha au banquier d'avoir manœuvré en vue d'obtenir à vil prix le domaine de la Fénicardière.

« Où sont les preuves? » demanda hardiment M. Maugars.

Le président fut obligé d'avouer que le tribunal n'avait que des présomptions et que, pour cette raison,

l'accusation ne retenait pas ce délit. « Il nous manque le témoignage de la partie intéressée, dit-il sévèrement au prévenu, et vous savez trop bien pourquoi le docteur Desroches ne peut plus le donner!

— Va-t-on aussi m'accuser de sa mort? » répliqua arrogamment le banquier.

Cette réponse excita dans l'auditoire une telle rumeur réprobatrice que l'huissier fut obligé de réclamer le silence et que le président menaça de faire évacuer la salle. Simon Maugars se rassit, et l'interrogatoire de Berloquin commença.

Celui-ci fut aussi humble que son patron avait été hautain et cassant. Il invoquait d'une voix pleurarde et pateline la miséricorde du tribunal en alléguant sa misère et son ignorance. — Il n'était qu'un pauvre diable, et la nécessité seule l'avait mis au service de M. Maugars. Ces messieurs les juges devaient bien comprendre qu'il n'était pour rien dans toutes ces manigances. Où aurait-il pris de si grosses sommes, bon Dieu! lui qui n'avait pas toujours de quoi manger à son contentement? Jamais il n'avait prêté un rouge liard; il servait d'intermédiaire, signait sans lire, et voilà tout. S'il s'était douté qu'on lui fît commettre des abominations pareilles, il se serait coupé la main, certainement, plutôt que de signer le moindre bout de papier; mais tout était arrangé d'avance à la banque, et il n'avait qu'à dire amen...

« Vous entendez, reprit le président en interpellant Simon Maugars, qu'avez-vous à répondre?

— Rien, riposta froidement le banquier, tout mauvais cas est niable; cet homme ment pour se défendre... Il est dans son rôle... Le tribunal appréciera s'il est vraisemblable qu'un ancien huissier signe des actes sans les comprendre. »

On procéda à l'audition des témoins, et le défilé des victimes de Simon Maugars commença. C'étaient pour la plupart de pauvres paysans dans le genre du père Jacquet. Le désir d'acheter un pré ou un champ les

avait mis dans les griffes du banquier. Leur histoire à tous était pareille : billets souscrits à Berloquin, escomptés et renouvelés par Maugars moyennant d'énormes droits de commission qui grossissaient prodigieusemeut à chaque renouvellement; puis tout le cortège des poursuites : commandements, significations, saisies mobilières, saisies-brandons, et finalement la vente forcée à bas prix de ces mêmes lopins de terre, achetés primitivement pour une valeur triple ou quadruple. Tous ces malheureux, ébaubis par l'attirail de la justice, par les interrogations brèves du procureur et du président, tournaient leur chapeau entre leurs doigts, regardaient avec une crainte méfiante les gens de la justice et semblaient trembler encore devant le banquier, bien qu'ils le vîssent au banc des accusés. Ils déposaient timidement, avec force réticences et circonlocutions, embrouillant à dessein leurs réponses, afin de se compromettre le moins possible.

Tous ces détails d'opérations commerciales amusaient médiocrement l'auditoire dont l'attention, tendue depuis quatre heures, commençait à se lasser. Quelques dames bâillaient derrière leurs éventails, d'autres avaient tiré de leur poche des fruits et des gâteaux. Elles faisaient sans façon la dînette au nez des juges scandalisés ; elles étendaient leurs mouchoirs sur leurs genoux, mordaient dans des poires avec des mines friandes, s'essuyaient la bouche et souriaient.

Tandis qu'il se défendait pied à pied, sans broncher, contre les témoins, le parquet et les juges, Simon Maugars entendait derrière lui ces bruits irritants de fruits croqués, de papiers froissés, de rires inattentifs. — Au fond, la foule grouillante s'impatientait, la chaleur devenait étouffante, et au-dessus de toutes ces têtes, dans l'air épaissi de la salle, montait une lourde buée, dont les dames des places réservées combattaient les âcres émanations en respirant leurs flacons de sels.

L'intérêt ne se réveilla que lorsque le procureur impérial se leva pour prononcer son réquisitoire.

Ce jeune magistrat, aux formes raides et dignes, au ton doctrinal et grave, fut relativement doux pour Simon Maugars. Tout en soutenant l'accusation il ne se montra ni acerbe, ni provocant. Il était nouveau venu à Saint-Clémentin, n'avait encore épousé aucune des haines locales, et, sachant le banquier soutenu par la préfecture et le clergé, il croyait prudent de le ménager. Il requit l'application de la loi, mais mollement, avec une modération qui n'est pas dans les habitudes du parquet.

Après avoir entendu ces conclusions indulgentes, Simon Maugars respira, et Étienne se sentit un poids de moins sur la poitrine. Les gens du barreau, qui connaissaient les rubriques de l'éloquence judiciaire et les dessous de « l'enragée boutique à procès », traduisirent mentalement ce bénin réquisitoire par un désir d'acquittement. La foule du fond devina également qu'elle courait risque d'être frustrée dans ses espérances vindicatives, et le serrurier de la grand'rue grogna à l'oreille de son voisin :

« Les loups ne se mangent pas, et Maugars s'en tirera encore les braies nettes. »

Les juges eux-mêmes étaient surpris de cette mansuétude, et le président se rongeait les ongles d'un air vexé.

Mais le plus désappointé de tous fut l'avocat que M. Maugars avait fait venir de Poitiers. Cet aigle du barreau poitevin, tenant à éblouir de son éloquence l'auditoire d'un petit tribunal d'arrondissement, avait préparé sa plaidoirie en conséquence. L'indulgence inattendue du ministère public lui coupait tous ses effets, et il n'était pas homme à quitter la place sans avoir emporté son petit succès oratoire. Il prit la parole et passionna le débat en y faisant intervenir la politique. Pompeux, loquace, agressif, il exalta maladroitement Simon Maugars en le représentant comme

le bouclier du parti de l'ordre à Saint-Clémentin. Il fit du banquier une sorte d'homme providentiel et énuméra avec ostentation les services rendus par M. Maugars, son dévouement à l'empereur, les grandes entreprises qu'il avait conçues et dont le succès devait rejaillir sur le département. A l'entendre, les accusations portées contre la maison Maugars étaient une machination des anciens partis, une manœuvre de ces libéraux dangereux qui, n'osant faire de l'opposition au chef de l'État, s'attaquaient lâchement à l'homme qui avait eu la confiance du pouvoir. Poussé par le besoin de faire une plaidoirie à sensation, il insinua même que la magistrature n'avait pas su résister assez énergiquement à la perfide influence des ennemis politiques de Simon Maugars; il reprocha au parquet d'avoir mis dans la poursuite une animosité qui pouvait, aux yeux des bons esprits, passer pour de la partialité...

Tandis que ce Cicéron poitevin pomponnait ses phrases à panache et faisait rouler ses mots sonores, le temps passait et la grise journée de novembre tirait à sa fin. Les fenêtres de l'hémicycle ne jetaient plus qu'un jour morne et crépusculaire sur la salle d'audience. Les têtes des juges semblaient s'être immergées dans un bain d'ombre; les figures du procureur impérial et du greffier n'apparaissaient plus que comme des silhouettes noires. Dans les bancs de chêne, les couleurs des toilettes s'éteignaient et se confondaient en lourdes masses grises, où l'on distinguait encore çà et là des palpitations d'éventails et des scintillements de prunelles brillantes. Au fond de la salle, les têtes de la foule entassée formaient une masse confuse, compliquée, aux remous mystérieux et funèbres. Au milieu de l'obscurité envahissante, l'avocat, les manches retroussées, la tête rejetée en arrière, continuait à corser sa défense en posant M. Maugars comme une victime des adversaires du gouvernement.

Il lançait sa voix à toute volée sans s'apercevoir du

mauvais effet que produisait son plaidoyer sur l'humeur des juges, dont il ne pouvait distinguer les figures ennuyées et rembrunies. Il frappait comme un sourd à droite et à gauche, tandis que le procureur se mordait les lèvres et s'agitait sur son siège. Il termina enfin sa malencontreuse harangue et s'assit essoufflé, s'épongeant la tête et se retournant d'un air satisfait vers M. Maugars et vers Étienne.

On avait apporté des lampes; leur lumière jaune trouait l'obscurité de la salle; elle donnait des tons blafards aux visages des juges et les faisait ressortir d'une façon à la fois grotesque et sinistre; elle grandissait démesurément la maigre silhouette du procureur impérial, qui s'était levé pour répliquer. Dès les premiers mots, on comprit que le plaidoyer de l'avocat lui avait agacé les nerfs, et qu'il allait être impitoyable. La magistrature de l'Empire, ayant de grandes prétentions à l'indépendance, ne souffrait pas volontiers qu'on touchât à ce point délicat. Le chef du parquet commença par protester contre les insinuations étranges de la défense; puis, arrivant à cette prétention émise par l'avocat de rendre le gouvernement solidaire des actes de M. Maugars, il annonça qu'il allait en faire bonne et prompte justice. Il convint qu'à une certaine époque le banquier s'était constitué le champion de l'autorité, mais il démontra que ce spéculateur n'était devenu le chef du parti de l'ordre que dans des vues étroites d'intérêt et pour satisfaire ses rancunes privées.

« Ah ! s'écria-t-il en s'animant, la justice voit clair, elle discerne à travers son bandeau les pratiques louches d'un tripoteur d'affaires déguisé en homme politique. De même qu'il y a de faux dévots, il y a de faux amis du bien public et Simon Maugars est de ceux-là.... »

La parole du procureur était devenue coupante comme un rasoir; elle tombait avec des cinglements de cravache sur la réputation de M. Maugars, n'y lais-

sant pas une place qui ne fût zébrée de coups et toute saignante. La foule, que les métaphores de l'avocat avaient trouvée froide, s'animait maintenant. Les yeux luisaient dans l'ombre ; on devinait que l'auditoire était en communication intime avec l'orateur. On n'osait pas applaudir, mais de longs murmures approbatifs marquèrent d'une façon significative que, cette fois, le chef du parquet s'était fait le fidèle interprète de la vindicte publique.

Sous ce cruel fouaillement qui le cinglait à vif, Simon Maugars s'agitait et geignait sourdement. Sa figure devenait cramoisie, ses oreilles tintaient. Il se sentait perdu et essayait encore de protester par des gestes violents. Son avocat avait grand'peine à l'empêcher d'interrompre et à le contenir sur son banc. Les yeux lui sortaient des orbites, ses lèvres se tordaient, les veines de son front étaient saillantes comme des cordes. Sans souci des tortures de sa victime, le procureur continuait son impitoyable exécution.

« Et cet homme, s'écriait-il, a été accablé des faveurs du chef de l'État, il porte sur sa poitrine le ruban de l'honneur !... Mais le gouvernement issu du suffrage populaire est trop l'ami des classes laborieuses pour se laisser duper plus longtemps par un exploiteur qui a sucé le plus pur de la substance des paysans et des ouvriers. Il le chassera de toutes les positions qu'il a indignement accaparées, il ne se laissera pas compromettre plus longtemps. Et quand tout ce faux prestige aura été enlevé, quand toute cette fantasmagorie se sera dissipée au souffle vengeur de la justice, on verra alors ce qu'il y a d'ignominie, de corruption et de scandales dans ce mauvais lieu qui s'appelle la banque Maugars ! »

Le chef du parquet s'était rassis. M. Maugars se dressa, comme poussé par un ressort, et fit signe qu'il voulait parler.

« Monsieur le président, commença-t-il d'une voix rauque, messieurs, je..., je proteste.... »

Il se passa la main sur le front; on eût dit que sa mémoire l'abandonnait; il bredouilla encore quelques sons inarticulés, chancela et retomba comme une masse sur son banc.

« Un médecin! vite un médecin! » s'écria Célestin Tiffeneau.

Il y eut un moment de confusion tumultueuse; les dames s'effaraient, les têtes se haussaient pour tâcher d'apercevoir le banquier titubant et à moitié évanoui, que Tiffeneau et Étienne soutenaient et entraînaient vers la petite porte des témoins. Le président avait remis au surlendemain le prononcé du jugement et s'était hâté de lever l'audience. Par les portes ouvertes à deux battants, la foule s'écoulait lentement avec un bruit sourd et se dégorgeait sur la petite place du palais déjà enténébrée.

Il y avait un médecin dans la salle; il accourut dans le couloir, où Simon Maugars demeurait affaissé sur les dalles, tandis que Célestin lui déboutonnait son gilet et lui enlevait sa cravate. Le docteur ayant déclaré qu'il fallait immédiatement transporter le malade dans sa maison, on trouva dans la cour une civière oubliée par des ouvriers, et on se mit en devoir d'y étendre le banquier. Il rouvrit alors les yeux, vit la civière, la tâta curieusement et fit un effort comme pour se souvenir... Dans ce cerveau où tout se brouillait, les impressions de jeunesse de l'ancien maçon revinrent seules à la surface; par une singulière confusion rétrospective, il s'imagina qu'il était encore au temps où il grimpait sur les échafaudages, et la vue de la civière s'associa en lui à l'idée d'une chute terrible. Il promena des yeux hagards sur les gens penchés autour de lui, et balançant lentement sa tête :

« Tombé, bégaya-t-il, tombé!... »

A travers la nuit, par des rues détournées, deux hommes, escortés de Célestin et d'Étienne, l'emportèrent à la banque. Le cabinet de travail étant de plain-pied avec le vestibule, on l'y déposa sur un lit impro-

visé, d'après l'avis du médecin, qui semblait stupéfait du progrès de la maladie et griffonnait à la hâte des prescriptions... Mais son crayon avait beau courir sur le papier, la mort courait encore plus vite. La pendule au timbre fêlé n'avait pas eu le temps de sonner sept heures, de sa voix sourde et lugubre, qu'une exclamation d'Étienne arracha le docteur à la rédaction de son ordonnance. M. Maugars se débattait sur son matelas; tout d'un coup ses yeux rencontrèrent ceux de son fils : il se releva sur ses deux poings, ses prunelles prirent une couleur étrange :

« Tombé! répéta-t-il, tombé! »

Et en effet il tomba pour ne plus se relever.

« L'apoplexie a été presque foudroyante, murmura flegmatiquement le médecin en reprenant sa trousse; c'est fini.... »

Oui, c'est fini. Le sombre cabinet inhospitalier s'est ouvert cette fois pour livrer passage à une visiteuse qui n'adresse pas de prières et qui n'en écoute pas, — une visiteuse sourde et muette et qui fait le silence partout où elle entre. — Le balancier de la pendule à colonnes ne scandera plus les sanglots des victimes du banquier; les rideaux fanés et les cartons poudreux n'entendront plus de menaces impitoyables ni de supplications désespérées. C'est fini. Les boutiquiers de Saint-Clémentin peuvent maintenant songer aux échéances de fin de mois sans avoir l'angoisse au cœur; les paysans peuvent semer leur blé en paix. — Simon Maugars est mort.

(*Le Fils Maugars.*)

QUATRIÈME PARTIE

POÉSIES DOMESTIQUES

PORTRAITS ET INTÉRIEURS

Le Grand-Père.

Dans ma cellule solitaire,
Où seul le souvenir me suit,
Que de fois j'ai songé la nuit
A la chambre où mon vieux grand-père
Vécut et s'endormit sans bruit!

Joyeuse chambre tapissée
D'un papier gris à grands dessins!...
Des résédas et des jasmins
Attiraient près de la croisée
Les mouches à miel par essaims.

Au bourdonnement des abeilles,
Du fond de sa cage un pinson
Répondait par un gai fredon,
Et jamais depuis mes oreilles
N'ouïrent si douce chanson.

Sur les blanches dalles de pierre,
Un bruit retentissait soudain,
Accompagné d'un vieux refrain :

C'était la canne du grand-père
Qui résonnait sur le chemin.

Il entrait. Par la porte ouverte
La joie entrait à son côté,
Car l'âge l'avait respecté,
Et sa vieillesse fraîche et verte
Brillait comme un beau soir d'été.

Dans son fauteuil de velours jaune
Assis, et moi sur ses genoux,
Il bourrait sa pipe de houx,
Sa pipe où l'on voyait un faune
Jouant de la flûte à six trous.

O pipe brunie et légère,
Ton vieux fourneau de bois sculpté
A mainte épreuve a résisté;
On t'allume encor!... Le grand-père
S'est éteint pour l'éternité.

Par une froide matinée,
La veille de la Chandeleur,
Sans voix, sans force et sans couleur,
Il laissa sa tête inclinée
Tomber sur son lit de douleur.

Ma mère mit sur son visage
Un baiser suprême et brûlant,
Et dans un cercueil de bois blanc
Le menuisier du voisinage
S'en vint le clouer en sifflant.

On attacha sa vieille épée
Au grand poêle noir de velours,
Puis, aux sons voilés des tambours,
La terre humide et détrempée
Le prit dans son sein pour toujours.

Maintenant sous l'herbe et la pierre,
A côté de sa sœur il dort;
Et parfois dans un rêve encor
J'entends la canne du grand-père
Retentir dans le corridor.

La Grand'Tante.

A André Lemoyne.

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps,
La cour au puits sonore et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre,
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois;
Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épinette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeunette,
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre.
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre,
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est *Zaïre*, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil...

Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclat de son œil?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet, qu'elle a peur de briser dans ses doigts :
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où soixante ans l'œillet rouge a dormi.

La Ménagère.

Quand paraît la ménagère,
La lumière
Semble entrer dans la maison;
Le feu pétille et s'agite,
Et plus vite
L'oiseau siffle sa chanson.

Dans le verger, chaque branche
Plie et penche
Vers elle sa tige en fleur.
A son toit les hirondelles
Sont fidèles;
Leurs nids lui portent bonheur.

Dans le logis, son royaume,
Tout embaume;
On sent une bonne odeur
D'abondance et de bien-être
Qui pénètre
Et qui réjouit le cœur.

La ménagère est aimante
    Et charmante;
Elle a la grave beauté
Des mauves, des scabieuses
    Si rêveuses,
Et des pâles roses-thé.

Sa chevelure châtaine
    Compte à peine
Quelques légers fils d'argent,
Blanche neige inaperçue
    Et fondue
Sur l'arbre encor verdissant.

Elle travaille à sa tâche
    Sans relâche,
Assise au seuil du jardin.
Au linge de la famille
    Son aiguille
Redonne un lustre soudain.

Et sur sa tête attentive
    Et pensive
Les lilas, qui font fléchir
Leurs bras chargés de fleurettes
    Violettes,
Semblent vouloir la bénir.

La Galette lorraine.

Le feu flambe au four, un feu clair
    De ramille et de brande,
Et le pain chaud embaume l'air
    De son odeur friande.

Payse, prends sur le buffet
    Le grand plateau de frêne,
Et montre aux enfants comme on fait
    La galette lorraine.

D'avance tout est préparé
    Dans la huche entr'ouverte :
Fleur de froment, beurre paré
    D'un lit de vigne verte,
Œufs frais pondus de ce matin,
    Et crème virginale,
Sentant le fenouil et le thym
    De la friche natale.

La payse d'un doigt léger
    Pétrit la pâte fine;
Tout autour d'elle on voit neiger
    De la fleur de farine.
Les marmots au regard charmant,
    Couleur de violette,
Parmi ce neigeux poudroiement
    Comtemplent la galette.

N'épargne pas le beurre! Encor,
    Payse, à pleine tranche!
Bats les œufs jaunes comme l'or
    Avec la crème blanche;
Puis, lentement avec amour,
    Étends-les sur la pâte...
C'est parfait! Maintenant, au four,
    Au four, et qu'on se hâte!

Toute chaude sur le bahut,
    Savoureuse, alléchante,
Voici la galette... Salut,
    Toi qu'on aime et qu'on chante
Du pays Messin au Barrois,
    Des Vosges à l'Argonne,
Partout où le mâle patois
    Des fiers Lorrains résonne!

Qu'on nous apporte un vin du cru
A sève pétillante,
Et trinquons ferme, arrosons dru
La galette bouillante.
Buvons à l'ancien souvenir,
A la commune haine,
Aux revanches de l'avenir,
A la libre Lorraine!

Noël.

A Jules Massenet.

Il est minuit, l'étable est sombre,
La Vierge rêve et Joseph dort;
L'Enfant repose dans cette ombre,
Ayant au front l'étoile d'or.
Avec douceur l'âne le lèche,
Le bœuf réchauffe son sommeil;
Dans les ténèbres de la crèche
Jésus brille comme un soleil!

Noël! Jésus vient de naître,
Souliers et sabots de hêtre
Sont rangés dans l'âtre noir.
Noël! Enfants, venez voir
Les merveilles qu'à la ronde
Jésus, pour le petit monde,
Du haut des cieux fait pleuvoir!

Jésus s'éveille dans la paille,
Et d'un mignon signe du doigt
Calmant la Vierge qui tressaille,
Il fuit par la fente du toit;

Vêtu de satin et de moire,
Le front ceint d'un rayon vermeil,
A travers la grande nuit noire
Jésus passe comme un soleil!

De frais joujoux sa robe est pleine,
Il les emporte triomphant;
Chacun d'eux rappelle une scène
Familière à ses yeux d'enfant :
La bergerie et le village
A Bethléem sont tout pareils,
La poupée a l'air d'un roi mage
Au manteau brodé de soleils!

Glissant sur un rayon de lune,
Il pénètre dans les foyers.
Seul le grillon dans la nuit brune
Voit remplir les petits souliers.
Jésus, dans chaque maisonnée,
Veut que l'enfant, à son réveil,
Trouve au fond de la cheminée
Sa part de joie et de soleil!...

Le jour se lève, et dans la crèche
L'Enfant Jésus est de retour;
Les troupeaux sur la paille fraîche
Sont rassemblés tout à l'entour.
Les bergers chantent, Joseph prie;
Parmi ce rustique appareil,
Sur le blanc giron de Marie
Jésus sourit dans le soleil!

Noël! Jésus vient de naître,
Souliers et sabots de hêtre
Sont rangés dans l'âtre noir.
Noël! Enfants, venez voir
Les merveilles qu'à la ronde
Jésus, pour le petit monde,
Du haut des cieux fait pleuvoir!

Neiges d'antan.

A Jules Levallois.

La maison dort non loin du quai bordé de mâts.
Son étroite façade aux fenêtres gothiques
Découpe sur un ciel tout chargé de frimas
Les gradins dentelés de son pignon de briques.

Le logis est bien clos. Dans l'ombre du parloir,
Deux vieillards, deux époux, sont assis devant l'âtre;
Et, perdus à demi dans un doux nonchaloir,
Ils rêvent aux lueurs de la braise bleuâtre.

Autour d'eux est rangé l'antique mobilier :
Rideaux fanés, miroirs ternis, dressoirs de chêne.
Dans cet encadrement sévère et familier,
Leur vieillesse apparaît lumineuse et sereine.

Le vent souffle, la neige au murmure léger
Palpite comme une aile à la vitre sonore...
Les époux, en voyant les flocons voltiger,
Sentent dans leur mémoire un souvenir éclore;

Un souvenir d'amour et de jeunesse en fleur...
« Femme, dit le vieillard avec un clair sourire,
Ainsi neigeait le ciel quand je t'ouvris mon cœur... »
Et l'épouse, levant son front ridé, soupire :

« Je m'en souviens toujours... Je revois le chemin,
Je crois entendre encor siffler parmi les branches
La bise de janvier qui bleuissait ta main,
Et sur tes cheveux noirs semait des taches blanches.

— Moi, je te vois encor glisser sur le verglas.
Rude était le sentier du bourg jusqu'à la ferme,
Déjà tu semblais lasse et je t'offris mon bras;
Mais mon cœur tremblait fort, si mon bras était ferme!

« Serrés l'un contre l'autre, émus, silencieux,
Nous marchions; j'admirais au travers de la neige
La rougeur de ta joue et l'azur de tes yeux,
Et je songeais tout bas : Par où commencerai-je?...

— Moi, je pensais : Voyons s'il me devinera...
Et je baissais mon front pour t'empêcher d'y lire.
Pourtant, lorsque à nos yeux la ferme se montra,
Nous nous étions compris sans presque rien nous dire. »

Et le vieillard sourit de nouveau : « Nos amours
Ont vécu cinquante ans; les printemps dans leur gloire
Et les étés féconds sont passés, et toujours
Ce souvenir d'hiver chante dans ma mémoire.

— O cher homme, sur nous la vieillesse a neigé,
L'âge nous a blanchis, comme autrefois le givre,
Mais la robuste fleur de l'amour partagé
Embaume les instants qui nous restent à vivre.

« Nous marcherons tous deux jusqu'au bout du chemin,
Et quand nous atteindrons la cime solennelle,
Puissions-nous, côte à côte et la main dans la main,
Descendre ensemble encor dans la vie éternelle!... »

L'aube heureuse des jours anciens semble flotter
Sur les deux vieux époux replongés dans leur rêve.
Perçant la nue épaisse et comme pour fêter
Leurs noces d'or, un pâle et doux soleil se lève.

Un pâle et doux soleil argente leurs cheveux,
Et le vent qui s'engouffre au fond des cheminées,
Le rude vent d'hiver, s'attendrissant pour eux,
Murmure les chansons de leurs jeunes années.

Intérieur.

A ma Mère.

Le salon est paisible. Au fond, la cheminée
Flambe, par un feu clair et vif illuminée.
Au dehors le vent siffle, et la pluie aux carreaux
Ruisselle avec un bruit pareil à des sanglots.
Sous son abat-jour vert la lampe qui scintille
Baigne de sa clarté la table de famille;
Un vase plein de fleurs de l'arrière-saison
Exhale un parfum vague et doux comme le son
D'un vieil air que fredonne une voix affaiblie.
Le père écrit. La mère, active et recueillie,
Couvre un grand canevas de dessins bigarrés,
Et l'on voit sous ses doigts s'élargir par degrés
Le tissu nuancé de laine rouge et noire.
Assise au piano, sur les touches d'ivoire
La jeune fille essaye un thème préféré,
Puis se retourne et rit. Son profil éclairé
Par un pâle rayon est fier et sympathique,
Et si pur qu'on croirait voir un camée antique.
Elle a vingt ans. Le feu de l'art luit dans ses yeux,
Et son front resplendit, et ses cheveux soyeux
Tombent en bandeaux bruns jusque sur ses épaules.

[saules
Comme un vent frais qui court dans les branches des
Ses doigts, sur l'instrument tout à l'heure muet,
Modulent lentement un air de menuet,
Un doux air de *Don Juan*, rêveuse mélodie,
Pleine de passion et de mélancolie...
Et, tandis qu'elle fait soupirer le clavier,
Le père pour la voir laisse plume et papier,
Et la mère, au milieu d'une fleur ébauchée,
Quitte l'aiguille et reste immobile et penchée.
Et s'entre-regardant, émus, émerveillés,

Ils contemplent tous deux avec des yeux mouillés
La perle de l'écrin, l'orgueil de la famille,
La vie et la gaieté de la maison, — leur fille.

Chant de noce dans les bois.

Pour les grands bois, ensemble,
Partons au jour naissant,
Et choisissons un tremble,
Un tremble verdissant...
Qu'il soit svelte et superbe.
O ma brune aux yeux bleus,
Abattons-le dans l'herbe,
A nous deux.

Il craque, il penche, il plie...
Victoire!... il est tombé.
Vite, une bonne scie
De clair acier trempé;
De la racine aux branches,
Dans le tronc vigoureux
Coupons de minces planches,
A nous deux.

Avec les planches blondes
D'où la sève jaillit,
Pour nos noces fécondes
Construisons un doux lit.
La mousse fine pousse
Autour des saules creux :
Emplissons-le de mousse,
A nous deux.

Puis avec la ramure,
Préparons un berceau
Tapissé de verdure,
Frais comme un nid d'oiseau.

Pour la couche légère,
Pour l'oreiller moelleux
Tressons de la fougère,
A nous deux.

Voilà la couche prête,
Voilà l'enfant venu...
Dans la barcelonnette
Il s'endort demi-nu.
Berçons, berçons ensemble
Le mignon aux yeux bleus,
Qui sourit et ressemble
A nous deux.

La Ferme.

c. p. 261

A Camille Fistié.

Dans une combe où l'herbe pousse,
Drue, à l'abri des grands bois,
La ferme repose et la mousse
Verdit le chaume des toits.
Entre elle et la ville, deux lieues
De sombres taillis épais
Et de landes aux teintes bleues
Font le silence et la paix.

Humble est la ferme; humbles les hôtes,
Le vieux grand-père d'abord,
Aux épaules larges et hautes,
Aux bras solides encor;
Puis, mariés de l'autre année,
La fermière et le fermier;
Puis le roi de la maisonnée,
L'enfant dans son nid d'osier.

Depuis un siècle leur famille
  Dans cet enclos isolé
Tient la charrue et la faucille,
  Sème et moissonne le blé.
Le grand lit à colonnes torses
  Sert depuis bientôt cent ans,
Et le même berceau d'écorces
  A bercé tous les enfants.

La ferme est heureuse : pour elle,
  Avril chante, mai fleurit;
Pour elle, la fraise nouvelle
  En juin dans l'herbe mûrit;
Le verger pour elle en automne
  Répand ses fruits à foison,
Et l'enfant robuste lui donne
  La joie en toute saison.

Parfois, auprès du seuil tranquille,
  Un passant qui vient s'asseoir,
Apporte un récit de la ville
  Que l'on commente le soir;
Mais l'histoire, à travers la lande,
  Prend de tels airs merveilleux,
Qu'elle ressemble à la légende
  D'un pays mystérieux.

Ainsi dans cet étroit domaine
  Les jours s'enchaînent aux jours,
Amenant chacun même peine,
  Même effort, mêmes amours.
Le fermier et sa ménagère,
  Cœurs naïfs, bras vigoureux,
Battent le blé, bêchent la terre...
  L'enfant grandit auprès d'eux.

Comme eux, il saura dans la ferme
  Brandir le fléau; comme eux,
Labourer et d'une main ferme
  Guider deux paires de bœufs.

Quand sur sa lèvre souriante
  Un fin duvet blondira,
Dans son cœur une verte plante,
  L'amour s'épanouira.

Puis, à la bourgade prochaine,
  Il prendra femme à son tour...
A moins qu'un sergent ne l'emmène
  Aux roulements du tambour;
A moins qu'une royale guerre
  Ne l'arrache à son enclos
Et ne le jette à la frontière,
  Giberne aux flancs, sac au dos.

Le Chanvre.

A François Coppée.

Le chanvre à la feuille palmée,
Le chanvre est en fleur. — Dans les airs
Le pollen, comme une fumée,
Ondule au-dessus des brins verts,
Et, comme un vin fort, son haleine
Grise les têtes dans la plaine.

Le chanvre est mûr. — Matin et soir,
On a fait tremper sa dépouille
Dans l'eau dormante du routoir.
Le voilà prêt pour la quenouille.
Plus rapides que des oiseaux,
Tournez, rouets! virez, fuseaux!

Comme une souple et tendre chaîne,
O fils menus du chanvre fin,
Vous enlacez la vie humaine
Du commencement à la fin,
Du berceau frêle où l'enfant joue
A la tombe où tout se dénoue.

Vous êtes le lange mignon,
Qu'on fait blanchir à la rosée,
Le sarrau bleu du compagnon
Et le trousseau que l'épousée
Porte avec la clef de son cœur
Au logis de l'époux vainqueur.

Vous êtes la nappe dressée
Au coin du feu, les soirs d'hiver;
La voile par le vent poussée
Sur l'infini bleu de la mer;
Et la tente aux mobiles toiles
Qu'on plante au lever des étoiles.

O fils menus du chanvre fin,
Quand viendra la mort, ce mystère,
Vous serez le linceul enfin
Où nos corps iront sous la terre
Engraisser les rouges pavots
Et les brins de chanvres nouveaux.

Les Confitures.

A la Saint-Jean d'été les groseilles sont mûres
Dans le jardin vêtu de ses plus beaux habits,
Près des grands lis, on voit pendre sous les ramures
Leurs grappes couleur d'ambre ou couleur de rubis.

Voici l'heure. Déjà dans l'ombreuse cuisine
Les pains de sucre blancs, coiffés de papier bleu,
Garnissent le dressoir où la rouge bassine
Reflète les lueurs du réchaud tout en feu.

On apporte les fruits à pleines panerées
Et leur parfum discret embaume le palier;
Les ciseaux sont à l'œuvre et les grappes lustrées
Tombent comme les grains défilés d'un collier.

Doigts d'enfants, séparez sans meurtrir la groseille
Les pépins de la pulpe entr'ouverte à demi!
La grave ménagère, attentive, surveille
Ce travail délicat d'abeille ou de fourmi.

Vous êtes son chef-d'œuvre, exquises confitures!
Dès que l'été fleurit les liserons du seuil,
Après les longs travaux : lessives et coutures,
Vous êtes son plaisir, son luxe et son orgueil.

Que le monde ait la fièvre et que sa turbulence
Gronde ou s'apaise au loin, la tranquille maison
Toujours, à la Saint-Jean, voit les plats de faïence
Se remplir de fruits mûrs et prêts pour la cuisson.

Le clair sirop frissonne et bout; l'air se parfume
D'une odeur framboisée... Enfants, spatule en main,
Enlevez doucement la savoureuse écume
Qui mousse et perle au bord des bassines d'airain!

Voici l'œuvre achevé. La grave ménagère
Contemple fièrement les godets de cristal
Où la groseille brille, aussi fraîche et légère
Que lorsqu'elle pendait au groseillier natal.

Les grappes maintenant bravent l'hiver... Comme elles,
La ménagère échappe aux menaces du temps;
La paix du cœur se lit dans ses calmes prunelles,
Et son front reste lisse et pur comme à vingt ans.

Une Vieille fille.

La maison qu'elle habite aux portes d'un faubourg
En province, est muette, oubliée et maussade;
Les grands vents pluvieux ont noirci la façade,
L'ombre emplit les couloirs, l'herbe croît dans les cours;

Avec de vieilles gens elle est là tout le jour,
Dans une chambre close où règne une odeur fade;
Tout le jour elle est là, pâle et déjà malade,
Pauvre fille sans dot, sans beauté, sans amour.

Jadis, quand le printemps fleurissait sa fenêtre,
Elle disait, sentant frissonner tout son être :
— Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui?...

Les printemps sont passés, vides et lourds d'ennui;
Son œil bleu s'est voilé d'une langueur mortelle;
Elle dit maintenant : — La fin, quand viendra-t-elle?

CINQUIÈME PARTIE

POÉSIES PITTORESQUES

LA NATURE. — LES OISEAUX

Sous bois.

Voici la verdure profonde
Et frissonnante des forêts.
Plongeons-nous-y comme dans l'onde
D'un bain fortifiant et frais.

Sentiers où bleuit l'ancolie,
Sentiers herbeux fuyant sous bois,
Je redeviens jeune et j'oublie
Mes cinquante ans, quand je vous vois !

Ma chanson a trempé son aile,
O bois ombreux, dans vos ruisseaux,
Et si quelque charme est en elle,
Elle le doit à vos oiseaux.

Ainsi qu'une nourrice antique,
Dans un beau rêve traversé
De poésie et de musique,
La grande forêt m'a bercé.

La magnifique souveraine
Du vert royaume forestier

En tout temps prodigue à main pleine
Ses largesses au monde entier.

Elle nourrit l'homme et l'abreuve;
Sans se lasser elle produit
La petite source et le fleuve,
La feuille, la fleur et le fruit.

Son ombre, quand l'été flamboie,
Rafraîchit et parfume l'air;
Elle donne chaleur et joie
Aux foyers des maisons, l'hiver.

S'il faut qu'un jour la forêt meure,
La terre perdra son orgueil
Et sa beauté; — ce sera l'heure
Suprême du vieux monde en deuil.

Soir d'Automne.

A Émile Vernier.

En octobre, les bois sont comme un grand fruitier
Où l'automne a vidé sa corne d'abondance :
Du haut des arbres roux qu'un vent léger balance,
Faînes, sorbes, glands mûrs pleuvent dans le sentier.

Tout le village y vient puiser à plein panier.
Le soleil rit, l'oiseau gazouille, et sa romance
Fait croire aux pauvres gens que l'été recommence,
Tant la forêt a pris un reflet printanier.

Soudain du fond du ciel une plainte est venue.
Avant-courriers d'hiver, voici que dans la nue
Passent les bataillons des cygnes voyageurs.

L'air fraîchit, le soleil s'enfonce dans la brume,
Et la besace au dos, vers le hameau qui fume,
Les paysans courbés s'en retournent songeurs.

La lande Saint-Jean.

A Emmanuel Lansyer.

Le site est simple et grand : au fond, s'enfuit la lande,
Silencieuse et verte; au bas, gronde la mer;
Entre elles deux se dresse une âpre et longue bande
De rocs gris ; tout en haut, rit l'azur d'un ciel clair.

La lande a les fleurs d'or de l'ajonc pour parure,
Et pour hôtes les blocs épars des vieux men-hirs
Qui conservent dans l'herbe une fière posture,
Mystérieux gardiens des lointains souvenirs.

La mer au large étend ses eaux calmes et bleues
Où glissent, voile au vent, les barques des pêcheurs.
Elles passent, et l'œil les suit pendant des lieues,
Jusqu'à l'horizon blanc tout noyé de vapeurs.

Dans l'air plane en criant une pâle mouette;
Sur terre, seul, un pâtre apparaît au penchant
D'une crête, et l'on voit grandir sa silhouette,
Noire sur la rougeur intense du couchant.

La lande solitaire et la mer infinie,
Les rocs gris et le ciel plein de sérénité,
S'accordent pour former l'austère symphonie
De la grandeur unie à la simplicité.

Automne.

A Hélène.

Dans la grande forêt de pourpre et d'or vêtue,
La chanson des oiseaux en septembre s'est tue.
Une musique ailée y vibre encor pourtant.
Comme un grésil léger sur le sol, on entend

Des chutes de glands mûrs, d'alises et de faînes.
Les feuilles des bouleaux, ainsi que des phalènes,
S'envolent de la branche et frissonnent dans l'air,
Laissant voir parmi leur éparpillement clair
De pâles coins d'azur et des fuites d'allées
Sombres, que çà et là traversent des coulées
De soleil blondissant. — Et c'est un chant très doux,
Pareil en sa mollesse aux caressants remous
D'une vague endormie et qui meurt sur le sable.
— Un chant mélancolique et berceur, tout semblable
Au murmure voilé que font les jours défunts,
Effeuillant en nos cœurs les fragiles parfums
Séchés du Souvenir.

Fantômes chers encore,
Souvenirs d'autrefois que le lointain décore,
Oui, l'automne est pour vous la saison des réveils,
Vous aimez la langueur de ses tièdes soleils,
Les reflets mordorés des eaux ensommeillées
Et l'échevèlement des tombantes feuillées.
O ma payse, viens, toi dont la blanche main
M'accompagna fidèle à travers le chemin
Bon ou mauvais, joyeux ou triste, de la vie!
Viens! reprenons la route au temps jadis suivie.
Dans les sentiers rouillés, le sourd bruissement
Des feuilles où nos pieds s'enfoncent un moment,
Et la sauvage odeur des fougères fanées,
Évoqueront pour nous les heures fortunées
Et les effusions exquises d'autrefois.
Écoute!... Tout là-bas, la pacifique voix
D'un clocher de village, avec le crépuscule,
Monte dans l'air humide et sur les bois circule;
Et ce lent carillon sonore, qui s'enfuit
Comme s'en sont allés dans la brumeuse nuit
Du passé les désirs, les regrets et la peine,
Met en nous une joie attendrie et sereine.
La vie humaine, même à l'approche du soir,
A sa tranquille fête et son vert reposoir.

Ainsi que la forêt féconde, elle nous donne
Le féerique décor et les fruits de l'automne.
Si notre sang, pareil à l'onde des étangs,
Ne connaît plus les fiers orages du printemps,
La tendresse est restée en nous fervente et vraie.
Vois dans le clair-obscur de la haute futaie
Ces femmes qui s'en vont au pied des châtaigniers
Ramasser la châtaigne éparse, à pleins paniers.
Nous aussi, nous avons cueilli des fruits en route;
Il est temps désormais que notre bouche en goûte
La fondante saveur et la maturité.
Enthousiasme, élans du cœur vers la bonté,
Émotions que l'Art et la beauté des choses
Laissent dans notre esprit comme un parfum de roses,
Ces communs souvenirs, récoltés à nous deux,
Ravivent notre amour, comme là-bas les feux
De bruyère, allumés aux clairières prochaines, [chênes.
Réchauffent les doigts gourds des vieux coupeurs de
Déjà l'ombre sous bois s'épaissit, mais les fûts
Élancés des grands pins et des hêtres touffus
Dans le soleil encor baignent leur cime haute;
Ainsi notre tendresse : au sommet de la côte,
Une rose lueur l'illumine toujours.
Viens, même quand le soir la drape de velours,
La forêt reste belle en sa forme voilée.
Mets ton bras sur le mien et gagnons la vallée
Où dans les étangs clairs se mirent les bouleaux.
Un long vol de pluviers s'élève sur les eaux,
Tournoie et puis retombe, avec un sourd bruit d'ailes,
Dans la calme fraîcheur des roseaux et des prêles.
La nuit tombe avec eux, mais du fond des halliers
Où la feuille s'entasse et craque sous nos pieds,
Nous entendons encor les glands mûrs et les faînes
Choir sur le sol pierreux et sur l'eau des fontaines,
Avec ce bruit léger de grêle ou de grésil
Qui nous parle des jours lointains de notre avril.
Et tandis que nos bras resserrent leur étreinte,
Nous écoutons, rêveurs, un angélus qui tinte

Très loin, dans le clocher d'un village endormi,
Et dont la sonnerie argentine, parmi
Les taillis imprégnés d'automnales bruines,
Éveille en nous l'écho des saisons enfantines.

Dans la Prairie.

Oh! les prés de la Meuse!... Au mois de Floréal,
Quand le soleil rougit la colline boisée,
Il faut voir l'herbe où court un frisson matinal
        Onduler parmi la rosée!

Dans sa verte épaisseur la rivière d'argent
Serpente, reflétant comme un miroir fidèle
La fuyante blancheur du nuage changeant
        Et le vol noir de l'hirondelle.

La perche et le brochet glissent entre deux eaux;
Et, bercée aux remous du courant qui scintille,
L'effarvatte jaseuse, au milieu des roseaux,
        Du matin jusqu'au soir babille.

Que de fleurs!... L'amourette et les lotiers mêlés
Tremblent au vent, la flouve aux sauges se marie,
Et le blond poudroiement des pollens envolés
        Plane sur toute la prairie.

Çà et là, dans cette herbe humide où monte un flot
De sève, une rougeur en plein soleil éclate :
C'est parmi la verdure un grand coquelicot
        Balançant sa tête écarlate...

De la nappe onduleuse, aux approches du soir,
S'exhalent des parfums vaporeux comme un rêve,
Et l'immense prairie, ainsi qu'un encensoir,
        Fume dans la nuit qui se lève.

Une étoile se mire au courant assombri ;
L'eau bouillonne; craintive, une sarcelle émerge,
Tourne sa tête noire et, poussant un long cri,
S'enfuit vers les joncs de la berge...

Les souvenirs d'enfance alors passent en chœur
Comme des revenants qui soulèvent leurs voiles,
Et le mal du pays vous tombe sur le cœur,
Avec les rayons des étoiles.

O prairie! ô rivière! ô Meuse de chez nous!
A l'automne, au printemps, dans les clartés jumelles
Des couchants empourprés et des matins si doux,
Pourquoi donc êtes-vous si belles?...

A Nice.

O Nice, paradis où la voix des flots calmes
Berce de sa caresse un rivage enchanté,
Où les villas parmi les rosiers et les palmes
Font sur les coteaux verts des taches de clarté,

Ton air est embaumé d'odeurs de violette;
Tes femmes au soleil, sur tes longs promenoirs,
Passent le sein en fleurs, ayant sous la voilette
D'exquises fleurs aussi dans leurs profonds yeux noirs.

Les contours lumineux et purs de tes collines,
Tes oliviers légers aux frissons d'argent clair,
Tes matins transparents aux teintes opalines,
Tes couchants dont la pourpre ensanglante la mer,

Et ta côte d'azur fuyant pendant des lieues;
Tout cela met au cœur des réveils de printemps,
Et bien des fois, durant tes limpides nuits bleues,
A ton ciel j'ai crié : « Rends-moi donc mes vingt ans! »

Dans tes blanches villas aux terrasses de marbre
Que d'hôtes sont venus en leur jeune saison,
Et joyeux, appuyés au tronc noueux d'un arbre,
Se sont extasiés devant ton horizon !

Combien d'heureux amants et de femmes aimées
Ont gravi deux à deux tes bois de chênes verts !
Combien de jeunes yeux aux prunelles charmées,
Pour te mieux admirer se sont tout grands ouverts !

L'un après l'autre ils sont partis, mais leur jeunesse
Derrière eux a laissé sa grâce et ses couleurs ;
Leur âme s'est mêlée à la molle caresse
De la lumière, à l'âme odorante des fleurs.

Parmi tes orangers et tes champs de narcisses,
O Nice, tu verras ainsi, de jour en jour,
D'autres hôtes paraître et goûter tes délices,
Et te donner leur jeune allégresse en retour.

Dans la tiédeur de ton air pur, sous la clémence
De ton ciel encadré par de neigeux sommets,
Ta source de beauté, de joie et de jouvence,
O pays du soleil, ne tarira jamais !...

Crépuscule.

Dans des nuages d'or sertis
Le soleil descend vers la plaine.
Les troupeaux quittent les pâtis
Tout parfumés de marjolaine :

Brebis allaitant leurs petits
Et chèvres à mamelle pleine ;
La bergère, à pas ralentis,
Les suit tout en filant sa laine.

Le sentier longe un taillis clair
Où, légers, frissonnent dans l'air
Le bouleau, le tremble et l'érable;

Et là-bas, parmi les brouillards
Qui fument aux pieds des fayards
Pointent les toits bruns de l'étable.

A l'Été.

Midi de l'an et des saisons,
Royal Été, tu te recueilles
Dans la gloire des floraisons
Et la verte splendeur des feuilles.

Tu parfumes les soirs vermeils
De l'odeur des vignes fleuries
Et, le jour, tes ardents soleils
Embaument l'herbe des prairies.

Tu mets de grands sourires bleus
Sur l'eau des lacs et des fontaines;
Tu mûris les blés onduleux
Et les avoines dans les plaines.

Par ta grâce, jeunes et vieux
Se sentent l'âme illuminée:
Tu rends les cœurs sains et joyeux,
O pourpre Été, roi de l'année!

La Ferme.

A Jules Muenier.

Dans la plaine onduleuse et nue,
Sous les brumes d'un ciel d'hiver,
La ferme isolée est perdue
Ainsi qu'un îlot dans la mer.

A peine un fil bleu de fumée
Au piéton la montre de loin.
Quand dans sa course accoutumée
Du bois noir il tourne le coin;

Et le soir, la rougeur de l'âtre
A travers la vitre qui luit,
A peine la désigne au pâtre
Poussant son troupeau dans la nuit.

Parmi la bruine et le givre
Elle dort d'un profond sommeil;
Mais en mars on la voit revivre
Aux tiédeurs du premier soleil.

Les alouettes reparues
Mettent le ciel en belle humeur,
Tandis que le fer des charrues
Prépare la place au semeur.

Bientôt le grain se gonfle et germe.
Avril pluvieux et riant
Étend tout autour de la ferme
Un large tapis chatoyant :

Sainfoins, frissonnantes avoines,
Seigles verts plus mouvants encor,
Trèfles aux rougeurs de pivoines
Et champs de colza couleur d'or.

Puis vient l'ardente canicule;
Sous un inaltérable azur,
Le souffle chaud du crépuscule
Apporte une odeur de blé mûr.

Alors le travail des batteuses
Emplit l'air de ronflements sourds;
Le sol des routes caillouteuses
Tremble au poids des chariots lourds;

Et comme une ruche trop pleine,
Sous le soleil aux feux plongeants,
La ferme répand sur la plaine
Tout son monde, bêtes et gens.

Prélude.

Hôtes des bois et de la plaine,
Vous qui chantez à perdre haleine
Dans la futaie et sur les eaux;
Merles noirs et loriots jaunes,
Pinsons, tarins amis des aunes,
Linots, fauvettes des roseaux,
Grives, légères alouettes,
Et vous, rossignols, ô poètes,
Salut! peuple heureux des oiseaux!

Buveurs d'air aux ailes alertes,
Ame et gaîté des forêts vertes,
Vous êtes des consolateurs...
A chaque retour de l'année,
Votre musique d'hyménée
Monte avec l'arome des fleurs,
Et sur la terre reverdie
Votre amoureuse mélodie
Endort les humaines douleurs.

Le Rossignol.

Le rossignol chante, et je rêve,
Grisé par son chant, que je bois
Un philtre fait avec la sève
Et les vertes senteurs des bois.
Sa voix monte, monte. . J'écoute,
Et je crois retrouver la route
Des beaux jours perdus d'autrefois.

Ta musique est toujours pareille.
Depuis des siècles, tes accents,
Rossignol, enchantent l'oreille
Des princes et des paysans.
Ta chanson câline et sonore
Résonnait de même à l'aurore
Rougissante de mes quinze ans.

Ton chant ne meurt pas, ô poète!
Nous seuls, nous fermons sans retour
Notre bouche à jamais muette...
O rossignol, chantre d'amour,
Dans ces bois pleins de ta tendresse,
Si tu rencontres ma jeunesse,
Rends-la-moi, ne fût-ce qu'un jour!...

Les Moineaux.

A vous moineaux frétillards,
Gais pillards
Des treilles et des javelles;
Oiseaux qu'en tout temps Paris
A chéris,
A vous mes chansons nouvelles.

Effrontés et familiers,
Par milliers,
Agitant vos ailes blondes,
Vous emplissez l'air du bruit
Et du fruit
De vos amours vagabondes.

Dans leur lit douillet blottis,
Vos petits
Sont mal emplumés encore,
Qu'au bord des nids, accouplés,
Vous brûlez
D'y voir d'autres œufs éclore.

Ainsi toujours maraudant
Et pondant,
Du printemps jusqu'à l'automne,
Par les jardins des faubourgs
Et les cours
Votre peuple ailé foisonne.

Pour vous, dans les clos ombreux,
Plantureux,
Où s'empourpre la cerise;
Dans les espaliers des murs,
Les blés mûrs,
Tout l'été la table est mise.

Mais par bandes, aux grands froids,
Sous nos toits
Vous revenez en nivôse,
Ébouriffés, grelottant
Et heurtant
Du bec à la vitre close.

Le Roitelet.

Fugitif comme un rêve,
Vif comme un feu follet,
Tu voltiges sans trêve
Du chêne au serpolet,
Aile alerte et mignonne,
Petit porte-couronne,
Roitelet.

Sous la branche qui pousse
Comme un vert mantelet,
Ton nid, berceau de mousse,
Fuit l'œil du tiercelet.
C'est là qu'est ton royaume;
L'odeur des pins l'embaume,
Roitelet.

C'est là qu'est ta nichée :
Dix œufs blancs comme lait;
Ta pondeuse cachée
Les couve, et ton filet
De voix, joyeux et frêle,
Dit partout la nouvelle,
Roitelet.

Même l'hiver encore
L'arbre entend ton sifflet,
Ta huppe à crête aurore
Y laisse un chaud reflet,
Et les bois blancs de givre
Par toi seul semblent vivre,
Roitelet.

Le vieux fendeur fredonne
A ta vue un couplet;
Ta gaîté l'aiguillonne.
Tu mets, cher oiselet,
Tout en joie à la ronde...
Ami du pauvre monde,
Roitelet.

L'Alouette.

A Madame Pauline de Sainbris.

Le jour commence à peine à blanchir les collines,
La plaine est grise encor ;
Au long des prés bordés de sureaux et d'épines,
Le soleil aux traits d'or
N'a pas encor changé la brume en perles fines;

Et déjà, secouant dans les sillons de blé
Tes ailes engourdies,
Alouette, tu pars, le gosier tout gonflé
De jeunes mélodies,
Et tu vas saluer le jour renouvelé.

Dans l'air te balançant, tu montes et tu chantes,
Et tu montes toujours.
Le soleil luit, les eaux frissonnent blanchissantes;
Il semble qu'aux entours
Ton chant ajoute encor des clartés plus puissantes.

Plus haut, toujours plus haut, dans le bleu calme et pur
Tu fuis allègre et libre;
Tu n'es plus pour mes yeux déjà qu'un point obscur,
Mais toujours ta voix vibre;
On dirait la chanson lointaine de l'azur.

O charme aérien!... Alouette, alouette,
Est-ce du souffle heureux
Qui remue en avril les fleurs de violette,
Ou du rythme amoureux
Des mondes étoilés, que ta musique est faite?

Pour qui l'écoute, un jour de réveil printanier,
Lorsque la feuille pousse,
Elle a de ces accents qu'on ne peut oublier;
Moins exquise et moins douce
Est la framboise mûre aux marges du sentier;

Moins vive l'eau jaillit dans la roche creusée,
Où le martin-pêcheur
Baigne l'extrémité de son aile irisée,
Moins fine est la senteur
De la reine-des-prés, moins fraîche est la rosée.

Tout s'éveille à ta voix : le rude laboureur
Qui pousse sa charrue,
Le vieux berger courbé qui traverse rêveur
La grande friche nue,
Se sentent rajeunis et retrouvent du cœur.

Sur tes ailes tu prends les larmes de la terre
A chaque aube du jour,
Et des hauteurs du ciel, par un joyeux mystère
Tu nous rends en retour
Des perles de gaîté pleuvant dans la lumière.

Imité de Shelley.

Le Merle.

Voici la Chandeleur. Les dernières gelées
Sont moins rudes, l'hiver se fond en giboulées.

La pluie au bois ruisselle et fait, matin et soir,
Un bruit d'eau de moulin tombant du déversoir.

Mais le merle, parmi la bise pluvieuse,
Siffle gaîment déjà son aubade joyeuse.

L'allègre boute-en-train ne peut plus contenir
Sa joie, et dit partout : « Le printemps va venir! »

Mars arrive, en effet, jetant des soleillées
A travers les forêts et les plaines mouillées.

Le printemps qui commence aux enfants est pareil;
Le rire avec les pleurs alterne à son réveil;

Mais le beau merle noir, en dépit de l'averse,
Pressent la fleur qui pousse et la feuille qui perce:

Il chante, et dans la haie où maint chaton jaunit
Il a déjà marqué la place de son nid.

Au cœur d'un saule creux ses petits, dans la mousse,
Durant les nuits d'avril dormiront sans secousse;

Et quand, tout emplumés, ils seront assez forts
Pour quitter le logis et se risquer dehors,

Ils viendront se chauffer sur la maîtresse branche,
Comme de bons bourgeois sur leur seuil, le dimanche;

Tandis que sautillant d'arbre en arbre, et remis
En voix par un régal friand d'œufs de fourmis,

Le père lancera de claires vocalises
Dans les blancs merisiers et les jaunes cytises.

Le Martin-Pêcheur.

Comme un éclair d'azur, le beau martin-pêcheur,
Traversant l'aubépine,
File droit vers son nid qui dort à la fraîcheur,
Dans un creux de racine.

Au flot clair de la source et dans l'étang moiré
Son aile, qui chatoie,
Dès l'aube s'est trempée; il a tout exploré,
En quête d'une proie.

Grisé d'air pur, le corps imprégné d'une odeur
Fine d'herbe fauchée,
Il arrive, et son cri perçant met en rumeur
La dormante nichée.

Tout laineux, les petits, sur le seuil accourant
A son appel sonore,
Du monde extérieur, merveilleux et si grand,
Ne savent rien encore.

Mais en voyant leur père et son vol lumineux,
Leur vague instinct s'éveille,
Ils pressentent les prés, les étangs poissonneux
Qu'un rayon ensoleille;

Et la course rapide au long des ruisseaux verts,
Ceints de joncs et de prêles...
Leur petite aile tremble, et de leurs becs ouverts
Sort un chœur de voix grêles.

La Mésange.

Traversant d'épineux fourrés
Longs d'une lieue,
Tu viens boire aux sources des prés,
Mésange bleue.

Sous la ronce en fleur des buissons,
L'eau qui glougloute
Dans le filtre vert des cressons
Fuit goutte à goutte.

Tu tends ton bec noir pointillé
De plume blanche,
Et parmi le gazon mouillé
Ta soif s'étanche.

Dans l'eau ton ongle, dur et fin
Comme une serre,
Se retrempe, et tu sors du bain
Armée en guerre.

Comme à la ville, dans les bois
On se dévore :
Luttant dès l'aube, au soir tu dois
Te battre encore.

Batailles pour vivre, à travers
Lande et ravine,
Et pour nourrir dix becs ouverts,
Criant famine;

Combats cruels et hasardeux
Pour tenir tête
A l'écureuil, ce voleur d'œufs,
A la chouette...

Plantant ta griffe en pleine chair,
Brave obstinée,
Tu défends tout ce qui t'est cher :
Ta maisonnée;

Et toi, que l'homme en sa bonté
Nomme méchante,
Tu viens sur ton nid respecté
Tomber sanglante.

Les Hirondelles.

Dans l'angle noirci de la cheminée
Haute et calcinée,
Au coin de la vitre, aux poutres des toits,
Sous l'auvent bordé de vignes nouvelles,
Nous avons ensemble essayé nos ailes,
Essayé nos voix.

Puis l'heure est venue où l'herbe frissonne
Aux bises d'automne,
Et nous avons pris toutes notre essor
Vers les pays bleus, sur lesquels sans cesse
Un soleil d'été, comme une caresse,
Tombe en nappes d'or.

Mais lorsque au désert notre vol se pose
Sur le granit rose
D'un vieux sphinx qui rêve aux siècles éteints,
Souvent nous songeons aux petites villes
Où nos nids muets dorment sous les tuiles
Des logis lointains;

Et nous revoyons les maisons bourgeoises,
Le clocher d'ardoises
Qui monte parmi les tilleuls en fleurs,
Et le pont de pierre où comme des flèches,
Nous filions tout droit sous les arches fraîches,
Pleines de pêcheurs.

Et nous attendons, lasses de lumière,
L'aube printanière
Où, loin des ardeurs d'un soleil brutal,
Nous irons revoir les forêts de hêtres
Et les nids logés au coin des fenêtres
Du pays natal.

Le Rouge-Gorge.

J'ai fait ce rêve, ô ma chérie :
— Nous aurions en pleine forêt
Un toit, près d'un bout de prairie
Où, dans la grande herbe fleurie,
Un rouge-gorge nicherait.

C'est l'oiseau des amours ferventes;
Son poitrail, pareil en couleur
Aux sorbes déjà mûrissantes,
Porte les marques transparentes
Du sang vif qui brûle son cœur.

Son nid de feuilles, sous le hêtre,
Serait notre porte-bonheur;
L'air plus frais, quand le jour va naître,
Nous enverrait par la fenêtre
L'aubade de ce gai sonneur.

Et quand la nuit sur la colline
Descendrait à pas de velours,
L'oisillon à fauve poitrine,
Avec sa frêle voix câline,
Bercerait nos chaudes amours.

Il chanterait quand mai décore
De muguets clairière et buisson,
Et nous l'entendrions encore,
Grisé des mûres qu'il picore,
Chanter à l'arrière-saison.

Quand la neige aux vitres se tasse,
Nous ouvririons pour le frileux
Le vitrail tout frangé de glace :
— Viens, rouge-gorge, prends ta place
Au bon feu clair, entre nous deux!

Et le chantre aux noires prunelles,
Pour payer l'hospitalité,
Nous dirait en battant des ailes
La chanson des amours fidèles
Qui flambent hiver comme été.

(*Poésies complètes*, édition elzévirienne. A. Lemerre.)

SIXIÈME PARTIE

POÉSIES MORALES

L'HOMME. — LE TRAVAIL

Les Paysans.

A mon ami Camille Fistié.

Le village s'éveille à la corne du pâtre,
Les bêtes et les gens sortent de leur logis;
On les voit cheminer sous le brouillard bleuâtre,
Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
Ruminant lourdement de confuses pensées,
Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

La besogne des champs est rude et solitaire :
De la blancheur de l'aube à l'obscure lueur
Du soir tombant, il faut se battre avec la terre
Et laisser sur chaque herbe un peu de sa sueur.

Paysans, race antique à la glèbe asservie,
Le soleil cuit vos reins, le froid tord vos genoux;
Pourtant, si l'on pouvait recommencer sa vie,
Frères, je voudrais naître et grandir parmi vous!

Pétri de votre sang, nourri dans un village,
Respirant des odeurs d'étable et de fenil,
Et courant en plein air comme un poulain sauvage
Qui se vautre et bondit dans les pousses d'avril,

J'aurais en moi peut-être alors assez de sève,
Assez de flamme au cœur et d'énergie au corps,
Pour chanter dignement le monde qui s'élève
Et dont vous serez, vous, les maîtres durs et forts.

Car votre règne arrive, ô paysans de France;
Le penseur voit monter vos flots lointains encor,
Comme on voit s'éveiller dans une plaine immense
L'ondulation calme et lente des blés d'or.

L'avenir est à vous, car vous vivez sans cesse
Accouplés à la terre, et sur son large sein
Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
Dans un embrassement laborieux et sain.

Le vieux monde se meurt. Dans les plus nobles veines
Le sang bleu des aïeux, appauvri, s'est figé,
Et le prestige ancien des races souveraines
Comme un soleil mourant dans l'ombre s'est plongé.

L'avenir est à vous !... Nos écoles sont pleines
De fils de vignerons et de fils de fermiers;
Trempés dans l'air des bois et les eaux des fontaines,
Ils sont partout en nombre et partout les premiers.

Salut! Vous arrivez, nous partons. Vos fenêtres
S'ouvrent sur le plein jour, les nôtres sur la nuit...
Ne nous imitez pas, quand vous serez nos maîtres,
Demeurez dans vos champs où le grand soleil luit...

Ne reniez jamais vos humbles origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur :
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes
Et dans les pampres verts monter l'âme du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes;
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin.

Pour avoir dédaigné ses rudes embrassades,
Nous n'avons plus aux mains qu'un lambeau de pouvoir;
Et, pareils désormais à des enfants malades,
Ayant peur d'obéir et n'osant plus vouloir,

Nous attendons, tremblants et la mine effarée,
L'heure où vous tous, bouviers, laboureurs, vignerons
Vous épandrez partout comme un ras de marée
Vos flots victorieux où nous disparaîtrons.

A la mémoire de Marie Bashkirtseff [1].

(APRÈS LA LECTURE DE SON JOURNAL)

La mort n'est qu'un vain mot. La substance éternelle
De ceux que nous pleurons flotte éparse dans l'air;
Son, couleur ou parfum, une forme nouvelle
Évoque à chaque instant l'être qui nous est cher.

Entre les hauts talus d'une châtaigneraie,
Ce matin, deux enfants se tenant par la main,
Et plus loin une fille assise sous la haie,
L'œil tourné vers la fuite ombreuse du chemin:

Le ciel d'azur, la mer aux couleurs d'améthyste,
Les champs silencieux et la plage en émoi;
Tout, ô Marie, ardente et merveilleuse artiste,
M'a rappelé ton œuvre et reparlé de toi.

1. Le succès, la gloire!... Combien de cœurs et d'esprits féminins ont été hantés par cette chimère! Marie Bashkirtseff tenta, elle aussi, cette mer pleine de mirage, et, partie pour la conquête d'une fabuleuse toison d'or, mourut à vingt-quatre ans emportée par la phtisie.

Ton altière raison, ta grâce ensorcelante,
Ton esprit, sur lesquels un nimbe de beauté
Brillait comme la fleur au sommet de la plante,
Tout cela reste entier, par la mort respecté.

Non, non, toi qui trempais aux sources de la Vie
Ta lèvre impatiente avec tant de candeur,
Le néant ne t'a pas aveuglément ravie
A ce monde, qui fut le souci de ton cœur.

Tu promenais partout ta hautaine espérance
Dans un rêve brûlant de gloire et d'action,
Et tour à tour Paris, Naples, Rome et Florence
Chauffaient à leur foyer ta jeune ambition.

Le rude froissement des passions humaines
Te meurtrissait le cœur jusqu'à l'ensanglanter,
Tu n'en sentais pas moins bouillonner dans tes veines
Un désir obstiné de vivre et de lutter.

Un jour tu t'arrêtas, non pas craintive ou lasse,
Mais afin d'incarner dans la réalité,
Par delà ce qui meurt, par delà ce qui passe,
Tes beaux rêves d'art pur et de sincérité.

Et tu créas ton œuvre, — humaine, simple et vraie,
Ayant ce naturel qui seul peut nous toucher,
Belle de la beauté des roses de la haie
Et de la source vive au sortir du rocher.

Le monde saluait déjà ta jeune étoile,
Et tandis que ta gloire et ton nom célébrés
Montaient, l'Ange de mort t'emporta sous son voile,
Dans le linceul soyeux de tes cheveux dorés.

Ta forme a disparu, mais ton âme d'artiste,
Tes tableaux imprégnés de la splendeur du Beau,
Le plus grand, le meilleur de toi-même subsiste;
Il demeure avec nous en dépit du tombeau.

Non, la mort n'est qu'un mot. Je te sens si vivante,
En lisant ces feuillets où se posa ta main,
Qu'il me semble te voir, dans la grâce mouvante
De tes longs vêtements, passer sur le chemin...

Tu m'apparais de gloire et de clarté vêtue.
— Au travers de ton œuvre, ainsi dans l'avenir
Tes amis te verront, blanche et pure statue,
Te dresser, radieuse, au fond du souvenir.

Solitude.

L'ondée a tout le jour arrosé le jardin,
Mais vers le soir, parmi les feuilles verdelettes,
Un rayon du couchant a fait luire soudain
Mille tremblantes gouttelettes:

Et les oiseaux blottis dans le creux d'un buisson,
Secouant le duvet de leurs plumes mouillées,
Se sont mis à chanter alors à l'unisson
La chanson des jeunes feuillées.

Le soleil disparu, leur babil s'est calmé;
A peine encore un sourd bégaiement dans la brume,
Puis tout s'est tu... Voici qu'au fond du ciel de mai
La première étoile s'allume.

Au dehors! En plein air!... On sent dans le chemin
Le parfum des lilas que le vent tiède effleure.
Entendez-vous un cor soupirer au lointain?...
Heureux les cœurs unis qui s'aiment à cette heure!

Heureux le paysan qui rentre du labour
Et, le corps las, mais l'âme éveillée et joyeuse,
Songe que c'est demain fête et que tout un jour
A la danse il pourra mener son amoureuse!

Heureux les fiancés! Errant par les sentiers,
Ils causent à l'abri du verger domestique,

Et sur leur front la lune entre les noisetiers
Glisse, de leurs amours complice sympathique.

Bienheureux les époux! Assis près d'un berceau,
Au souffle de l'enfant tous deux prêtent l'oreille,
Et tous deux, soulevant doucement le rideau,
Se montrent le mignon qui sourit et sommeille...

Mais par un soir pareil, malheureux et maudit
Celui qui, regagnant sa chambre solitaire,
Contemple sa maison vide et froide, et se dit :
« Moi, je suis sans amis et sans amour sur terre. »

Pour lui, les chants d'oiseaux sont pleins d'éclats
[moqueurs,
Les baisers du soleil sont comme des morsures;
L'épanouissement des bourgeons et des fleurs
Rouvre au fond de son cœur de saignantes blessures;

Et tandis que la terre aux sources du printemps
Se retrempe et se pare, il entend à toute heure,
Comme des mendiants à son seuil grelottants,
L'abandon et l'ennui geindre dans sa demeure.

Au Sommeil.

I

Sommeil, dieu de l'enfance, ô dieu jeune et joyeux,
Tu répands tes pavots odorants sur les yeux
Des hommes fatigués. Sans ta sollicitude
Le vieux monde avant peu mourrait de lassitude.
Ami, ton charme rend au cœur sa liberté.
Pendant le jour, le cœur est en captivité.
La poitrine l'étreint et l'enferme; autour d'elle
Les beaux rêves dorés en vain battent de l'aile,
Car, debout sur le seuil de l'étroite prison,
Ainsi qu'un froid geôlier se dresse la Raison,

Effrayant et chassant au loin la Fantaisie.
Mais la nuit, ô Sommeil plus doux que l'ambroisie,
Sous le ciel étoilé, l'âme, libre à son tour,
Comme Héro guettant Léandre sur sa tour,
Attend l'heure où, poussé mollement vers la grève,
Tu viendras sur la mer vaporeuse du rêve...

II

O rêves qui pleuvez sur le front des dormeurs,
Pareils aux blancs flocons qui des pommiers en fleurs
Tombent, lorsque le vent souffle dans la nuit tiède,
Je ne vous maudis pas!... Vous êtes un remède,
Un doux calmant pour plus d'un cœur endolori.
Souvent au fond d'un songe un esprit appauvri
A retrouvé soudain sa jeunesse et sa sève.
Je ne te maudis pas, Sommeil, père du Rêve,
Toi qui, pendant la nuit silencieuse, ourdis
Tes fils soyeux autour des cerveaux alourdis.
Comme le vieil Éson dans la cuve magique,
La Volonté renaît et s'élance, énergique,
Du bain mystérieux de tes molles vapeurs.
Mais, ô Sommeil perfide, et vous, Songes dupeurs,
Vous ressemblez au suc de la froide ciguë
Qui nous guérit suivant la dose, ou qui nous tue.
Plus d'un s'est abreuvé de votre lait d'oubli;
Mais quand il a voulu lever son front pâli,
La lumière, inondant la réalité crue,
D'un éclat trop brutal a fatigué sa vue...
— Un rêve, un rêve encore! — Et le pesant bandeau
Sur sa paupière ouverte est tombé de nouveau.
En mangeant du lotus aux champs d'Éthiopie,
Les compagnons d'Ulysse oubliaient leur patrie;
Ainsi l'esprit longtemps par le Rêve hanté
Perd son plus vigoureux ressort : la volonté.
Pour vivre et pour agir, en vain il se soulève;
Il essaye un effort... « Reste! » lui dit le Rêve.

Il retombe, et, troublé d'obscures visions,
Perdu dans le néant des contemplations,
Du fond de l'ombre, il voit passer avec envie
Le groupe fier de ceux qui marchent dans la vie.

La Chanson du Vannier.

A Alphonse Lemerre.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis.
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux,
Où la truite, qui monte et file entre deux eaux,
S'enfonce, et tout à coup se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Le Tisserand.

La cave est froide et sombre. Un escalier glissant,
Envahi par l'ortie et la mousse, y descend.
L'eau filtrée à travers les pierres de la voûte
Sur le sol détrempé se répand goutte à goutte.
L'enduit des murs s'écaille et s'en va par morceau;
La fenêtre mal close est veuve d'un carreau.
Dans le cadre béant de la vitre éborgnée,
Depuis le jour naissant, une grise araignée
Va, vient, croise ses fils, tourne sans se lasser,
Et déjà l'on peut voir les brins s'entrelacer
Et dans l'air s'arrondir une frêle rosace,
Chef-d'œuvre délicat de souplesse et de grâce.
Parfois dans son travail l'insecte s'interrompt,
Son regard inquiet plonge au caveau profond.

Là, dans un angle obscur, un compagnon de peine,
Un maigre tisserand, pauvre araignée humaine,

Façonne aussi sa toile et lutte sans merci.
Le lourd métier, par l'âge et la fraîcheur noirci,
Tressaille et se débat sous la main qui le presse;
Sans cesse l'on entend sa clameur, et sans cesse
La navette de bois que lance l'autre main
Entre les fils tendus fait le même chemin.
Du métier qui gémit le tisserand est l'âme
Et l'esclave à la fois : tout courbé sur la trame,
Les pieds en mouvement, le corps en deux plié,
A sa tâche, toujours la même, il est lié
Comme à la glèbe un serf. Les fuyantes années
Pour lui n'ont pas un cours de saisons alternées;
Dans son caveau rempli d'ombre et d'humidité,
Il n'est point de printemps, d'automne, ni d'été;
Il ne sait même plus quand fleurissent les roses,
Car, dans l'air comprimé sous ces voûtes moroses,
Jamais bouton de fleur ne s'est épanoui.
Les semaines n'ont pas de dimanche pour lui;
Quand il sort, c'est le soir, pour rendre à la fabrique
Sa toile et recevoir un salaire modique;
Puis il rentre, ployé sous son faix de coton.
Le dur métier l'attend, les lames de laiton
Se partagent les fils dont la *chaîne* est formée.
A l'œuvre maintenant! La famille affamée,
Si la navette hésite ou s'arrête en chemin,
La famille n'aura rien à manger demain.
O maigre tisserand, ô chétive araignée,
Vous avez même peine et même destinée,
Et dans le même cercle aride votre sort,
Pénible et résigné, tourne jusqu'à la mort.
De l'aube au crépuscule il faut tisser sans cesse;
Il faut tisser pour vivre, et si la faim vous presse,
Si le besoin roidit vos bras endoloris,
Le travail chôme... Adieu le réseau de fil gris,
Et la trame légère et souple comme un voile!
Sans toile plus de pain, et sans pain plus de toile...
Votre vie a le même horizon désolant,
O chétive araignée, ô maigre tisserand!

A l'approche du soir, l'homme un instant s'arrête.
Il a les reins rompus, sa main tremble, et sa tête
Est lourde. Son regard anxieux et troublé
Contemple le châssis où l'insecte a filé.
Le soleil qui s'éteint dans la brume rougie
Empourpre les carreaux de la vitre ternie...
Au long des grands bois verts et baignés de clarté,
Qu'il serait bon d'errer ce soir en liberté!...
Par l'étroit soupirail, le vent du sud apporte
Des sons lointains de cloche et l'odeur saine et forte
De la terre attiédie et des foins mûrissants...
Qu'il ferait bon dehors! Heureux les lis des champs!
Leurs fleurs « emmi les prés ne filent ni ne tissent »,
Et toujours leurs soyeux vêtements resplendissent,
Et toujours sans compter Dieu leur donne au réveil
Ses perles de rosée et ses flots de soleil.
Heureux les lis des champs!...

L'homme se décourage
Et n'ose même plus regarder son ouvrage.
L'insecte, sur ses fils immobile, inquiet,
Comme une sentinelle épie et fait le guet.
— Jouant dans un rayon, bourdonnante, étourdie,
Dans la toile flexible et savamment ourdie
Une mouche soudain s'enlace et se débat.
Alerte, l'araignée accourt, et le combat
S'engage. La captive est brave et bien armée;
L'araignée est ardente, implacable, affamée.
Sur l'aile frémissante et le corselet bleu
Elle lance des fils gluants, et peu à peu
Elle roule la mouche en un linceul de mailles,
Et l'emporte broyée entre ses deux tenailles.

La nuit vient, dérobant victime et meurtrier.

Le tisserand pensif retourne à son métier.
Quoi! partout la douleur à sa proie acharnée,
Et la vie à la mort à jamais enchaînée!
Partout lutte et travail... L'insecte à peine né

A cette loi terrible obéit, résigné;
Et les grands lis tout fiers de leurs blanches corolles,
Les lis immaculés, s'ils trouvaient des paroles,
Qui sait ce qu'ils diraient de leurs efforts sans fin
Pour germer, pour jaillir de l'oignon souterrain,
Et pousser droit leur tige et fleurir à l'air libre?...

Il relève la tête, il sent dans chaque fibre
De ses muscles lassés la vigueur revenir.
Courage! le pain manque et le jour va finir;
Courage!... Et vous, leviers, sous le pied qui vous guide,
Montez et descendez. Toi, navette rapide,
Fais ton devoir. — Les fils se croisent mille fois,
L'étoffe s'épaissit sur le rouleau de bois,
Et longtemps, dans la nuit calme, on entend encore
Du métier haletant le bruit sec et sonore.

La Brodeuse.

La matinée est froide, octobre va finir,
La brodeuse, là-haut, travaille à sa croisée,
D'où l'on voit scintiller les toits blancs de rosée,
Et les bois des coteaux à l'horizon jaunir.

Elle n'a pas trente ans encor; mais la jeunesse
Que ne dorent l'amour ni la maternité,
Demeure sans parfum, sans duvet velouté,
Comme un fruit que jamais le soleil ne caresse.

Son front pâle est plissé, ses yeux se sont flétris
A veiller aux lueurs d'une lampe malsaine;
Sa taille s'est voûtée, et sa robe de laine
Flotte autour de son sein aux contours amaigris.

Hier pour achever ce lot de broderies,
Elle a passé la nuit, ses doigts sont engourdis;
Et ce matin voici que le fin plumetis
Déroule sa guirlande aux torsades fleuries...

Elle est lasse et malade. Un âpre accès de toux
L'épuise... Elle interrompt ce travail qui la tue,
Et ses grands yeux souffrants errent dans l'étendue.
— Le soleil luit plus clair et le vent est plus doux.

Lentement, mollement, dans l'air qui les balance,
De longs fils argentés, plus fins que des cheveux,
Montent, montent, légers, ondoyants, vaporeux;
Avec leurs écheveaux le vent joue en silence.

Ils passent. Quelques-uns attachent aux rameaux
Leurs transparents tissus, flottantes broderies;
D'autres vont se mêler aux herbes des prairies :
Tout leur est un appui : chaumes, buissons, ormeaux.

Un insecte, une pâle et mignonne araignée
Ourdit ses fils soyeux à l'heure des amours;
Puis, comme une épousée aux gracieux atours
Elle part, suspendue à ce char d'hyménée.

Elle vole au-devant de l'époux désiré...
Le voici! — Brins de jonc, tendres pousses des frênes,
Prêtez-leur un asile, et vous, tièdes haleines,
Bercez dans un rayon le couple enamouré!

L'amour!... Et toi, brodeuse, es-tu donc condamnée
A ne jamais trouver l'amoureux idéal?
Ne broderas-tu pas ton voile nuptial,
O pâle et chaste sœur de la grise araignée?...

. . . .

Qui l'aimerait? — Un pauvre et rude mercenaire?
Mais l'amour prend du temps, et chaque instant perdu
Coûte un morceau de pain; l'amour est défendu
A qui matin et soir lutte avec la misère.

Non, elle traînera ses jours laborieux
Dans son réduit glacé, sans enfant, sans caresse,
Jusqu'à l'heure où, tombant sous son faix de détresse,
Aux clartés de ce monde elle clora ses yeux.

Là-bas, où le gazon sur les tombes récentes
Se gonfle, son corps las ira se reposer,
Et les fils de la Vierge accourront s'enlacer
Sur sa fosse, parmi les herbes jaunissantes.

Le Charbonnier.

A Charles Hubert.

Les jours d'hiver sont revenus,
  Plus de feuilles aux branches;
Le givre couvre les bois nus
  De ses aiguilles blanches.
Dans la coupe où sont empilés
  Les menus brins de hêtre,
Les charbonniers sont installés,
  Femme, apprentis et maître.

La femme allaite un nourrisson
  Dans la hutte de mousse,
Et lui murmure une chanson
  Mélancolique et douce;
Le maître et ses gens, à l'entour
  Des fournaises nouvelles,
Montent la garde tour à tour,
  Comme des sentinelles.

Le charbon qui dort, abrité
  Sous une cendre épaisse,
Est comme un nourrisson gâté
  Qu'il faut veiller sans cesse.
Tout chôme avec un feu trop lent;
  Si la braise allumée
Flambe trop vite sous le vent,
  Tout s'envole en fumée.

Rude besogne, sans repos
  Et de sueur baignée!

Le charbonnier sur ses fourneaux
  Ressemble à l'araignée :
Elle ourdit vingt fois son réseau,
  Et quand la toile frêle
Est finie à peine, un oiseau
  L'emporte d'un coup d'aile.

Mais il n'est si triste saison
  Qu'un rayon ne colore,
Et dans la plus pauvre maison
  Le bonheur entre encore;
Si les misères du métier
  Troublent sa vieille tête,
Parfois aussi le charbonnier
  Connaît des jours de fête.

Un matin, le charbon paraît
  Sous la couche de terre :
Victoire! il est noir à souhait
  Et cassant comme verre;
Il sonne clair comme l'argent;
  A la forge on l'emmène,
Et dans les bois sourds on entend
  Rouler la banne pleine.

Le charbonnier n'a d'autre abri
  Que sa forêt natale,
Les muguets d'avril ont fleuri
  Sa couche nuptiale;
Pareils aux petits des oiseaux
  Nichés dans les bruyères,
Ses enfants n'ont eu pour berceaux
  Que l'herbe des clairières.

Né dans les bois, il veut mourir
  Dans le fond d'une combe.
Ses compagnons viendront bâtir
  Un fourneau sur sa tombe,

Un grand fourneau qu'on emplira
De braise et de ramée,
Et son âme au ciel montera
Avecque la fumée.

Les Foins.

A Jules Bastien-Lepage.

Au clair appel du coq chantant sur son perchoir,
Les faucheurs se sont mis à l'œuvre, et la prairie
Dans la blanche rosée a déjà laissé choir,
Derrière eux, un long pan de sa robe fleurie.

Les bruissantes faux vibrant à l'unisson
Ouvrent dans l'herbe mûre une large tranchée :
Deux robustes faneurs, là-bas, fille et garçon,
Retournent au soleil l'odorante jonchée.

Leurs yeux brillent, l'amour sur le même écheveau
A mêlé les fils d'or de leur double jeunesse,
Et le voluptueux parfum du foin nouveau
A leur naissant désir ajoute son ivresse...

Comme eux, j'éprouve aussi ton mol enivrement,
Fenaison!... Je revois la saison bienheureuse
Où j'allais par les prés, cherchant naïvement
La fleur qui donne au foin son haleine amoureuse.

Et les herbes tombant au rythme sourd des faux
M'apportent le parfum des lointaines années,
Dont le Temps, ce faucheur marchant à pas égaux,
Éparpille après lui les floraisons fanées.

La vie est ainsi faite. Elle ondule à nos yeux
Comme une plantureuse et profonde prairie,
Dont un magicien tendre et mystérieux
Varie à tout moment l'éclatante féerie.

Nous y courons ravis, cueillant tout sans choisir,
Fauchant jusqu'aux boutons qui s'entr'ouvrent à peine
Mais l'éblouissement nous ôte le loisir
De savourer les fleurs dont notre main est pleine.

Nos merveilleux bouquets doivent comme le foin
Se faner pour avoir leur plus suave arome;
C'est quand l'enchantement d'avril est déjà loin
Que son ressouvenir nous suit et nous embaume.

Le présent est pour nous un jardin défendu
Et nous n'entrons jamais dans la terre promise;
Mais l'éternel regret de ce bonheur perdu
Donne à nos souvenirs une senteur exquise...

Peut-être est-ce un regret de leur brève splendeur
Qui donne aux foins coupés ces subtiles haleines?...
Toutes les fleurs des prés s'y mêlent comme un chœur,
Sauges et mélilots, flouves et marjolaines.

Leur musique voilée a des philtres pour tous.
Elle fait soupirer les pensives aïeules
Assises sous l'auvent le front dans les genoux,
Et les bruns amoureux couchés au pied des meules.

La nuit, avec le chant des sources dans les bois,
Quand ce concert d'odeurs monte au ciel pacifique,
Vers le bleu paradis des saisons d'autrefois
Le cœur charmé fait un retour mélancolique.

Dans ce passé limpide il croit se rajeunir;
Il y plonge, il y goûte une paix endormante,
Mollement enfoncé dans le doux souvenir
Comme en un tas de foin vert et sentant la menthe.

Puissé-je pour mourir avoir un lit pareil,
Et que ce soit au temps des fenaisons joyeuses, [soleil,
Quand les grands chars pleins d'herbe, au coucher du
Ramèneront des prés la troupe des faneuses!

Au soir tombant, leurs voix fraîches éveilleront
L'écho des jours lointains dormant dans ma mémoire;

Je verrai s'allumer les astres sur mon front
Comme des lampes d'or au fond d'un oratoire;

Et lorsque peu à peu les funèbres pavots
Sur mes yeux lourds seront tombés comme des voiles,
Mon dernier souffle, avec l'odeur des foins nouveaux,
S'en ira lentement vers le ciel plein d'étoiles.

Champ de Bataille.

A Edmond Gondinet.

Le soir vient; le soleil empourpre en s'abaissant
La lisière d'un bois aux profondeurs sereines;
Dans la plaine, un tumulte emplit l'air frémissant :
Canonnade, clairons, tambours, clameurs humaines!
L'horizon est voilé d'une vapeur de sang.

La bataille a duré tout le jour, — et dans l'ombre,
Là-bas où le sol noir avec le ciel se fond,
Dans les chemins couverts de cadavres sans nombre
Et les blés verts fauchés par les balles de plomb,
Elle se continue impitoyable et sombre.

Dans les champs, dans les clos du village détruit,
Les blessés et les morts font une large voie
Qui du fleuve en rumeur aux bois muets conduit,
Et l'œil peut suivre, au vol des lourds oiseaux de proie,
La piste des soldats s'égorgeant dans la nuit.

C'est une âpre mêlée où l'on ne sent plus vivre
Un seul des grands instincts que l'homme a dans le cœur,
Où le sang veut du sang, où le fer et le cuivre
Rendent la force aveugle et cruelle la peur :
L'âme entière a sombré; la bête humaine est ivre.

Parfois les combattants s'apaisent, et les sons
Confus des nuits de juin montent par intervalles,

Et les grillons des prés murmurent leurs chansons.
Les conscrits mutilés lèvent leurs têtes pâles,
Blonds fils de paysans couchés sous les buissons.

L'autre année, ils marchaient joyeux dans leurs collines.
Robustes laboureurs ou bûcherons hâlés,
Humant à pleins poumons l'odeur des aubépines,
Et, comme l'alouette à l'essor dans les blés,
Sentant l'air libre et pur jouer dans leurs poitrines.

Et les voilà sur l'herbe et le sable étendus...
Adieu la vie, adieu le jour, adieu la terre!
Ils jettent vainement des cris inentendus!
La mort vient; — maudissant les rois qui font la guerre,
Leur bouche se referme et ne se rouvre plus.

La lutte se poursuit horrible, haletante,
Sans quartier, sans merci, baïonnette en avant;
Les carrés enfoncés roulent dans l'eau sanglante...
Jusqu'aux cimes des monts impassibles le vent
Emporte une clameur de rage et d'épouvante.

La déroute commence; ainsi que des troupeaux
Effarés, les fuyards courent dans la vallée...,
La bataille est finie. — Aux clartés des flambeaux.
Aux salves des tambours, d'orgueil l'âme gonflée,
Le vainqueur rentre au camp et compte ses drapeaux.

Tandis que l'aube grise éclaire ceux qui meurent,
Le bruit de son succès vole par l'univers...
Et là-bas, dans les bourgs où les femmes demeurent
Près des foyers éteints de leurs logis déserts,
Dans les bourgs dépeuplés, là-bas les mères pleurent.

Juillet 1866.

Prière dans les bois.

Ce soir, je suis allé rêver dans le grand bois.
Les oiseaux l'emplissaient de leur gaîté bruyante.
Couronné de muguets comme aux jours d'autrefois,
Le printemps y menait sa fête verdoyante.

Et je me suis laissé tomber à deux genoux
Dans la mousse, parmi les boutons près d'éclore :
« Quand nous sommes en deuil, pourquoi fleurissez-vous,
O muguets? Rossignols, pourquoi chanter encore?

« Le pays a perdu sa joie et sa fierté.
Les Teutons ont saigné la France aux quatre veines,
Et le peu de sang pur qui nous était resté,
Nos propres mains l'ont fait ruisseler par les plaines.

« Libres oiseaux, chantez pour les peuples heureux,
L'allégresse n'a plus de place en notre histoire;
Notre orgueil est à terre, ô chênes vigoureux,
Verdissez pour les fronts des peuples pleins de gloire.

« Avec votre gaîté, pourquoi leurrer nos cœurs?
Comme des histrions sous leurs faux diadèmes,
Grimaçant un sourire et fardant nos laideurs,
Nous nous sommes menti trop longtemps à nous-mêmes.

« Arbres à qui le vent livra plus d'un assaut,
Limpidité des eaux qu'aucun limon n'altère,
Simplicité des fleurs, apprenez-nous plutôt
Le secret d'être digne et l'art d'être sincère!

« Mais surtout, ô forêt! toi dont les jeunes voix
Célèbrent du printemps la féconde victoire,
Apprends-nous, ombre aimante et profonde des bois,
Comment il faut aimer et comment il faut croire!

« La foi des anciens jours, sous nos rires amers,
Se fond comme une perle au mordant des acides,

Et nous demeurons seuls, parmi nos champs déserts,
Sans amours et sans dieux, le cœur et les mains vides.

« Nous avons tout raillé : le juste et l'idéal,
La vieillesse qui pleure et l'enfance qui joue;
Nos idoles avaient à peine un piédestal,
Que nous les renversions nous-mêmes dans la boue.

« Un soir, comme Samson aux pieds de Dalila,
Nous nous sommes gaîment endormis sur nos tâches,
Et quand on a crié : « Les Philistins sont là! »
Nos bras étaient sans force et nos cœurs étaient lâches. »

J'ai prosterné mon front dans l'herbe du ravin,
Et j'ai dit : « Toi qui fais vibrer dans la ramure
Je ne sais quoi de tendre et de presque divin,
Toi par qui la fleur s'ouvre et la brise murmure;

« Puissance qu'un grand voile enveloppe à jamais,
Source mystérieuse où l'univers vient boire,
Souffle éternel qui va des vallons aux sommets
Et des cieux à la mer, Dieu caché, fais-nous croire!

« Donne-nous, pour tenter notre suprême effort,
Un peu de la candeur de cette vieille veuve
Qui chemine là-bas sous son faix de bois mort,
Et que son chapelet console dans l'épreuve.

« Nous avons perdu tout du soir au lendemain :
Nos provinces, notre or et le sang de nos hommes;
Rends-nous la foi, mets-nous cette lampe à la main,
Pour sortir du marais ténébreux où nous sommes!

« Comme ces chevaliers qui cherchaient le Saint-Grâl
Hors des sentiers battus que le vulgaire assiège,
Pousse-nous vers la cime ardue où l'idéal
Épanouit sa fleur d'azur parmi la neige...

« O fier enthousiasme, essor des nobles cœurs,
Léger comme au matin l'alouette sonore,
Nous remporteras-tu jamais sur les hauteurs?
Ta chanson du réveil, l'entendrons-nous encore? »

Tandis que je rêvais sous les arbres touffus,
Le couchant s'éteignait, l'ombre tombait plus ample,
Les hêtres y noyaient la pâleur de leurs fûts,
Et la grande forêt paraissait comme un temple.

Tout dormait : le grillon dans l'herbe, et le linot
Sous la feuille... Un soupir traversa le silence;
Un étrange soupir, triste comme un sanglot
Et doux comme un espoir, jaillit de l'ombre immense.

Je quittai la forêt pris d'un pieux frisson,
Et de même qu'on voit surgir de blanches voiles
Sur la lointaine mer, je vis à l'horizon
Monter dans le ciel pur les premières étoiles.

Mai 1871.

SEPTIÈME PARTIE

POÉSIES DRAMATIQUES

Jean-Marie.

(Drame en un acte.)

La scène se passe en Bretagne, sur la côte du Finistère. Le rideau se lève sur l'intérieur d'une ferme bretonne. Debout près de la fenêtre entr'ouverte, une jeune femme file sa quenouille. Les yeux perdus dans le rêve, elle chante à mi-voix une ballade plaintive dont le refrain alterne avec l'immense rumeur des flots. Il suffit d'écouter la triste chanson de la blonde fileuse pour pénétrer le secret qui assombrit l'azur de ses yeux. Thérèse, avant d'épouser le vieux Joël, s'était fiancée au matelot Jean-Marie. Hélas! le beau marin a péri dans un naufrage : il dort depuis cinq ans sous la vague ténébreuse. C'est en vain qu'elle veut arracher de son âme le cruel souvenir qui l'obsède, c'est en vain qu'elle veut se montrer pour Joël une épouse plus fervente qu'elle ne l'a été jusqu'ici.

Quelque chose en son cœur dit : S'il n'était pas mort!

Et, en effet, il n'est pas mort, Jean-Marie. Le voici qui accourt à l'appel de la bien-aimée.

SCÈNE QUATRIÈME

THÉRÈSE, JEAN-MARIE

Jean-Marie apparaît dans le fond, puis s'arrête sur le seuil pour contempler Thérèse. — Tout à coup la jeune femme se retourne et se lève en poussant un cri.

THÉRÈSE.

Ah!

JEAN-MARIE.

C'est moi, ma Thérèse!... O chère fiancée,
C'est bien moi!

THÉRÈSE, tremblante.

Jean-Marie!

JEAN-MARIE, s'élançant vers elle.

Enfin, je te revois!
Mes mains peuvent serrer tes mains! J'entends ta voix!...
J'ai voulu te surprendre ici, sans rien t'écrire.
Aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté le navire,
Et comme un étranger passant dans le faubourg,
J'ai pris à travers champs le chemin le plus court.
Quel beau temps! Le ciel bleu riait parmi les feuilles,
Et les buissons étaient fleuris de chèvrefeuilles...
A l'aspect des ajoncs tout baignés de soleil,
Dans mon cœur il s'est fait comme un joyeux réveil,
Et quand j'ai reconnu derrière la ramée
Ton vieux toit d'où sortait un filet de fumée,
Quand j'ai franchi d'un bond la clôture de houx,
Tout à coup j'ai senti fléchir mes deux genoux
Et j'ai failli tomber de bonheur!

Il s'interrompt et regarde Thérèse.

Mais, toi-même,
Thérèse, te voilà saisie et toute blême:
Ton regard fuit le mien, ta main tremble... As-tu peur?

THÉRÈSE, d'une voix faible.

Dans le premier moment, comme un reflet trompeur,
J'ai cru voir sur le seuil passer ton âme en peine.
Et mon corps a frémi d'une angoisse soudaine...
Nous t'avions chaque soir si longtemps attendu
Et si longtemps pleuré!

JEAN-MARIE.

Je me suis cru perdu
Moi-même, et mon histoire est presque une merveille...
Nous venions de la Chine, et sur la mer Vermeille
Le *Roi-Gralon* cinglait vers le pays de l'or;
Nos yeux ne distinguaient point le rivage encor,
Mais la brise apportait parfois des sons de cloche,
Et chacun se disait que la terre était proche.

La nuit survint, mauvaise et sinistre; au matin,
Trompés par le brouillard et le vent incertain,
Nous touchions un bas-fond, et la mer, pièce à pièce,
Brisait sur les rochers le navire en détresse,
J'avais pu me sauver avec trois matelots,
Et notre barque, un jour tout entier, sur les flots
Tournoya, par la vague à chaque instant couverte.
Puis le vent nous jeta dans une île déserte
Où nous avons, durant des mois, souffert la faim,
Les ardeurs du soleil, l'horreur des nuits... Enfin,
Un soir, à l'horizon nous vîmes une voile
Se lever sur la mer comme une blanche étoile...
C'était la vie! Oh! Dieu, comme mon cœur bondit
Lorsqu'à notre signal le vaisseau répondit!...
Il nous reçut à bord et reprit son voyage,
Et moi-même, enrôlé parmi son équipage,
Je suivis sa fortune à travers l'Orient,
Car je ne voulais pas ainsi qu'un mendiant
Revenir au pays... Je disais : — C'est pour elle!...
Et poursuivais partout la richesse rebelle,
Mais me sentant plus las et moins pauvre, un beau jour
Je partis le cœur plein de courage et d'amour,
Et me voici... Pendant ma course aventureuse,
Ta vie a-t-elle été plus calme et plus heureuse?...
Le domaine, du moins, semble avoir prospéré;
Dans les fleurs du courtil et les herbes du pré
On sent la bonne odeur du bien-être s'épandre...

Il sourit.

Ton père ne va plus vouloir de moi pour gendre.

THÉRÈSE.

Mon père est mort.

JEAN-MARIE, se découvrant.

Sitôt!... Lui si fort et si vert!
Et ta mère, la vieille Annaïc?

THÉRÈSE.

L'autre hiver,
Son cercueil a passé le seuil de notre porte,
Et l'herbe sur sa fosse est déjà haute...

JEAN-MARIE.

Morte!
Tous deux morts!... Et j'étais si loin!... Dans ton logis,
Seule, tu languissais les yeux de pleurs rougis,
Sans soutien, sans amis, sans rien!... Et la distance
Mettait entre nous deux la nuit et le silence...
Va, je ne repars plus, je ne te quitte pas,
O ma Thérèse, ô mon amour! Viens dans mes bras!

THÉRÈSE, *reculant effrayée.*

Non, non!... Il faut nous dire adieu!

JEAN-MARIE, *d'un air incrédule.*

C'est une épreuve,
N'est-ce pas?... Tu te tais!...

Il lui saisit la main et la regarde attentivement.

Cette alliance neuve
N'est pas la mienne!

THÉRÈSE.

Hélas! Voilà, vienne Noël,
Deux ans que j'ai donné ma main au vieux Joël.

JEAN-MARIE, *atterré et s'appuyant sur la table.*

Mariée!... O mon Dieu!

THÉRÈSE, *d'une voix suppliante.*

Pardonne-moi!

JEAN-MARIE.

La femme
Du vieux Joël!

THÉRÈSE.

Écoute!

JEAN-MARIE, *se levant brusquement.*

Ah! sous le ciel en flamme
Des tropiques, souvent quand nous causions le soir,
Entre marins, de ceux que nous allions revoir,
Je parlais de la ferme à la toiture grise
Où m'attendait, fidèle et chaste, ma promise,
Ma Thérèse aux yeux bleus comme les lins en fleur...
Eux riaient, et raillant ma naïve candeur,

Ils disaient que la femme est changeante et frivole
Comme le flot qui roule et l'oiseau qui s'envole...
Je répondais, prenant tout le ciel à témoin :
« Non, Thérèse m'attend et ne me trahit point! »
Et pour me rassurer, dans la nuit, par centaines
Les astres m'envoyaient leurs lumières sereines...
Toi, pendant ce temps-là, le cœur déjà lassé,
Tu songeais qu'un mari vaut mieux qu'un fiancé
Pauvre et traînant sur mer une vie incertaine...
Aller seule aux Pardons en robe de futaine,
C'est triste, on en rougit, on prend un vieil époux
Et l'on sort à son bras, luisante de bijoux!
Oh! quand le vent du sud là-bas gonflait nos voiles,
Pourquoi me trompiez-vous, ô menteuses étoiles?
Flots de la mer, écueils, bancs de sable mouvant,
Pourquoi ne m'avez-vous enseveli vivant?
Je serais mort, du moins, sans te savoir parjure,
Je ne me dirais pas que pour une parure
Ma Thérèse a vendu son âme avec son corps!

THÉRÈSE.

Écoute-moi!

JEAN-MARIE, l'écartant de la main.

Non, non, je souffre mille morts!
Adieu, je veux partir!

THÉRÈSE, allant se placer entre la porte et Jean-Marie.

Ah! non pas sans m'entendre!
Reste!... Si du passé la voix lointaine et tendre
Parle encore à ton cœur comme elle parle au mien,
Ne sois point sans pitié!... Tu ne sais pas combien,
Avant d'en venir là, j'ai subi de tortures,
Ni comment j'ai souffert, ni de quelles blessures!...
Le malheur est tombé sur nous ; mon père est mort,
Ma mère était malade, et la bise du nord
Annonçait un hiver rude à celui qui peine.
Moi, j'avais beau charger ma quenouille de laine
Et travailler pour deux, c'était du temps perdu ;
Les dettes s'amassaient, nous avions tout vendu,

Et la huche était vide, et les gens de justice
Étaient près d'emmener la dernière génisse. .
Ah! dans ces tristes jours, comme je t'appelais,
Jean-Marie, et combien de fervents chapelets
J'égrenais en ton nom aux marches des Calvaires!
Mais ton navire était si loin, et nos misères
Si lourdes!... Ayant su notre malheur, un soir,
Joël, de Loc-Ronan, fit halte pour nous voir.
Comme il avait connu mon père dès l'enfance,
Il crut pouvoir offrir son secours sans offense...
Et ma mère accepta... Chez nous il vint souvent;
Puis un jour que j'étais seule sous notre auvent,
Il prit ma main : « Ta mère au pied des ans chancelle,
Me dit-il, donne-moi ton cœur pour l'amour d'elle... »
Mais mon cœur était loin avec toi sur les flots,
Et je ne répondais que par de longs sanglots.
C'est alors qu'arriva le bruit de ton naufrage.
Plus d'espoir!... Et Joël chaque jour davantage
Me suppliait... Ma mère, elle, ne parlait pas;
Elle me regardait, et son regard, hélas!
Était une muette et navrante prière.
D'angoisse et de pitié mon âme tout entière
Fut prise... Et je dis oui, — mais j'en croyais mourir.

Moment de silence. — Jean-Marie, assis près de la table, a la tête cachée dans ses mains.

JEAN-MARIE.

Quels péchés avions-nous commis pour tant souffrir?
Les saints du Paradis auraient dû nous défendre,
Nos cœurs étaient si purs et notre amour si tendre,
Lorsqu'autrefois, la main dans la main, vers le soir,
Nous causions accoudés au mur gris du lavoir!

THÉRÈSE, d'un air sombre.

N'y pensons plus!

JEAN-MARIE, après avoir hésité un moment.

Au moins, lui... te rend-il heureuse?
Si ta vie est tranquille et ta maison joyeuse,
Ma croix sera moins lourde et moins rude à sentir.

THÉRÈSE, à part.

Heureuse! Hélas! ayons la force de mentir...

Haut.

Joël est bon, ma vie est douce, et ma demeure
Est paisible...

JEAN-MARIE.

Un seul mot encore... Tout à l'heure,
Si j'ai pu te blesser par de cruels propos,
Excuse-moi! Je veux respecter ton repos;
Je veux que désormais mon désespoir se taise;
Laisse-moi vivre auprès de toi... Qu'à l'horizon
Je puisse apercevoir le toit de ta maison,
Ou parfois, en passant, voir, à travers les branches
Des noisetiers, flotter ta coiffe aux ailes blanches,
Et je serai content...

THÉRÈSE.

Oh! non, tu ne peux point
Rester... il faut partir!

JEAN-MARIE.

Je vivrais dans un coin,
A l'écart... Ignoré... Ma tendresse discrète
Se cacherait au fond de quelque maisonnette...
Tu ne me verrais pas!

THÉRÈSE

Non, non!

JEAN-MARIE.

Je fais serment
Par la Vierge et les Saints d'agir loyalement...
D'être fort!... Me crois-tu capable d'un blasphème?...

Thérèse secoue la tête tristement.

De quoi donc as-tu peur, dis?

THÉRÈSE.

J'ai peur de moi-même!

JEAN-MARIE, s'élançant vers elle et lui prenant les mains.

Ah! tu m'aimes toujours!... Va, ne t'en défends pas;
Contre tes souvenirs en vain tu te débats,

Nos amours ne sont pas de celles qu'on oublie,
Et rien n'a pu briser la chaîne qui nous lie...
Tu m'aimes!...

THÉRÈSE, vaincue par l'émotion.

Jean-Marie!

JEAN-MARIE.

Ainsi qu'un mauvais sort
On a pu te jeter le faux bruit de ma mort,
Et comme on fait parler un dormeur dans la fièvre,
Arracher un mensonge odieux à ta lèvre;
On a livré ta main, on a surpris ta foi,
Mais non changé ton cœur, car ton cœur est à moi!

THÉRÈSE.

Je n'ai plus qu'un seul maître, et c'est Joël...

JEAN-MARIE.

Écoute :
Le trois-mâts hollandais qui m'a pris sur sa route
Repart cette nuit même... Il est plein d'émigrants,
Pauvres gens comme nous, cœurs brisés et souffrants,
Qui vont au loin chercher une terre meilleure...
Viens... La ferme est déserte, et le soir tout à l'heure
De son obscurité va couvrir le chemin...
Tu m'aimes... Hâtons-nous et donne-moi ta main!

THÉRÈSE, se reculant.

Que veux-tu donc?

JEAN-MARIE.

Je veux que nous fuyions ensemble.

THÉRÈSE.

Laisse-moi!... Non!

A part.

Ma force est usée, et je tremble
De faiblir, ô mon Dieu!

JEAN-MARIE.

Qui peut te retenir
Ici?... Quelle espérance as-tu? Quel avenir?...
La solitude est dans ton logis, et sans cesse

Son ombre s'étendra, froide, sur ta jeunesse,
Tu n'entendras jamais d'enfants à ton foyer,
Jamais tu ne verras le printemps sans noyer
Tes yeux de pleurs amers, et, lasse d'une épreuve
D'où tu ne pourras plus sortir que morte ou veuve,
Tu traîneras ton joug plus dur de jour en jour,
Épouse sans famille et femme sans amour!

THÉRÈSE.

Jean!... Oh! ne me dis pas ces choses, je t'en prie!

JEAN-MARIE, lui saisissant la main.

Viens!... Nous irons chercher là-bas une patrie
Hospitalière et douce... Entre elle et le passé
Nous mettrons l'Océan immense... Viens!... Je sai
Dans les mers du tropique une lointaine Antille
Qu'un printemps éternel réjouit, et qui brille
Sur les flots bleus ainsi qu'un nouveau Paradis.
Là, nous retrouverons les jours du temps jadis;
Nous vivrons oubliés dans un coin de cette île,
Cultivant de nos mains une terre fertile
Et n'ayant qu'un seul toit, qu'un seul cœur!... Tu verras,
Le soir, de beaux enfants s'endormir dans tes bras,
Et notre amour sera profond et sans mesure
Comme la mer!

Il l'entraîne vers le fond.

THÉRÈSE, éperdue.

Attends encor!.. Je t'en conjure!..
Grâce!.. J'ai le vertige et ma tête se perd!

JEAN-MARIE.

Attendre! Le temps presse et le jour fuit... Que sert
D'attendre?... Hâtons-nous, si Joël tout à l'heure...

THÉRÈSE, s'arrêtant.

Joël! Ah! tu vois bien qu'il faut que je demeure...

Elle le repousse et se réfugie sur le devant de la scène.

Va-t'en, je ne puis pas partir... Je ne veux pas!

Elle fait quelques pas vers lui.

Songe qu'il est brisé par l'âge... Qu'il est las...
Que je suis son soutien et sa seule espérance;

Qu'il a quitté pour moi jusqu'à sa terre... Pense
Qu'il fut notre sauveur; que, sur le grand chemin,
Ma mère et moi, sans lui, serions mortes de faim;
Songe que j'ai juré, que son cœur se repose
En paix sur mon serment... Et maintenant suppose
Qu'il retrouve ce soir les murs de la maison
Pleins de son déshonneur et de ma trahison...
Il en mourrait!... Et moi, de ma faute accablée,
Sans cesse je verrais cette âme désolée
Passer entre nous deux!

JEAN-MARIE, avec amertume.

Et tu croyais m'aimer!

THÉRÈSE.

L'amour que j'ai pour toi, rien n'a pu l'entamer,
Ni mes maux, ni le bruit de ta mort; — mais l'angoisse,
Mais la honte emportée en quittant ma paroisse,
Et le remords sur moi se levant nuit et jour,
Tout cela me tuerait et tuerait notre amour.
Je me mépriserais, et ma fierté blessée
T'en voudrait à la fin de l'avoir abaissée,
Et je te haïrais peut-être!.. Ah! quittons-nous
Plutôt, mon bien-aimé!...

Elle s'agenouille.

Je t'en prie à genoux!
Dans le fond de mon cœur, loin de toute souillure,
Laisse-moi conserver ma tendresse aussi pure
Qu'au temps où tous les deux, à l'Angelus du soir,
Nous disions nos avé dans les champs de blé noir.
Pars... Nous n'étions pas faits pour ce bonheur, sans [doute,
De suivre, en nous tenant la main, la même route;
Mais nous nous rejoindrons... Pars, pour qu'en liberté
Je puisse ailleurs t'aimer toute une éternité.

JEAN-MARIE, la relevant.

Adieu donc!

THÉRÈSE.

Je voudrais te demander encore

Un dernier sacrifice... Au pays, on ignore
Ton retour et tu n'as vu personne en chemin?

JEAN-MARIE.

Personne.

THÉRÈSE.

Et ce trois-mâts hollandais part demain?

Jean-Marie fait un signe affirmatif.

Eh bien, rembarque-toi sitôt la nuit venue,
Que ta visite reste à jamais inconnue,
Et que tous te croient mort puisque tu l'es pour moi.

JEAN-MARIE.

Je partirai ce soir.

THÈRÈSE.

Que Dieu veille sur toi;
Qu'il te donne une heureuse et prompte traversée...
Sur la mer avec toi s'en ira ma pensée.

Elle s'appuie contre la table. — Silence.

JEAN-MARIE, déjà près de la porte.

Thérèse!...

Mouvement de Thérèse.

Laisse-moi sur tes lèvres poser,
Avant que de partir, un suprême baiser...
La route de l'exil est douloureuse à suivre,
Qu'au moins ce souvenir du passé m'aide à vivre.

THÉRÈSE, d'une voix faible d'abord, puis plus ferme.

Non... Non!

JEAN-MARIE.

Alors... adieu pour la dernière fois.

Il s'éloigne lentement par le fond, puis disparaît. — Thérèse reste immobile et appuyée à la table.

SCÈNE CINQUIÈME

THÉRÈSE, puis JOEL.

Au bout de quelques instants, Joël entre par la gauche et fait un geste de surprise.

JOEL.

Seule?

THÉRÈSE, tressaillant.

Oui.

JOEL.

Je croyais entendre un bruit de voix.

THÉRÈSE.

C'était un voyageur qui demandait sa route...
Un marin... Son étape avait été sans doute
Bien longue... Il était las...

JOEL.

Et tu l'as fait asseoir?

THÉRÈSE.

Oui.

JOEL.

Ce qu'il te contait paraissait t'émouvoir,
Car vous parliez très haut...

THÉRÈSE, après un moment de silence.

Il était de passage
A bord du *Roi-Gralon*, au moment du naufrage,
Et je l'interrogeais sur les marins perdus...
Sur Jean-Marie...

JOEL, s'approchant.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Il ne reviendra plus.

Elle se rassied. — Joël lui prend les mains. — Le rideau tombe.

TABLE DES MATIÈRES

IIIe PARTIE. — Extraits des Nouvelles et Romans.

IVe PARTIE. — Poésies domestiques.

Ve PARTIE. — Poésies pittoresques.

VIe PARTIE. — Poésies morales.

VIIe PARTIE. — Théâtre.

1268 02. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-02.

